

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



**REVUE**  
**DE PARIS.**

---

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,  
ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

---

REVUE  
DE PARIS.

---

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1842.

---

TOME PREMIER.

---

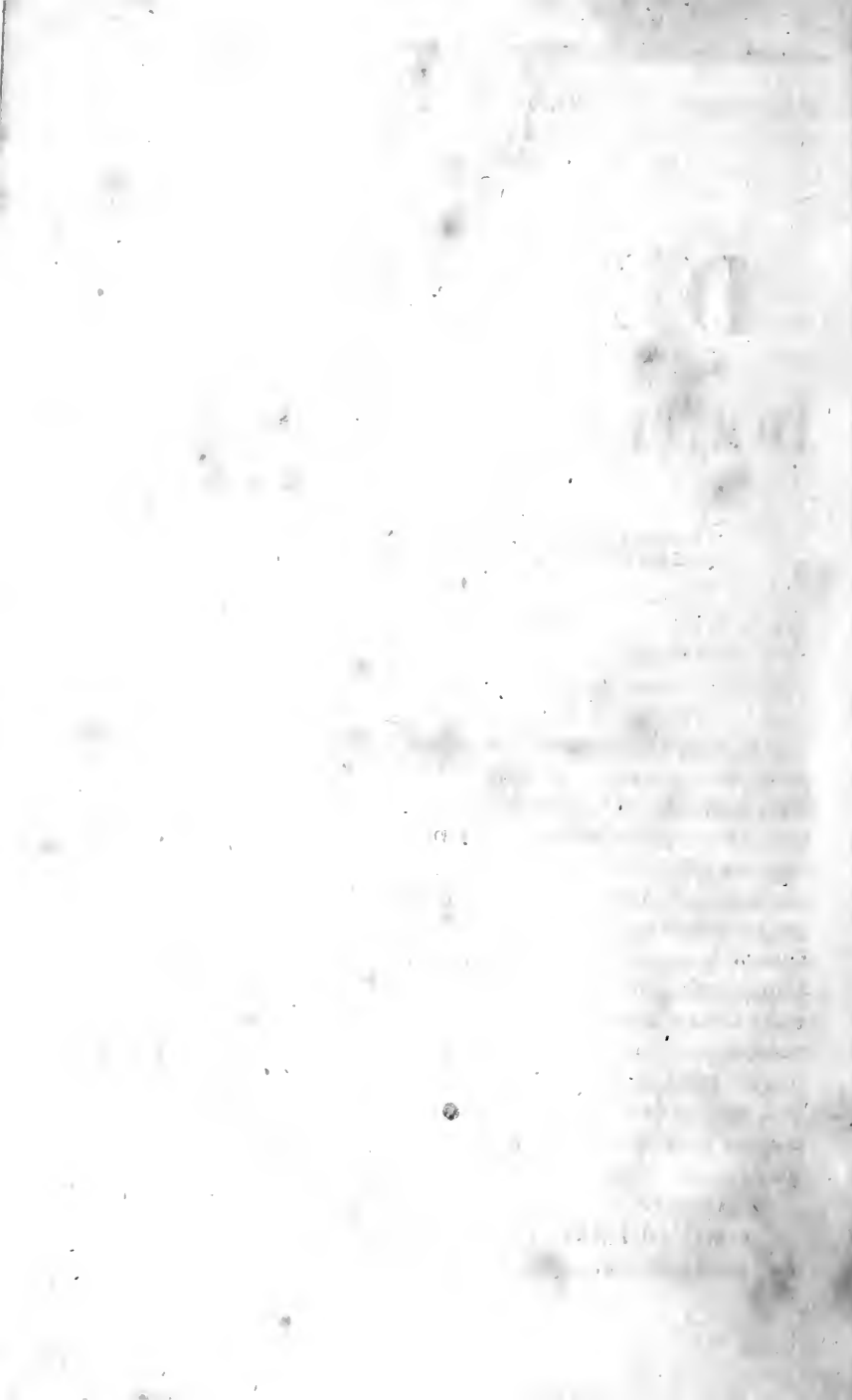
JANVIER.

---

Bruxelles,  
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,  
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, n° 74.

---

1842



---

---

# DIATRIBE

DU

# DOCTEUR NEOPHOBUS

CONTRE LES FABRICATEURS DE MOTS.



Les langues, qui sont l'expression la plus positive de l'intelligence humaine, ont leurs périodes de vie comme l'homme. Elles naissent, elles grandissent; elles ont balbutié, elles parlent, elles atteignent l'âge de puissance, l'âge de maturité, l'âge du goût; elles dissertent, elles raisonnent. Puis elles penchent vers la vieillesse; l'ambition d'acquérir les gagne à leur grand dommage; elles mettent mot sur mot, sans vérifier le titre et le poids de cette nouvelle monnaie de la pensée; elles s'appauvrissent de tous les efforts qu'elles font pour s'enrichir. Elles arrivent enfin à la caducité rêveuse et *parlière*; elles radotent, elles meurent. Quelque temps après qu'elles sont mortes réellement, on se demande si elles vivent encore. Il y a même des gens habiles qui soutiennent alors qu'elles commencent à s'émanciper, et qu'elles sont en voie de progrès.

C'est une étude fort curieuse et fort instructive.

A voir l'impatience effrénée avec laquelle nous accueillons des mots nouveaux pour des idées et pour des faits qui n'ont

rien de nouveau que leur nom, il est presque impossible de douter que la langue française soit morte ou en grand péril de mourir. Un des pronostics les plus infaillibles de la mort prochaine des langues, c'est l'abondance inutile des mots. Quand le mot nouveau se multiplie à l'excès, quand il surabonde, quand il déborde, la langue est tout près de s'en aller. Viennent en revanche les dictionnaires définitifs, comme l'inventaire après décès. Voyez plutôt les Grecs; voyez plutôt les Latins; voyez plutôt les Français. Je vous prie de ne pas regarder ceci comme une hypothèse. C'est, ma foi, une démonstration.

Au *xviii<sup>e</sup>* siècle, on parlait en général un assez bon français. J'ai beau lire Descartes, Pascal, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau; je ne m'aperçois nulle part que le mot ait manqué à la pensée. La langue française se composait alors de trente mille mots tout au plus, et l'Académie ne trouvait pas ce nombre trop insuffisant, puisqu'elle en retranchait de temps à autre quelques-uns, en leur attachant bien ou mal le sceau prohibitif du mauvais usage ou de la vétusté, mais elle se gardait bien d'en faire. L'autorité de la science et du talent aurait en vain protégé le néologisme le plus spécieux. C'est qu'on savait que le talent et la science n'ont point d'autorité pour faire des mots. Ce qui fait les mots, c'est la nécessité, c'est l'usage, c'est l'instinct le plus intime et le plus éminent de l'homme inspiré par Dieu. Tout écrivain qui a fait un mot nouveau depuis cette époque de maturité de la langue, a prouvé seulement qu'il ne connaissait pas tous les mots anciens, ou qu'il n'en avait pas compris toute la portée. Néologisme, c'est impuissance. Il n'y a point de langue qui ne suffise à tout, quand on sait s'en servir.

De la fin du *xviii<sup>e</sup>* siècle jusqu'à nous, on a fabriqué soixante mille mots que les lexicographes se disputent l'honneur de faire entrer dans leurs dictionnaires. Il ne paraîtra plus un vocabulaire qui ne se flatte d'en contenir dix mille de plus que n'en contenait le dernier vocabulaire en crédit, et les compilateurs de ce genre de livres sont fort à leur aise pour enchérir les uns sur les autres, car rien ne les empêche d'accoupler jusqu'à leur dernier résultat possible tous les éléments du

*Jardin des racines grecques*, dans toutes les combinaisons qu'ils sont capables de fournir. C'est un travail à la portée de tout le monde, soit qu'on sache le grec, soit qu'on ne le sache pas, et qui ne finira qu'avec la consommation des temps. Voilà du français en perspective.

Il y a des optimistes qui ne pensent pas qu'une langue puisse finir et qui haussent les épaules quand on leur parle du progrès des mauvaises habitudes et de l'influence des mauvais exemples. Je conviens avec eux que cette influence est presque toujours insensible, et que ces progrès sont généralement très-lents; mais quand on les regarde à travers trois siècles, il me semble qu'ils deviennent quelque chose. Ce sont deux cours italiennes favorisées par la tradition de nos vieux dialectes romans, vivante encore dans les patois méridionaux, qui ont commencé la corruption de notre prononciation et de notre orthographe. La déplorable école des précieuses a élargi cette voie qui aboutit à la ridicule réforme de Voltaire, bel et grand esprit dans lequel il ne faut pas chercher un linguiste. Après Voltaire vient la révolution avec ses premiers adeptes, Liguët, Beaumarchais, Mirabeau, Mercier, néologistes plus ou moins industrieux et plus ou moins habiles, qui avaient besoin de renouveler la langue comme la société politique, pour prendre un rang distingué dans l'une et dans l'autre. Après les révolutionnaires, les romantiques, école, vive, agissante, pleine de jeunesse et de feu, d'ambition et d'outrécidance, qui a remué quelques idées et une multitude de mots. Voilà déjà bien du mal sans doute, et bien du mal irréparable, mais la langue française n'était pas morte. Elle existait belle et puissante encore, dans ces admirables écrits du xvii<sup>e</sup> siècle auxquels Voltaire avait voulu imprimer le signe d'une désuétude anticipée, et qu'il se flattait en vain d'avoir vieillis à jamais, en vieillissant leur excellente orthographe. Faut-il le dire, hélas! trois corps illustres ont plus hâté sa décadence en quarante ans que ne l'auraient fait quarante invasions de barbares; l'Académie des inscriptions, en tranchant à tort et à travers dans l'orthographe étymologique et dans l'onomatologie de l'histoire; l'Académie des sciences, en innovant sans goût et sans utilité dans les nomenclatures, et l'Académie française elle-même, en souscrivant

par un silence approbateur ou par une tolérance complice à la violation d'une langue qu'elle était spécialement chargée de *conserver* et de *fixer* : ce sont les termes de son mandat. Je ne sais plus, en vérité, d'où nous vient la lumière, mais il serait affreux de penser que le vandalisme nous vînt de l'Institut.

L'Académie des *belles-lettres* n'a participé à cette coalition déplorable que par deux ou trois peccadilles qui ne laisseront peut-être pas de traces. Les orientalistes, qui en font le plus bel ornement, ont imaginé, par exemple, que la lettre  $\kappa$ , cette perpendiculaire maussade, armée de deux pointes obliques et divergentes, était une plus *belle lettre* que le *c*, si gracieux dans sa jolie forme demi-circulaire, et ils ont hardiment substitué la première de ces consonnes à l'autre dans les mots traduits des langues excentriques dont ils ont le monopole. Pour que ce changement eût le moindre prétexte possible d'utilité, ce qui ne prouverait pas qu'il fût convenable de l'admettre, il faudrait que le  $\kappa$  se prononçât en français autrement que le *c* dur, où qu'il ressemblât mieux, par sa figure, à la lettre arabe qu'il représente, et cela n'est vrai ni pour la figure ni pour le son. Il en est de même de la consonne *q*, qui a gagné des partisans depuis que le  $\kappa$  devient vulgaire, car il faut éviter d'être vulgaire avant tout ; et cette dispute entre le *q* et le  $\kappa$  menace de diviser longtemps l'académie la plus sérieuse de la terre, si le *c* de nos bons aïeux ne reprend ses droits légitimes. Je ne dois pas vous laisser ignorer que le *q* est privé, dans cette dernière acception, de son indispensable auxiliaire, la voyelle *u*, c'est-à-dire pris avec une valeur qui ne lui a jamais été attribuée dans aucune langue, ce qui constitue à l'instant une innovation complexe de la plus haute distinction. Voilà ce que c'est que d'être savant. Les bonnes gens s'en tiennent à conclure de ces ingénieuses tentatives que ces messieurs de l'Académie écrivent comme on n'écrit pas, et rien n'est mieux démontré.

Après ou avant cette belle réforme, la même Académie avait fait une merveilleuse découverte dont elle n'a malheureusement pas senti la portée. C'est qu'*al*, première syllabe d'*Alcoran*, n'est autre chose qu'un article arabe qui fait double emploi avec le nôtre, et elle en a conclu qu'il faut écrire *le Koran*



pour ne pas tomber dans une répétition oiseuse. Ceci est logique et profond, mais il n'est pas moins logique de dire qu'on ne peut admettre un principe sans accepter ses conséquences. *Alcoran* n'est pas le seul mot de notre vieux français qui ait usurpé cet article arabe, et, si on supprime la syllabe initiale d'*Alcoran*, il faut nécessairement la supprimer dans tous les mots français où elle s'est introduite par l'ignorance de nos pères, du temps de Gabriel Sionite, de Gaulmin, de Saumaise, de Wattier, de Galland, de Fourmont et de d'Herbelot. Les distillateurs tireront du *cool* de leur *ambic*, les Espagnols, si fiers de leur *Hambra*, feront rendre la justice par des *cañes* et la feront protéger par des *guazils*. Une dame prudente placera un *manach* dans sa *côve* et un flacon de *kali* sur sa toilette. En vérité, cette *garade* académique ne peut produire, en dernier résultat, qu'une méchante *gèbre* d'érudits; mais les hommes spéciaux dont nous parlons n'y voyaient pas si loin. La langue française était pour eux l'*Alcoran*.

Toutes ces tentatives, que la typographie a consacrées avec une funeste complaisance, n'étaient que présomptueuses et ridicules; en voici une qui tire au sérieux. Un historien dont le mérite n'est certainement pas contesté s'est avisé tout à coup, dans une de ces illuminations du génie qui n'éclairent que les grands hommes, de renverser de fond en comble toute l'onomatologie de l'histoire. On n'ignorait pas en France le nom de Clovis et de ses premiers successeurs, mais personne ne se doutait peut-être que ces augustes personnages eussent été désignés autrement dans le jargon théotisque des peuplades sauvages qui nous les donnèrent pour maîtres. On croyait même, en général, que les Francs ou Franks (c'est absolument la même chose) avaient parlé le latin d'Auguste ou le français de Louis XIV avec une certaine élégance. L'historien académique a daigné nous tirer de cette erreur, et tout le monde sait maintenant, grâce à lui, que le véritable nom de Clovis est *Clodowig*, qui ne s'écrivait pas *Clodowig* et qui se prononçait autrement.

Les Grecs et les Latins, nos modèles en toutes choses, avaient bien eu aussi quelques légères communications avec les Barbares qu'ils soumièrent à leur religion et à leurs lois; mais, profondément respectueux pour le goût, pour l'euphonie et

pour la syntaxe, ils n'accueillirent l'onomatologie rude et grossière des peuples vaincus que sous la condition de la soumettre aux règles et aux flexions de leur admirable langage. C'est un exemple que l'illustre écrivain aurait pu trouver dans *Thoukudidès* ou *Zoukudidès*, comme dans *Titous Livious*; et les lecteurs qui reconnaissent avec moi ce qu'il y a de pur et d'élevé dans son talent, regretteront sans doute avec moi qu'il ne s'y soit pas conformé. Il a mieux aimé changer l'état civil de l'histoire, déjà passablement confus, et bigarrer son style, d'ailleurs si net et si poli, de ces horribles noms ostrogoths dont le moindre inconvénient est de ne pouvoir être représentés ni par nos signes dans l'écriture, ni par nos articulations familières dans la prononciation. Aucun souvenir n'a été respecté, aucune autorité classique n'a été prise en considération. L'inventeur de cette déplorable méthode ne s'est pas même remis en mémoire que notre dernier souverain légitime, par la grâce du sabre, ne s'appelait pas *Bonaparte*, mais *Bouonaparté*, qui est la traduction littérale du grec *Kalomero*, nom véritable de sa famille. Rien n'empêche donc l'Académie des Belles-Lettres, qui n'y manquera pas, de mettre incessamment au concours la comparaison des institutions impériales de *Karl der Groot* et de *Kalomero il grande*. C'est même un fort beau sujet, mais je pose en fait qu'il n'y a pas cent personnes en France, l'Institut compris, qui devinent, sous ce prodigieux hiéroglyphe, Charlemagne et Napoléon. Que diable aussi! pourquoi Charlemagne et Napoléon ne sont-ils pas des noms savants?

Et, mon Dieu! j'en conviendrai bien volontiers! le temps et l'usage ont dû introduire dans l'orthographe et dans la prononciation primitives des noms propres d'étranges altérations; mais l'usage et le temps sont les arbitres souverains du langage. Et puis, il faut être conséquent: si cette méthode est bonne à quelque chose pour l'histoire de France, le mal n'est pas absolu; nous n'y perdrons guère que Joinville et Froissard, Commines et Monstrelet, Mézeray, Daniel et Voltaire. Mais ce qui sera vrai dans notre histoire s'appliquera nécessairement à toutes les histoires du monde. Le héros de Xénophon ne s'appelait certainement pas *Kuros*, et l'Académie des Inscriptions le sait à merveille; nous permettra-t-elle de l'appeler *Cyrus*, par une

nouvelle métamorphose qui conserve à peine un des éléments de son nom ? Si M. Raoul Rochette avait visité l'antique Athènes au lieu de cette Athènes ridiculement germanisée que nous avons faite, et qu'il eût jugé à propos de consulter *Aësculès* sur quelques leçons de la dernière édition du *Théâtre grec*, cette démarche aurait été polie et peut-être profitable ; mais il aurait cherché longtemps la demeure d'Eschile sans trouver quelqu'un qui pût la lui indiquer ; le nom même que je lui fournis, et pour lequel je penche fort, ne manquerait pas de lui attirer quelque démêlé avec la marchande d'herbes de Théophraste. En France, il est plus sûr de parler français, et de laisser là tout cet appareil d'oiseuse érudition qui n'éblouit que les sots. Je reviens cependant au docte historien dont je parlais tout à l'heure, pour lui proposer un dilemme qui mérite quelque attention. Les révolutions du langage sont un fait acquis. Faut-il revenir sur ce fait, ou faut-il le reconnaître ? Suivant la solution que M. Thierry voudra bien donner à cette question modeste, nous saurons à quoi nous en tenir. Le roi Thierry continuera de s'appeler Thierry, comme par le passé, ou bien M. Thierry l'historiographe s'appellera Théodoric. Il n'y a pas de milieu. C'est ce que la vieille logique désignait sous le nom de *l'argument de Popilius*.

Les lauriers de l'Académie des Belles-Lettres troublent malheureusement le sommeil de l'Académie des Sciences ; l'Académie des Belles-Lettres nous comble de mots de fabrique. L'Académie des Sciences veut nous en accabler ; elle en desserre, bon an mal an, cinquante ou soixante par séance, et, au train qu'elle y va, la langue française n'aurait pas cinquante ans à vivre, si elle vit encore.

Il serait assez piquant de savoir au juste ce qui reste à notre langue, depuis que l'histoire y parle un mauvais arabe et un allemand suspect. La vénerie et l'équitation parlent anglais ; la musique parle italien, et la peinture a bien envie d'en faire autant ; les sciences physiques parlent grec ; la médecine, qui change de langage toutes les fois qu'on commence à l'entendre, parle grec, et Dieu sait que ce n'est pas le grec d'Hippocrate. L'histoire naturelle elle-même, dont l'étude était encore si délicate sous la plume de Bauhin, de Belon, de Rondelet, de

Dupinet, de Tournefort, de Réaumur, de Buffon, de Charles Bonnet, de Bernardin de Saint-Pierre, l'histoire naturelle parle, hélas ! un grec odieux qui ferait chasser du collège un écolier de sixième. Ce patois s'appelle la nomenclature, et la nomenclature est un artifice verbal qui a pour objet de rendre le nom des choses parfaitement inintelligible. L'aspect en est effrayant, mais la recette en est facile. Vous ouvrez le dictionnaire de Schrevelius ou celui de Planche avec une épingle, vous prenez le premier mot grec venu au-dessus de la première colonne à gauche, vous en faites bien ou mal une espèce de substantif terminé à la française, vous en affublez au hasard le minéral, l'animal ou la plante qui vous tombe sous la main, et le tour est fait. L'Académie française dit encore : *Étourdi comme un hanneton*, mais l'Académie des Sciences veut qu'on dise : *étourdi comme un mélolonthé*, et ce serait mal parler que de parler autrement. On rencontre souvent sur le versant des prés, et plus particulièrement aux bords d'un ruisseau ou à la lisière d'un lac, une ravissante petite fleur aux prunelles bleues qui sourit dans le gazon et que l'imagination poétique des Allemands a consacrée au souvenir. Les jeunes filles de village la désignaient sous un nom charmant. C'était pour elles *les yeux de la sainte Vierge*. La science n'a pas des idées si gracieuses; elle en a fait le *myosode scorpiôide*, ce qui pourrait bien signifier (*horresco referens!*) une *oreille de souris à figure de scorpion*. La malencontreuse épingle s'est grandement fourvoyée cette fois, mais ce n'est pas la seule. Tout le reste des nomenclatures est fait dans le même goût.

Je sais bien que vous me direz à cela : Eh ! mon Dieu, qu'importent les nomenclatures ! Prenez-les pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour un argot de savants, jaloux de ce qu'ils appellent leur *spécialité*, et qui se retranchent dans l'incompréhensible de peur d'être communs. Voulez-vous ouvrir à toutes les prétentions sans études et sans titre la porte des Académies, qui n'est déjà que trop large ? Les abominables mots dont vous vous plaignez n'auront jamais la ridicule prétention d'être français : ce sont les mots de passe des adeptes, c'est le *scibboleth* de l'Institut. Cela n'a rien à faire avec la langue, et si ce méchant jargon se glisse dans quelques méchants dictionnaires, tant pis pour les dictionnaires qui s'en embarrassent. Ils ont

fait dépendre leur durée de celle d'une école de pédants qui penche déjà vers sa ruine.

Vous en jugez bien à votre aise ! Je n'aurais, en effet, aucune objection contre les nomenclatures, si elles se renfermaient dans ces justes bornes, et j'y prendrais peut-être quelque plaisir, car il n'y a pas de mal à laisser aux intelligences qui se distinguent du vulgaire un langage dont le vulgaire n'a pas le secret. La science que notre vanité ignorante compterait pour peu de chose, si la science s'exprimait comme tout le monde, n'a vraisemblablement plus d'autre moyen de conserver ses privilèges, au milieu de cette immense et ridicule diffusion de connaissances superficielles qu'un système absurde d'enseignement nous a faite. Va donc pour l'argot de la science, va pour son *scibboleth*, tant que la science n'imposera pas son *scibboleth* et son argot aux langues littéraires des nations. Qu'elle daigne imiter du moins les prêtres de l'Égypte, qui dissimulaient prudemment leur langue de *gryphes* ou de *rèbus*, et les alchimistes, qui gardaient leurs arcanes grotesques pour eux. Le mérite de ces niaiseries solennelles consiste tout entier dans la rareté de leur usage. Les habiles en font mystère ; mais les prêtres de la science et les alchimistes de la nomenclature ont, chez nous, d'autres caprices : ils frappent à la porte du dictionnaire avec un barbarisme, et ils la font ouvrir avec une loi. Je ne vous dis rien de trop.

Nous ne sommes plus, hélas ! au temps où Chilpéric, et Auguste, et Denis de Syracuse, confessaient avec une noble simplicité que les rois eux-mêmes ne sauraient, dans leur toute-puissance, donner le droit de cité à un mot repoussé par l'usage. Nous ne sommes plus au temps où Tibère s'excusait, par deux fois, devant le sénat romain, d'avoir usé d'une expression, vive et précise d'ailleurs, qui n'avait pas l'autorité des classiques. Les Tibères du progrès n'ont pas ces timides condescendances pour la sainte parole de l'homme ; ils crient comme les Galaadites : *Scibboleth* ou la mort, et l'Académie française répond : *Scibboleth*.

Avez-vous dans un coin de l'administration quelque méchante commission scientifique, appelée à donner son avis sur des questions qu'elle ne connaît guère, et, du reste, absolument

dénuée de l'instinct sublime et profond qui a présidé à la formation de langues, laissez-la faire : si elle est incapable d'entamer d'ongles et de bec l'épiderme d'une idée, elle a reçu, je ne sais où et de je ne sais qui, la fatale autorité de tuer les mots et d'en créer de nouveaux. Les mots naissent à sa fantaisie, rachitiques, estropiés, informes, des mots étonnés de vivre, effrayés de se trouver ensemble, qui font peur aux femmes et aux enfants, qui font horreur aux gens instruits, qui font dresser les cheveux. Et puis, quand il a été improvisé à grands frais par deux ou trois crétins émérites, ce vocabulaire stupide trouve des législateurs qui l'imposent sans le comprendre à tout un peuple ébahi, et des juges, dociles à leur texte légal, qui amendent ou emprisonnent les contrevenants, en attendant qu'ils les fassent pendre ou tirer à quatre chevaux, quand une résistance irritante forcera le code à aggraver la pénalité. Il était certainement réservé à la France éclairée, perfectionnée, civilisée à toute outrance, de fonder la légalité du *non-sens* et la jurisprudence du barbarisme. Les peuples anciens les plus vénérables par les grandes leçons qu'ils ont laissées au monde, sont tombés les uns après les autres dans cet excès honteux de décadence où la parole altérée, grattée, rognée, falsifiée, n'est plus dans le commerce équivoque du langage qu'un signe sans titre et sans valeur; mais aucun d'eux ne s'était avisé jamais de placer le patois grossier de ses sophistes ou de ses scholastiques sous l'égide sacrée de la justice. Chez les Latins, le bel usage des classiques s'était réfugié dans le texte de la loi, et Justinien lui-même, tout couvert qu'il fût de son inviolabilité impériale, n'arma point le procureur du roi, le juge d'instruction et les huissiers contre la langue inviolable de Cicéron. Ce n'est pas que les barbares de ce temps-là n'inventassent à leur loisir, comme les nôtres, des mots rebutants et horribles, dont quelques philologues ont légué le souvenir à l'éternelle indignation des siècles; mais l'idée énorme d'improviser pour une nation un vocabulaire *complet*, formé d'éléments inintelligibles, mais la fantaisie étourdissante de prêter à cette terminologie burlesque et sauvage l'autorité des décrets législatifs et la rigueur des sentences judiciaires, appartenaient de droit à l'époque *éminemment progressive* et superlativement bouffonne où nous avons le bonheur de vivre.

C'est ce qui arrive pour ce divertissant catalogue de barbarismes dont on s'est promis de faire la nomenclature légale des *poids et mesures*.

Le projet de soumettre l'humanité tout entière au même alphabet et au même rudiment, n'est pas tout à fait si nouveau que paraissent le supposer les savants apôtres du progrès. Il y a des siècles que l'on s'en occupe, et on s'en occupera pendant des siècles encore, car il n'y a rien de vital comme une sottise. Cette théorie offre d'ailleurs quelque chance de possibilité dans l'exécution, quand elle est considérée au point de vue d'un esprit superficiel. Une langue parfaitement philosophique dans sa composition, parfaitement logique et régulière dans sa syntaxe, facile à parler, facile à entendre, facile à écrire, qui ne demanderait pas quinze jours d'études primaires, si elle était reçue du consentement unanime des nations; cette langue que la vieille Babel avait perdue et que la moderne Babel attend toujours, n'exige pas, en dernière analyse, de l'écolier ingénieux qui voudra bien lui consacrer une semaine de ses vacances, plus d'érudition qu'il n'en entre dans un feuilleton, ou plus d'esprit qu'on n'en cherche dans un vaudeville. C'est le *pont-aux-ânes* d'un linguiste imberbe qui fait ses premières armes pour arriver à l'École des Chartes. N'existe-t-elle pas d'ailleurs, déjà toute tracée, dans Trithème, dans Collange, dans de Villiers, dans Dalgarno, dans Becker, dans Wilkins, dans Court de Gébelin, dans l'*Encyclopédie*, dans cinquante bouquins qui sont moins connus et qui ne méritent guère de l'être? Il en est de toutes les nomenclatures en particulier comme de la langue en général, et de toutes les sciences de l'homme, comme de celle d'exprimer sa pensée par la parole. Je ne connais point de système d'idées qui ne puisse être soumis à une méthode étroite et synoptique, et c'est même là le dernier mot de l'intelligence humaine, arrivée aux bornes qu'elle ne peut pas franchir. Quand ses ailes ont fondu au soleil, il faut qu'elle tombe. Une fois que la place manque à l'essor de notre esprit, il se replie nécessairement sur la matière, parce que les organes imparfaits qui le servent ne lui permettent pas de percevoir distinctement autre chose; c'est là le secret des méthodes, c'est là le progrès possible, et Dieu sait à quoi il aboutit. La science contemplative des premiers sages, c'était une suite

merveilleuse de conquêtes; la science positive des méthodistes, c'est une triste abdication.

Eh mon Dieu! faut-il donc vous apprendre, homme d'instruction et de progrès, que cette irrégularité qui vous choque dans les procédés de l'intelligence, est précisément la preuve la plus manifeste de la supériorité de notre nature? L'abeille ne varie nulle part dans les proportions de sa cellule pentagone; le castor construit ses chaussées d'après les mêmes lois, au bord des rivières du Canada et au bord des rivières de la Hongrie; l'hirondelle n'a pas encore jugé à propos de changer la moindre chose à la forme éternelle de son nid. L'homme seul diffère de l'homme par les mœurs, par les institutions, par le langage, selon les lieux et les temps, parce que l'homme n'est pas l'esclave d'un instinct, parce qu'il est le maître d'une faculté, parce qu'il est intelligent. Étrange erreur d'un siècle en démence qui a pensé que l'espèce humaine atteindrait au plus haut degré de sa destination politique et morale, en se ravalant par l'uniformité des moyens aux niveau des animaux les plus méprisés! Perfectionnement digne d'envie que celui qui réduira les nations civilisées à la police aveugle et à l'ordre mécanique des fourmilières!

Mais il serait vrai que la commodité publique avait quelque chose à gagner au changement du système métrique; mais il serait prouvé que cette variété d'appréciations et de valeurs qui lui était inhérente, ne renfermait pas en soi quelque mystère inconnu dans lequel le bien-être social est secrètement intéressé; mais un vœu unanime, enfin, aurait rendu cette réforme nécessaire, que rien ne rendrait nécessaire la réforme de la nomenclature usuelle, qui est, pour le dire en passant, la plus ingénieuse, la plus philosophique, la plus sensée, la plus belle de toutes les nomenclatures de l'homme, comme celle qu'on lui substitue est le plus détestable jargon dont se soit jamais avisée la présomption ignorante d'un néologue illétre. On ne saurait trop le dire et le répéter, une fatalité merveilleuse, dont l'explication peut être cachée dans la pensée de Dieu, dénie irrévocablement aux académies le privilège de faire des mots. Toutes les fois qu'elles veulent forger un vocabulaire et donner aux choses leur nom véritable, comme Adam, elles tombent à cent mille lieues, ou à je ne sais com-



bien de mille myriamètres au-dessous de l'absurde. La nomenclature des mois de l'année républicaine, improvisée dans un des bureaux de la convention par quelques méchants démagogues sans études et sans lettres, avait tout le mérite qu'on peut chercher dans une extravagance de cette espèce; elle était nette, intelligible, euphonique. Les langues occultes des sociétés secrètes, qui ont été faites par des ouvriers, sont vives, énergiques, habilement figurées. L'argot de la populace, qui a été fait par des voleurs, étincelle d'imagination et d'esprit. La nomenclature des poids et mesures, qui a été faite par des académiciens, est la plus déplorable des turpitudes, et il n'en faudrait pas davantage pour déshonorer le nom français aux yeux du monde et de la postérité, si les gens sensés du pays étaient responsables, aux yeux du monde et de la postérité, de tout ce qui se fait en France depuis cinquante ans.

Ces propositions abruptes et absolues peuvent paraître un peu hasardées, et faire crier au paradoxe. Je les rendrai sensibles à tous les esprits par une comparaison rapide de la nomenclature ancienne et de la nomenclature nouvelle; c'est même un travail aussi piquant que facile, et, pour parler sincèrement, c'est celui que je me proposais de mettre à fin, quand les premières lignes de cet écrit éphémère sont tombées de ma plume. J'y ai renoncé par d'excellentes raisons qui me dégageront envers le lecteur.

La première de mes raisons, c'est que la tâche aisée dont je parle est réellement par trop aisée pour valoir les frais d'une élaboration sérieuse, et que j'attache trop de prix au peu d'heures qui me restent à vivre, pour les user stérilement à démontrer l'évidence même. A qui ai-je besoin de prouver que l'arc du méridien, que personne n'a vu ni tenu, et que les savants eux-mêmes ne savent pas mesurer exactement quand ils le mesurent, est de sa propre nature le plus incommode de tous les étalons métriques? A qui pourrais-je apprendre qu'il convient que le vocabulaire des idées les plus familières, des agents les plus continuellement usuels de la vie sociale, soit composé de mots usuels et familiers? A qui entreprendrais-je de démontrer que le français est plus clair en français que le grec, et que la substitution d'un mauvais patois grec grossièrement fabriqué à un excellent français vieux comme la

langue, pour désigner une chose que tout le monde a intérêt de connaître, ne saurait être que le fait d'un fou, quand elle n'est pas celui d'un charlatan ou d'un escroc? Est-il un seul écolier sur les derniers bancs du collège qui ait attendu mes inutiles élucubrations pour savoir que le mot *kilo*, par exemple, ne signifie *mille* en aucune langue; qu'il faut l'écrire par deux *ll* pour en faire un mot grec, et qu'avec ce mot grec ainsi orthographié, on ne parvient à exprimer dans le ridicule *killomètre* de la nomenclature, que *la mesure d'un ANE*? Est-il un seul père de famille (hélas! et mon cœur saigne en y pensant!) qui eût empoisonné son fils unique de sa propre main, en lui administrant comme un remède salutaire trois ou quatre *décigrammes de deutochlorure de mercure*, s'il avait pressenti ou deviné que cinq ou six *grains de sublimé CORROSIF* se masquaient aujourd'hui de cette abominable formule? Voilà ce qu'il me faudrait dire; et pourquoi dire ce que n'ignore personne? Je m'étais trompé sur la nécessité de cette discussion, ou bien le sens intelligent de notre pauvre espèce est atteint d'une infirmité incurable. Il faut le laisser mourir au régime du *deutochlorure* et des *décigrammes*.

J'ai déclaré que j'avais une seconde raison pour m'abstenir, et je m'en suis peut-être avisé un peu tard. La malheureuse aberration contre laquelle je proteste a été rédigée en LOI, et toute LOI est inviolable et sacrée pour les hommes d'ordre et de paix, même quand elle est mauvaise. Il est seulement permis, je le suppose du moins, d'en attendre, d'en espérer, d'en implorer la réformation, et c'est ce que j'ose faire pour celle-ci, au nom de la raison publique et de la langue nationale outragées, si cette démarche n'excède pas, dans nos mœurs constitutionnelles, les privilèges d'un citoyen soumis et respectueux. Je suis d'ailleurs fort préparé à ces réponses incisives qui tranchent brutalement les questions, et qui font subir au droit imprescriptible de la plainte les mêmes traitements qu'à la révolte; je ne m'en soucierais pas davantage sous un gouvernement moins équitable et moins doux. Dans la république de Charondas ou de quelque autre législateur dont le nom m'échappe, l'orateur qui venait proposer une réforme importante paraissait à la tribune la corde au cou; je dirais aussi : Donnez-moi cette corde, et montons.

Après cette déclaration de principes, qu'on trouvera peut-être un peu superbe, je finirai par exprimer d'un ton plus modeste un vœu d'un accomplissement plus facile, et qui réunira, je le sais d'avance, de vives et puissantes sympathies; le voici :

Au nom des vieilles muses que l'école classique adore toujours, au nom des vieilles et magnifiques inspirations de la langue naissante qu'une jeune école aime à renouveler, au nom de la grammaire et du dictionnaire, de la prose et de la poésie, de la pensée et du style, de l'art et de la logique, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré pour ces brillants esprits qu'un noble instinct a jetés dans la carrière des lettres : je viens adjurer les élégants écrivains en qui repose le dernier espoir de la littérature parvenue à son dernier âge, et cruellement menacée par des innovations barbares; je viens adjurer les vétérans illustres qui leur ont légué tant d'admirables exemples et ouvert la voie de tant de succès; j'adjure surtout, et j'adjure à genoux l'Académie française, dont j'ai osé blâmer avec quelque amertume la complaisante insouciance, mais dont personne n'est plus disposé que moi à reconnaître la souveraine autorité en matière de langage, de repousser obstinément les ruineuses richesses qu'on prodigue insolemment à la langue pour l'appauvrir et pour la perdre : je les supplie de ne jamais salir des pages destinées à l'immortalité par ces expressions vandales et *topinamboues*, qui seront dans quelques années un objet de dérision et de dégoût pour quiconque saura lire. En dernière analyse, ce sont les gens de lettres qui ratifient les usages de la parole et qui donnent aux mots le droit de vivre. Les mots dont les gens de lettres ne voudront point, quelle que soit d'ailleurs l'autorité qui les appuie, ces mots scandaleux, désavoués par leurs juges naturels, mourront de mort; et s'il en reste un seul, ce sera cet odieux *kilomètre* qui est fort propre à donner du moins la mesure de son inventeur.

D<sup>r</sup> NÉOPHOBUS.

---

---

# FRAGMENTS D'HISTOIRE <sup>(1)</sup>.

---

## I.

### DUEL DU DUC DE GUISE ET DU COMTE DE COLIGNY. (1643.)

La duchesse de Longueville tenait le premier rang parmi les beautés de la cour. Fille du prince de Condé, elle appartenait par son père, par son frère, par son mari, à ceux qui ne voulaient que continuer avec plus de douceur le règne précédent. Sa mère était en intelligence étroite avec la régente, et c'était elle surtout qui servait à tenir éloigné le marquis de Châteauneuf, pour la part qu'il avait eue dans la condamnation du duc de Montmorency son frère. Cet intérêt aurait suffi sans-doute pour rendre la jeune duchesse odieuse aux deux dames qui gouvernaient le duc de Beaufort. Mais elle comptait à peine vingt-quatre ans; la duchesse de Montbazou en avait plus de trente; l'une était proclamée aujourd'hui ce que l'autre avait été longtemps : il y avait donc entre elles toutes les conditions

(1) Ces fragments sont extraits d'une *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, que M. A. Bazin va publier prochainement, chez l'éditeur Chamerot, 55, quai des Augustins, à Paris et qui fait suite à l'*Histoire de France sous Louis XIII*, dont le succès est déjà consacré.

d'une haine mortelle. Or il arriva que, dans la chambre de la duchesse de Montbazou, se trouvèrent tombées par terre deux lettres « passionnées, bien écrites, et d'un beau caractère de femme. » De cette chambre était sorti tout à l'heure le comte de Coligny, Maurice de Châtillon, fils aîné du maréchal. On supposa que les deux lettres s'étaient échappées de sa poche, et on voulut y reconnaître la main de la duchesse de Longueville, en ce moment enceinte, et qui avait alors, après un an de mariage, « une grande réputation de sagesse et de vertu. » Nous devons nous hâter de dire que ni l'un ni l'autre n'était vrai, que ces lettres avaient été perdues par un autre amoureux, et qu'elles compromettaient une autre dame, dont les Mémoires de M<sup>lle</sup> de Montpensier nous ont charitablement conservé les noms. Le prince de Marsillac, en qui la personne intéressée se confia, et qui ne la nomme pas, fit toutes les démarches convenables pour justifier la duchesse de Longueville, sans perdre celle dont il avait le secret : les lettres furent montrées avec la discrétion qu'il fallait, et brûlées ensuite devant la reine. Cependant des copies en avaient circulé avec la première attribution que la malignité leur conservait toujours ; les propos moqueurs de la duchesse de Montbazou demeuraient sans rétractation et sans excuse. Il y avait des épées au côté des amis de la duchesse de Longueville ; il y en avait une surtout, celle de son frère, que l'ennemi de la France voyait maintenant briller, et qui bientôt peut-être demanderait réparation de l'affront fait à sa sœur. La duchesse de Montbazou avait aussi ses champions, et il se fit à l'hôtel de Chevreuse une assemblée de quatorze princes, que les maisons de Vendôme, de Savoie, de Lorraine, de Rohan et de La Rochefoucauld pouvaient armer pour sa cause. Les deux moitiés de la cour étaient ainsi en présence. On essaya d'abord une réconciliation entre les dames. A un jour fixé, devant des personnes choisies, des paroles concertées furent adressées par la duchesse de Montbazou à la princesse de Condé, qui lui fit une réponse convenue. Cela pouvait passer pour une espèce d'accommodement. Mais, quelques jours après, la princesse et la duchesse se rencontrèrent par hasard en même lieu, le soir, dans un jardin public situé à l'extrémité des Tuileries, où la reine avait accepté de la duchesse de Chevreuse « une collation. » Comme cette fois rien

n'était réglé pour leur approche, elles ne purent s'aborder même froidement. La princesse exigeait que la duchesse de Montbazou se retirât, celle-ci n'en voulait rien faire; il y eut un long débat entre les amis de l'une et de l'autre, après lequel la partie de plaisir fut rompue, et l'on se sépara « sans avoir rien mangé. » La duchesse de Montbazou reçut aussitôt l'injonction de se rendre dans une de ses maisons.

La première apparition du duc d'Enghien à la cour, peu de temps après l'affront fait à sa sœur, mais peu de jours aussi après l'emprisonnement du duc de Beaufort, le principal coupable, s'était passée sans bruit. Il y revint aussitôt qu'il eut conduit son secours d'hommes au maréchal de Guébriant, et plus d'un mois se passa encore sans qu'il parût être resté aucun souvenir fâcheux de ce petit scandale, ce que nous remarquons parce qu'aucun historien ne s'en est douté. Au bout de ce temps, la querelle, vieille de cinq mois, se réveilla. Le duc de Guise était, comme nous l'avons dit, au nombre de ceux qui avaient obtenu sans peine leur abolition, et qui volontiers s'en seraient passé. Bien dégagé maintenant de ses liens ecclésiastiques, et regrettant peu son archevêché de Reims dont un autre était pourvu, il était revenu en France absolument comme il en était sorti, laissant à Bruxelles, ainsi qu'il avait laissé à Paris, une femme qui se prétendait unie à lui par mariage. Cela faisait deux, et maintenant il en recherchait une troisième. Pour une affaire où doit figurer un personnage de ce caractère, il n'est pas grand besoin de chercher des causes raisonnables. Quelle part le duc de Guise avait-il eue dans les impertinences du duc de Beaufort? Comment se trouvait-il l'adversaire désigné du champion de M<sup>me</sup> de Longueville? Pourquoi, dans le rang qu'il tenait, et le duc d'Enghien présent, devait-il se mesurer avec un autre qu'un frère? Les contemporains ne prennent pas la peine de nous l'expliquer. Tout ce qu'ils nous disent, c'est qu'on blâmait le comte de Coligny d'avoir laissé joindre son nom à celui d'une femme dans un médisant propos sans mettre sa vie en péril, et que celui-ci, pour se battre avec quelqu'un, provoqua le duc de Guise. Tel était le différend qui armait maintenant l'un contre l'autre l'arrière-petit fils de l'Amiral et le petit-fils du Balafre.

Suivant notre façon vulgaire de juger les convenances, cette

provocation faisait bien plus de tort à l'honneur de la duchesse que la méprise dont elle s'était offensée ; c'était en quelque sorte donner une signature et une adresse à ces lettres, dont l'origine et la destination demeuraient au moins douteuses. Alors, et dans ce monde élevé, on en jugeait autrement. Le déshonneur était de rester sans éclat et sans vengeance. Le duel eut lieu en plein jour, dans la Place-Royale. On assure que la duchesse de Longueville en était spectatrice, cachée derrière une fenêtre du logis de la duchesse de Rohan. Les deux adversaires avaient chacun un second. Le comte de Coligny eut le bras traversé par le fer de son ennemi, et laissa échapper son épée, ce qui lui fut cruellement reproché. Son second, qui était le comte d'Estrades, eut l'avantage sur celui du duc de Guise, qu'il blessa dangereusement, et, quoique blessé lui-même, il offrit au duc de continuer le combat. Ce seigneur refusa généreusement une partie devenue inégale. Ainsi toute la gloire fut pour lui, et le malheureux comte de Coligny, vaincu, désarmé, gravement atteint, fut encore en butte aux railleries cruelles des jeunes gens et des femmes, qui ne lui pardonnaient pas de survivre. Il n'y a pourtant pas moyen de mettre en doute sa bravoure et la réalité de sa blessure ; car le maréchal de Turenne, qui s'y connaissait apparemment, écrivait quelques jours après à sa sœur : « Je vous prie de faire compliment de ma part au maréchal de Châtillon sur l'affaire de son fils, si vous jugez que cela soit nécessaire. » Mais, en ce temps comme toujours, les sympathies étaient pour le vainqueur, et le vaincu ne pouvait même espérer de compassion qu'en mourant. Une épigramme, conservée par la douce M<sup>me</sup> de Motteville, engageait la duchesse de Longueville à se consoler « de ce que son amant avait demandé la vie, puisque c'était pour elle qu'il voulait vivre. » En dépit des railleurs, le comte de Coligny ne tarda pas beaucoup à leur donner la satisfaction qu'ils exigeaient. Au bout de quelques mois, il expira, et on lui disputa encore le mérite de sa mort ; car on l'attribua uniquement au chagrin. Quant au duc de Guise, il ne paraît pas que personne soit venu l'inquiéter dans sa victoire. Il est probable qu'il s'éloigna quelque temps de la cour pour laisser tomber la procédure commencée par le parlement sur cette infraction publique aux lois du royaume. Mais il n'y eut en effet contre lui ni disgrâce dé-

clarée, ni revanche proposée. On dit même que le comte de Coligny, étant allé prendre asile dans la maison du duc d'Enghien, fut obligé d'en sortir par la volonté du prince de Condé, qui voulut sagement écarter de sa famille une dangereuse solidarité.

## II.

### NAISSANCE DU JANSÉNISME.

(1638 — 1644.)

Au même temps où l'ordre matériel laissait voir des symptômes de trouble, il en éclatait d'autres dans la région plus élevée, mais non plus paisible, de l'intelligence. La dispute théologique se réveillait ardente, avec l'attrait qu'elle avait eu toujours pour les esprits pétulants et les inquiétudes qu'elle faisait naître dans les âmes timorées. Depuis l'invasion du protestantisme dans le monde chrétien, l'église catholique avait eu trop à se défendre pour trouver le loisir de se diviser, comme il s'était vu trop souvent, sur quelques points de sa croyance ou de sa discipline. Maintenant qu'elle avait en quelque sorte pris son parti des immenses conquêtes arrachées à son domaine, l'activité, l'ambition ou le zèle de ses écrivains se reportait librement sur ces mille distinctions que l'argumentation introduit dans le développement et le commentaire d'une même foi. On peut être fier ou se trouver heureux d'employer la pensée et le langage à des débats plus sérieux, plus féconds en résultats utiles ; mais il ne faut pas méconnaître la portée de ceux qui ont occupé d'autres siècles. Pour une société dont toutes les parties se tenaient par le lien religieux, ce ne pouvait être quelque chose d'indifférent que de savoir à quelles conditions Dieu avait mis le salut des particuliers, et sur quelles bases reposait l'autorité dans le général. Or c'était à ces deux fins essentielles qu'aboutissaient toutes les recherches des théologiens, par des chemins trop longs sans doute, trop hérissés de difficultés oiseuses et puérides, et où les intérêts humains, l'orgueil, la jalousie, la haine, tenaient évidemment trop de



place. En France, la discussion des matières religieuses demeura longtemps empreinte de préoccupations politiques. La question du pouvoir des papes dans le temporel, qui produisit tant d'écrits au commencement du règne de Louis XIII, quoique traitée d'une manière toute spéculative et sans application à des événements actuels ou prévus, touchait cependant de trop près aux discordes sanglantes dont on sortait à peine, pour rester dans les bornes d'une simple controverse doctrinale. La lutte engagée contre la société des jésuites portait beaucoup plus sur des faits que sur des opinions. Ce fut un religieux de cet ordre, François Garasse, déjà connu par plusieurs pamphlets bouffons, qui reprit assez malheureusement, en 1625, et sous une forme sérieuse, la dispute purement théologique. Un gros livre qu'il publia en latin sur *les Vérités capitales de la Religion*, amena de vives réfutations, mais qui s'adressaient plus à l'auteur qu'à l'ouvrage et à ses maximes. Son livre fut censuré par la Sorbonne en 1626, sans que les jésuites parussent y prendre intérêt, et ce premier sujet de querelle fut oublié. Le père Garasse, désavoué par ses frères, alla s'enfermer en silence dans leur couvent de Poitiers, où, un an après, il termina sa vie turbulente par la plus belle mort qui soit offerte au prêtre chrétien, en soignant dans un hôpital les victimes d'une maladie contagieuse.

Cependant il se formait, à l'ombre de la plus pacifique retraite, une nouvelle école de théologiens armés de science pour la dispute. Il était arrivé, en 1625, qu'une communauté de religieuses avait quitté sa vieille maison des champs pour s'établir à Paris. Dans ce couvent, appelé Port-Royal, se trouvaient cinq sœurs, filles de l'avocat Antoine Arnauld, et l'une d'elles en était abbesse; leur mère, veuve depuis 1619, était venue elle-même se ranger sous les lois de sa seconde fille. Cette famille, si féconde en femmes pieuses, ne l'était pas moins en hommes austères et savants. Outre les trois frères des cinq religieuses on y comptait les fils de leur sixième sœur, qui les rejoignit plus tard. L'aîné de ces fils était Antoine Lemaître, le plus célèbre avocat de son temps. Toutes ces personnes d'âge et de sexe divers, liées par le sang, par la piété, par l'étude, reconnaissaient en quelque façon pour chef spirituel l'abbé de Saint-Cyran, Jean Duvergier de Hauranne, qui, dans une posi-

tion habilement modeste, avait su gagner beaucoup de respect et de réputation. Les hommes de mœurs sévères, de conduite pure, indifférents aux biens et aux grandeurs, sont quelquefois assez enclins à l'esprit de contradiction et de cabale. Cet abbé n'en était certainement pas exempt. Il semblait ne vouloir que rendre les oracles d'une érudition profonde et retirée sur les matières de la foi; mais il n'en fournissait pas moins à la polémique des écrits anonymes. Il avait refusé les dignités de l'Église, mais il travaillait volontiers à s'attacher des prosélytes. Il avait accordé ses soins à la communauté de Port-Royal, et bientôt le couvent de filles devint pour les hommes un centre de réunion. Des logements même y furent construits *au dehors* de la sainte clôture pour recevoir de pieux solitaires, et ce fut un grand sujet d'admiration quand on vit Antoine Lemaître, âgé seulement de trente ans, dans tout l'éclat de sa renommée, quitter sa gloire acquise et ses brillantes espérances pour s'enfermer dans une cellule de cet obscur asile. La petite colonie, ainsi établie, commençait à s'étendre sous l'autorité de l'abbé de Saint-Cyran; elle avait entrepris déjà l'éducation de plusieurs enfants, mais surtout elle écoutait les enseignements du maître et se pénétrait de sa doctrine, lorsque le cardinal de Richelieu, importuné du bruit qui sortait de cette solidude, fit enlever et conduire à Vincennes celui qui semblait l'animer.

Il ne paraît pas, quoi qu'on en ait dit, que cette rigueur ait eu des causes plus secrètes. L'abbé de Saint-Cyran, et ses élèves ne l'ont pas dissimulé, professait, sur plusieurs points les plus mystérieux de la religion, des sentiments contraires à ceux que « le relâchement du temps » avait accrédités. Il voulait avec raison les répandre; cela ne pouvait se faire qu'en attaquant les opinions reçues et les pratiques ordinaires. Il y avait donc en lui toutes les conditions d'un novateur, et, à ce seul titre, il ne pouvait manquer d'offenser le ministre suprême de l'État. Il lui était encore suspect par ses liaisons avec l'évêque d'Ypres, Corneille Jansénius, qui venait tout récemment de publier un livre, pour le roi d'Espagne son souverain, contre les armes et les alliances de la France. Enfin, il y avait d'évidents rapports entre ce qu'il était devenu et ce qu'avait été le cardinal de Bérrulle. Il fallait beaucoup moins de motifs à un ministre comme Richelieu pour mettre quelqu'un en prison. On commença des

informations portant exclusivement sur la doctrine religieuse qu'il enseignait à ses adeptes. Ceux-ci furent relégués d'abord dans la maison abandonnée de Port-Royal-des-Champs, puis chassés de cette demeure, et l'abbé de Saint-Cyran resta prisonnier deux mois encore après la mort du cardinal.

Pourtant, du fond de sa prison, il avait continué à gouverner son troupeau dispersé, qui ne tarda pas à regagner sans bruit le bercail. Une autre consolation lui vint d'ailleurs. Son plus ancien ami, le compagnon fidèle de sa pensée théologique, Corneille Jansénius, était mort presque au moment de son arrestation; mais il laissait un livre, œuvre secrète de toute sa vie, et ce livre fut publié posthume à Louvain. Les ouvrages de controverse ne sont pas faits pour le succès tranquille. Celui-ci remplit parfaitement son but. Comme il remuait la question infinie de *la Grâce*, à laquelle un décret pontifical de 1611 défendait de toucher, le pape Urbain VIII avait d'abord voulu en arrêter la publication; mais il finit par le censurer complètement, à raison des propositions hérétiques qu'il contenait, et qu'un de ses prédécesseurs, Pie V, avait déjà condamnées, soixante-quinze ans auparavant, dans la personne de Michel Baius. En France, comme ailleurs, l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres trouva des partisans et des adversaires. L'abbé de Saint-Cyran en délégua aussitôt la défense à Antoine Arnauld, le dernier né des vingt enfants de l'avocat, le plus jeune frère des religieuses de Port-Royal. Il avait alors trente ans et venait d'être reçu docteur en théologie. La première attaque était venue de la chaire; le docteur Arnauld voulut y répondre par un écrit apologétique, qui pourtant ne fut pas publié. Mais le jeune théologien avait mieux à faire qu'à combattre pour un autre. Lui aussi, il était auteur d'un ouvrage où reposait une partie de la doctrine commune, couvé pour ainsi dire sous l'aile de l'abbé de Saint-Cyran, et qu'il avait hâte de mettre en lumière. Ce livre parut; il avait pour titre: *De la fréquente Communion*, et son objet était de rendre plus rare, plus difficile, de soumettre à plus d'épreuves, à des dispositions intérieures plus étudiées, l'usage du sacrement. C'était l'application au fait le plus palpable et le plus délicat du système adopté par l'école nouvelle sur les conditions de la Grâce, système qui tendait en général à faire ce don de Dieu moins dépen-

dant de la pratique et de l'intervention du prêtre. Ainsi la dispute déjà saisie du livre étranger, ouvrage d'un défunt, eut encore à se jeter sur une production née en France, dont l'auteur était vivant et à sa portée. L'abbé de Saint-Cyran vit ce double débat s'échauffer, et mourut.

Parmi les contradicteurs les plus ardents de ces deux ouvrages se leva bientôt toute la société des jésuites. Il n'est guère besoin d'expliquer leur animosité par le ressentiment qu'ils avaient conservé contre les fils de l'avocat Arnauld, leur ancien adversaire, ou par la rancune qu'ils gardaient à l'abbé de Saint-Cyran pour avoir combattu, sans se nommer, leur père Garasse. La vérité est que toute la doctrine des nouveaux venus était contre la leur, que toute la réformation proposée attaquait des habitudes de croire et d'agir qu'ils étaient partout en possession de diriger. Dans les questions de principe, ce ne saurait être un tort que l'agression; car les principes sont éternels, et nulle prescription ne vaut contre eux. Mais il n'en est pas moins juste de constater, pour le fait, d'où venait le trouble et qui avait la défensive. Celle-ci appartenait incontestablement aux jésuites. Jansénius s'en prenait à un de leurs frères, Molina, écrivain du siècle précédent; l'abbé de Saint-Cyran leur enlevait des pénitents, et les poursuivait de ses livres anonymes; Antoine Arnauld enfin avait écrit son livre tout exprès pour combattre les instructions « plus humaines » données par un des leurs à une princesse que les hôtes de Port-Royal avaient ramenée, de fort loin, à la dévotion extrême. Les hommes et les choses étaient donc profondément engagés dans la querelle. Après les sermons et les pamphlets, on en vint aux actes, et de ce moment la dispute religieuse entre dans l'histoire.

### III.

#### RÉVOLUTION DE NAPLES.

( 1647. )

Les rêves que la fièvre dispense au cerveau d'un malade n'ont certainement rien de plus étrange, de plus désordonné, de

plus rapide , de plus changeant , que les premières scènes de la révolution de Naples. C'est d'abord le peuple de cette ville , tel qu'on peut se le figurer à deux siècles en arrière de notre temps et sous la domination espagnole , répandu par groupes épais sur la place du marché pour assister aux préparatifs d'une fête religieuse. Là une dispute s'élève pour savoir lequel , du jardinier ou du marchand , doit acquitter la taxe imposée depuis quelques mois sur les fruits par un décret du vice-roi. Le magistrat intervient et condamne les gens de campagne à payer. Aussitôt l'un d'eux , pour exprimer son dépit , renverse par terre ses provisions et convie la multitude à s'en régaler. Un des assistants , Thomaso Aniello , natif d'Amalfi , revendeur de poisson sur le marché , et beau-frère , à ce qu'il paraît , de ce paysan , saisit l'occasion du tumulte , le tourne contre le magistrat , l'excite contre l'impôt qui l'avait amené , et , appelant à son aide une bande de jeunes garçons déjà enrôlés pour figurer à la fête prochaine , met en fuite les officiers de recette , s'empare de leur bureau , en arrache les meubles et les registres pour en former un bûcher que la flamme a bientôt dévoré. Maîtresse de ce terrain , la foule se grossit , se presse , se pousse , roule à travers la ville vers le palais du vice-roi , désarme les Espagnols et les Allemands qui le gardaient , détruit tout ce qu'elle y trouve , se saisit du vice-roi , lui fait mille outrages , le poursuit dans un couvent où il s'était réfugié , lui arrache un écrit qui abolit tous les impôts sur les subsistances ; et , pendant qu'il va chercher un abri hors de la ville , les vainqueurs retournent à leur place du marché , brisent en chemin les portes des prisons , font proclamer l'abolition des taxes , puis votent avec de grandes acclamations l'incendie de toutes les maisons habitées par les receveurs , fermiers ou autres intéressés de l'impôt. Dans ce mouvement de quelques heures qui anéantissait à la fois tous les prestiges de l'autorité et tous les instruments de la force , il s'était opéré un prodigieux développement de facultés chez l'homme qui , le matin , n'avait été que le plus prompt à commettre une offense brutale , qui , le soir , exerçait déjà le pouvoir de commander à tous. Mas-Aniello , comme l'appelaient familièrement ses compagnons , ce pauvre poissonnier à qui l'on n'avait connu jusqu'alors que ce qu'il fallait d'énergie pour gagner son pain , portant encore avec sa

pauvreté le fardeau d'un ménage et d'un enfant, aussitôt qu'il avait eu proféré le cri de révolte, dès qu'il avait vu le torrent populaire se déchaîner à sa voix, s'était senti lui-même enlevé hors de sa nature, et avait au même instant rassemblé en lui toute cette puissance dont il se fit l'âme, dont les bras sans nombre étaient devenus ses bras. Ce jour, le jour suivant et cinq autres jours encore, il n'y eut dans Naples d'autre loi que sa volonté, et sa volonté se trouva constamment prête à tout, prompte, nette, droite, violente sans doute, mais honnête et pure. Le premier jour, il avait vaincu sans armes; le second, il procédait, avec le peuple armé, à l'exécution de la terrible sentence dictée par la victoire; le troisième, il dictait les conditions de la paix; le quatrième, il échappait à une tentative d'assassinat; le cinquième, après avoir obtenu toutes les promesses qu'il avait exigées, il fallait hardiment livrer sa tête aux embrassements suspects d'un maître humilié. Mais alors il avait quitté le vêtement du travail, du combat, de la souveraineté populaire, ou plutôt il avait pris un vêtement, et une toile d'argent couvrait sa redoutable nudité. Le sixième jour, il régnait; le septième, il marchait en triomphe à côté du vice-roi pour faire consacrer par la religion les concessions arrachées par la révolte. Le huitième et le neuvième, il était fou. Le dixième enfin, un jour de fête solennelle, quelques hommes le tuaient publiquement comme un animal pris de la rage, et le peuple traînait son cadavre par les rues. Le lendemain, ce même peuple, ramassant avec respect les restes de son héros, lui faisait de pompeuses obsèques.

Quand cette destinée tout à fait sans pareille se fut accomplie, l'événement commun, la révolution, suivit son cours. Elle avait été faite contre l'impôt et ceux qui en profitaient. Elle avait respecté le principe de la puissance établie dans le pays, en se contentant de la désarmer et de lui faire accepter ses conditions. Ou le hasard, ou le calcul, ou de naturelles défiances, l'avaient renfermée tout entière dans les mains du peuple, sans en donner aucune part à la noblesse du pays, chez laquelle au contraire elle avait pris plus d'une proie et plus d'une victime. Maintenant elle restait armée, en état de trêve avec l'ancienne domination qui avait traité, qui attendait la ratification de ses promesses par le souverain, et qui,

retranchée dans l'enceinte fortifiée d'un palais, n'en essayait pas moins de pénétrer par ses agents dans les conseils des révoltés. Les premières nouvelles qui en étaient venues en France présentaient cette rébellion comme arrivée déjà au point de secouer le joug de l'Espagne et de chercher un appui chez ses ennemis. On pouvait le prévoir et l'espérer, mais cela n'était pas vrai encore. Le nom de la France avait été une seule fois hasardé dans une proposition, et avait failli coûter la vie à celui qui le prononçait. Le nom de l'Espagne, celui de son roi, se mêlaient, dans la bouche du peuple et sur ses bannières, à son cri de liberté; les armoiries du royaume étaient partout unies à celles de la ville, et c'était toujours un portrait de Charles-Quint ou de Philippe IV qui servait d'enseigne aux atroupements. Les choses se continuèrent ainsi pendant plus d'un mois, dans l'attente de la ratification du roi, le peuple gardant ses armes et obéissant chaque jour un peu moins à deux chefs qui lui étaient restés de l'administration créée par Mas-Aniello. A la fin ces chefs lui devinrent suspects, et il se souleva de nouveau en assiégeant dans son château le vice-roi, qui les y avait recueillis : là il y eut résistance, et le sang des Espagnols commença dès lors à couler. La guerre ainsi allumée entre la ville et les châteaux, le peuple voulut un chef militaire et le prit dans la noblesse; c'était un vieil officier de naissance illustre et d'un courage éprouvé, l'ancien défenseur de Tarragone contre les Français, don Francesco Toralto, prince de Massa. qui accepta le commandement pour sauver sa vie. Cependant, au bout de quelques jours, il y eut encore un nouveau traité, à l'ombre duquel on passa le temps assez tranquillement, jusqu'à ce qu'on vit paraître l'armée navale d'Espagne, commandée par le prince don Juan d'Autriche, fils naturel du roi. Près de trois mois écoulés depuis le premier signal de l'insurrection, des combats livrés, des trahisons découvertes, des meurtres commis, avaient si peu détaché les Napolitains de l'obéissance, et ils se jugeaient eux-mêmes, après tant d'offenses, si loin d'être coupables, qu'ils saluèrent avec des transports de joie l'approche du bâtard royal. Le prince leur répondit à coups de canon. Alors ce peuple, qui avait vaincu deux fois en attaquant, sut vaincre encore pour se défendre. De ce moment aussi, le nom espagnol cessa d'être respecté,

le souverain devint ennemi, et la multitude sanctionna cette dernière rupture en mettant à mort le chef de race noble qu'elle avait forcé à la commander. En sa place fut élu un homme du peuple, armurier de son état, qui s'était maintenu jusque-là fort habilement dans un commandement subalterne, et avait gagné grand crédit en ne paraissant qu'obéir avec zèle. Sous ce nouveau général, « la cité très-fidèle » se déclara république et appela les Français à son aide.

On pense bien qu'un temps si long n'avait pu se passer, depuis le commencement de la révolte, sans mettre en mouvement des agents, autorisés ou officieux, pour essayer de lier partie entre la puissance armée contre l'Espagne et les sujets rebelles de cette couronne. Les premiers émissaires venus de Naples s'étaient adressés au marquis de Fontenay-Mareuil, nouvellement arrivé près du saint-siège comme ambassadeur, et ils en avaient reçu beaucoup de louanges, d'encouragements et de promesses. Il avait aussitôt envoyé lui-même, tant dans le pays napolitain qu'en Sicile, des gens chargés d'observer les événements et de les diriger, s'il se pouvait. En France, on avait tout d'abord songé à faire marcher vers ce point l'armée navale, et même on y avait déjà désigné celui qui devait commander les troupes embarquées. Mais les différentes péripéties de l'insurrection ralentirent bientôt cet empressement. Plusieurs fois, en effet, on avait pu croire, de loin surtout, la paix rétablie dans la ville. Souvent encore des manifestations populaires avaient montré combien on y était mal disposé pour une rupture complète, et surtout pour l'intervention de l'étranger. En tout cas, les choses, comme elles étaient, profitaient aux ennemis de l'Espagne sans leur rien coûter, et ce n'était peut-être pas trop mal se conduire que d'attendre, pour agir efficacement, un progrès plus marqué dans la rébellion, et un désir plus prononcé de l'assistance à laquelle on se préparait. Mais, pendant que le cabinet français hésitait à risquer une armée pour soutenir ce peuple réputé incertain et mobile, qui tantôt insultait les Espagnols, tantôt partageait avec eux ses provisions de guerre pour les aider à repousser ensemble les vaisseaux français, ce peuple d'ailleurs qui avait fait dès l'origine un sanglant divorce avec la noblesse du pays, et la forçait, pour sa conservation, à s'armer contre lui, quelqu'un



se disposait ailleurs à lui donner ce qu'on jugeait surtout devoir lui manquer, c'est-à-dire un chef. Il y avait alors à Rome un jeune seigneur merveilleusement propre aux expéditions aventureuses : c'était le duc Henri de Guise, autrefois archevêque, déjà bigame, et qui s'était rendu dans la ville sainte sans motif plus héroïque que de solliciter l'annulation de son second mariage, afin de pouvoir en contracter un troisième. Or, le duc n'ayant rien pu obtenir du pape depuis plus de sept mois qu'il était en instance pour son « démariage, » se préparait tristement à retourner vers celle dont on ne voulait pas qu'il pût faire autre chose que sa maîtresse, lorsque le récit de la sédition de Naples, apporté par des mariniers de Procida qui venaient vendre leurs fruits à Rome, lui mit dans le cœur une nouvelle ambition. Il pensa qu'un descendant de l'ancienne maison d'Anjou, dont les Napolitains avaient gardé un tendre souvenir, que l'héritier du nom de Guise, si connu par toute l'Europe, qu'un prince encore à qui l'appui de la France semblait assuré, ne pouvait manquer d'être accepté pour guide, pour général, pour protecteur, par des peuples lancés dans la voie des révolutions, et qu'il y avait de belles chances pour sa fortune, pour sa gloire, pour sa grandeur, peut-être aussi pour son amour, à s'y précipiter avec eux. Il essaya donc de nouer, pour son propre compte, des intelligences dans la ville de Naples, et fut longtemps sans pouvoir y réussir, les gens qu'il envoya ayant été pris par le vice-roi, et enfermés ou mis à mort. Mais enfin il était parvenu à communiquer avec un des chefs du peuple et à lui faire entendre ses propositions, qui étaient que les Napolitains se missent en république, et qu'il offrait d'y aller tenir le même rang que les princes d'Orange avaient dans les Provinces-Unies. En ce moment, la ville était en paix avec le vice-roi et les châteaux ; mais on y prévoyait la reprise prochaine des hostilités, si le roi d'Espagne refusait de ratifier les concessions faites par le vice-roi. Le duc voulut donc se tenir prêt à cet événement, et ce fut alors qu'il s'ouvrit tout à fait de son projet au cardinal Mazarin, en ayant soin de faire sa position un peu meilleure qu'elle n'était, comme si l'ambassadeur de France n'était pas là pour réduire les choses à leur réalité. Il se croyait d'ailleurs assuré d'avoir conquis l'approbation et mérité l'assistance de l'archevêque d'Aix, arrivé aussi à Rome de-

puis quelques mois pour presser lui-même le difficile ouvrage de son élévation au cardinalat. Il prétendait l'y avoir beaucoup servi, et il s'imaginait que la reconnaissance des deux frères pour cette promotion, qui eut lieu effectivement en ce temps-là, ne se refuserait pas à lui procurer un peu moins qu'une couronne.

Il n'y a rien dans l'histoire de plus certain et de mieux constaté que la manière dont cette proposition fut reçue par le conseil de la reine, et l'on ne saurait comprendre que, de nos jours, un annotateur de mémoires ait voulu démentir ce qui résulte de tous les témoignages contemporains. La première réponse du cardinal Mazarin, au premier avis envoyé par le duc de Guise, nous a été conservée. On y louait « son zèle, » mais on l'engageait « à modérer cette généreuse ardeur. » — « Si ce qu'il proposait, lui disait-on, était en tel état qu'il pût être assuré d'y réussir, on lui donnerait toutes les assistances possibles; mais, à dire le vrai, il ne semblait pas que le fruit fût encore mûr. On avait d'autant plus d'intérêt à ne pas souffrir qu'il se sacrifiât ainsi, que tout le blâme du mal qui lui pourrait arriver rejaillirait sur la reine et son conseil. On le suppliait donc de bien examiner toutes choses avec l'ambassadeur de France, qui avait, de son côté, des négociations sur le même fait, avant de se hasarder en un dessein si périlleux. » Il fallait être bien décidé à l'exécution pour regarder ce langage comme un encouragement. En s'adressant à son frère, le cardinal Mazarin ne parlait guère autrement; seulement il ajoutait : « Qu'il en soit donc ce que M. de Guise voudra! Peut-être aura-t-il un jour quelque peine à se tirer de la position où il va se mettre; mais, à coup sûr, la France ne peut y trouver que des avantages. » Et là était la vérité; car le duc ne demandait que la permission de risquer sa personne; on le prenait au mot, et, soit qu'il succombât, soit qu'il réussît, il ajoutait un effort de plus pour détacher le pays napolitain de la domination espagnole, sans qu'il en coûtât à la France aucun sacrifice. Le duc n'en persista pas moins à suivre son projet, et, le meurtre du prince de Massa étant arrivé sur ces entrefaites, l'armurier Gennaro Annese, capitaine-général, supplia le duc, au nom de la république, « de vouloir bien être le défenseur du très-fidèle peuple de Naples, qui adressait en

ce moment à la bienheureuse Vierge Notre-Dame del Carmine ses ferventes prières pour qu'elle leur procurât bientôt la présence de son altesse. » Ce chef du peuple écrivait en même temps à l'ambassadeur de France, qui, tout en approuvant la résolution que ses concitoyens avaient prise de secouer le joug des Espagnols, tout en leur promettant le secours de la flotte française pour « les aider à établir la forme de gouvernement qu'ils jugeraient la plus convenable, » avait toujours la précaution de ne mêler en rien l'affaire particulière du duc de Guise dans la protection qu'il offrait et dans les effets qu'il en faisait espérer.

Alors le duc fit ses préparatifs pour se rendre à Naples, pendant que la cour envoyait ordre à l'armée navale, rassemblée à Toulon, de se mettre en mouvement « pour aller offrir aux Napolitains l'assurance de cette couronne, et les garantir ainsi de l'oppression que les Espagnols voulaient leur faire subir. » Dans cet ordre, on prévoyait le cas où « les peuples prendraient la résolution de se soustraire entièrement à la domination espagnole, et de faire l'acclamation d'un nouveau roi, qui pourrait être ou le roi de France, ou un prince de sa famille auquel il céderait volontiers ses droits, ou enfin tout autre prince qu'ils aviseraient, et le commandant de la flotte avait plein pouvoir d'en traiter avec eux. » Celui auquel s'adressaient ces instructions était un jeune homme de dix-huit ans, le neveu de la duchesse d'Aiguillon, l'héritier du nom et du duché de Richelieu, et qui tenait de son père la charge de général des galères. La *Gazette* avait annoncé, quelques mois auparavant, que, « nonobstant les soins que les siens avaient apportés pour le retenir, le duc de Richelieu, en sa quinzième année (il paraît qu'elle le rajeunissait un peu), était parti secrètement de Paris pour aller à Marseille exercer sa charge; » et on lui avait donné le titre de lieutenant pour le roi dans les mers du Levant. Il avait donc fait ce printemps sa première campagne de mer jusqu'aux côtes de Catalogne, et, au retour, il avait pris le commandement de toute l'armée navale. Après quelques courses sans résultat, il était maintenant avec sa flotte en rade de Toulon, où il reçut son ordre de départ, qui lui enjoignait toutefois de suivre les conseils du commandeur des Gouttes, grand prieur d'Auvergne, et du bailli de Valançay, deux offi-

ciers de plus vieille expérience. Il mit donc promptement à la voile, avec vingt-six vaisseaux de guerre français, trois portugais, cinq brûlots et quelques flûtes, le surplus des vaisseaux, ainsi que les galères, devant suivre plus tard s'il en était besoin.

Mais le duc de Guise, qui semblait d'abord vouloir se présenter devant Naples à la tête de ce puissant secours, ne l'avait pas attendu. Sa propre impatience, ou les instances de ses amis à Naples, ou plutôt la crainte de ne pas agir assez librement s'il était une fois à bord des vaisseaux français, l'avaient fait hâter son départ de Rome. Muni de quelque argent emprunté et d'un peu de poudre, il s'était embarqué à l'embouchure du Tibre, avec vingt-deux personnes qui l'accompagnaient, sur douze felouques dont chacune ne pouvait porter que deux passagers, et il s'était ainsi livré à la mer pour se glisser entre les vaisseaux de la flotte espagnole. Trente heures après son départ, sa felouque abordait seule le rivage au delà de Naples du côté de Portici, et il entra dans la ville, suivi d'un valet de chambre italien, aux acclamations de tout le peuple, qui avait vu son frère esquif poursuivi, canonné, par la flotte ennemie. Le reste de son escorte, qui s'était séparé de lui par ses ordres pour tromper les Espagnols, débarqua successivement un ou deux jours plus tard, sans qu'il s'en fût rien perdu. Cependant le duc n'avait échappé qu'aux périls; à présent commençaient les embarras. A peine le pied mis dans la ville, il écrivait au cardinal Mazarin : « J'ai trouvé tout ici dans un tel désordre et une telle confusion, que, sans une puissante assistance, il est difficile de pouvoir réussir. » En effet, les Napolitains manquaient de tout, et leur nouveau chef n'apportait que son nom et son courage. Le seul témoignage qu'il eût obtenu et qu'il pût donner du concours de la France à son entreprise, était une lettre du marquis de Fontenay-Mareuil à la république, annonçant que le duc était envoyé par le roi, et la présence auprès de lui d'un agent autorisé par le même ambassadeur. Pour cet emploi, assez peu déterminé, le marquis avait trouvé sous sa main un homme de vie aventurière, le sieur de Cérissante, né huguenot, d'abord médecin, puis homme de guerre, sorti de France pour aller refaire sa réputation à l'étranger, revenu en France comme résident de la reine de Suède, s'étant fort en-

detté dans ce poste qu'il lui avait fallu quitter, ayant ensuite couru divers pays, devenu catholique à Rome faute d'avoir osé se faire turc, partout plus vaniteux encore qu'intrigant, et plus fou peut-être que vaniteux. Du reste, dans les actes venus de Paris, le duc de Guise n'était toujours qu'un chef « choisi par messieurs de Naples pour commander leur armée. » Les pouvoirs, pour traiter avec le peuple, restaient aux mains des ambassadeurs et du commandant de la flotte. Enfin, en accréditant auprès de la république un nouvel envoyé, on déclarait seulement qu'il avait charge « de communiquer au duc de Guise les pensées du roi, et de l'assister de ses conseils. » Cependant le duc s'était mis résolument à sa difficile besogne. Sur les lieux mêmes, les choses étaient loin d'être aussi favorables qu'on les lui avait montrées, même à part les plaisantes surprises que pouvaient lui causer l'extrême différence des mœurs et l'étrange nature des hommes auxquels il avait affaire. Maîtres des trois châteaux et de la mer, les Espagnols occupaient encore plusieurs quartiers de la ville; la campagne était tenue par leurs troupes et par celles de la noblesse, qui faisait cause commune avec eux. Le peuple n'avait plus ni vivres, ni poudre, ni argent. Un très-petit nombre de ceux qui avaient pris les armes sous Mas-Aniello continuait à servir; le chef populaire était grossier, ignorant, sans énergie en lui-même, sans autorité parmi les siens. Il fallait remuer de nouveau et organiser pour la guerre toute cette multitude qui, se gardant déjà fort mal dans ses rues et ses maisons, ne sortait de son engourdissement que pour courir en tumulte aux occasions de violence ou de pillage. Proclamé généralissime des armées du peuple, pendant que l'armurier Annese conservait « le gouvernement politique, » il commença par former des régiments, essaya quelques attaques sur les postes des Espagnols, et fit ses dispositions pour aller gagner la campagne, afin de s'ouvrir des communications. Mais tous ces préparatifs se faisaient au milieu de la discorde la plus complète, des plus inquiètes jalousies, chacun, et jusqu'aux gentilshommes de sa maison, essayant de se faire valoir à part, de se rendre indépendant ou maître, à ce point que, dès les premiers jours, le baron de Modène, venu avec lui sans autre titre que d'être à son service, fut fait son mestre-de-camp général par une autre autorité que la sienne, et qu'il se vit

obligé de l'accepter au lieu de le choisir. Le dissentiment d'ailleurs qui paraît avoir été entre ce fort habile gentilhomme et le duc, consistait en ce que le premier conseillait de chercher tout son appui dans le peuple sans avoir recours aux gens de plus haute condition, vers lesquels le second se trouvait trop naturellement porté. Les progrès de toutes ces mésintelligences, entretenues par les partisans de l'Espagne, s'étaient déjà plus d'une fois manifestés, quand le duc de Guise sortit de la ville, à la tête d'une petite et grotesque armée, pour guerroyer et s'élargir, tout juste un mois après son départ de Rome. Le second jour, il était galamment aux mains contre une troupe de noblesse, devant la petite ville d'Averse, et s'en retirait sans avantage, mais après avoir fait preuve d'une brillante valeur; trois jours après, il avait une conférence avec un des chefs de cette noblesse qu'il espérait gagner, et au sortir de l'entretien on venait lui apprendre que l'armée navale de France était en vue de Naples.

C'était maintenant qu'allait enfin s'expliquer cette coopération assez équivoque où, des deux côtés, on avait toujours procédé avec réticence et par propos interrompus. Il était certain que le duc de Guise avait toujours annoncé le secours de la France comme à lui promis, engagé à ses desseins, devant être mis à sa disposition, et que les Napolitains l'avaient reçu en quelque sorte sur le crédit de cette promesse; il était certain aussi que le cabinet français avait toujours eu soin de distinguer ce qui regardait le duc et ce qui touchait le peuple napolitain; qu'à lui on n'accordait rien, sinon un vague souhait de bonne réussite, et tout au plus des conseils; que, comme il prétendait agir pour son compte, à son profit, du chef d'un descendant de la maison d'Anjou et selon ses fougueuses espérances, on ne se croyait obligé à l'aider que sous condition, suivant les circonstances et en tant seulement qu'il y aurait confusion absolue de son intérêt avec celui de la révolution napolitaine. Les choses ainsi entendues de part et d'autre, si le peuple de Naples avait grand espoir de l'arrivée des vaisseaux français, le duc en devait concevoir quelque défiance. Aussi ne prétendait-il qu'en être assisté, leur demander des munitions, les voir combattre, et profiter de leur victoire. Dès la première parole qu'il eut avec quelqu'un de la flotte, il sut à quoi s'en

tenir. L'abbé Baschi, Romain, embarqué pendant le passage, lui déclara nettement que les ordres étaient de s'entendre avec le chef du peuple; le duc prétendit l'être : on lui répondit que toutes les communications officielles avaient eu lieu avec le capitaine-général Annese, et qu'à lui seul on pouvait s'adresser. Sur quoi le duc résolut aussitôt de rendre sa prééminence authentique, partit pour Naples, assembla le peuple, fit déclarer l'armurier déchu du premier rang, se laissa proclamer, non pas roi, comme quelques-uns voulaient, mais duc de la république, et prit, le jour suivant, possession solennelle de cette dignité. Le coup était malin et hardi; mais, pour y réussir, il avait fallu répandre des soupçons sur l'intelligence des Français avec l'ancien capitaine-général, et faire peur aux Napolitains de quelque dessein contre leur liberté; ce qui ne devait pas rendre plus active une protection déjà fort incertaine. L'armée navale refusa donc de servir le duc de Naples à sa façon, et se contenta de livrer quelques combats à la flotte espagnole. Il paraît que, dès le premier jour, elle aurait pu l'attaquer avec grand succès : cette occasion passée ne revint plus. Parmi les contrariétés du vent et l'incertitude que donnaient à ses mouvements les nouvelles venues de la ville, où il semblait que l'armurier Annese relevait son parti, elle n'avait pu, en dix-sept jours, que prendre ou faire périr quelques vaisseaux de l'ennemi, et, au bout de ce temps, elle retourna vers les côtes de Provence, laissant le duc de Guise se tirer comme il pourrait de la position qu'il s'était faite. En ce moment, il avait quelque raison de la trouver belle : il régnait dans la ville, il étendait son pouvoir dans les provinces, la fortune lui souriait partout; mais, de ce moment aussi, il ne nous reste plus qu'à voir, en son temps, la fin d'une aventure toute personnelle, d'où l'intérêt de la France s'était manifestement retiré.

Trois mois suffirent pour en amener le dénoûment, qui termina d'un seul coup le règne du duc de Guise et la durée de la république napolitaine. Privé des secours de la France, sans argent et sans crédit, mal servi par ses amis, ou, ce qui revient au même, se défiant de leurs services, écoutant les conseils de ceux qui le flattaient le plus, vivant presque isolé, dans sa splendeur ducale, au milieu d'un peuple que travaillaient sans cesse les instigations des Espagnols et ses propres soupçons,

ayant en face de lui un rival humilié qu'il méprisait trop pour l'abattre tout à fait et que le désir de la vengeance avait rendu habile, entouré de partis divers qui se formaient à l'ombre de son pouvoir factice pour le renverser, le duc de Guise n'avait réellement à lui que sa bonne mine, la grâce de ses paroles et son indomptable courage. Il y joignit, trop facilement peut-être, un moyen de gouvernement qu'on apprend bien vite dans les révolutions, celui qui consiste à répandre du sang. Au moins pouvait-il encore tout excuser par d'heureux faits d'armes, et il fut battu. Un assaut général tenté contre les postes occupés par les Espagnols, et où fut blessé mortellement le sieur de Cérissante, manqua sur tous les points. Les Espagnols, de leur côté, avaient repris cette conduite sage et patiente qui partout avait si bien secondé leurs desseins, et dont ils s'étaient écartés une fois, lorsqu'ils voulurent engager le combat contre une révolte dans toute l'ardeur de son premier triomphe. Renfermés dans leurs châteaux et dans quelques postes bien fortifiés de la ville, ils avaient vu la flotte de France se retirer, les divisions naître et se développer, le temps agir, l'enthousiasme s'éteindre, les mécontentements se répandre. Ils avaient encore en quelque sorte échelonné les satisfactions qu'ils croyaient pouvoir accorder aux Napolitains. Le vice-roi, sur lequel on avait eu soin de rassembler toutes les haines, s'était retiré. Don Juan d'Autriche exerçait provisoirement les fonctions de cette charge jusqu'à l'arrivée du comte d'Ognate, qu'on était allé chercher à Rome et qui vint bientôt prendre possession de la vice-royauté. Ainsi d'un côté apparaissait, pour l'ancien gouvernement que regrettaient beaucoup de gens, un personnage tout neuf, pendant que le nouvel établissement, dont on était déjà fort las, se personnifiait dans un héros usé. De ce moment les choses allèrent vite : si bien qu'un jour, le duc de Guise étant sorti de Naples pour essayer de recouvrer l'île de Nisida, les Espagnols s'avancèrent en armes hors de leurs châteaux et de leurs quartiers vers les portes de la ville, qui leur furent ouvertes, et s'y installèrent presque aussi tranquillement qu'une garnison occupe ses corps-de-garde à l'heure accoutumée. Aussitôt les troupes qui accompagnaient le duc se débandèrent; il s'enfuit avec une poignée d'hommes à travers la campagne, et fut pris par un parti de cavalerie ennemie, non toutefois sans avoir



vaillamment combattu. Pour comble de disgrâce, quand ce malheur l'atteignait à Naples, il était déjà frappé de ridicule à Paris. Cette cruelle opinion du monde, qui tourne en moquerie contre un amant le déshonneur de la personne aimée, s'égayait sans pitié à ses dépens. La reine s'était vue obligée de faire enfermer dans un couvent plus sévère la jeune fille pour laquelle ce prince cherchait une couronne, et qui se montrait avide (madame de Motteville dit « gloutonne ») de moins nobles plaisirs. Le duc l'avait appris, et ses sentiments en cette occasion avaient été ceux du plus faible des hommes. Il s'était désolé du mauvais traitement fait à sa maîtresse. Il s'en était plaint à la reine, au cardinal Mazarin, comme « du plus sensible témoignage de haine qu'on pût lui donner. » Il avait dit que, sans elle, sans l'assurance au moins de la savoir libre et contente, « ni la fortune, ni la grandeur, ni même la vie, » ne pouvaient lui être précieuses, et l'on s'était beaucoup amusé à la cour de cette dolente fidélité pour une infidèle par trop enjouée.

A. BAZIN.

---

DE

# LA POÉSIE POPULAIRE <sup>(1)</sup>.

---

Il y a deux poésies écloses comme deux fleurs sur la même tige, coulant comme deux ruisseaux limpides et parfumés de la même source, enfantées comme deux sœurs par la même nature idéale : c'est la poésie populaire et la poésie d'art. Par poésie populaire, nous n'entendons point parler de ces chansons triviales, de ces couplets grossiers qui accompagnent l'égarément de l'orgie à la halle ou à la taverne, et que la raison des gens du peuple même réprouve après l'heure de l'ivresse. Nous n'entendons point parler non plus de ces œuvres d'imitation que des écrivains plus ou moins habiles composent en vue du peuple, en cherchant à s'inspirer de sa pensée et à traduire ses impressions. Non, la poésie populaire proprement dite n'est

(1) Cet article est une partie de l'introduction mise en tête du recueil des *Chants populaires du Nord*, que M. X. Marmier se propose de publier prochainement chez l'éditeur Charpentier. Par les tendances de son esprit aussi bien que par ses études et ses voyages, M. Marmier était naturellement appelé à remplir une pareille tâche. Les traductions de chants suédois, finlandais, norvégiens, islandais, qu'il a réunies dans son volume, ne peuvent manquer d'être bien accueillies de tous ceux qui s'intéressent à cette riche poésie du Nord, désormais acclimatée chez nous.

ni le refrain brutal du carrefour, ni le chant factice élaboré dans le silence d'un salon; c'est la voix même du peuple dans ses jours d'émotion profonde, c'est le chant qui célèbre ses héros et ses dieux, qui proclame ses triomphes et pleure sur ses désastres. C'est l'épopée de ses temps d'héroïsme et la ballade traditionnelle de ses croyances superstitieuses. C'est le cantique de Moïse sur la montagne, et l'élégie de l'exil auprès des saules du rivage.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne, qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent, la poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et des grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, ni même d'escripture (1). »

— Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau (2).

La poésie d'art n'a point fleuri partout et en tout temps avec un égal succès. La poésie populaire naît dans les siècles les plus primitifs et enfonce ses racines dans le sol le plus aride. Il faut à la poésie d'art une tribune, des encouragements, des honneurs. Il ne faut à la poésie populaire qu'un abri au pied de la montagne et une mandoline pour chanter ses douces chansons le long des grands chemins.

Dans les temps anciens, cette poésie éclate par des accents enthousiastes, par des cris de guerre ou des hymnes pieux. Au moyen âge, le ménestrel, le *fidler* ambulante, porte la fiction naïve de village en village; le château se la fait redire dans une de ses grandes salles, et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route. Elle a une lyre où vibrent toutes les passions, où toutes

(1) *Essais* de Montaigne, liv. II, chap. LV.

(2) *Volklieder*, introduction.

les idées ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune, elle a été recevoir le don des Péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques, Arthur et la Table-Ronde, Lancelot du Lac avec sa belle Genevève, Charlemagne et le pieux Roland, le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid le Campeador. Donnez-lui une place à votre foyer. C'est une douce jeune fille qui vous dira la complainte de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle Rosamonde (1), et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses deux beaux enfants (2).

Prêtez l'oreille à ses récits; c'est une sybille qui tient à la main le rameau d'or, c'est une magicienne savante qui connaît les légendes historiques et les légendes fabuleuses, la mythologie des elfes, des géants, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchants du monde réel et les rêves du monde idéal. A côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg (3), elle citera la ballade mystique de la belle fille du sultan (4); à côté du cri de guerre des Valkeries (5), le conte plaisant de l'épreuve du

(1) *Ballades* de Percy, tom. II, pag. 145. — C'est sur la tombe de cette belle Rosamonde, maîtresse de Henri II, qu'on écrivit ces vers :

Hic jacet Rosa mundi, non Rosa munda;  
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

(2) Légende morlaque, l'une des plus belles qui existent: elle a été traduite plusieurs fois en français.

(3) *Die Volkslieder der Deutschen*, tom. II, pag. 562.

(4) *Nederlandsche Volkszange*, de Lejeune, pag. 187. — Cette légende mystique se retrouve aussi en Allemagne, en Suède, en Danemark.

(5) Herder, *Volkslieder*.

manteau (1), l'histoire d'Henri-le-Lion et le *T'o Deum* de la bataille d'Azincourt, la légende maudite du juif errant (2) et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée ! Elle s'adapte à tous les événements, elle reflète dans son miroir l'esprit de toutes les époques ; aujourd'hui elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pèlerinage périlleux en terre sainte, demain elle les égayera avec les chansons de l'outlaw et les tableaux de sa vie joyeuse dans la Forêt-Verte (3). Elle vous amusera avec ses vers à énigmes (4). Puis, si une circonstance grave se prépare, si des dissensions civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle de ses flèches le camp ennemi (5). Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais, pour chanter sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête pour un manteau de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands, mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans les temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine ; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir

(1) *Ballades* de Percy, tom. III, pag. 2.

(2) *Ibid.*, tom. II, pag. 295.

(3) *Green wood* est le mot qui revient à tout instant dans ces ballades.

(4) C'est une chose que l'on remarque fréquemment dans les poésies du Nord, que ces vers à énigmes. Ils étaient déjà en usage en Allemagne dès le *xiii<sup>e</sup>* siècle : on trouve plusieurs pièces de ce genre dans le *Combat de la Wartburg*. Il existe aussi quelques chants populaires où un chevalier propose des énigmes à une jeune fille ; elle les résout, et il l'épouse. Il est évident que ce genre de poésie, ainsi qu'un grand nombre de légendes du moyen âge, est fondé sur une tradition antique, la tradition du sphinx.

(5) Au temps de la réformation, la poésie populaire renferma souvent la polémique des divers partis.

à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée contre une minorité active et puissante, et, sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres, faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi, voyez : en Angleterre, elle se fait Anglo-Saxonne et attaque, sous le nom de Robin-Hood, les shérifs normands (1); en France, elle s'en prend à toute heures aux vices des grands et aux vices du clergé; en Allemagne, elle s'élançe au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse; en Hollande, elle est du parti des gueux pour combattre le despotisme de l'Espagne; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse VIII : La liberté ne se vend à aucun prix.

El bien de la libertad  
Por niungun precio es comprado (2).

En Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hautaines des nobles; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses et accessible aux idées vraies; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement; le peuple pèlerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château; de ses anciens prieurs à l'abbaye.

Dans les contrées les plus tristes, vers les climats les plus rudes, partout où l'homme a posé sa tente où bâti sa cabane, partout la poésie, cette charmante fille du ciel, est descendue auprès de lui comme un ange d'amour et de consolation, pour sourire à sa joie et s'attendrir à ses souffrances.

(1) *Dissertation sur le cycle populaire de Robin-Hood*, par Édouard Barry; Paris, 1852.

(2) Romance d'Alphonse VIII. Depping, pag. 195.

Les voyageurs ont trouvé les vestiges de cette poésie naïve , gracieuse , touchante , parmi les peuplades sauvages de l'Amérique et de l'Océanie (1) , sur les grèves des mers orageuses et sur le sable des déserts.

Si des régions de l'équateur vous tournez vos regards vers les froides montagnes du Nord , ne croyez pas que la poésie disparaisse avec le dernier vallon de verdure et le dernier arbrisseau de fleurs ; elle anime encore de son souffle vivifiant les contrées arides ; elle voltige comme Ariel à travers les brumes de la plage ; elle apporte sur son aile légère les riantes couleurs , les parfums , les trésors d'un autre monde.

En Finlande , les paysans attribuent encore à la poésie une influence magique. Quand ils tombent malades , ils envoient chercher , non pas le médecin , mais le poète du canton , qui vient se mettre debout devant leur lit , chante quelques vers mystérieux , et l'on croit que ces vers chassent le méchant esprit qui tourmente le malade. Les Finlandais ont un recueil de chants populaires qui renferment toute leur ancienne mythologie. Ce qu'ils racontent de leur premier scalde Vœinemœinen montre quelle haute idée ils s'étaient faite de la poésie. Vœinemœinen est leur Orphée ; mais ce n'est pas un simple mortel soumis au maître de l'empire des ténèbres ; c'est le dieu de l'intelligence , le dieu suprême qui a créé le monde et qui le soutient par sa loi d'harmonie. Un jour , ce dieu passait sur un rivage désert : il aperçut un bouleau isolé au bord de la grève et dont les rameaux balancés par le vent rendaient un murmure plaintif. — Pourquoi soupirez-tu ainsi ? lui dit le voyageur céleste. — Je soupire , répartit le bouleau , parce que je suis né dans la solitude , parce que jamais le bruit des fêtes ne me réjouit , parce que jamais la jeune fille ne vient s'asseoir au pied de ma tige décharnée avec celui qu'elle aime. — Le dieu prit le bouleau ; des racines nerveuses il forma les branches de sa harpe et fit des cordes avec les crins d'un étalon. Puis , quand

(1) Voyez , entre autres ouvrages , la *Description de l'Océanie* , par M. Rienzi ; le livre curieux de M. Ellis , *Polynesian researches* , et un intéressant article de M. Dulaurier sur la Malaisie , publié récemment dans la *Revue des Deux Mondes*.

cet instrument fut achevé, il dit aux vieillards de l'essayer, et les vieillards ne purent en tirer aucun son; il appela les jeunes gens, et la main robuste des jeunes gens ne fut pas plus heureuse que celle des vieillards. Mais Vœinemœinen prit sa harpe et en fit vibrer, l'une après l'autre, toutes les cordes, et ses sons résonnèrent harmonieusement dans l'air et ébranlèrent toute la nature. Les cascades, en l'écoutant, s'arrêtèrent dans leur chute; les arbres cessèrent de se courber sous le souffle du vent; l'ours se dressa sur ses pattes pour l'entendre. Le dieu lui-même, attendri par ses chants, pleura. Ses larmes coulèrent le long de sa barbe blanche, et traversèrent ses trois manteaux et ses trois tuniques de laine.

Dans une autre contrée, plus âpre encore, plus inculte et plus désolée que la Finlande, dans la province de Norland, nous voyions, il y a deux ans, sur toutes les barques, deux bandes noires cousues à la voile blanche du pêcheur. Ces deux bandes noires sont un hommage rendu à la poésie. Il y avait ici un prêtre de campagne, nommé Pierre Dass, qui retraça dans ses vers la vie et les souffrances de cette pauvre population des îles du Nord. Quand il mourut, les pêcheurs arborèrent au-dessus de leur mât un signe de deuil, et, depuis ce jour, ils l'ont gardé; ils l'emportent dans leurs voyages avec un pieux souvenir.

Le lapon, ce pauvre pâtre nomade d'un désert de neige, a aussi sa poésie. L'hiver, quand il attèle le renne rapide à son traîneau, ses lèvres roidies par le froid murmurent souvent encore un chant d'amour. Quand il est assis, le soir, sous les lambeaux de laine qui lui servent de tente, il se rappelle les traditions poétiques de ses ancêtres. Il parle de Jabmala, la mère de la mort; de Sarakka, la déesse des enfantements; de Stallo, le géant farouche.

Enfin, le Groënlundais, cet habitant d'une terre de glace, qui se construit pendant l'hiver un toit de glace, qui n'a pour toute ressource que le phoque, dont il tire de l'huile pour éclairer sa sombre demeure pendant les longues nuits, de la chair pour se nourrir et des peaux pour se fabriquer des vêtements; le Groënlundais, au milieu des rigueurs excessives du climat où il est né, dans ses souffrances de toute sorte auxquelles la na-



ture le condamne, cherche encore à traduire en vers ses impressions de joie et ses cris de douleur.

On a publié récemment en Danemark un petit volume de chants groënländais, et Krantz, dans son histoire de cette triste contrée, en rapporte un qui m'a frappé par sa douloureuse simplicité. Ce n'est pas de la poésie si vous voulez, de la poésie fleurie et harmonieuse; c'est un tableau de la vie réelle, où l'émotion du cœur n'a point laissé de place à l'imagination; c'est l'élegie qu'un pauvre pêcheur murmure en songeant à la mort de son fils.

« Malheur à moi ! s'écrie-t-il; malheur à moi, quand il faut que je m'assoie seul à la place où tu venais t'asseoir ! Ta mère n'a plus besoin de faire sécher tes vêtements. Ma joie s'est égarée dans l'ombre et s'est perdue dans la montagne.

» Autrefois, quand je sortais le soir, j'étais heureux de regarder si je te voyais venir. Tu arrivais avec ta rame, jeune et plein de force, au milieu des jeunes et des vieux.

» Tu ne rentrais jamais les mains vides. Ta caïaque était chargée de phoques et d'oiseaux. Ta mère allumait le feu, préparait les aliments, et ce que tu nous avais apporté nous suffisait à nous et aux gens qui nous entourent.

» Puis, tu distinguais de loin la chaloupe aux banderolles rouges, et tu disais : Voici le marchand. Alors tu t'en allais sur le rivage, et tu recevais ce qu'il y avait de meilleur dans la chaloupe.

» Tu portais au marchand le phoque dont ta mère avait déjà extrait l'huile, et tu recevais en échange des flèches et des chemises.

» A présent tu n'es plus, et quand je songe que tu n'es plus, je sens que la douleur déchire mes entrailles. Oh ! si je pouvais pleurer comme les autres, mes pleurs adouciraient mon chagrin.

» Que puis-je désirer ? La mort ? La mort, je l'aimerais ; mais qui prendrait soin de ma femme et de mes enfants ? Je veux donc vivre encore ; mais mes heures de joie sont passées, elles ne reviendront plus. »

La poésie populaire s'altère et s'efface assez rapidement chez

les peuples qui ont de fréquentes communications au-dehors ; et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que d'un idiome d'abord informe et confus on voit se dégager les premiers éléments d'une langue plus correcte , la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue arrivent les règles grammaticales , avec la syntaxe , on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'âme, une émanation libre et spontanée de la pensée ; devient un sujet d'études , un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Alors apparaît la poésie du monde lettré , la poésie écrite , que l'on accueille dans les salons , que l'on couronne dans les académies , et la poésie populaire devient le partage de la foule ignorante , et , à mesure que cette foule s'éclaire , elle descend de degrés en degrés les échelons de la société , jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouve bien exprimé l'état d'abandon de cette poésie , et le respect que le peuple lui conserve encore tout en la délaissant.

Un joueur de vielle , qui a longtemps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons , se voit un jour tellement abandonné , tellement pauvre , que , ne sachant plus à qui avoir recours , il entre , pieds nus , avec ses habits en lambeaux , dans une église , pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle , il aperçoit une statue de sainte Cécile habillée magnifiquement , portant une couronne étincelante sur la tête et des souliers d'argent aux pieds. Or , comme sainte Cécile est la patronne des musiciens , le pauvre joueur de vielle ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille , rappelle ses chansons les plus belles et les chante avec ardeur et enthousiasme , comme il les chantait dans sa jeunesse au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout à coup la statue de la sainte s'anime , elle s'incline ; et , prenant un de ses souliers d'argent dont la piété des fidèles lui avait fait hommage , elle le donne à l'artiste. Le bon joueur de vielle le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse sainte Cécile , et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu , et le malheureux vieillard est arrêté , mis

en prison, et condamné à mort comme voleur et sacrilège. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grâce la permission de s'agenouiller encore aux pieds de sainte Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son âme, car il y allait de sa vie. Le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier, et le donne au condamné. Alors on le délivre de ses fers, et on le ramène dans la ville en triomphe (1).

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette tradition l'expression allégorique du sentiment de vénération que le peuple conservait encore pour sa vieille poésie. La foule l'abandonne, et les saints la protègent; le monde la condamne, et les saints la sauvent. Il y a une touchante idée d'amour et de piété à placer ainsi, sous la sauve-garde de la religion, les choses qui courraient risque d'être profanées dans ce monde.

Dans son état de délaissement, la poésie populaire a cependant conservé des partisans fidèles. Quiconque a connu le charme de ses naïves mélodies ne cessera jamais de les aimer; ceux dont le cœur a été séduit par sa beauté touchante et sans art aiment à lui rendre hommage, et chaque jour la muse candide de nos aïeux, la pauvre muse si douce et si longtemps abandonnée, fait quelque nouvelle conquête, même parmi les disciples de la littérature académique. Les philologues étudient ses formes primitives de langage et de versification; les poètes trouvent dans ses élégies d'amour, dans ses récits aventureux, une nouvelle source d'inspirations; les gens du monde eux-mêmes s'émeuvent à ses refrains mélancoliques. On cherche dans le passé, on prête l'oreille à ces sons harmonieux, à ces chants traditionnels qui résonnent encore dans le châlet de la montagne et sur les sentiers du vallon, et la poésie du peuple, évoquée par un sentiment d'amour, sort comme Juliette de son tombeau, et se montre aux regards étonnés avec sa figure virgine, sa robe blanche, sa couronne de fleurs.

(1) *Volkslieder* d'Erlach, tom. II pag. 375.

L'Espagne est la première contrée qui ait commencé à recueillir ses chants populaires. Son *Romancero* était imprimé dès le xvi<sup>e</sup> siècle (1).

L'Angleterre, l'Écosse, sont, comme on le sait, le pays des vieilles ballades et des fictions populaires. Nulle part, peut-être, si ce n'est en Allemagne, les traditions poétiques anciennes ne se sont conservées aussi longtemps. Il n'y a pas plus de trente ans que Walter Scott se les faisait encore redire par la mère de Hoog le poète, et c'est d'elle qu'il a appris sa belle ballade de lord Thomas et d'Anne la jolie. Aussi les poésies populaires ont-elles donné lieu à d'importants travaux en Angleterre. Le premier de tous est celui de Percy (2). C'est, de tous les ouvrages de ce genre, celui qui a peut-être le plus contribué à propager au dehors le goût des poésies traditionnelles en montrant combien de riches documents on pourrait y puiser pour l'histoire de l'art et pour l'histoire d'une nation. Ensuite sont venus les travaux de Warton (3), Ellis (4), Ritson (5), Ewan (6), Jamieson (7), et Walter Scott clot dignement cette liste d'œuvres érudites par ses chants du *Border* (8).

En Hollande, les anciennes poésies populaires, les chants nationaux et les cantiques mystiques du moyen âge, étaient épars dans divers recueils connus sous le nom de *Blaauwboekjes*. M. W. Lejeune en a composé un recueil intéressant (9),

(1) Le premier recueil de romances espagnoles est celui de Ferdinand de Castille. Il fut publié en 1510. Le *Cancionero de romances* parut à Anvers en 1555; le *Romancero historiado* de L. Rodriguez, en 1579.

(2) *Reliques of ancient english poetry*, 5 vol. in-8o.

(3) *The history of ancient english poetry*, 4 vol. Voyez surtout l'introduction.

(4) *Specimens of early english metrical romances*.

(5) *Ancient english metrical romances*.

(6) *Old ballads*.

(7) *Popular songs*.

(8) *Border's Minstrelsy*.

(9) *Proeven van de nederlandsche Volkszangen sedert de XV<sup>e</sup> eeuw*.

et M. Hoffmann de Fallersleben en a publié récemment un autre avec des notes excellentes (1).

Aucune nation n'a surpassé les Allemands, soit dans l'étude de leurs propre poésie populaire, soit dans celle des poésies étrangères. Outre leurs recueils nationaux, faits par Gœrres (2), Brentano (3), Erlach (4), outre leurs recueils en divers dialectes germaniques (5), ils ont encore une collection précieuse de chants populaires des contrées du Nord et du Sud, traduits par Herder; puis les chants populaires de la Russie, par Gœtze; du Danemark, par Grimm; de la Bohême, par Hauker; de la Suède, par Monike; de l'Espagne, par Grimm et Dep-ping.

En France, la poésie populaire est dans les patois des provinces, dans ce dialecte fortement trempé, qui, sous sa rudesse apparente, cache souvent des tours de phrase charmants et des locutions auxquelles le *Dictionnaire de l'Académie*, avec ses milliers de mots, ne peut suppléer (6). Tandis que notre langue littéraire se modifie, s'altère, tantôt s'égarant comme un enfant capricieux dans les sentiers du néologisme, tantôt échangeant contre des formes nouvelles, des ornements factices, sa noble et majestueuse parure d'autrefois, pareille à une coquette qui rejette avec dédain ses vêtements de la veille; tandis que, par leurs œuvres ou par leurs concessions, les écrivains font subir à la langue littéraire ce mouvement de réforme incessante; à l'écart du bruit de la foule et des discours académiques, le dialecte des chants se perpétue sous son humble forme, avec ses harmonies méprisées par les beaux-esprits, mais chéries de ceux qui les connaissent. C'est la langue du

(1) *Horæ belgicæ*.

(2) *Altdeutsche Volks und Meister lieder*, 1 vol.

(3) *Des Knaben Wunderhorn*, 5 vol.

(4) *Die Volkslieder der Deutschen*, 5 vol.

(5) Voyez entre autres le recueil des chansons souabes, silésiennes, autrichiennes, etc., publié par M. J. Gunther : *Gedichte und Lieder in verschiedenen Deutschen Mundarten*, 1 vol.

(6) Voyez l'intéressant et savant ouvrage que M. Pierquin de Gembloux a publié à ce sujet, sous le titre de : *Histoire littéraire, philosophique et biographique des patois*.

cœur et des doux souvenirs . la langue qui a été enseignée à l'enfant, sans férule, et sans pédantisme, par les lèvres d'une mère, le matin au bord du vallon, le soir auprès du foyer; la langue touchante et fidèle qui raconte les fêtes et les douleurs du châlet, les naïves légendes, les pieuses coutumes des aïeux, et qu'il faut conserver avec soin si l'on veut conserver le plus pur, le plus poétique héritage du passé. Voilà qu'à présent chaque village a son école, ses beaux parleurs, ses maîtres de grammaire : mais, grâce à Dieu, leurs leçons n'ont pas encore vaincu dans le cœur du peuple l'amour qu'il porte à son vieux dialecte, et ne le vaincront pas de longtemps, j'espère. Au sortir de la classe où il a entendu discuter sur les subtilités de la syntaxe et les raffinements du participe, l'enfant, joyeux d'échapper à cette dissection de mots, se remet tout simplement à gazouiller, comme un oiseau, l'idiome qu'il a appris sans tant d'efforts sous le toit paternel; et quand aux jours de fête et de moisson le paysan se met à chanter, ah! il ne chante ni les couplets de Désaugiers ou de Debraux, ni même les admirables vers de Béranger; il chante les strophes naïves qu'il a entendu dire à son père, et dont chacun autour de lui peut répéter le refrain, car chacun l'a recueilli comme lui dans une heure de joie et d'amour!

Un soir, assis au haut d'un de ces pics de rocs escarpés qui, en certains endroits, dominant le cours impétueux du Doubs, je contemplais un des beaux paysages de Franche-Comté. D'un côté mes regards plongeaient sur une longue vallée verte et fraîche comme celles de la Suisse, mystérieuse comme celles du Nord; de l'autre j'apercevais le large toit du châlet au milieu de son rustique enclos et de quelques majestueux groupes de sapins. A mes pieds, la rivière se précipitait avec fureur contre les roches du rivage, puis se déroulait avec calme, reflétant dans ses flots limpides le rayon doré des étoiles et la blanche clarté de la lune. A quelque distance on voyait poindre, au-dessus de la forêt, la croix de la chapelle, et, plus loin, la colonne ardente d'un feu de forges qui s'élevait dans les airs comme une gerbe d'étincelles et se dispersait comme une fusée. Les derniers sons de l'angélus expiraient dans les champs; l'oiseau dormait dans son nid, et l'on n'entendait plus que le bruissement des flots et le vague murmure des rameaux

de sapins courbés et balancés par une brise légère. Au milieu de cette harmonie de la nature , tout à coup s'éleva une voix fraîche et vibrante dont les modulations avaient je ne sais quoi de serein et de mélancolique comme le paysage déroulé sous mes yeux. C'était la voix d'une jeune fille à la taille élancée , à l'œil brun , qui s'en revenait de la prairie , le chapeau de paille sur la tête , le rateau sur l'épaule , et qui chantait , dans le paillois des montagnes , cette chanson , dont ma traduction ne peut rendre le langage naïf , et dont rien ne peut exprimer la touchante mélodie :

Dans l'enclos de mon père ,  
Vole , mon cœur , vole ;  
Il y a un pommier doux ,  
Tout doux.

Trois belles princesses ,  
Vole , mon cœur , vole ,  
Sont couchées dessous ,  
Tout doux.

Las ! dit la première ,  
Vole , mon cœur , vole ,  
Je crois qu'il fait jour ,  
Tout doux.

Las ! dit la seconde ,  
Vole , mon cœur , vole ,  
J'entends le tambour ,  
Tout doux.

Las ! dit la troisième ,  
Vole , mon cœur , vole ,  
C'est mon ami doux ,  
Tout doux.

S'il gagne bataille ,  
Vole , mon cœur , vole ,  
Il aura mes amours ,  
Tout doux.

Qu'il perde ou qu'il gagne,  
Il les aura toujours.

Dix ans après, je devais retrouver un chant presque semblable à celui-là au bord du Muonio, à quelques lieues du grand désert de Laponie. Combien il y en a, de ces poésies du peuple, qui mériteraient d'être pieusement recueillies ! Combien il y en a que nous ignorons et qui se chantent chaque jour encore autour de nous sur les landes de Bretagne, sur les côteaux du Béarn et dans les champs de l'Auvergne ! Ce sont là ces perles dont parle Gray, ces perles sans tache enfouies dans l'Océan du cœur humain, ces fleurs embaumées qui répandent souvent dans l'air leurs inutiles parfums. De louables essais ont été faits pour les arracher à leur obscurité. Puissent ces essais être longtemps continués ! La mine est vaste, et les filons qu'elle renferme valent bien la peine d'être explorés (1).

#### X. MARMIER.

(1) Il serait trop long d'énumérer toutes les dissertations publiées dans les *revues* de provinces sur les traditions locales et les poésies populaires de nos divers cantons. Je citerai seulement, parmi les principaux travaux de ce genre, en Bretagne, l'excellent recueil de M. de la Villemarqué, sous le titre de *Breizazbrez*, la partie littéraire des *Derniers Bretons* de M. Souvestre, les curieuses recherches de M. de Fréminville, dans son livre sur les antiquités du Finistère et des Côtes-du-Nord, les deux charmants volumes de M. Brizeux, *Marie* et les *Ternaires*, tout imprégnés de cette poésie du sol natal ; en Béarn, le livre de Despouirins, livre moderne, il est vrai, mais populaire par la poésie et par la forme ; l'histoire du Béarn de M. Mazure, où l'on trouve plusieurs jolies strophes bien connues des habitants de Jurançon ; en Franche-Comté, les écrits de M. H. Monnier, esprit ingénieux, érudit patient ; les traditions poétiques de M. Demesmay, et le recueil des anciens noëls qui se publie en ce moment à Besançon par l'impulsion de M. Ch. Weiss, ce savant infatigable, connu de l'Europe entière par ses écrits, vénéré et aimé à juste titre de toute la province à laquelle il a dévoué sa vie, et qui doit à son exemple, à ses encouragements, à son influence, tout ce qu'elle a produit de meilleur en littérature depuis plus de trente ans.



---

---

# LA CONFESSION.

---

Il y a quelques années que , professeur dans un collège anglais , je résolus de profiter des grandes vacances de la Saint-Jean pour visiter l'Irlande avec un révérend maître ès-arts , de mes amis , récemment sorti de la vieille université d'Oxford. La compagnie d'un prêtre de l'église d'Angleterre n'a rien de gênant ; le dimanche excepté , il peut fumer , monter à cheval , chasser , danser , aller au spectacle , sans que personne y trouve à redire.

John William Shepherd était , à tout prendre , un excellent jeune homme , en dépit de l'éducation arriérée de trois bons siècles qu'il avait reçue. Je ne lui connaissais qu'un défaut , qui lui était commun , du reste , avec tous les jeunes ministres : la rage de déblatérer sans cesse contre le catholicisme , dont il ne connaissait pas mieux les dogmes que la plupart de nos prêtres ne connaissent ceux de l'église anglicane , ce qui ne les empêche pas de se damner réciproquement. Placé sur une espèce de terrain neutre à cet égard , je ne répondais que rarement et brièvement à toutes les provocations du révérend John ; aussi finissait-il presque toujours par me dire que je le ferais mourir d'une controverse rentrée.

Nous consacrâmes huit jours à visiter Dublin , puis nous descendîmes le Grand-Canal jusqu'à Banagher ; là , comme rien ne nous pressait , nous louâmes un cabriolet et un cheval pour aller à Athlone , qui n'en est guère qu'à sept petites lieues. A mi-chemin , le révérend John , qui se piquait de conduire comme un membre du *jockey-club* , trouva le moyen de nous verser au milieu de la plus belle route du monde.

Nous nous relevâmes facilement , et , examen fait de nos personnes , nous vîmes que nous en étions quittes pour quelques légères contusions. Il n'en était pas de même de notre cabriolet , le ressort était cassé. Un homme de l'art , moitié forgeron , moitié bourrelier , accouru du village voisin , nous déclara qu'il ne fallait pas songer à repartir pour Athlone avant le lendemain.

Arrivés clopin-clo pant au village , nous nous euquîmes d'une hôtellerie où nous pussions souper et passer la nuit. Il n'y avait que de méchants cabarets à bière et à wiskey , contenant de quoi enivrer mille hommes , mais rien de ce qu'il aurait fallu pour en nourrir honnêtement deux. Attablés devant un monstrueux pot de bière et un morceau de pain de seigle beaucoup moins volumineux , nous nous apprêtions à faire contre fortune bon cœur , lorsque nous vîmes entrer dans la salle commune , où l'on nous avait servi ce repas d'anachorètes , un vieillard , qu'à la coupe et à la couleur de ses vêtements nous reconnûmes tout de suite pour un prêtre catholique.

— Messieurs , nous dit-il , ôtant son chapeau , comme pour nous montrer mieux ses beaux cheveux blancs , vous ne pouvez rester ici ; j'ai appris le petit malheur qui vous est arrivé ; mon presbytère n'est qu'à deux pas , et , si vous daignez accepter l'hospitalité d'un pauvre curé irlandais , à défaut de luxe , vous y trouverez du moins bon accueil et bon lit.

Nous répondîmes comme nous le devions à cette offre obligeante , c'est-à-dire que nous refusions , en laissant clairement entrevoir que nous accepterions de grand cœur , si nous n'avions peur de nous rendre importuns , lorsque le maître du cabaret , survenant , s'écria d'un ton presque fâché :

— Voilà comme vous êtes toujours , monsieur le curé ! je finirai par vous dénoncer aux inspecteurs de l'*excise* , et je vous ferai prendre licence d'aubergiste. Il faut que chacun vive de son état , que diable ! Le hasard n'amène pas chez moi un voyageur que vous ne me l'enleviez.

— Vous avez raison , mon brave Miller , repartit le vieux curé en riant , il faut que chacun vive de son état. Si donc ces messieurs veulent bien accepter l'hospitalité que je leur offre , ce n'est point une raison pour qu'ils ne payent pas celle que vous leur aviez préparée.

Cette transaction, qui nous était ouverte, acheva de nous décider; nous jetâmes sur la table quatre ou cinq shillings, sur lesquels la main du cabaretier s'allongea avidement, et qu'il se hâta de mettre dans sa poche, tout en répétant qu'il ne lui était rien dû, et qu'à coup sûr, il ne recevrait rien. Nous prîmes chacun sous le bras notre léger porte-manteau, et nous suivîmes notre nouvel hôte.

Chemin faisant, je m'approchai du révérend John : Pour Dieu, mon cher ami, lui dis-je en français, vous voyez quel accueil nous fait cet excellent homme; ce serait mal y répondre que d'aller attaquer devant lui les dogmes de son église : par état il doit y tenir plus que moi. Pour cette fois, je vous en conjure, laissez de côté vos éternelles controverses.

— Messieurs, dit le curé, se retournant à demi, on m'appelle l'abbé Frank ou le père Lefranc, comme vous voudrez; ce serait mentir à mon nom que de ne pas vous avertir que j'entends encore assez bien le français, quoique j'aie bien rarement le plaisir de le parler; nous autres vieux prêtres irlandais, nous avons tous été élevés à Saint-Omer, quand nous ne l'avons pas été à Paris.

— Eh bien, monsieur l'abbé, repris-je, puisque vous m'avez entendu, ne m'approuvez-vous pas? Mon ami est tout frais émoulu d'Oxford, et dans l'excès de son zèle, si je ne le retiens, il est capable d'entreprendre votre conversion, ce qui ne lui servira pas de grand'chose, j'espère, et ne peut que gâter le plaisir que nous nous promettons à partager votre souper.

Le révérend John s'empressa de protester que mes avis étaient au moins inutiles; il était trop reconnaissant de l'hospitalité que le père Lefranc voulait bien nous accorder; son âge, son extérieur lui inspiraient trop de respect, pour que je pusse raisonnablement craindre qu'il lui échappât en sa présence aucune parole qui dût le blesser.

— Je n'accepte pas la paix basée sur ces motifs-là, vous croiriez que j'ai peur, dit le vieux curé, riant avec une douce malice. Mon jeune confrère, j'ai beaucoup aimé la controverse, moi aussi, quand j'étais à votre âge, mais depuis j'ai eu trop à m'occuper de la pratique de nos devoirs communs pour donner beaucoup d'attention aux points de dogme qui nous di-

visent. Quand je suis sorti de Saint-Omer, j'étais ferré à glace sur ces matières-là ; je me suis rouillé depuis, que voulez-vous ? Voilà près de cinquante ans que je suis sans contradicteurs dans cette petite paroisse, cela gâte la main. C'est égal, je vous demande grâce seulement jusqu'au dessert, et, après cela, nous discuterons tant qu'il vous plaira. Une discussion franche et loyale dans les arguments, bienveillante et polie dans les termes, facilite singulièrement la digestion, récrée l'esprit sans fatiguer le corps, et les dispose doucement tous les deux au sommeil.

Le révérend John, tout en remerciant l'abbé de la permission qu'il lui voulait bien accorder de faire des armes avec lui, répéta plusieurs fois qu'il n'entendait en profiter ni avant, ni pendant, ni après le souper. Je ne doutais point que telle ne fût sincèrement sa résolution, mais j'étais aussi presque certain d'avance qu'il ne la tiendrait pas.

Une servante d'un âge plus que canonique nous introduisit dans un petit parloir où trois couverts nous attendaient. Sans l'extrême propreté qui y régnait, ainsi que dans toute la maison, cette pièce eût été misérable. Le sol, car le mot plancher serait impropre ici, le sol était couvert d'une épaisse couche de sable jaune sur lequel on avait semé avec coquetterie des bluets et des coquelicots ; la fenêtre ouvrait sur une si-belle corbeille de fleurs, qu'on ne remarquait pas d'abord l'exiguïté des rideaux ; les murs, blanchis à la chaux, n'étaient ornés que de trois lithographies encadrées, une *Descente de Croix*, une *Assomption*, et au milieu, à la place d'honneur, un portrait en pied du *grand agitateur* (O'Connell).

Notre repas fut simple, mais abondant et bien servi. Notre hôte nous en fit les honneurs avec une engageante bonhomie ; il nous semblait le connaître depuis vingt ans, et cependant il ne nous avait pas dit une seule fois : Mettez-vous donc à votre aise.

Au dessert, il alla chercher lui-même une bouteille de vieux bordeaux, présent de son évêque, but gaiement à notre santé, et nous demanda si nous étions contents de lui.

— Monsieur l'abbé, répondis-je, je comprends que votre

voisin Miller ne fasse rien dans son auberge, si vous traitez ainsi tous les voyageurs.

— Pour ma part, ajouta John, il y a longtemps que je n'ai soupé de meilleur appétit, et jamais, que je sache, en plus agréable compagnie.

— Ainsi, vous ne vous repentez pas d'avoir accepté ma pauvre hospitalité?

— Non certes! Et le moyen de refuser, quand on s'y prend comme vous l'avez fait?

— Oh! vous n'avez rien vu, répliqua le bonhomme souriant malicieusement à John; au besoin, j'aurais employé la violence; ne suis-je pas d'une église qui dit : *Compelle illos intrare?*

C'était là une provocation directe, un appel de pied, comme disent les maîtres d'armes; en deux secondes les fers étaient croisés. Comme dans un assaut encore, les premières bottes furent portées de part et d'autre avec grâce et politesse; mais bientôt, le jeu s'échauffant, on s'occupa plutôt du nombre et de la force des coups que de la forme sous laquelle on les présentait. Quoique peu amateur de ces sortes de luttes, force me fut d'assister à celle-ci; je composais seul la galerie, et, après tout, la chose ne paraissait pas déplaire à l'abbé Frank, puisqu'il l'avait provoquée.

Le vin que nous buvions parut à John une occasion suffisante d'entamer la grande question de la présence réelle ou de la transsubstantiation. Il se dit là-dessus des choses fort savantes des deux côtés; on cita les pères, les conciles, et vingt auteurs dont je ne soupçonnais pas même les noms. Mais, comme mon attention s'éloigna des deux champions pour se porter tout entière sur le portrait d'O'Connell, je ne saurais dire qui remporta l'avantage dans cette première passe. Il me parut que l'ami John l'avait décidément dans la seconde, dont le sujet fut le mariage des prêtres, puisqu'il fit lâcher pied à son adversaire au point de reconnaître que le célibat des clercs n'était point obligatoire dans les premiers siècles; que, bien qu'il s'y fût religieusement soumis, il eût mieux aimé que cette règle ne lui eût pas été imposée, et que, de toutes celles de sa profession, nulle ne lui avait paru aussi pénible et aussi peu justifiée.

Mais l'abbé prit amplement sa revanche quand il opposa les variations de l'église protestante à la belle et imposante unité catholique ; si bien que , se voyant battu sur ce point , John fit avancer son arrière-garde , la grosse cavalerie des arguments que les théologiens protestants réservent ordinairement pour la dernière charge dans toute rencontre avec les catholiques : John prononça le mot de *confession*. A ce mot , le vieux curé pâlit , lui dont les joues étaient , l'instant d'avant , animées par le double effet du vin et de la discussion. Il jeta sur John un regard dont je ne saurais définir l'expression ; puis , comme faisant un effort pour retenir des paroles prêtes à lui échapper , il dit tranquillement : Il se fait tard , messieurs , vous devez avoir besoin de repos.

— Vous désertez la bataille , s'écria John , vous êtes vaincu !

— Non , répondit l'abbé , mais vous avez réveillé chez moi le souvenir de chagrins tout personnels , et avec l'idée desquels cinquante ans qui se sont écoulés depuis n'ont pas suffi pour me familiariser.

— Ah ! je comprends , dit John , quelque jolie pénitente...

— Non , monsieur , non , répondit le père Frank d'un ton grave et digne. J'admets volontiers , ajouta-t-il , une discussion sérieuse sur les dogmes de ma religion , je ne supporte pas qu'ils soient le sujet de plaisanteries.

Désespéré de la tournure que prenait la conversation , je marchais sur les pieds de John à les lui écraser ; rien n'y faisait , il se croyait vainqueur et semblait décidé à se montrer vainqueur impitoyable.

— Je ne plaisante pas le moins du monde , reprit-il , monsieur le curé , et c'est bien sérieusement que je vous le dis : si j'avais femme ou fille , je ne serais pas désireux de la voir passer une demi-heure aux pieds d'un homme , et causer à voix basse avec lui.

— Ces objections rebattues sont peu dignes d'un esprit aussi distingué que me paraît le vôtre. Envisagez plutôt la confession par rapport aux âmes brisées de remords. Les grands criminels , par exemple , croyez-vous qu'ils n'y trouvent pas un refuge et des consolations ?

— Tout ce que je sais , c'est que , si j'avais eu le malheur de

commettre un crime, je ne le dirais à homme qui vive : j'aurais trop peur qu'il ne trahit mon secret.

— Alors vous ne savez pas ce que c'est qu'un prêtre catholique digne de son ministère.

— Comment ! est-ce qu'on n'a pas des exemples de dénonciations ? est-ce que vous n'êtes pas obligé de dénoncer celui qui viendrait s'accuser à vous d'assassinat sur la personne du pape ou du roi ?

— C'est une erreur vulgaire que de croire cela ; je vous défie de trouver dans toute la théologie catholique un mot qui l'autorise... L'assassin du roi !... eh ! mon Dieu ! nous pouvons nous trouver en contact avec des assassins dont le crime nous touche bien autrement et de plus près. L'assassin du roi !... Tenez, vous allez savoir ce que c'est qu'un prêtre catholique. Il m'en coûte de parler de moi ; Dieu, qui m'entend, sait que je ne le fais pas par un vain orgueil, mais seulement pour vous éclairer sur un dogme que vous calomniez sans le comprendre. Vous m'avez poussé à bout ; écoutez mon histoire.

Nous l'écoutâmes, et jamais récit ne m'avait ému à ce point. Pendant plus de six mois je ne passai pas une nuit, je crois, sans en rêver. Voici en quels termes commença l'abbé :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, que ma famille était aussi pauvre que noble ; elle avait cela de commun avec toutes les familles d'Irlande qui, fidèles à leur foi religieuse, n'avaient pas voulu échanger leur épée contre une demi-aune, et se refaire dans le commerce des pertes que leur avait occasionnées la *Grande Insurrection*. Mon père était mort lieutenant-colonel au service de France, et c'est avec sa modique pension de veuve que ma mère nous avait élevés. Naturellement mon frère aîné avait été destiné à porter l'épaulette, et moi, comme cadet, j'avais été envoyé à Saint-Omer. Je fus ordonné prêtre en 1790, et immédiatement attaché à l'une des grandes paroisses de Dublin. J'étais plein de zèle ; on voulait bien me reconnaître quelque talent pour la chaire ; j'étais fort goûté déjà comme confesseur ; enfin je semblais devoir arriver rapidement aux premiers honneurs dans notre église, peu riche en sujets de quelque valeur.

Un an après, mon frère, alors capitaine dans Royal-Irland-

dais , vint passer près de nous un congé de semestre. Mais , quand ce congé expira , ma mère , à bon droit effrayée de la tournure que prenaient les affaires en France , surtout pour les officiers étrangers , ne voulut pas lui permettre de rejoindre son drapeau , et le força d'envoyer sa démission. Ce fut ce qui nous perdit tous.

Habitué jusque-là à une vie excessivement active , retenu d'ailleurs par la discipline et le respect de sa position , mon frère supporta mal l'épreuve de l'oisiveté. Sans être au fond un mauvais sujet , il fit tout ce qu'il fallait pour s'en donner la réputation. Il fréquenta les clubs et les tavernes , fuma du matin au soir , joua du soir au matin , fit des dettes , eut des querelles , parvint à se faire craindre de beaucoup de monde et aimer de bien peu.

Ma mère , que sa tendresse aveuglait , fut quelque temps avant de remarquer ce changement dans la conduite de son fils aîné ; mais , quand elle ne put se le dissimuler , elle en fut fort affligée. Je vous le répète , ce n'était pas au fond un mauvais sujet ; au contraire , malgré ses désordres , il était plein d'honneur et de probité , et puis c'était bien le meilleur cœur !... Tenez , lorsque nous le prenions dans un bon moment , ma mère et moi , et que nous le sermonions à qui mieux mieux , vous n'avez pas idée comme il reconnaissait ingénument ses torts , comme il nous promettait de ne plus recommencer , comme il pleurait , comme il nous embrassait ! Il s'arrachait les cheveux et ne parlait de rien moins que de se tuer , afin , disait-il , de ne plus nous faire de la peine.

Vous jugez que , ma mère et moi , nous trouvions ce moyen un peu violent ; aussi en cherchâmes-nous un autre , et nous crûmes que nous ramènerions mon pauvre frère dans la bonne voie , si nous parvenions à le marier. Il nous donna carte blanche , et , comme toujours , il nous promit de faire tout ce que nous voudrions. Nous arrêtâmes nos vues sur la fille d'un marchand de draps , qui réunissait à la beauté quelque fortune , de l'éducation et d'excellentes qualités. Nous présentâmes mon frère ; contre mon attente , il plut du premier coup ; il savait être fort aimable quand il le voulait , et puis , je ne sais pourquoi , mais , alors comme aujourd'hui , j'ai remarqué que les



jeunes femmes ne sont jamais trop effrayées d'épouser ce qu'on appelle un mauvais sujet.

Les choses allaient donc au mieux , et tout semblait annoncer un mariage prochain. Mon frère , qui n'était pas tellement épris de sa future qu'il lui fit le sacrifice complet de ses habitudes de clubs et de tavernes , l'aimait cependant assez pour en être jaloux. Un jeune homme de la ville avait demandé avant lui la main de la fille du marchand de draps , et l'aurait obtenue vraisemblablement si mon frère ne se fût présenté. Cette rivalité avait fait naître entre eux un mauvais vouloir réciproque ; leur haine était notoire pour tout le monde ; déjà ils s'étaient cherché plus d'une fois querelle , un duel semblait imminent. Or , un soir qu'ils s'étaient dit des choses plus fâcheuses encore qu'à l'ordinaire , ils sortirent du club à très-peu de minutes l'un de l'autre. Deux heures après, on trouvait dans un faubourg le cadavre du rival de mon frère , la poitrine percée de part en part, et ayant encore son épée dans le fourreau , ce qui rendait impossible la supposition d'un duel. D'un autre côté , ses deux montres et sa bourse , qu'il avait encore sur lui , bien que son habit et sa veste fussent entr'ouverts et en désordre , éloignaient toute idée d'un meurtre commis dans une intention de vol. On ne dut donc voir dans le crime commis que le résultat d'une vengeance. On ne connaissait à la victime d'autre ennemi que mon frère, qui fut immédiatement arrêté, et, par une fatalité inconcevable , son épée , quand on la lui retira , se trouva cassée vers la pointe, sans qu'il pût expliquer cette circonstance , qu'il prétendit même avoir ignorée complètement. L'enquête du coroner amena contre lui une accusation de meurtre ; le grand-jury , la trouvant suffisamment motivée , refusa de l'admettre à fournir caution , et l'envoya en prison attendre les assises trimestrielles , qui ne devaient pas s'ouvrir avant deux mois.

Les apparences étaient si fortes contre mon frère , que moi-même je l'aurais condamné si j'avais été son juge. Ma mère seule se refusait à le croire coupable ; aussi , quoique profondément affligée , n'éprouvait-elle pas dans le commencement d'inquiétudes sérieuses sur l'issue du procès. Je ne saurais vous dire combien je souffrais de la voir dans des illusions que j'aurais voulu partager , et que je croyais de mon devoir de dé-

truire, pour la préparer à un dénouement qui me semblait aussi juste qu'inévitable. Chaque soir, messieurs, c'était mon horrible tâche de discuter avec ma mère les charges qui s'élevaient contre son fils bien-aimé, et de lui en faire pressentir l'accablante gravité. Je ne parvins pas à ébranler sa conviction instinctive, mais son cœur me sut mauvais gré de mes efforts pour éclairer sa raison, et elle se prit à me haïr à son insu, par cela même qu'elle ne pouvait me répondre.

Cependant, j'allais chaque jour visiter mon frère dans sa prison. Je m'y prenais de toutes les façons pour lui arracher l'aveu de son crime, espérant que, si je l'amenais à me le raconter, il se trouverait peut-être quelques circonstances qui m'aideraient à lui sauver du moins la vie. Impossible : au commencement, il s'emportait contre ce qu'il appelait d'impudentes calomnies ; plus tard, sans cesser de protester de son innocence, il convenait avec moi de tout ce que l'accusation avait de plausible, et déplorait sa mauvaise réputation, qui allait peser si cruellement contre lui dans l'esprit du juge.

A mesure que le temps approchait, il se montrait plus doux et plus résigné ; son langage était sérieux et digne ; il s'occupait beaucoup plus de relire la Bible que de préparer sa défense. Il disait que ses fautes avaient été graves et nombreuses, mais qu'à coup sûr, Dieu renonçait à lui en demander compte dans l'autre monde, puisqu'il permettait qu'il quittât celui-ci, flétri, aux yeux des hommes, d'un crime qu'il n'avait pas commis. Par moments il ajoutait que Dieu était bien sévère de lui enlever son honneur, qu'au milieu de tous ses désordres il avait toujours cherché à conserver intact. Que vous dirai-je, messieurs ? Je ne savais plus que penser ; quand je causais avec lui, je l'admirais ; il me paraissait impossible qu'il ne fût pas innocent ; dès que j'étais seul, ma malheureuse conviction revenait : il me semblait que mon frère ajoutait l'hypocrisie à ses autres péchés ; je craignais un nouveau malheur, le plus grand de tous ; je tremblais que chez lui l'âme ne fût condamnée à périr avec le corps.

Je vous ai dit qu'on voulait bien faire quelque cas de moi dans la paroisse à laquelle j'étais attaché ; mes supérieurs me donnèrent de grandes preuves d'intérêt et de bienveillance ;

mon curé m'avait , dès le premier moment , dispensé de toutes fonctions , afin que je pusse consacrer tout mon temps à la déplorable affaire qui me préoccupait. Au bout de quelques semaines , monseigneur l'archevêque daigna venir me voir , et , me représentant l'inutilité de mes efforts pour sauver mon frère , il m'engagea , non pas à les discontinuer tout à fait , mais à reprendre peu à peu l'exercice du saint ministère : d'abord pour y trouver une utile diversion à mes chagrins , ensuite pour constater aux yeux des malveillants que je n'avais personnellement rien perdu de mes droits à l'estime et à la confiance publiques.

Ce conseil était un ordre pour moi , je le suivis d'autant plus volontiers que j'en sentais toute la sagesse et la bienveillance. Je recommençai donc à prêcher et à confesser ; je le fis avec plus de succès encore qu'auparavant ; la douleur qui m'accablait intérieurement prêtait à mes paroles comme un caractère inaccoutumé de touchante persuasion. On dit que le plaisir rend l'âme bonne : je crois , moi , que le prêtre catholique ne vaut jamais mieux que lorsqu'il a beaucoup souffert.

Un soir donc (c'était le vendredi saint , mon frère devait être jugé aux assises de Pâques , c'est-à-dire dix-sept jours après) , je prêchai la passion. L'idée de mon frère devant le jury s'associa dans mon esprit à celle de Jésus devant Caïphe et Pilate : moi dont l'âme aussi était brisée , je comprenais bien l'agonie du jardin des Oliviers , l'opprobre de cette condamnation publique , l'horreur de cette mort ignominieuse du juste ; car je ne sais quelle poésie du cœur me révélait en cet instant l'innocence de mon frère. La douleur de Marie me reportait à celle de ma mère , sainte femme à laquelle il ne devait pas être donné de voir son fils glorieux et ressuscité. Que vous dirai-je , messieurs ? Je fus éloquent , parce que j'étais profondément touché ; je fis pleurer presque tout mon auditoire , parce que je versais moi-même des larmes abondantes.

Après avoir pris une heure de repos à peine , je me rendis au confessionnal ; vous savez avec quel empressement s'y portent , vers la fin de la semaine sainte , ceux-là même qui ne s'en approchent pas pendant tout le reste de l'année : j'avais au mien une véritable foule.

La nuit était déjà avancée, et je regagnais la sacristie en m'essuyant le front, lorsqu'un homme, que je n'avais pas remarqué, agenouillé derrière un pilier, me saisit par le bas de mon surplis, et me conjura de vouloir bien l'entendre en confession. Je lui représentai que j'étais horriblement fatigué, et que, puisqu'il n'était pas de mes pénitents habituels, je l'engageais à s'adresser à un autre prêtre, ou du moins à attendre au lendemain. Il me répondit qu'étranger dans ce pays, il n'en connaissait aucun, qu'en moi seul il avait confiance parce que je l'avais bien vivement ému; qu'il ne pouvait rester jusqu'au lendemain sans consolations, puisqu'il était à lui seul plus coupable que tous mes pénitents ensemble. Après de telles paroles, mon devoir m'empêchait d'hésiter, et je consentis à l'entendre.

Il ne m'avait pas trompé; la liste des énormités qu'il déroula devant moi était réellement effroyable. Toutes les passions honteuses et lâches semblaient s'être donné rendez-vous dans le cœur de cet homme, où le sentiment religieux n'avait jamais eu d'autre forme que la crainte des châtimens éternels. Du reste, ce sentiment, quoique profond, était si peu éclairé, qu'un jour il avait pris un pistolet pour contraindre son confesseur à lui accorder l'absolution. En un mot, il était chrétien et catholique à la manière des brigands calabrois.

A chaque turpitude nouvelle, à chaque crime nouveau qu'il m'avouait, je le voyais hésiter, je l'entendais sanglotter et gémir, comme un avare auquel on enlèverait son trésor pièce à pièce; j'entremêlais les menaces et les consolations pour l'engager à ne me rien cacher, à décharger complètement sa conscience. Enfin, après bien des hésitations, il me déclara qu'il avait commis un assassinat : je redoublai d'attention.

Il me dit qu'employé subalterne dans une maison de banque de Dublin où se vendaient les billets de la loterie royale de Londres, il en avait délivré un entre autres, dont il s'était parfaitement rappelé le numéro, à un jeune homme qu'il connaissait, et qu'il le lui avait vu plier négligemment et placer dans la poche droite de sa veste. Quelques jours après, la liste étant arrivée le soir très-tard, il apprit que le numéro en question gagnait une prime de 2,000 liv. sterl. (50,000 fr.). Avant donc

que cette liste ne fût publiée, ce qui ne pouvait avoir lieu que le lendemain matin, avant que le jeune homme ne connût son funeste bonheur, il était allé l'attendre dans une rue détournée, l'avait assassiné et lui avait enlevé le billet, qu'il avait fait ensuite présenter au bureau de paiement par un commissionnaire, comme appartenant à une personne qui désirait demeurer inconnue. Je lui demandai quelques détails sur l'époque, sur l'heure, sur le lieu de la scène. Que devins-je quand j'entrevis d'abord, puis quand j'e compris que sa victime n'était autre que le rival de mon frère !

Mon premier mouvement de l'âme fut une immense action de grâce à Dieu ; puis, tout à coup, l'idée du devoir traversant mon esprit, je sentis toute l'horreur de ma position, je poussai un grand cri, et je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais hors du confessionnal, appuyé sur le genou de mon horrible pénitent, qui d'une main me soutenait la tête, et de l'autre me faisait respirer des sels. Nous étions seuls, absolument seuls dans la vieille église, où régnait une obscurité presque complète. Je levai les yeux vers cet homme, et je m'écriai :

— Misérable ! et c'est mon frère qu'on accuse de ce meurtre !

— Quoi ! vous seriez le frère du capitaine Fitz-Graham ?

— Oui ! et le fils de sa vieille mère, entends-tu !

— Oh ! mon Dieu ! et moi qui me suis accusé à vous ! Mais vous ne me trahirez pas ? vous ne me dénoncerez pas ? La confession, c'est sacré cela !

— Je ne le sais que trop ; mais cependant je ne puis laisser mourir sur l'échafaud mon frère innocent !

— Tant pis, je ne veux pas mourir, moi, à présent surtout que je suis riche. Tenez, le tombeau du Christ est dans la chapelle vis-à-vis : jurez-moi par la sainte hostie que vous ne révélez pas ma confession, ... ou si non...

— Il y a un an que mon serment de prêtre est prêté devant Dieu. Je ne t'en dois, je ne t'en ferai aucun.

Et comme il posait convulsivement sa main droite sur la manche de ma soutane, je me dégageai et l'étreignis de mes deux bras de manière à lui faire sentir que j'étais plus vigoureux que lui. Il se mit alors à trembler et à pleurer ; je le poussai vers la porte de l'église, et je lui dis : Sous peine de ta

damnation éternelle , je t'ordonne de me venir trouver demain au soir , en ce même lieu. D'ici là je verrai ce que je dois faire pour concilier mes devoirs de prêtre et de frère. Dans tous les cas , tu seras sauf pour aller et pour revenir.

Rentré chez moi , je ne cherchai guère à dormir , vous le pouvez croire ; je passai le reste de la nuit à méditer , bien inutilement ; j'étais acculé dans un affreux dilemme : il fallait violer le secret de la confession , ou laisser périr sur l'échafaud un innocent qui me touchait de si près. Le matin venu , j'écrivis à mon archevêque. Sans lui nommer le coupable , je lui exposai avec détails l'étrange révélation que j'avais reçue , je lui dépeignis mes angoisses , je sollicitai ses consolations et ses avis. Singulière faiblesse dont les cœurs les plus honnêtes ne sont pas exempts ! quand le bien nous coûte à faire , nous avons besoin qu'un plus fort que nous nous y contraigne ; quand le mal nous est avantageux , nous ne serions pas fâchés de trouver quelqu'un qui nous le conseillât.

La réponse ne se fit pas attendre ; la voici. Longtemps je l'ai portée sur moi , comme la seule pièce qui pût un jour amener la réhabilitation de mon frère ; depuis , j'ai continué de la porter par habitude et par respect pour l'excellent homme qui l'a écrite :

« Dublin, 10 avril 1792.

« MON CHER ET BIEN AIMÉ FILS ,

« Au moment où je me levais , on me remet votre lettre ; c'est avant même de prier , c'est les larmes aux yeux et dans le cœur que je vous réponds. Dieu , qui vous envoie une si rude épreuve , prendra pour une prière à lui les quelques mots que je vous écris.

» Permettez-moi de me réjouir d'abord avec vous de l'innocence de monsieur votre frère ; nous avons manqué à la charité chrétienne en le jugeant sur des apparences trompeuses. Quoiqu'il arrive , ce vous sera une consolation de savoir qu'il n'a pas souillé par un assassinat l'épée que lui avait léguée votre honoré père.

» Maintenant, que vous dirai-je que vous ne sachiez aussi bien que moi? Pourquoi me consulter? n'avez-vous pas lu dans saint Bernard : « *Sacerdos à confitente monitus nefarios homines in insidiis locatos sibi vim facturos, præstitutâ die et certo loco, eâ tamen die eum per locum transire tamen debêt si consilium aut mos illi fuerit.* (Si le prêtre apprend au confessionnal que des malfaiteurs l'attendent tel jour en tel endroit, il ne doit pas moins y passer, s'il avait dessein ou coutume de le faire.) » Cette doctrine est celle de l'Église tout entière, et pourquoi? C'est qu'une fois hors du confessionnal, le prêtre doit, autant que l'infirmité humaine le lui permet, oublier jusqu'au moindre mot de ce qu'il y a entendu. A plus forte raison ne pourrait-il, dans aucun cas et sous aucun prétexte, faire tourner la confession au détriment de celui qui lui a accordé sa confiance.

» C'est par une louable modestie, que vous ne prenez habituellement que votre nom de baptême; mais votre pénitent ne saurait en être la victime. Il est probable que, s'il avait su que l'abbé Frank est le fils cadet de la noble maison de Fitz-Graham, il ne se fût pas adressé à lui. Vous êtes donc à son égard dans la position où serait tout autre confesseur. Comme tel, vous lui devez le plus inviolable secret; mais, comme tel aussi, vous avez le droit et le devoir de lui conseiller la réparation. Or, le premier acte de réparation dans ce cas, c'est de ne pas laisser mourir à sa place un homme innocent, que cet homme soit ou non votre frère.

» Revoyez donc votre pénitent, représentez-lui qu'il est à la veille de se charger d'un second assassinat pire que le premier. Priez-le, conjurez-le, sinon de s'aller livrer aux magistrats, du moins, en même temps qu'il pourvoirait à sa sûreté personnelle, de faire une déclaration telle qu'elle puisse sauver le capitaine. En quels termes et devant qui cette déclaration devra-t-elle être faite? C'est ce que j'abandonne à votre prudence, pourvu qu'elle soit avant tout libre et volontaire.

» Mais si cet homme refuse, si Dieu ne vous accorde pas de toucher son cœur, c'est qu'il a d'autres vues sur vous et sur monsieur votre frère. Que sa volonté sainte soit faite. Au prêtre moins qu'à tout autre il appartient de lui en demander compte. Dans ce cas, mon cher fils, votre devoir est bien pénible sans

doute, mais il ne saurait être douteux : vous devez... prier et vous taire.

» C'est surtout à l'égard de votre respectable mère et de monsieur votre frère que votre conduite va devenir difficile. Je ne vous veux pas enlever le bonheur de leur dire, comme à tout le monde du reste, que vous avez la conviction, la certitude même de son innocence ; mais prenez garde, par un seul mot, par un seul geste, de faire soupçonner un moment que vous connaissiez le vrai coupable ; car, je vous le répète, le premier devoir du confesseur, c'est le secret. Le plus grand crime que pourrait commettre le prêtre, ce serait d'y manquer. *Taceat etsi moriturus.*

» Dieu a sans doute de grands desseins sur vous, mon cher fils, puisqu'il vous envoie si jeune une épreuve peut-être sans exemple dans les annales de l'Église. Courage donc et confiance ! Votre évêque, s'il le faut, vous soutiendra dans la lutte ; demain matin, tous les jours, il sera près de vous pour vous reconforter et vous aider à prier.

» Salut et bénédiction,

» † HIÉROM,

« Archevêque de Dublin. »

Je lus, je relus la lettre du vénérable prélat ; et je résolus de m'y conformer comme à la volonté de Dieu même. Bien que notre sort à tous ne dût être décidé que le soir par l'entretien que je devais avoir avec mon pénitent, je ne pus attendre jusque-là pour embrasser mon frère ; il me semblait que je n'expierais jamais assez tôt les soupçons déshonorants que j'avais entretenus à son égard.

A peine arrivé, je n'attendis pas que nous fussions seuls pour m'élançer dans ses bras. — Mon frère, mon pauvre frère, pardonne-moi, m'écriai-je, d'avoir pu douter de ta parole ; tu es innocent, je le sais ; entends-tu, mon bon ami ? je le sais. — Dieu soit loué ! répondit-il. Et cet homme si fort qu'il avait supporté sans se plaindre mes interrogatoires et mes soupçons, se



prit à pleurer comme un enfant. — Dieu soit loué ! reprit-il. Eh bien ! comment l'a-t-on su enfin ? quand sortirai-je d'ici ?

Ces questions si simples me firent un mal affreux ; j'aurais dû m'y préparer , et je ne sus que répondre. Je balbutiai je ne sais quelles banalités sur les choses dont nous avons la conviction , la certitude même , et que nous ne saurions prouver ; si bien que je quittai le capitaine moins résigné que je ne l'avais trouvé , et plus malheureux en raison de l'espérance que mes imprudentes paroles avaient d'abord fait naître dans son cœur.

Je n'osais rentrer à la maison , de peur qu'il ne m'en arrivât autant avec ma mère. Je passai la plus grande partie de la journée à l'église , puis je me promenai par les rues jusqu'à l'heure de mon étrange rendez-vous. Il y avait plus d'une demi-heure que j'attendais , seul devant mon confessionnal , et je commençais à craindre que cet homme ne vint pas , lorsqu'à la clarté douteuse de la lampe , je le vis s'avancer d'un pas irrésolu , et jetant les yeux autour de lui , comme s'il eût craint de tomber dans un piège. Je l'appelai ; il s'arrêta tremblant , et je le vis porter , sous son manteau , la main sur une arme cachée. Quand il se fut bien assuré que j'étais seul , il voulut se mettre à genoux à l'un des côtés du confessionnal ; je l'en empêchai.

— Venez chez moi , lui dis-je , nous y causerons plus longuement et plus à l'aise.

Il me regarda d'un air soupçonneux.

— J'aimerais mieux le confessionnal ; c'est plus sacré , cela.

— Le prêtre est prêtre partout ; si j'avais dû vous trahir , vous seriez déjà arrêté.

— Vous avez un frère à sauver.

— C'est vrai ; mais j'ai une âme à perdre.

Il me regarda fixement , parut hésiter un moment , puis il me prit le bras et nous sortîmes de l'église. Nous n'échangeâmes pas deux paroles tant que nous fûmes dans la rue. Arrivé devant ma maison , je tirai la clef de ma poche et le priai d'entrer sans bruit , pour ne pas réveiller ma mère. Nouvelle hésitation ; il ne le voulait pas faire sans lumière. Il fallut que je montasse en prendre et que je redescendisse le chercher. Enfin nous nous trouvâmes seul à seul dans ma chambre , assis au coin du feu.

Ce qui se passa entre nous , je ne saurais en vérité vous le redire ; jamais peut-être deux hommes n'ont eu un pareil en-

retien. Je commençai à parler de mon frère et de ce qu'il y avait d'horrible à voir mourir un innocent sur l'échafaud. Il me répondit qu'effectivement cela était fâcheux, mais qu'il n'y pouvait que faire, attendu que lui-même il ne voulait pas mourir. Je dépeignis, comme je les sentais, les angoisses de notre vieille mère; il demeura impassible; on eût dit qu'il ne savait pas ce que c'était qu'une mère. Cet homme était une bête brute n'obéissant qu'à deux instincts, la cupidité et la conservation de soi. Je l'avais trouvé la veille accessible à un autre encore, celui de la peur; je lui parlai de l'enfer et du compte redoutable qu'il aurait à rendre un jour. Alors il s'émut, il sanglota, il m'offrit cent, deux cents, trois cents livres sterling, si je voulais lui donner l'absolution.

D'essayer de lui persuader d'aller lui-même se dénoncer et se livrer aux magistrats, il y avait peu de chances; et puis, je ne sais si ma conscience m'aurait permis de lui donner ce conseil. Je m'efforçai donc de lui faire comprendre qu'il y aurait moyen d'assurer le salut de mon frère sans compromettre sa sûreté personnelle. Je lui proposai, par exemple, de passer en pays étranger, laissant derrière lui une attestation signée de deux témoins, par laquelle il se reconnaîtrait l'auteur du crime et donnerait les détails propres à convaincre le juge. Rien. Cet homme se méfiait de tout; il craignait que les témoins ne le trahissent avant qu'il ne fût sorti des trois royaumes. D'ailleurs il ne se souciait pas de s'expatrier, à présent surtout qu'il était devenu riche; car il parlait des deux mille livres sterling qu'il avait volées à sa victime comme d'une fortune patrimoniale, ou d'économies, fruits d'un travail honnête et pénible. Il me détaillait avec un horrible sang-froid les opérations de commerce auxquelles il allait se livrer; il me disait comment il s'y prendrait pour conserver et accroître ce qu'il appelait son petit avoir, et comment il allait pouvoir maintenant épouser la fille d'un meunier qu'il n'aimait pas plus qu'il n'en était aimé, mais qui lui convenait fort comme fille unique d'un père vieux et avare.

Vous dire ce que je souffris dans une semblable conversation, ce serait impossible. Je l'écoutai avec une patience dont je ne me serais pas cru capable à cette époque; il était si important pour moi d'atteindre le but, que je ne reculai devant aucun

effort, quel que fût l'insuccès de ceux que j'avais tentés jusque-là.

Il y eut un moment où je faillis oublier le caractère sacré dont j'étais revêtu. Lassé de lutter contre cette ingrate nature, je me hasardai à lui faire entendre que, s'il ne consentait pas à sauver mon frère, je pourrais bien, moi, le livrer aux magistrats. Alors il tira son poignard ; mais je le lui arrachai comme je l'aurais fait à un enfant, et, brisant une vitre, je le lançai dans la rue ; puis, honteux d'avoir employé un pareil moyen, je me jetai aux pieds de cet homme, je les arrosai de mes larmes, je lui demandai pardon, je le priai comme on prierait Dieu et les saints, ou plutôt je le suppliai, je le conjurai comme on invoquait autrefois les divinités malfaisantes. Rien ! absolument rien ! Cet homme n'avait ni cœur ni entrailles ; c'était une bête féroce, moins le courage et la dignité.

Que vous dirai-je ? Le jour allait paraître quand je le reconduisis jusque dans la rue. Je me jetai tout habillé sur mon lit ; j'étais harassé de fatigue ; il y avait quarante-huit heures que je n'avais dormi. Aussi ne tardai-je pas à succomber au sommeil, ce que je n'aurais osé espérer.

Quand je m'éveillai, ma mère était à mon chevet, debout, pâle, haletante. Je soupçonnai que je devais avoir rêvé tout haut, et je tremblai que mon fatal secret ne me fût échappé. Il n'en était rien, grâce à Dieu ; j'en avais dit assez pour lui faire soupçonner que je savais quelque chose, pas assez pour lui faire comprendre ce que je savais. J'avais parlé de l'innocence de mon frère comme d'un fait certain, positif ; je m'étais entretenu avec le véritable meurtrier de son rival, mais sans dire où j'avais puisé cette conviction, quel était le coupable, où et comment je l'avais connu. Ma mère m'adressa des questions auxquelles je ne pouvais, auxquelles je ne devais pas répondre ; puis, s'irritant de mon silence, tantôt elle m'accabla des reproches les plus immérités et les plus poignants ; tantôt, s'arrachant les cheveux et se roulant sur le tapis, elle m'adjura avec larmes, avec sanglots, de lui rendre son fils bien-aimé. Dispensez-moi de m'étendre sur cette seconde lutte, plus courte, il est vrai, mais plus pénible que la première.

Heureusement, pendant qu'elle durait encore, l'archevêque arriva, et ma mère se fit un devoir de nous laisser seuls. Je lui

racontai tout ce qui s'était passé depuis la veille ; il m'écouta les larmes aux yeux , il me prodigua les encouragements et les consolations. Puis , comme sa main pressait la mienne : Dieu soit béni ! mon fils , s'écria-t-il , vous avez la fièvre ! Dieu , qui apprécie la grandeur de votre sacrifice , vous envoie la maladie du corps pour vous soustraire pendant quelque temps aux peines de l'esprit. Dès ce moment vous ne seriez plus responsable des paroles qui pourraient vous échapper , mais je le suis , moi qui ai reçu votre confiance ; et puisque vous ne pouvez plus veiller sur vous-même , votre évêque prendra ce soin.

Effectivement , pendant une semaine entière que je passai dans le délire d'une fièvre brûlante , le saint prélat ne quitta mon chevet ni le jour ni la nuit , et il ne permit l'entrée de ma chambre à personne , non pas même à ma mère. Quand le délire m'eut abandonné et que la raison me fut rendue , j'étais si faible , que je n'avais presque plus l'énergie de souffrir , en sorte que , lorsque le jour fatal arriva....

— Comment ! s'écria John hors de lui , *le jour fatal !* est-ce que votre frère fut condamné ?

— Pendu ? messieurs , pendu ! Il fut pendu chargé de chaînes , comme un gentilhomme dégradé de noblesse qu'il était. Pendant qu'il vivait encore , le bourreau brisa devant lui son épée et déchira les armes de notre maison !

A ces mots , je levai sur le père Frank des yeux stupéfaits , et dans ses beaux cheveux blancs il me sembla voir briller l'aurole dont nous entourons la tête de nos saints. Quant à John , il se précipita à genoux , et , saisissant les deux mains du vieillard , il les embrassa convulsivement.

Lorsque nous fûmes un peu remis tous les trois d'une émotion si vive , l'abbé Frank reprit doucement son récit :

— Quand le jour fatal arriva , nous le passâmes , l'archevêque et moi , prosternés et récitant les prières des agonisants. Souvent nous étions interrompus par les cris de la foule et par le roulement des tambours , car on avait déployé des forces considérables pour cette exécution. La résignation chrétienne de mon frère et ses protestations réitérées d'innocence lui avaient rendu de nombreux amis , et on craignait une sédition , pour laquelle le premier prétexte venu était alors bon en Irlande.

— Et votre mère ? s'écria John.

— Elle ne souffrit pas longtemps ; huit jours après elle rejoignit son fils bien-aimé. Au moment où elle allait quitter ce monde , le prélat se pencha sur son lit. Je ne sais ce qu'il lui dit , mais la joie brillait dans ses yeux mourants quand elle les leva vers le ciel , certaine désormais d'y retrouver son fils. Elle m'appela, elle qui n'avait pas voulu me voir depuis l'événement ; elle me pressa de ses bras amaigris , elle me couvrit de caresses et de larmes , elle m'appela son saint , son bienheureux , son martyr , et , bien que le prélat l'eût bénie , elle voulut que , moi aussi , je lui donnasse ma bénédiction.

— Mais , dis-je , désireux de ne pas laisser plus longtemps l'abbé Frank sur un souvenir si douloureux , vous nous avez parlé de réhabilitation : l'innocence de monsieur votre frère fut à la fin reconnue ?

— Dieu m'a fait cette grâce , autrement je n'aurais pas vécu aussi vieux. Si toute cette histoire n'était connue depuis quarante ans du public , est-ce que moi , confesseur , je pourrais vous la raconter aujourd'hui !

Aussitôt après les funérailles de ma mère , j'étais venu me cacher au fond de cette petite paroisse. J'y étais depuis deux ans à peine , lorsqu'un courrier du lord-lieutenant d'Irlande vint tout à coup m'apporter l'ordre de me rendre sur le champ à Dublin. Il me remit en même temps une lettre de l'archevêque qui m'exposait sommairement ce qu'il m'importait d'apprendre.

Mon fatal pénitent avait réalisé les projets dont il m'avait parlé ; il avait ouvert une maison de commerce et avait épousé la fille du meunier. Mais , comme celui-ci ne lui avait pas donné de dot et que son héritage paraissait devoir se faire attendre encore longtemps , son gendre n'avait rien trouvé de mieux à faire que de l'empoisonner. Arrêté cette fois sur le fait , il avait été jugé et condamné. C'est alors que le prêtre auquel il demandait l'absolution avait exigé l'aveu public , non-seulement de ce dernier crime , mais encore de celui pour lequel mon frère avait souffert. Le prisonnier avait indiqué le commissionnaire qu'il avait chargé de toucher le montant du billet de loterie , et le témoignage de cet honnête homme n'avait laissé aucun doute sur la sincérité de sa confession.

Les pièces des deux procès ayant été envoyées à Londres , un ordre du roi en conseil prescrivit la réhabilitation solennelle de

mon frère. Le lord-lieutenant et tous les fonctionnaires assistèrent à l'exhumation de son cadavre, qui fut tiré du cimetière des suppliciés, et enterré avec grande pompe sous le maître-autel de notre église cathédrale; l'archevêque officia avec ses trois suffragants; en un mot, on lui rendit tous les honneurs dont les hommes se puissent aviser pour réparer tardivement une erreur de la justice.

Quant à moi, je me trouvai l'objet d'une admiration, d'un enthousiasme auxquels j'avais hâte de me soustraire. On me proposa la première cure vacante de Dublin, le titre de grand-pénitencier: je refusai tout; je m'étais habitué à cacher ma vie, et quand on s'est fait une fois à ce bonheur-là, on n'y renonce pas volontiers. Je revins dans ma petite paroisse, et voilà près de cinquante ans que j'y vis heureux; heureux d'être utile. On m'avait accordé une large indemnité pour me tenir lieu du peu de biens confisqués sur mon frère: je ne savais que faire de cette somme; en arrivant, je la distribuai aux plus pauvres d'entre mes paroissiens. Cela a été un bon placement; depuis cinquante ans, ces braves gens me font vivre, et vous voyez que, si je ne suis pas riche, je puis encore, à l'occasion, me donner le plaisir d'une décente hospitalité.

Le récit de l'abbé Frank s'était prolongé bien avant dans la nuit; il voulait la passer tout entière avec nous, mais nous exigeâmes qu'il prit quelque repos. Le lendemain, après un déjeuner frugal, il nous reconduisit jusqu'à notre voiture, et nous nous séparâmes du curé comme nous l'eussions fait d'un grand parent ou d'un vieil ami de notre enfance.

Pendant huit jours, le révérend John ne me parlait de rien moins que de se faire prêtre catholique; au bout de ce temps, il reçut une lettre de sa *promise*, qui changea le cours de ses idées. Aujourd'hui, il est marié, père de famille; mais, quand il parle de la confession, il ne le fait plus qu'avec convenance et respect.

BARTHÉLEMY MAURICE.

---

# POÉSIE.

---

## LA COURONNE D'ÉPINES.

Quand le poëte passe en l'avril de sa vie  
Il cueille avec amour les fleurs de son chemin :  
La grappe du lilas , l'étoile du jasmin ,  
Les doux myosotis dont son âme est ravie ;

Tantôt c'est pour Nina , tantôt c'est pour Sylvie ,  
Pour orner le corsage ou pour fleurir la main ;  
Souvenir de la veille , espoir du lendemain ,  
O poëtes , cueillez , le ciel vous y convie !

Cueillez , car ces fleurs-ia sont les illusions.  
Enfants bénis , suivez vos blanches visions ,  
Dans le jardin d'avril , sous les splendeurs divines.

Quand vous aurez flétri la couronne de fleurs ,  
Ne vous étonnez pas de répandre des pleurs ,  
Car vous aurez au front la couronne d'épines.

---

## LE RUISSEAU D'AMOUR.

Perdu dans quelque songe aimé ,  
Écoutant mon cœur en silence ,

Je suivais avec indolence  
Le clair ruisseau tout embaumé.

Les fleurs y penchaient leurs calices,  
Les saules leurs cheveux flottants,  
Et les papillons inconstants  
Y venaient boire avec délices.

Aux tendres chansons des oiseaux,  
Les sylvains y trempaient leurs ailes,  
En poursuivant les demoiselles,  
Qui se cachaient dans les roseaux.

J'entendis un plus gai ramage,  
Qui m'annonçait un doux tableau;  
Bientôt, dans le miroir de l'eau,  
Je vis apparaître une image.

C'était la reine de mon cœur :  
Cécile la belle ingénue  
Sur l'autre rive était venue  
Avec un sourire moqueur.

— Pourquoi venir par là, coquette ?  
Je vais m'embarquer sur ce flot ;  
Avec l'Amour pour matelot,  
Je suis bien sûr de ta conquête.

Mais elle, me tendant la main,  
— Ah ! ne viens pas sur cette rive.  
Si tu passes, quoi qu'il arrive,  
N'y passerai-je pas demain ?

---

LA ROSE DE BENGALE.

Dans ma jeunesse évanouie,  
Je voyais sur chaque chemin



Plus d'une rose épanouie  
Qui semblait sourire à ma main.

Bien souvent, hélas ! au passage  
J'ai senti mon cœur tressaillir ;  
Mais, craignant l'épine, en vrai sage,  
Je passais toujours sans cueillir.

Auprès d'une Diane en marbre  
Une rose m'arrête enfin,  
Plus douce que le fruit de l'arbre  
Quand notre mère Ève eut si faim !

Cette rose n'a point d'égale  
Pour l'éclat et pour la fraîcheur,  
Mais c'est la rose de Bengale :  
Ah ! plaignez le pauvre pécheur !

ARSÈNE HOUSSAYE.

---

---

UN

**MOINE MÉCONNU.**

---

**SCÈNES DU SEIZIÈME SIÈCLE EN ALLEMAGNE.**

---

I.

Deux cents mules noires , superbement harnachées , parées de selles en velours de la même couleur ; deux cents autres mules en caparaçon de satin , traînantes dalmatiques semées de croix et de chiffres de famille couvrant le poitrail et descendant jusqu'au sabot , précèdent avec dignité la marche et passent. Des abbés à longues moustaches les montent ; leurs bottines noires , garnies de dentelles à l'évasement , sont armées d'éperons. Aux cavalcades d'abbés succèdent les cavalcades de moines , fermés sur leurs étriers , allant deux par deux et causant , quatre par quatre et discutant , huit par huit et psalmodiant.

A l'angle des routes , moines et abbés qui surviennent se confondent , prennent rang et s'alignent ; ils accourent par centaines ; la voix disparaît sous les chevaux , les chevaux sous les cavaliers ; s'ils s'arrêtent , c'est une tache d'encre ; s'ils marchent , un crêpe noir qui ondule.

Viennent derrière ces quatre cents mules neuf blanches haquenées enveloppées dans leurs fourreaux de brocard ; elles portent , au lieu de profanes cavaliers , un petit tabernacle que surmonte un baldaquin. Le meuble sacré renferme les hosties de voyage. Ces haquenées sont mitrées comme des évêques ; elles en ont le saint orgueil.

Chaque carrefour a été désigné d'avance comme point de rencontre ; on s'y rend , et à chaque rendez-vous le fastueux pèlerinage se grossit d'un groupe d'abbés , d'un noyau de moines , sortis de leur monastère au son d'une trompe. Parfois leurs confréries les accompagnent jusqu'au carrefour processionnellement , croix et bannière en tête. Moines et abbés , s'ils sont riches , sont escortés de leurs domestiques , serviteurs moitié estafiers , moitié sacristains , ayant à l'arçon une épée perpendiculairement fixée , et du côté droit de la bride des livres pieux et un mousqueton. Ils marchent au flanc des étuvistes , des valets de pied , des médecins , des poètes , de tout le personnel de la maison à laquelle ils sont les uns et les autres attachés , ce que justifie leur livrée uniforme. La figure brodée sur leur poitrine indique leur emploi : il y a une coupe sur l'habit du médecin , une plume sur le pourpoint du poète.

D'heure en heure le ruban noir s'allonge et s'unit comme une étoffe humide sous les fers de la repasseuse. L'abbé s'emboîte avec l'abbé , le moine s'engraine avec le moine , et l'occasion pieuse du voyage efface les différences vaines de la hiérarchie.

Suivent d'autres mules , vives comme des chèvres , bruyantes de leur sonnette d'argent , portant des coussins et des ombrelles , et entre les ombrelles et les coussins , au double reflet rouge , des femmes paresseusement assises comme des chinoises sous leur palanquin. On les dirait couchées sur leur sofa ; à peine laissent-elles paraître la pointe brodée de leur chaussure orientale entre les plis de leur tunique.

Immédiatement après les femmes , place de courtoisie , se montrent de lourdes voitures , et dans chacune d'elles huit dignitaires de l'église , trainés par seize bœufs , deux bœufs par dignitaire. Soixante voitures ainsi attelées se placent à la file.

Dans des intervalles ménagés sur la ligne du cortège roulent des chariots chargés de musiciens , orchestre mouvant qui déploie un drapeau sur lequel on lit en gros caractères : « Musique

de Monseigneur le cardinal; » ou « Musique de Monseigneur le légat. »

Grotesques, mais précieux auxiliaires du voyage, les vivres marchent derrière. Ce sont les comestibles nationaux que les contrées ingrates où l'on se rend n'offrent pas : beaucoup de vins, de confitures et de salaisons. Sur les vivres sont les cuisiniers. Ils voient les traditions de la bonne chère en pays de chrétienté, de même que leurs maîtres y propagent les saintes doctrines.

Mêlée inqualifiable, se ruent à la queue les cuisiniers et les marmitons du sacré collège, des milliers d'abbés de fortune, de ceux qui possèdent une mule à deux; des bandes d'écoliers ayant une soutane pour quatre, des moines déguenillés, mais gras et fleuris, ce qui compense, heureux de mettre sur le compte de la pénitence leurs courses nu-pieds; des théologiens cosmopolites dont la profession est d'exposer la *Somme de saint Thomas* au risque d'exposer, faute d'un haut-de-chausse, le dos à leurs élèves; des grammairiens affamés enseignant toutes les langues et n'ayant rien à poser sur la leur; des philosophes sans chemises, et puis des femmes dans des tombeaux pour tous ces gens-là, pour coudre la soutane à l'un, la sémelle de ses souliers à l'autre; pour les aimer tous, pour jeûner avec eux, rire avec eux et manger quand l'occasion s'en présente.

Mais déjà Rome s'efface à l'horizon, la campagne se déploie. Le soleil se lève. A travers les vignes pesantes de leurs raisins murs, blanchissent des tombes. Des cailles chantent sur les cippes. Ce filet d'eau, c'est le Tibre; ce point blanc, la maison de Salluste; là-bas une villa. Cette fumée bleuâtre voile une forêt, le soleil la découvre, — un temple!

Où va la caravane à travers ces vignes, ces forêts, ces tombes et ces temples! Elle sort de Rome, et elle va par l'univers prêcher le mérite des indulgences. Ils sont dix mille. C'est beaucoup, mais la terre à tant de pécheurs!

Au premier port de mer, beaucoup s'embarqueront pour l'Espagne, pour le Portugal ou pour la France; d'autres longeront les Apennins et iront en Grèce; le plus grand nombre décrira un coude vers le Nord, contrées oubliées de Dieu, où le catholicisme s'est levé tard. Ayant même ces grandes sépara-

tions, la caravane se démembrera insensiblement, et se déversera sur son passage dans les villes, les bourgs, les villages, partout enfin où il y a une croix.

Comme ce moment n'est pas encore venu, nous pouvons nous mêler au pèlerinage, choisir notre place auprès des dames ou du cardinal dominicain, près des mules de celles-ci, où à la portière de celui-là.

Le plus beau carrosse étant sans contredit celui du seigneur Pandolfi, chargé de prêcher les indulgences et de les faire prêcher à Wittenberg en Saxe, nous suivrons quelque temps son carrosse, et nous nous amuserons comme des enfants à estimer combien il y a d'or en feuilles et d'or en bosse dans ces anges qui en flanquent les quatre coins, dans ces roues qu'on devrait serrer dans le carrosse au lieu de les laisser dehors exposées à la poussière.

Signor Pandolfi ne serait pas de notre avis. Rien n'est trop beau, semble-t-il dire, pour un homme qui va représenter Dieu en Allemagne une fois par an, de peur que les bons Allemands ne l'oublient. Si, pour représenter Dieu, il faut être replet, avoir trois mentons, pas de cou, se balancer dans un carrosse de velours, signor Pandolfi représente admirablement Dieu.

Le Dieu dort déjà. De sa bouche relevée par un coin s'échappe ce bruit sonore que sur la terre on appelle ronflement. Dieu ronfle, et cela tandis qu'un dominicain lui fait la lecture, et qu'un franciscain chasse les mouches de son front. L'adresse du dominicain est de lire si bien que le bruit ne soit ni trop fort pour éveiller monseigneur, ni trop faible pour qu'il ne l'entende pas absolument : le mérite de la sainte lecture serait perdu. L'adresse du franciscain est d'expulser les mouches sans faire trop de vent au front du cardinal. Ils paraissent exceller dans l'art de vaincre ces difficultés.

Les matines sonnèrent, et sur toute la ligne un chant s'élevant se prolongea d'abord en rayon harmonieux d'un bout du pèlerinage à l'autre bout. Ce premier élan d'enthousiasme qu'ont toujours les masses, soit qu'elles prient ou qu'elles blasphèment, étant passé, la prière dégénéra en conversation, la conversation en plaisanteries, en sorte que la tête de la procession priaient, tandis que le milieu et la fin riaient.

Le soir, on ne vit plus Rome, et le lendemain on entra dans les Apennins, tout ondoyants de châtaigniers à leur base, de mélèzes sur leur versant, et de lauriers sur leur sommet, comme un casque. C'eût été un beau spectacle de suivre du regard, et du haut d'une crête, dans le fond de la vallée, cette ondulation d'hommes, de femmes, de chariots, cette coulèuvre aux mille anneaux paresseux, qui glisse sur un sol verdoyant, disparaît au détour d'une montagne pour luire plus loin, pour s'arrondir en boule au bord de chaque fleuve qui l'arrête.

Les fleuves ne les arrêtent pas longtemps. Des bateaux sont lancés au-devant des pèlerins dès qu'on les aperçoit de l'autre bord.

Ils traversent ainsi tous les états du duc d'Urbain, rencontrant parfois sur la route des groupes poudreux de marchands d'Ancône et de la Dalmatie qui s'acheminent à pied vers la foire de Sinigaglia, et qui s'arrêtent pour s'agenouiller devant la pieuse ambassade. Elle leur jette une bénédiction en passant; puis on se quitte, les marchands se moquant des bénédictions, les prêtres de la crédulité des marchands.

Et quand ils approchent des villes du riche duché de Ferrare, les cloches en vermeil sonnent; sur leur chemin des fleurs sont semées. Au bruit de la musique et du canon, le clergé se porte au-devant d'eux; le peuple monte sur les remparts; le duc leur fait ouvrir les portes.

Joyeuse contrée! On ne sait dire quelle est la plus folle et la plus contente, de l'Italie qui part ou de celle qui reste, de celle qui, en habits de fête, traverse les villes, ou de celle qui, en habits de carnaval, demande des indulgences. Chez l'une et chez l'autre, même expansion, même exubérance de vie. Mais voici la mer, l'Adriatique, et l'on se sépare; par là ceux qui vont en Espagne, par là ceux qui vont en Grèce. La puissante république de Venise met au service des pèlerins ses vaisseaux à la poupe élevée, aux longues antennes.

Voici le chemin de ceux qui se dirigent vers l'Allemagne. Le Pô l'indique. Ils saluent Mantoue, la ville du poète, avant de se reposer au bord du lac de Côme. Après en avoir béni les eaux et mangé les truites, ils traversent Chiavenna, qui regarde avec amour Coire: Coire et Chiavenna, deux sœurs, l'une italienne, qui a pour miroir le lac de Côme; l'autre allemande,

qui baigne ses pieds dans le Rhin : à droite leur père, le vieux Tyrol ; à gauche leur mère, la Suisse.

De Coire à Bâle, on se rendait par le Rhin, et de cette dernière ville partait depuis le *xiv<sup>e</sup>* siècle la navigation commerciale entre l'Italie et l'Allemagne. La barque de saint Pierre s'attache à la remorque des bateliers de l'Alsace, dont les villes tenaient des empereurs le droit d'étape, c'est-à-dire le privilège de faire remonter le fleuve aux marchandises, et elle aperçoit bientôt comme une flèche lancée par la corde frémissante du Rhin, la cathédrale de Strasbourg.

Plus d'Italie désormais, plus d'orangers en pleine terre, plus de vignes qui festonnent les arbres comme une dentelle de verdure ; plus d'églises peintes au dehors, mais des chênes et des cathédrales sombres sous des chênes ; plus de vie à l'abandon, mais des paroles dures et sèches de marchands. L'orange n'est plus un fruit ici, c'est une marchandise ; elle monte ou descend le fleuve dans des caisses timbrées du chiffre de l'archevêque de Spire ; le parfum, exilé de la patrie des fleurs, de Florence et de Naples, vogue vers les bains de Bade dans des vases qui ont couru tous les marchés anséatiques et passé sous le nez des bourgeois de la Vistule. Et partout des droits à payer : à la ville qui ouvre ses vieilles portes ferrées, à l'abbé qui soulève son écluse, au seigneur de la Marche qui vous attend au carrefour ; droit au comte qui n'abaisse son pont-levis qu'à condition de péage ; et ce droit, c'est de l'argent ou une soumission ; c'est tantôt la résidence forcée d'un jour, tantôt le passage prompt d'une heure. Est-ce là l'Italie ouverte à tous comme son ciel, l'Italie facile, hospitalière, et qui n'a rien à elle, qui se laisse entourer par la taille comme une belle fille pauvre ? Cette ville vous plaît, restez-y ; ce fruit vous attire, cueillez-le ; sa religion vous charme, prenez-la. Combien ? Rien. Dites-lui seulement qu'elle est la première entre toutes les nations du monde, que toutes les autres sont barbares.

Un peu avant Spire, la croisade clot sa navigation rhénane et prend terre en pays d'Allemagne ; elle se tourne vers l'est, comptant déjà deux mois de voyage depuis Rome. Comme au sortir de Rome, nous la voyons reprendre l'ordre de sa marche, sauf pourtant l'éclat extérieur qui la signalait. Enveloppé dans de chaudes pelisses, quoique la saison ne soit pas avancée, le

pèlerinage s'enfonce dans le cœur des montagnes du Wurtemberg, au sommet desquelles les chênes commencent à rougir.

Au bout de quelques jours, les sapins de la forêt Noire arrondirent leurs voûtes sur nos voyageurs, qui, par précaution, s'adjoignirent des compagnies de marchands appelés par leur commerce à Nuremberg et à Augsbourg, villes célèbres, celle-ci par ses joailleries, son verre et ses glaces, celle-là par sa quincaillerie, ses cartes, sa fonte de cloches, et surtout par cette foule de joujoux si chers au premier âge.

Ils avaient pénétré fort avant dans la forêt, quand ils furent frappés un matin, au lever du soleil, du spectacle que leur présenta une petite ville, bâtie ou plutôt plantée au revers d'une colline. Une partie de cette ville brûlait, et les habitants, au lieu de s'occuper à éteindre l'incendie, fuyaient du côté opposé. Leurs cris arrivèrent jusqu'aux pèlerins, qui s'arrêtèrent pour connaître la cause et le dénoûment de cette catastrophe. Le feu augmentait toujours, les cris aussi; sur les places que la flamme en passant avait noircies, on distinguait des groupes de femmes et d'enfants qui levaient les bras au ciel.

La longue file des pèlerins jalonnait la route et contemplait en silence cette scène de désolation. Heureux d'un aussi précieux incident, les ennuyés du voyage, ceux que nous avons dépeints attachés à la suite de la mission sainte, comme de la poussière et de la boue s'attachent à la queue d'un cheval, ceux-là s'assirent au bord des fossés et regardèrent. Les indifférents passèrent dédaigneusement la tête à la portière de leurs carrosses. Pandolfi risqua un œil pour voir, tandis que l'autre sommeillait encore. Un cavalier, qui ne semblait pas appartenir à la caravane, était isolé sur un tertre. A cheval, près de lui, deux domestiques étaient attentifs à ses ordres, et tous deux, tantôt ensemble, tantôt séparément, couraient au galop vers la ville en flammes et en revenaient. Ce cavalier était immobile. L'air clair et pur du matin bordait les contours de ses épaules d'un filet rose, et permettait de distinguer la couleur de son manteau qui était brun.

Enfin les habitants descendirent en poussant des gémissements affreux; ils étaient au moins à deux mille.



Arrivés au pied de la butte qu'occupait le cavalier, ils se séparèrent en deux bandes. Au-dessus de leurs têtes, ce cavalier et ses deux écuyers laissèrent tomber des pièces d'argent.

Et quand ils furent au bord de la route, on vit qu'ils avaient à peine des vêtements pour se couvrir, par la rude saison où l'on entrait; ils faisaient pitié, les enfants par leurs petits visages maigres, leurs mères et leurs sœurs par la tristesse sauvage de leurs fronts ridés avant le temps, les pères par leurs barbes blanches sans vieillesse. Combien devaient souffrir ces pauvres gens en voyant anéantir leur dernier asile, le chaume sous lequel ils étaient nés! Ce qu'ils souffraient, ils l'exprimaient dans l'espèce d'adieu mélancolique, moitié chant, moitié plainte, qui leur échappait.

En passant, les paysans s'arrêtèrent pour baiser les éperons d'Ulrich Eberstein, le jeune seigneur allemand monté sur le tertre.

— Vous n'avez donc plus voulu habiter cette ville? disait avec cordialité Ulrich aux vieillards.

— Nous suivons nos enfants, répondaient en tremblant les vieillards.

— Et vous, demandait-il aux hommes mûrs, pourquoi entraînez-vous vos pères au loin?

— Pourquoi? mais on nous chasse. Vous ne voyez donc pas cette flamme?

— Que ne l'éteignez-vous?

— L'éteindre? On a tiré sur ceux qui l'ont tenté, et brisé sur la tête de nos femmes les vases d'eau qu'elles apportaient; notre seigneur l'a ainsi ordonné.

— Vous lui avez peut-être désobéi?

— Désobéi? — Et c'était à qui de ces mille voix répondrait: Il nous a ordonné d'abord de le suivre à la guerre, dure guerre! — J'ai fait la guerre dix ans; moi quinze ans! interrompaient des voix.

Beaucoup, en effet, n'avaient qu'un bras et traînaient un tronçon de jambe.

— Au retour de la guerre, il nous a transformés en chiens et en chevaux, de soldats que nous étions. Redoutable chasseur qui ne nous laissait pas plus que des sangliers dans leurs bauges!

— Oui ! oui ! murmuraient amèrement les exilés qui avaient mis leur colère dans la bouche de ceux qui avaient l'énergie de se plaindre. Aboyer ! aboyer depuis le matin ! aboyer dans les fentes de rochers , entre les épines ! aboyer aux animaux !

Et ils imitaient en pleurant les longs hurlements des chiens ; c'était triste et bouffon.

D'autres reprenaient , toujours en lançant des regards de douleur vers la ville qui s'abîmait dans la fumée :

— Avec le pauvre cuivre que nous avons gagné en laissant nos ongles dans le bois , nous devons fournir la table du seigneur , de poissons , d'œufs , de miel et de chanvre.

Le jeune comte leva ses yeux bleus vers le ciel.

— C'est parce que le chanvre ayant manqué cette année , nous n'en avons pas acquitté la contribution voulue , que les lansquenets attachés à la maison du seigneur nous ont d'abord menacés de nous battre , ce qu'ils ont fait ; puis d'incendier notre ville , et ils ont tenu parole. Voyez.

Une femme dont la peur avait hâté le terme de l'enfantement se tordait sur un brancard à peine couvert par un peu de paille. Elle était violette de douleur et de froid.

Ulrich jeta son riche manteau sur elle.

Et la ville brûlait toujours.

— Et que ferez-vous ailleurs ? demandait le jeune comte aux plus capables de l'entendre.

— Nous travaillerons pour qui voudra , nous nous vendrons à qui nous voudra. Voici nos bras et nos instruments.

Ils emportaient en effet avec eux leurs faux , leurs bêches , leurs charrues , leurs couteaux , malheureux outils qui ne leur avaient pas assuré l'existence.

— Mais où allez-vous donc ?

— Partout où ne sera pas l'Allemagne.

— Où vous arrêterez-vous , enfin ?

— En Suisse ! en Suisse ! — Et les vieillards , comme une prière antique , les enfants , comme une leçon longtemps répétée à leur coucher , les femmes en passant le bras autour du cou de leurs maris , les jeunes filles en tendant leurs mains à leurs amants , répétèrent : En Suisse ! en Suisse !

Et les incendiés se dirigèrent vers la grande route de la forêt , et on pu voir distinctement alors que chacun d'eux em-

portait, outre ses instruments, ses dieux domestiques, un vase de terre bleu, un four en terre, et un de ces baquets où les habitants de la forêt ramolissent le bois dans lequel ils taillent ces mannequins grotesques dont les foires de l'Europe s'enrichissent.

Et lorsque les exilés furent arrivés à un angle tournant de la route, au moment de ne plus voir leur ville, ils se placèrent de front, puis se jetèrent à genoux la face contre terre, comme s'ils venaient d'inhumer leur aïeule. Chacun d'eux prit ensuite une poignée de terre, un peu de terre de la patrie, la mit dans un petit sac, posa le sac sur son cœur, se retourna vers son compagnon, et lui dit, en lui faisant baiser la semelle de son soulier : « *Frère, le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.* »

Et une dernière fois on entendit, mais d'un ton qui alla toujours en décroissant : En Suisse ! en Suisse ! Et une ville et une population n'existaient plus en Allemagne. Ulrich passa au galop au front des pèlerins, et s'enfonça dans la forêt ; les pieux voyageurs reprirent leur marche, diversement émus de l'accident qui l'avait retardée.

Trois jours après, ils étaient dans la très-commerçante cité de Nuremberg, dont c'était la foire ; Nuremberg, rendez-vous de tous les facteurs du Nord et du Midi, marché de l'univers. Des marchands de safran d'Aquilée traitaient avec des vendeurs d'ambre de l'ordre teutonique. De blonds Suédois échangeaient des tonneaux d'œufs de poissons contre des tissus de l'Orient ; et sous des échoppes de planches étaient empilées les toiles d'Augsbourg ; Bruges étalait plus loin ses belles armures. Mais l'honneur de cette foire, c'étaient des milliers de boutiques pleines de cartes à jouer et de joujoux de bois, industrie nourricière du duché de Nuremberg. Une odeur de forêt s'échappait de ces meubles de bois, qui étaient encore chênes et sapins, il n'y avait pas un an. La forêt Noire était convertie en fourchettes. Sauvages dans leurs huttes, ces bûcherons devenaient, par le frottement du commerce, graduellement des hommes. Par leurs poupées, ils préludaient à une demi-civilisation.

Pandolfi entra chez un marchand de pelleteries du nom de Tobias Schwarzfuschs, ce qu'apprenait surabondamment son enseigne, où l'on voyait un renard noir.

Tobias Schwarzfuschs s'empessa d'offrir au cardinal ses plus somptueuses fourrures, depuis la peau du lion d'Éthiopie jusqu'à celle du rat.

— Choisissez, dit-il.

Ayant désigné une fourrure, le cardinal en demanda le prix au marchand. Ce prix fut trouvé exorbitant par Pandolfi, qui s'écria : — Tu nous sur fais, marchand ! Tu vas me la donner pour le quart.

— Vous ne l'aurez pas pour le quart, monseigneur.

— Je te ferai pendre.

— Je suis bourgeois anséatique ; on ne nous pend plus sans nous juger.

— Je te ferai fouetter.

— Il n'y a qu'un homme qui puisse me faire fouetter, c'est l'Empereur ; et il ne le voudrait pas, car j'ai payé à la chancellerie le droit d'acheter des peaux, de les vendre, d'en disposer sur toute la surface du saint empire, comme je l'entendrai. Je suis bourgeois de l'anse libre ; enseigne : *Au Renard noir, Tobias Schwarzfuschs*.

Pandolfi paya en grommelant au fond du cœur, irrité de ce que les empereurs avaient la faiblesse de permettre à des marchands de vendre des peaux de renard à tel prix qui leur plaisait, sans les pendre ni les fouetter.

D'autres contrariétés affectèrent nos pèlerins. Obligés de laisser les chevaux à la porte de Nuremberg par suite d'un privilège local, ils se montrèrent à pied dans la ville, ce qui leur ôta beaucoup de dignité au milieu de ces marchands.

Ils partirent au plus vite, car depuis deux mois ils étaient en voyage, et la prédication des indulgences devait s'ouvrir dans moins de vingt-cinq jours à Wittemberg, temps extrêmement limité pour s'y rendre. Ils tournèrent au nord vers Bamberg, laissant Bayreuth à droite. De Bamberg à Plauen, et de Plauen à Leipsig, leur course fut rapide. Enfin ils entrèrent dans la ville de Wittemberg avec toutes les cérémonies d'usage, après avoir mis environ trois mois à franchir la distance qui la sépare de Rome, d'où nous les avons vus partir.

Pandolfi et sa maison prirent possession, au nom du pontife, du palais qui leur était affecté pendant leur résidence ; les

armes du pape furent placées à la porte ; le drapeau des États Romains flotta.

## II.

— Place ! place à monseigneur le cardinal Pandolfi ! criaient des hommes d'armes en écartant la foule avec leurs pertuisanes. Place ! place à monseigneur le cardinal.

En ce moment les principales rues de Wittemberg s'emplissaient, regorgaient de curieux et d'un bien plus grand nombre de curieuses, qui se ruaient sur le passage de monseigneur Pandolfi, afin de voir s'il n'avait rien perdu de son embonpoint de l'an passé.

Monseigneur n'avait rien perdu.

La maladie et les chagrins avaient respecté cet assemblage de toutes les félicités matérielles de ce bas monde. Le nez du légat, qui n'avait jamais dû porter une ombre très-prolongée sur son visage, et qui avait disparu graduellement à mesure que les joues avaient subi un notable renflement, était, à l'époque où nous sommes, novembre 1517, presque nul, aussi nul que le menton de monseigneur effacé dans le tablier de chair qui descendait comme les degrés d'une cathédrale de sa bouche à son cou, ou aussi nul, si l'on préfère, que ses oreilles entièrement perdues derrière cet amas de graisse envahissante. Restaient la bouche spirituellement tracée, et les yeux noirs et finement moqueurs, ils avaient conservé leur astuce italienne, malgré l'épaisseur de la charpente au fond de laquelle ils avaient été percés. L'ours portait le renard. Des cheveux que toute la sévérité ecclésiastique n'avait pu soumettre, bouclaient, en grisonnant un peu dans leurs reflets, sur un front dont l'unique splendeur appartenait aux effets de l'âge : l'âge l'avait élargi en le dégarnissant. Bref, monseigneur avait une tête et pas de visage, et si la comparaison n'était pas une impiété, nous aurions plus tôt fait de dire que le légat de Rome, monseigneur Pandolfi, n'était autre que le vieux Silène en soutane et en rabat.

Escorté de ses gardes, suivi et accompagné de plusieurs

moines dominicains , il cherchait dans le peuple les marques d'obéissance et de respect , qu'il avait coutume de rencontrer dans la bonne ville de Wittemberg. Il en eût été d'autant plus flatté , que sa présence à Wittemberg était nécessitée par de plus fortes exigences fiscales que les précédentes années. Au fond , sans qu'il l'eût jamais osé avouer au saint-père , la générosité des fidèles allemands commençait sensiblement à se lasser. Cette observation lui était purement personnelle ; il la devait au calcul exact du produit des indulgences basé sur des rapports comparatifs. Par entiers et par fractions , il possédait le chiffre religieux du pays. Voilà pourquoi il ne se dissimulait pas sa crainte de ramasser moins d'argent que de coutume, s'il y avait moins de foi en réalité.

Cependant ce doute n'était qu'un doute. Il comptait puissamment sur les sermons qu'il avait préparés à loisir et à l'ombre d'un parasol , sur sa bonne mule romaine ; il espérait aussi beaucoup de trois beaux confesseurs dominicains chargés de prêcher en sous-œuvre les indulgences à Wittemberg. De temps en temps il s'arrêtait pour les considérer , comme ferait un général d'armée de ses meilleures pièces d'artillerie , et il était content, c'étaient des moines de siège. D'ailleurs , monseigneur avait pour lui les clefs du paradis et de l'enfer nouées à sa ceinture. Cette réflexion le faisait se prendre lui-même en pitié, lorsqu'une sottise appréhension lui suggérait humainement des doutes sur le succès de sa mission.

Causant ainsi avec lui-même , seule manière de raisonner où les prêtres de cette époque fussent d'accord entre eux , monseigneur parvint , ni trop satisfait , ni trop mécontent , à la porte de la cathédrale. Si sur son passage les acclamations n'avaient pas été très-vives , elles avaient été plus concentrées, et l'énergie dans beaucoup de cas prouve plus que l'unanimité. C'est la morale des rois, trois mois après leur avènement.

D'autres églises, ou pour nous exprimer mieux toutes les églises de Wittemberg, s'emplissaient également de fidèles et de gens de la campagne venus exprès pour entendre prêcher les indulgences. Les prédications étaient d'ailleurs autant un spectacle pour l'esprit qu'une édification pour le cœur ; et ce spectacle était un genre de jouissance plus intelligent cent

fois, que celui qu'on court chercher dans nos théâtres ; car , pour juger du mérite d'un sermon, de l'éloquence d'un prédicateur, il fallait quelques études préparatoires, de l'attention et du jugement, deux qualités dont se passent au besoin nos spectateurs, qui se bornent à entendre.

Parmi les églises où chacun courait selon ses prédilections, son domicile ou son patron, la plus encombrée était, sans comparaison (il est vrai que monseigneur l'électeur et sa ducale épouse allaient s'y rendre), après la cathédrale cédée ce jour-là par politesse aux dominicains, l'église des Augustins, où le supérieur, le père Staupitz, était attendu.

Monseigneur le légat Pandolfi monta lentement en chaire, et s'assit dans un fauteuil entre deux de ses trois moines, lesquels, par déférence, ne prirent place que sur des tabourets en velours. Le premier était chargé de fournir des pastilles pectorales à monseigneur, l'autre des arguments ; et quand il arrivait à monseigneur de se tromper, de puiser deux fois à la même source, il restait court ou la bouche pleine.

Le menton appuyé sur le bord de la chaire, comme s'il eût été abîmé dans la plus extatique méditation, il supputait horizontalement, de même qu'un pirate au lever du soleil visite du regard la surface de la mer qu'il se propose d'écumer, il évaluait par têtes groupées à ses pieds le contingent probable des indulgences. Sans dévier de leur attitude, ses moines et lui communiquaient leurs observations.

— Vous qui avez la vue bonne, leur disait-il, entrent-ils en foule, les Wittembergeois ?

Le moine aux pastilles répondait : — Non, monseigneur.

Mais, pour ne pas trop attrister le vieux légat, le moine aux arguments ajoutait incontinent : — Monseigneur, le péché ne se mesure pas à l'homme : il y a foule de péchés, croyez-moi.

— Dieu vous entende ! Nous aurons à prodiguer notre miséricorde.

Le moine aux pastilles continuait : — L'an passé, monseigneur, vous avez été trop cher.

— C'est trop rigoureux que vous voulez dire, mon frère ? interrompit le moine aux arguments.

— Trop rigoureux, soit ; en mettant à un prix trop

élevé le bénéfice du pardon , on a perdu beaucoup d'indulgences.

— Oui , vous avez raison , répondait le légat , qui priait en calculant et qui calculait en priant ; il vaut mieux admettre cent pécheurs que d'en perdre un seul.

Ainsi arrêté dans son plan de conduite , monseigneur semblait dire : Y a-t-il , bonnes gens , beaucoup d'adultères parmi vous ? Je répons des voleurs et des impies ; mais les adultères sont-ils nombreux ? — Et mentalement , comme l'avare qui , en marchant , additionne sans fin , avec ses lèvres et avec ses doigts , l'intérêt de l'intérêt de son argent , il murmurait : Oh ! certainement il y a beaucoup d'adultères en Allemagne. Il n'y a plus que cela partout , et puis qui ne l'est pas , adultère ? L'Évangile n'a-t-il pas dit qu'il est déjà coupable d'adultère , celui qui regarde d'un œil d'envie la femme d'autrui ? Oui ! regardez-vous bien adultères ! Mais ils sont tous adultères , Dieu me pardonne , dans ce pays.

Nous imiterons le peuple de Wittemberg ; sans nous arrêter plus longtemps à l'église des dominicains , et afin de varier les amusements de notre soirée , nous suivrons la foule de sermon en sermon , écoutant ce qu'on dit de Dieu au-dedans , ce qu'on pense des prêtres au-dehors.

La place de l'église des Augustins offrait un coup d'œil singulier. Elle était en grande partie couverte de paysans , pauvrement vêtus , nu-jambes , chaussés de sabots bourrés de paille pour combler la différence entre le pied trop petit et le sabot trop large. Il faisait déjà froid , et leurs nez étaient bleus , leurs mains aussi ; avec cela ils s'amusaient , ils étaient venus tout exprès à Wittemberg. La Toussaint et les prédications étaient deux plaisirs auxquels ils n'avaient pas résisté. C'étaient de véritables ours descendus de leurs arbres , sortis de leurs tanières ; et leurs femelles et leurs oursons les avaient suivis , qui broyant un pain dur , qui buvant de la bière dans un pot , tous croassant , glapissant , hurlant de joie , si venait à passer un cheval dont le galop les couvrait de boue , ou des soldats qui leur donnaient des coups de bois de lance dans le dos. Tout cela les réchauffait , les divertissait , les réjouissait : longtemps ils se souviendraient de la fameuse fête de tous les saints dans la magnifique ville de Wittemberg.



— Baer ! as-tu vu ce seigneur ? Il est doré comme un calice.

— Je le connais beaucoup, moi, ce seigneur, répondit Baer avec fierté.

— Thor, entends-tu ? Baer qui connaît ce seigneur !

— Pourquoi non, puisque je lui appartiens ? riposta Baer avec suffisance.

— Toi !

— Sans doute, — et si bien qu'il a donné six chiens danois pour m'avoir.

— Ohé ! les autres. — Baer qui croit valoir six chiens danois ; dis donc six pourceaux.

— Par ma cognée de fer ! est-ce que je ne vâux pas six chiens, peut-être.

Et Baer se disposait à prouver à son jaloux antagoniste que s'il ne valait pas six chiens, il en égalait un au moins par les dents ; lorsque des amis les séparèrent. On fit à Baer l'honneur de supposer qu'il valait six chiens danois.

Tous pourtant n'affichaient pas comme Baer le même amour-propre pour la servitude. Il y a de mauvais sujets partout. Ceux-là murmuraient quand parfois quelque baron connu d'eux traversait la place pour se rendre à l'église.

— Celui-ci est bon, il permet à ses vassaux de sortir deux fois dans leur vie : la première, lorsqu'ils viennent au monde ; la seconde, lorsqu'on les porte au cimetière.

Et des dents blanches claquaient de rire et de froid ; des mains bleues, engourdies, se frottaient l'une contre l'autre, en signe de plaisir.

— Mais si ton baron est bon, reprenait un autre, l'abbé qui passe là-bas, et qui retrousse sa robe comme un corbeau empétre dans une mare, est encore meilleur.

— Pas possible !

— Vrai. Un de ses bûcherons s'étant pendu de désespoir, après avoir communiqué son projet à un fauconnier, le fauconnier a été pendu à la même branche pour n'avoir pas empêché le bûcheron. C'est très-généreux de la part de M. l'abbé : il n'aurait perdu qu'un serf, et il en perd deux pour l'exemple.

— De quoi ris-tu donc, Fuschs ?

— Je ris de me voir porté là-bas sur les épaules du graf qui vient vers nous.

— Comment sur les épaules du graf?

— Mais, oui, la superbe peau de renard qui lui descend sur les épaules est ma propre peau, puisque je m'appelle Fuschs.

En allemand il y a calembourg, *fuschs* signifie renard. — Donc j'aurai, pauvre Fuschs, la plus belle place dans l'église.

— Bien, très-bien; moi donc, qui me nomme Hammel, en ma qualité de mouton, j'entrerai aussi dans l'église dans la doublure de son pourpoint.

— Et moi qui m'appelle Kalb (veau), je passerai avec monseigneur sous la semelle de son soulier.

Leur sauvage contentement redoublait à ces gentillesses de leur esprit, à ces jeux de mots sur leurs noms de bêtes, car les serfs allemands n'en portaient pas d'autres. De plus en plus pressés, on eût juré, à leurs longs échalas de jambes plantés dans la boue et à leurs figures violettes, un champ d'asperges.

— Et toi, de quoi ris-tu, Claus Pfeiffer?

— Je ne ris pas, j'ai faim.

— Belle découverte! Ton grand-père en disait autant. Si tu n'as pas d'autres douleurs...

— J'en ai d'autres.

Claus Pfeiffer se tut; il continua à siffler et à regarder le ciel d'un œil vert où se balançait une larme glacée. Sa haute taille, il avait six pieds, paraissait encore plus longue par son effrayante maigreur; mais on reconnaissait pourtant une constitution de fer dans Claus. La misère était sa maladie: gros os, large poitrine, mains épaisses, tout ce qui caractérise la force, il l'avait. Ses cheveux étaient rouges, ses favoris et sa barbe étaient de la même couleur ardente. Deux dents de face qui lui manquaient, par suite d'un coup de bâton ferré qu'il avait reçu du régisseur de la propriété où il était serf, lui faisaient l'aspect horrible; et pourtant Claus, malgré ses cheveux rouges, ses yeux verts, sa peau tigrée de rousseurs, n'était pas absolument laid. Si sa bouche s'effilait un peu en bec de canard, ou en anche de flûte, cette imperfection n'était pas natu-

relle ; Claus la devait , comme son nom de Pfeiffer (siffleur) , à l'impitoyable charge , à l'odieuse fonction qu'il remplissait : sa tâche , à lui , géant , homme de fer , aux côtes de chêne , était d'apprendre à siffler aux petits oiseaux pour qu'ils en attirassent d'autres. Claus sifflait depuis six heures du matin jusqu'à minuit , il sifflait depuis trente-cinq ans ; gai ou triste , repu ou affamé , il lui fallait siffler. Cette tâche unique , fixe , perpétuelle , l'avait hébété au point qu'il ne pouvait presque plus parler sans siffler. Cette vie d'oiseau imposée à ce colosse devait être un affreux supplice.

Claus était venu sans doute à Wittemberg par la même cause qui chasse une pierre dans la vallée ; elle est poussée par une autre pierre. S'il avait un but plus arrêté , nous ne le connaissons pas encore.

Il avait répondu , lorsqu'il avait été interrogé : J'ai faim , je ne ris pas. Et il avait repris son sifflement. La cloche sonna , et la foule se précipita vers l'église des Augustins.

A la faveur du demi-jour qui luit sous les nefs et qui disparaît graduellement devant la clarté jaune et odorante des lumières , les dames de Wittemberg choisissent , sans embarras pour leur timidité , les places les plus convenables à leurs toilettes et à leur piété. Celles de la noblesse sont rangées en cercle et avec la symétrie de l'étiquette allemande , la plus sévère du monde , au pied de la chaire , en face de laquelle deux fauteuils rouges surmontés de deux écussons , celui de l'électeur et celui de sa femme , sont isolés.

Le premier rang est occupé par les barons , costumés avec magnificence , portant leur souveraineté sur leurs visages , et s'appuyant sur leur épée comme sur leur droit : des lions au repos. Pieux et forts , visitant Dieu dans son sanctuaire comme un chef militaire sous sa tente , tout armés , ils sont gênés , hommes de fer qu'ils sont , dans la collerette d'apparat aux tuyaux triples et droits , dans le pourpoint de soie bariolée , lardé de taillades par où s'échappe en écume de savon la toile blanche ou la dentelle , parure de femme sur laquelle du haut de leur barbe ils laissent tomber leur mépris. Quelque peu de la dureté du barbare lutte encore dans leurs traits avec la soumission du chrétien. Ils portent la croix , mais la croix tient à leur épée ; c'en est la poignée.

Autre souveraineté dont ils sont fiers, l'autorité paternelle est là toute vivante avec eux : derrière leurs fauteuils, debouts, attentifs, respectueux, quel que soit leur âge, leurs fils sont rangés. Touchante et grave hiérarchie ! souvent le père, vieillard, a un vieillard derrière lui. Tout est là dans un ordre simple et parfait : Dieu, qui est l'autorité, le prince qui est le pouvoir, les barons qui sont la force, leurs fils pour la perpétuer.

Parmi ces barons, celui qui est immédiatement placé derrière le fauteuil de l'électeur porte un nom célèbre dans les guerres, un nom respecté à la cour, mais redouté de ses vassaux. Le baron Eberhard Eberstein, chancelier de l'électeur Frédéric, est un fragment du roc féodal, cette masse de granit écroulée. Sa longue barbe encore blonde descend sur sa poitrine, et termine une figure solennelle, non par l'âge, mais par la majesté du caractère, par l'absence des petites passions, par le calme et l'équilibre des traits. Blonds comme sa barbe, ses cheveux se confondent avec elle et font ressembler cette puissante tête, le long de laquelle coule cette double chevelure, à ces allégories qu'emploient les sculpteurs pour représenter les fleuves. On dirait le Danube. Ses yeux bleus ont l'éclat de la jeunesse, il ne manque qu'une couronne de fer à ce front souverain.

Ulrich et son frère se tiennent aux deux côtés du fauteuil de leur père Éberhard, et ressemblent, par leur beauté, leurs grâces et leur attitude respectueuse, à ces supports qui entourent l'écusson des grandes familles, à ces anges qui encadrent un fond rouge où passe un lion. Derrière la chaire et dans la longueur des contre-nefs, des bancs destinés aux élèves des différentes écoles de Wittemberg s'élèvent en amphithéâtre. Là s'assiéront les disciples subtils en théologie, les spadassins de la logique, tous juges impitoyables de leurs confrères, beaux esprits qui cumulent en eux l'orgueil d'acteurs et d'auteurs. Déjà quelques-uns apparaissent dans l'ombre et se recueillent en attendant l'heure de ce saint spectacle. Les bancs ne se garnissent que peu à peu.

Ce qu'on venait chercher d'émotions savantes, de difficultés vaincues dans l'art si prestigieux de convaincre, de nouveauté dans le langage, émoussait sans doute la franchise du senti-

ment pieux qui aurait dû dominer ; mais si l'on s'écartait de la religion à cause de la science, on s'éloignait ailleurs aussi de la science à cause de la religion ; en faisant un pas de chaque côté, on croyait rester à la même place. Ceci est vrai en mécanique.

L'église était presque illuminée. On n'attendait plus que le père Staupitz, supérieur du couvent des Augustins, chargé par l'électeur de prêcher le carême, et l'électeur et son épouse. Il était même séant et d'usage que le prédicateur ne fût pas le dernier à se faire attendre, car la cour n'attend jamais.

La patience allemande est longue ; le prédicateur augustin fut plus long que la patience : il y eut des murmures.

On annonça monseigneur l'électeur de Saxe, prince de Wittemberg. L'auditoire se leva.

La chaire restait toujours vide.

L'électeur et sa femme s'assirent sur les deux fauteuils brodés à leurs armes.

Dès leur entrée, leur présence avait interdit les conversations particulières et contenu les irritations de l'attente. Elle n'en fut pas moins pénible.

L'électeur Frédéric était revêtu du costume ecclésiastique de sa dignité. Il portait une toque rouge bordée d'hermine, un camail de la même fourrure retombait sur ses épaules, d'où partait sa longue robe ouverte et pourprée, qui laissait voir un étroit collant terminé par une chaussure en crevés.

La toilette de sa femme consistait dans une petite toque légèrement posée au bord de la tête, si au bord que l'immobilité allemande seule était capable de la tenir en équilibre. Cette toque était surmontée d'une plume rouge, rejetant ses barbes sur l'oreille, frivole coiffure d'où descendaient des tresses de cheveux engagés derrière les oreilles. Cette liberté de la tête était un contre-sens avec la lourdeur du reste du costume, qui se composait d'une ample robe de velours, toute guillochée d'or, d'argent, de paillettes d'acier, éblouissante, inflexible, ressemblant par son évasement à une cloche. C'était exactement une cloche, dont la poignée était la tête de l'électrice, dont les anses étaient les bras qui s'arrondissaient sur cet évasement. Les pieds étaient perdus sous la cloche, les mains dans l'immensité des manches, les manches sous le manteau d'hermine. Au luxe près,

toutes les femmes nobles de la Saxe avaient adopté ce costume si peu favorable au développement de la taille et des grâces du maintien.

On comprend ce qu'il y avait de solennel dans ces grandes figures saxonnes, taillées au fond de fauteuils rouges, osant à peine respirer sous le plomb du cérémonial. Froides, uniformément éclairées, silencieuses et blanches, elles étaient comme des statues de cire. Quoique les deux portes de l'église fussent ouvertes, l'air était si doux que la flamme des lumières n'était pas agitée; elle brûlait droite et rouge sous les voûtes.

Depuis l'arrivée de l'électeur, plus d'une heure s'était écoulée, et le prédicateur ne paraissait pas. Une consternation muette se peignait sur les visages.

Enfin un pas retentit, un pas précipité.

Toutes les têtes, excepté celle de l'électeur et de sa femme, se tournent du côté du bruit.

Un augustin, un moine, c'est lui!

Il a pénétré jusqu'au pied de la chaire. Douleur pour les assistants: c'est bien un augustin, un moine; mais ce n'est qu'un simple frère inconnu.

Où va-t-il donc?

Il s'incline respectueusement devant les deux fauteuils, monte en chaire, se signe et dit:

— Mes frères en Jésus-Christ,

Dieu vient de nous enlever notre supérieur; le père Staupitz est mort.

Cri de désespoir dans l'église.

— Cette perte doit être d'autant plus affligeante pour moi, d'autant plus sensible pour vous, que l'ordre m'a choisi pour remplacer, ce soir, le père Staupitz dans la chaire de lumière, de vérité, de justice. Dieu me mortifie avec vous. Oui! on est venu me chercher dans la cendre et dans les larmes pour paraître devant vous qui êtes plus que moi, devant l'électeur qui est plus que vous, devant Dieu qui est plus que notre électeur.

Prions, mes frères en Jésus-Christ, pour que ce Dieu, descendu en moi, m'éclaire et m'illumine; prions!

Le moine tomba à genoux dans la chaire, les mains jointes.

On entendit le creux des coups qu'il portait à sa poitrine. L'électeur avait posé un genou sur le coussin.

Après ce recueillement du moine, et les regrets donnés par la foule à la mémoire du père Staupitz, beaucoup s'éclipsèrent, n'étant pas jaloux d'écouter l'éloquence, peu en faveur, des moines. Ceux qui restèrent le firent par respect pour la cour; et la cour, par déférence pour le peuple, ne s'en alla pas. Ce fut tout profit pour les élèves des écoles, qui, loin de voir un sacrifice dans l'accident dont chacun gémissait, s'estimèrent très-heureux d'avoir à bafouer un moine, au lieu d'un orateur à applaudir; car, augustin, franciscain ou dominicain, tout moine était la bête noire des universités. C'était reconnu, un moine était un âne quant aux oreilles, un bouc pour la luxure, un chien pour la gueuserie, un lézard pour la paresse, un pourceau pour la saleté, une oie pour l'ignorance. Enfin, un moine était le résumé de tous les vices de la création; il entrait dans tous les proverbes comme une comparaison déplaisante: gourmand comme un moine, sale comme un moine. De ces façons de parler peu charitables, nos temps n'ont retenu que: gras comme un moine. La postérité est toujours polie.

Le moine augustin, qui était monté en chaire, ne semblait mériter aucune exception jusqu'ici par la renommée de lumières.

Son front vaste, mais bossué, ce qui n'était alors ni une beauté ni un indice; des sourcils durs, des joues pâtesuses, des yeux incolores, des lèvres pesantes, quelque chose du bœuf qui s'enfle pour mugir dans son nez fort mal planté à la racine et ouvert à la base, dans son cou ramassé, ne lui attirèrent pas d'abord l'indulgence. Il salua et il fut gauche; il allongea le bras pour réclamer l'attention, ce bras fut trouvé court. Bref, la première impression fut fâcheuse. L'orateur avait des miracles à opérer pour faire oublier l'homme. D'une voix basse et à peine entendue il reprit:

— Mes frères en Jésus-Christ,

Le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince. Le très-inconnu et très-pauvre moine qui est devant vous....

— Très-inconnu, c'est vrai, interrompit une voix.

— Merci ! dit tout ! bas l'orateur.

L'électeur le regarda avec bienveillance.

— ... Est le seul qui ne puisse se faire un mérite de se devoir, lui plus ignoré que les sources du Nil, qui a vécu sous le fouet de la discipline, qui a demandé son pain à la porte des heureux. L'effort de sa soumission serait si peu méritoire, qu'il n'ose le faire valoir pour lui ; c'est pour vous, frères !

On continuait toujours à sortir de l'église.

— Frères, — et son œil gris devint bleu, et son visage leva comme la pâte que le feu surprend ; — frères, l'Église universelle, Rome, nous honore chaque année de ses légats qui viennent chez nous recueillir dans leurs bienheureuses mains l'or du repentir, et cet or, vous le savez, rachète vos fautes et vos crimes.

Il y a, dans la manière de poser les questions comme dans la manière de se mettre en garde, bien des choses décisives. Quelques-uns se rassirent.

— Soyez bénie, Rome, vous qui avez cette puissance ! car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

Cet or, que les légats emportent, c'est d'abord le cuivre du tailleur : — vous êtes peut-être tailleurs, quelques-uns ici ? — c'est le cuivre du chaussetier, du fendeur de bois, du carrier, du mineur, j'en vois là-bas près de la porte : métier pénible ! mon père est mineur. Ce cuivre est noir, puant, vilain, gras ; c'est le cuivre du pauvre peuple, il en marque le coin avec sa tête : — dure empreinte !

Ici le moine hocha rudement la tête, imitant le balancier qui tombe.

Ce geste ne fit pas rire.

— Mais enfin cet or représente pour le tailleur une pièce de drap, une paire de bas pour le chaussetier, pour mon père un sac de charbon. Vous voyez que c'est quelque chose. Pourquoi péchez-vous, si vous ne voulez rien donner ?

L'attention de l'auditoire s'établit. L'électrice de Saxe, femme au cœur noble et bienveillant, semblait touchée de la fermeté que prenait de plus en plus le débit du pauvre moine. La plume rouge de sa toque affirmativement balancée marquait son assentiment.



Lui-même s'animait, en voyant qu'on ne sortait plus de l'église.

— Et Rome, poursuivit-il d'une voix plus claire, épure tout. Avec le cuivre elle fait de l'argent et de l'or mieux que Cardan l'alchimiste. L'absolution et une pièce de drap vous délivrent du purgatoire; et si vous devez aller en enfer, le vilain cuivre métamorphosé en or vous tire des griffes de Satan, et vous paraissez devant Dieu l'âme pure et les poches vides. Voilà comment tout s'épure; le cuivre devient or, le criminel honnête homme. Et qui peut cela, si ce n'est Rome? Car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

On se regardait dans l'église; on croyait avoir mal compris. Était-ce de l'ironie? Mais l'ironie est une épée, et il faut une gaine plus déliée que le corps d'un moine pour l'enfermer. Qu'était-ce donc?

— Frères, vous êtes trop chrétiens pour ignorer que les indulgences sont ceci. Les saints ont souffert, Jésus-Christ a beaucoup souffert. Avec le mérite de leurs souffrances, non-seulement ils se sont rachetés de leurs péchés, mais ils vous rachèteront pendant toute l'éternité des vôtres. Ce surplus est immense, infini; vous avez beau en acheter, il en reste toujours. Il y aura des indulgences jusqu'à la fin du monde, ce qui prouve que Dieu dans sa sagesse a prévu que nous serions incorrigibles jusque-là. Donc Rome a le droit de vendre les indulgences, en telle quantité et à tel prix qu'elle l'entend. Jamais le vrai chrétien n'a élevé des doutes sur ce privilège.

Et moi, je l'ai déjà dit, qui suis le plus humble des chrétiens, qui crois aveuglément comme vous, mes frères, je ne viens pas attaquer le mérite des saints, ni leurs œuvres surabondamment saintes et propitiatoires. Je crois que le sang de Jésus-Christ, les souffrances des martyrs, les malheurs de l'Église, ont plus que suffisamment servi à racheter le monde; je crois qu'avec leurs mérites, on rachète bien des fautes et bien des crimes. En cela comme en tout, je suis d'accord avec l'autorité de l'Église, avec l'autorité des conciles, et ce m'est une bien grande consolation, mes frères!...

Mais....

Ici les lèvres de l'orateur pâlirent; sa langue demeura glacée;

il porta rapidement sa main droite sur son épaule gauche comme pour écarter une confiance fatale venue on ne sait d'où. Enfin un effort violent sur lui-même lui rendit la parole. Il continua. La sueur décollait de son front.

On prit cela pour de l'embarras.

— Mais si je crois à la rémission des péchés par le mérite des saints, si j'ai foi au trésor des indulgences, je ne crois pas à leur efficacité appliquées aveuglément. Il faut, pour que leur utilité soit complète, résolutoire, que le repentir soit proche : il faut soi-même s'être délié avant que le prêtre vous ait délié.

Ces dernières paroles, si personnelles au dogme, quoique encore un peu obscures, produisirent un effet décisif sur l'assemblée. Elles démontrèrent que le moine n'allait pas au hasard. Ramenée du dehors, la foule ne trouva plus de places. On se mit à deux sur chaque chaise.

Et le moine acheva sa pensée d'un accent mélancolique et traînant, et par une transition de voix qui émut, parce qu'il était ému :

— Avez-vous quelquefois menti? Moi, j'ai menti. Avez-vous quelquefois trompé? Moi, j'ai trompé. Avez-vous haï, calomnié, volé? Moi, j'ai haï, calomnié, volé. Eh bien, je suis un impie, ou la vérité est que je n'ai trouvé de repos qu'après avoir réparé les torts du mensonge, de la haine, de la calomnie, restitué l'objet volé. J'ai fait ce qu'a dit le prêtre. Oui! j'ai acheté mes indulgences, mais j'avais auparavant rempli les vœux de ma conscience; et, si vous pensez comme moi, frères, il vous aura été bien doux d'acheter les indulgences de Rome à cette même condition, le premier devoir du chrétien étant l'humilité, qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

Ici, quelques applaudissements s'échappèrent de la nef occupée par les étudiants; mais, contenues aussitôt par la présence de l'électeur, leurs mains bruyantes et élevées se turent. On eût dit qu'une nuée d'oiseaux avait traversé l'église. Après, le silence fut plus profond.

— Les indulgences ne sont donc, poursuivit le moine, sans paraître avoir remarqué l'interruption des étudiants, que pour la moitié dans notre pardon, frères en Jésus-Christ; gardons-nous de proscrire l'une ou l'autre de ces deux moitiés. C'est le

poisson que vous pêchez dans l'Elbe : vous l'appellez brochet, très-bien. Si on vous le présente sans tête sur la table, ce n'est plus un brochet, n'est-ce pas ? Si on vous l'apporte sans queue, ce n'est pas non plus un brochet. Il faut qu'il ait tête et queue pour être brochet. N'admettons donc les indulgences que précédées, accompagnées et suivies des bonnes œuvres, autant que vous aimez les brochets.

Cette fois les acclamations, plus difficiles à réprimer parce qu'elles partaient de la porte de l'église, où la populace wittembergeoise était loin de l'électeur, éclatèrent en triples salves et en cris rauques et sauvages. Pêcheurs, paysans, bûcherons, auditoire debout, crépus et armés de bâtons, frappèrent les dalles de leurs sabots, l'air de leurs hurlements : c'était une mare de sangliers endormis ; une pierre était tombée dans la mare. Rejetés de l'église par le trop plein, d'autres paysans, d'autres bûcherons, qui stationnaient sur le parvis, au milieu de la place, aux angles des rues aboutissantes, Baer, Kalb, Hammel, Fuschs, glapirent.

— Qu'a dit le moine ?

— Cela et cela, Claus Pfeiffer.

— Bien ! Un morceau de ton pain, frère, et écoutons.

Claus recommença son petit sifflement.

Et le moine prit un air gracieux et narquois, son débit changea aussi d'allure ; du pas, il alla à l'amble ; il sourit, et l'on sourit. Il n'était donc déjà plus l'homme qui pèse sur la tête de son auditoire ; il l'entraînait au contraire du haut de sa chaire, véritable tour d'éléphant portée par les mille pieds de la foule. Bientôt il ne sentit plus la chaire. Homme, il vit au-dessous de lui des hommes. Ceci l'encouragea à parler de ce ton :

— Monseigneur le légat Pandolfi se porte bien depuis l'an passé. — Avez-vous remarqué ? Les indulgences ont été fructueuses, Dieu merci !

Que prouve cela ? Que Wittemberg renferme beaucoup de pécheurs endurcis. Cela prouve aussi pour moi, qui ne suis pas témoin de beaucoup de bonnes œuvres, que nos Wittembergeois comprennent mal les indulgences, qu'ils appellent brochet la moitié du brochet.

Un éclat de rire de moine, trivial et railleur à la fois, cyni-

que même, jaillit de la bouche de l'orateur; cet éclat de rire fut suivi d'un :

— Nous sommes des imbéciles, Wittembergeois, et je le prouve.

Jamais éloge n'eut le succès de cette injure.

L'électeur semblait sommeiller.

— Vous perdez votre or en croyant sauver vos âmes du démon : pourquoi voulez-vous que Dieu vous tienne compte de ce sacrifice qui n'en est pas un, lorsqu'il n'est pas accompagné du repentir, de la meilleure partie du brochet? Et par curiosité, disons encore, car les bougies sont hautes, et mon prince et son auguste épouse m'écoutent avec attention; — disons encore comment, Wittembergeois, on abuse de votre crédulité; comment Rome vous vend plus cher quel'or le plomb de ses bulles; or avec lequel sont payés: « chanceliers, vice-chanceliers du pape, » régents, prélats, abrégiateurs de la chancellerie, secrétaires » des brevets taxés, préfets de la signature de grâce, dataires, sous- » dataires, préfets des compositions, réviseurs, régistrateurs, » auditeurs, présidents, avocats, procureurs de la fiscalité. »

Revenons à notre imbécillité, frères!

Connaissez-vous le tarif des indulgences, la taxe de la chancellerie sacrée?

Vous ne le connaissez pas? Écoutez donc!

Pour un thaler, on peut tromper son ami;

Pour deux thalers, sa femme;

Pour trois thalers, son frère;

Pour cinq thalers, son père;

Pour huit thalers, sa mère.

Oh! ne vous indignez pas. Nos comptes avec Rome sont longs à régler. Poursuivons.

Pour un ducat, Rome permet qu'on épouse sa commère.

Pour un demi-ducats, l'oncle peut épouser sa belle-sœur : alliance qu'on ne souffre pas même dans les haras.

Pour deux ducats, on épouse qui-l'on veut.

— Oui, riez, mes frères, car :

Pour un Frédéric d'or, Rome permet qu'on assassine un étranger;

Pour dix Frédéric d'or... son frère;

Pour vingt Frédéric... sa mère.

— Mais vous ne riez plus ; riez donc ! riez donc !

La figure du moine était terrible et bouffonne.

— Pour un demi-auguste, on va au paradis à pied.

Ainsi nous irons, pauvres Allemands que nous sommes, tandis que...

Pour un auguste, on y va sur un âne ;

Pour un auguste et demi, sur une mule ;

Pour deux augustes, on s'y rend à cheval ;

Pour quatre augustes, en litière ;

Pour cinq on y a un domestique.

Le reste est si peu à la portée de vos fortunes, mes frères en Jésus-Christ, que je n'en parlerai que par manière de curiosité. Quelle bourse contient ici :

Huit augustes, six ducats et douze fédéricos, somme exigée par Rome, afin d'être digne de s'asseoir à la droite de — Dieu le père ?

Ou la même somme, plus vingt-quatre thalers, pour occuper un siège à la droite de — Dieu le fils ?

Assurément aucune, n'est-ce pas ?

Passons donc sous silence le luxe de joie et de volupté que Rome accorde à quelques heureux de ce monde allant dans l'autre. Ce n'est pas fait pour vous, gourmands !

Silence à tous ! asseyez-vous ! que vos frémissements se fassent.

Je raconte et je n'accuse point. — Point de haine ; ou je descends.

On eût dit, en ce moment, que le moine tenait par les cheveux et secouait l'immense tête de l'auditoire, et qu'après l'avoir élevée jusqu'à la hauteur de son souffle enflammé, il l'avait ensuite rejetée avec colère.

— Pourtant, ajouta-t-il avec une effrayante ironie et un prosaïsme de damné, voyez, c'est votre affaire, combien vous avez dans la poche de quoi commettre de crimes. Fouillez-vous donc. — Puis, avec un ton de pitié enflé d'insolence :

— Des murmures contre le saint-père ! — ah ! ah !

Vous voulez donc que je descende de cette chaire, qu'à cela ne tienne, je descends.

Il s'avança jusqu'aux marches de la chaire, comme s'il eût vraiment eu l'intention de la quitter, plutôt que d'y rester au

prix d'un scandale déchirant pour son âme. Cette évolution fort peu oratoire, grotesque, mais animée, loin de calmer l'effervescence qui bouillonnait dans l'église, ne servit qu'à l'augmenter. D'une voix pathétique, le moine reprit :

— Croyez-vous donc, malheureux, que, si notre saint-père connaissait comme nous le trafic qui se fait en son nom, il ne s'y opposerait pas de toute la candeur divine de son âme.

Un ricanement d'incrédulité ayant accueilli ces dernières paroles, il s'écria avec violence :

— Je vous répète qu'il ne le sait pas. Je me porte garant du saint-père. Pourquoi donc cette rumeur qu'ont soulevée mes paroles? Au nom du ciel, n'attirons pas l'anathème sur nos têtes audacieuses! ne soyons pas impies en luttant contre l'impiété! Respect, adoration, soumission, anéantissement devant le saint-père.

Le moine leva ses deux bras et resta longtemps dans cette posture; il semblait s'offrir en sacrifice pour expier la coupable opinion de tous envers le saint-père.

— Qu'avez-vous donc, Ulrich? dit avec impatience et en se retournant vers son fils le graf Eberstein, vous ne tenez pas en place. Pourquoi cette agitation? Ne croirez-vous pas ce moine, quand il témoigne de son respect pour le saint-père?

Le fils du graf rougit et perdit un peu de contenance; il répondit pourtant :

— Ce n'est pas cela, mon père. Je me suis penché en avant pour m'assurer si ce moine n'est pas celui qui, pendant quelques mois, j'étais bien jeune alors, m'a enseigné les premiers éléments de mes études. Il m'a semblé le reconnaître.

Devenu l'avocat du pape, le moine rendit son rôle plus hardi. Combien laissait-il supposer son ennemi bas à terre pour faire preuve, lui moine, de générosité? sur le ton simple de la conversation, il reprit :

— Monseigneur Pandolfi n'est pas infallible. Lui non plus ne sait pas ce que les moines ses inférieurs se permettent en son nom. Et parmi les moines il y en a d'avidés : tous les dominicains ne sont pas saint Dominique. Un seul peut-être est cause de ces actes de simonie. A celui-là vous ne sacrifierez pas les autres. Il y a plus : vous n'en poursuivrez aucun même mentalement, frères en Jésus-Christ; car celui que vous auriez désigné

à la vengeance serait peut-être le moins coupable, songez-y bien !

Car (et la voix du moine fut prophétique après avoir été tour à tour étouffée, sombre, traînante, triste, peureuse, hardie et triviale), car, si l'on n'avait pas égard à cette distinction qu'il faut bien établir entre la pensée et le bras obscur qui l'exécute, entre l'instrument parfait en lui-même et l'ouvrier maladroit qui s'en sert, on oserait vous dire : il y un homme qui, pour de l'argent, pour de l'or, vend au premier venu des indulgences qui rachètent des crimes aussi noirs que ceux que j'ai déroulés, et vous seriez étonnés. On ajouterait, toujours par la même erreur, qu'avec l'or des rémissions sacrilèges cet homme ne fait pas la guerre aux Turcs ni au Moscovites, et vous vous demanderiez avec effroi ce qu'il en fait. Tout à coup, si la même voix, qui vous instruit si bien, vous déclarait qu'avec cet or on paye des poètes langoureux qui chantent Platon et Ovide, qu'on paye des peintres qui représentent des nudités païennes, qu'on paye des courtisanes qui reçoivent chez elles tous ces peintres, tous ces poètes, tous ces païens ; si elle vous déclarait encore qu'avec cet or on bâtit en ce moment un temple orgueilleux à la religion, plus superbe cent fois que le Panthéon, car il portera le Panthéon en croupe ; que ce temple, Babel moderne, sera dans des proportions aussi effrayantes que sa sœur aînée et maudite ; que chaque pierre de marbre ou de granit sera le rachat d'un sacrilège, d'un péché mortel ; que le fratricide en aura payé la voûte, l'homicide les marches, le parricide les portiques, et peut-être quelque roi coupable de l'assassinat de son peuple, la croix d'or qui terminera ce monument ; alors vous vous écrieriez comme l'aveugle de l'Évangile : Où est cet homme ? Quel est cet homme ? — Cet homme ! cachez-vous dans la terre, brisez vos fronts : c'est Léon X ! c'est le pape !

Voilà l'erreur où vous tomberiez, mes frères, si vous confondiez celui qui trafique des indulgences avec le saint-père, au nom duquel elles sont prêchées, car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité, qui renferme la soumission exclusive au pape, l'obéissance au prince.

Le sermon était fini, la grande révolution était commencée.

## III.

Le graf Éberhard Eberstein était assis ; ses deux fils étaient debout à ses côtés ; il achevait le repas du soir. Depuis une heure , ou , pour être plus exact , depuis le retour du sermon , car le graf s'était mis immédiatement à table , aucune parole n'avait été échangée entre lui et ses fils. Tantôt il mangeait précipitamment le gibier que l'écuyer découpait au bout de la table , et il avalait d'un trait le vin que son fils aîné lui versait par-dessus l'épaule , et tantôt il laissait de longs intervalles entre les morceaux. Sa préoccupation était sombre. Cette scène domestique , qui ne s'écartait de la vie ordinaire du château que par un peu plus de silence que de coutume , était éclairée ou rembrunie par le jeu de la flamme du foyer. Un tronc entier brûlait dans la cheminée , maçonnerie colossale d'une utilité fort mal entendue , car le vent s'y précipitait de toute l'ouverture qui lui était ménagée. On brûlait plutôt qu'on ne se chauffait auprès de ces espèces d'incendies , qui avaient deux fins : de contribuer à l'éclairage de l'appartement , fort mal entretenu par une lampe nourrie d'huile de graines ou de navets ; et de justifier l'énorme droit d'abattage que les seigneurs avaient sur les forêts de leurs domaines. Un défaut joint à un abus ne chauffait pas davantage , n'éclairait pas mieux.

Et si le feu ne chauffait que par accident , la lampe de fer triangulaire , suspendue au plafond , n'éclairait que par secousses. De loin en loin les portières étaient soulevées , et un plat s'avancait ; ce plat était déposé sans bruit dans les mains d'un second domestique , qui faisait la moitié du chemin de la porte à la table et s'arrêtait ; enfin un troisième domestique le prenait et le remettait à l'écuyer tranchant avec la même lenteur. Cette suite de mouvements prévus , qui semblaient résulter non d'une volonté de l'âme , mais d'un tour de clef , se peindraient nettement à l'esprit de ceux qui n'auraient pas oublié ces vieux clochers des vieilles villes où , à chaque saison , paraît à la tour de l'horloge un homme ou une femme de bois , mannequins que le peuple appelle Jacquemarts.



Le graf ayant porté la main à son verre, son fils aîné s'apprêtait à lui verser du vin...

— Johann, dit le graf en l'arrêtant, je n'ai pas soif. J'ai même trop bu. Mon estomac est en feu.

— Mon père, vous sentiriez-vous indisposé?

— Ulrich, je vous remercie; ne vous inquiétez pas; reprenez votre place.

Et se tournant vers Johann: — La cérémonie a été un peu longue.

— Oui, mon père, et même fatigante.

— Ne nous en plaignons pas, Johann, puisque notre excellent électeur l'a suivie dans tous ses détails avec une patience exemplaire.

— Cependant, mon père, je crois m'être aperçu que notre clément électeur, soit lassitude, soit recueillement, a quelquefois fermé les yeux ainsi qu'un homme qui dort.

— Notre prince ne dormait pas, Johann; il a trop de respect pour lui, pour nous et pour l'Église.

— Alors il écoutait bien profondément.

— C'était un devoir; et je ne connais personne, mon fils, qui remplisse mieux ses devoirs que notre électeur.

Dès que les domestiques virent la conversation engagée entre le graf et ses fils, ils se placèrent sur un rang devant la table, saluèrent, et, sur un geste, ils reculèrent jusqu'à la porte, où, après un dernier salut, ils laissèrent tomber la portière devant eux. Il n'en resta qu'un pour avancer trois fauteuils auprès de la cheminée, dans laquelle il jeta quelques poignées de genièvre; ensuite il se retira.

Bientôt une vapeur odorante se répandit dans la salle. Le graf permit à ses fils de s'asseoir.

L'aîné alla prendre dans une niche cachée derrière un rideau de soie un lourd volume richement relié, posa, quand il fut assis, le pied sur un tabouret, et ouvrit le curieux in-folio.

— Ulrich, commença le graf avec beaucoup d'affection dans la voix, vous n'êtes pas l'aîné de la maison.

— Je ne me suis pas encore aperçu, mon père, que ce fût là une raison pour que vous m'aimassiez moins; de votre côté, avez-vous remarqué quelque différence à mon désavantage entre l'attachement que j'ai pour vous et celui que vous porte

mon frère, s'il est vrai qu'il existe une supériorité d'âge en sa faveur entre lui et moi ?

— Votre affection m'est connue, Ulrich, je n'ai à vous parler que de votre avenir. Vous avez vingt-deux ans.

— J'aurais désiré, mon père, qu'ils eussent été mieux employés pour votre gloire.

— La gloire de notre famille est entre de dignes mains.

Eberstein regarda son fils aîné, qui détourna un instant son attention des enluminures chevaleresques dont il se délectait pour s'incliner en signe de remerciement à l'allusion.

— Votre renommée ne saurait donc dépendre, Ulrich, ni d'un nom de famille dont vous ne pouvez, par votre naissance, perpétuer l'éclat, ni de la carrière des armes, où j'ai des raisons pour vous défendre d'entrer. Le ministère des autels est assez honorable pour qu'on en soit jaloux ; le rang que vous y obtiendrez par les droits de votre nom est assez beau pour ne point vous faire regretter de n'être que le second héritier de ma race. Sanctifiée en vous, elle se prolongera par votre frère dans une voie d'illustration.

Cette fois le fils aîné du graf laissa passer l'éloge ; son attention était concentrée sur un endroit du livre qu'il tenait, où le héros consulte un magicien pour savoir si ses aventures seront heureuses. Le magicien, c'est le diable ; on le reconnaît aux griffes qu'il laisse entrevoir sous sa robe, au lieu de pieds. Singulière faculté qu'a le diable de ne se déguiser qu'à la condition de se faire reconnaître.

— Admirable Pfintzing, cria Johann au milieu de sa distraction, tu as écrit là un beau livre.

— Je m'étais fait depuis longtemps ce raisonnement, mon père, poursuivit Ulrich en baissant les yeux, mais ma fierté, mon orgueil, sans doute déplacé, m'ont toujours empêché de l'admettre.

— Vos répugnances ne changeront pourtant rien à votre devoir, je l'espère, Ulrich.

— Je crains le contraire, excusez ma franchise.

Trop pénétré de son autorité pour la compromettre par quelque signe de mauvaise humeur, le graf réprima un mouvement d'impatience. Il essaya de reprendre son premier ton de con-

descendance. Pour cela , il n'eut qu'à regarder Ulrich , dont la figure respirait la soumission d'un ange.

— Vous êtes allé à Rome ; je vous y avais envoyé pour que vous vous décidassiez à embrasser les ordres , d'après l'exemple de tant de fils de princes , plus zélés que vous sans doute à obéir à la volonté de leurs pères. Je vous citerais , s'il était nécessaire , votre bon cousin , l'abbé de Kempten , si heureux dans son abbaye ; prenez exemple sur lui. Je regrette qu'en revenant de Rome à Wittemberg vous ne l'ayez pas visité. Il me semble , à ce propos , que votre retour a été bien prompt.

— Oui , mon père.

— Et comment êtes-vous revenu de Rome ?

— J'en suis revenu chrétien.

A cette réponse , Johann rit comme un fou. Il jugeait son frère extrêmement naïf. L'in-folio faillit glisser de ses genoux à terre ; dans son hilarité il passa au moins deux images.

Eberstein considéra Ulrich d'une façon peu indulgente , et qui lui ôta au moins dix ans dans son estime personnelle. Ce n'était point de l'ironie comme Johann , mais de la pitié. En pareil cas , la pitié d'un père est pour le fils un soufflet moins le coup. L'outrage y est , la rougeur aussi.

— Voudriez-vous bien m'apprendre alors quelle profession vous avez choisie , afin que , moi étant mort , vous ne soyez point obligé , pour vivre , d'aller sur quelque marche de la Saxe , armé d'un bâton ferré , détrousser les passants ? Compteriez-vous sur votre frère Johann ?

Ulrich exprima par un froncement de lèvre un sentiment de négation bien formel.

Johann n'eut pas l'air de se fâcher du peu de cas qu'on faisait de sa générosité.

— Vous mort , mon père , je prierai Dieu pour que votre ombre me protège , et je sortirai de cette maison ; plus tôt si vous l'exigez ; maintenant si mon seigneur l'ordonne.

Le jeune fils du graf s'était levé.

— Où irez-vous ? La terre n'a que des montagnes où des hommes libres commandent , et des vallées où rampent les serfs. Êtes-vous de la montagne ou de la vallée ?

— Il y a encore des mers. J'irai dans nos hanses teutoniques....

— Pour y faire le commerce, n'est-ce pas? y vendre votre noblesse au poids des fanons de baleine et des cuirs de Hollande?

— Non pour y faire le commerce, mais afin de trouver un passage pour le nouveau monde, à travers ces mers qui n'ont pas rouillé les éperons d'or de Cortez.

— Il fut un temps, Ulrich, où j'aurais eu le droit de vous enfermer dans un cloître et de vous forcer à y attendre que la grâce vous visitât. Non-seulement je n'ai plus ce droit, mais l'aurais-je, que je n'en userais pas contre vous.

La noble figure du graf était diversement affectée. Le maître cherchait à ne pas paraître dur, le père à ne pas se montrer faible.

— Vous ne luttez pas, Ulrich, contre le caprice tyrannique d'un père, songez-y bien, mais contre d'immuables lois, ciment des familles, contre des usages conservateurs vieux comme notre Allemagne impénétrable et dure, contre ce qui est notre force.

— Vous vous trompez, reprit respectueusement Ulrich, je ne lutte pas, je me sou mets. Né le second dans ma famille, ma famille ne me doit rien, je m'en retire.

— Que pourrait-elle pour vous? Si je partage, dit sans emphase mais avec dignité le graf Eberstein, mes propriétés en deux, mon écusson en deux, mon nom en deux, et que plus tard vos enfants et ceux de votre frère, par le même privilège, divisent de nouveau ces épaisses forêts, ce bel écu, ce grand nom, dans moins d'un demi-siècle, si les familles de l'Allemagne suivent votre exemple, il ne restera pas un seul représentant fort de la terre conquise par nous, pas un bras pour la protéger; mais vous serez tous, au contraire, faibles par le grand nombre, misérables comme des vassaux; vous serez tant, que vous ne serez plus.

— Ce n'est point là ce que je souhaite, mon père. Gardez votre héritage pur et intact comme vous l'avez reçu. Je compte assez, j'ose vous le répéter, sur mon épée pour me faire une place dans le monde.

— Oui, allez mettre votre épée au service des rois, et vous apprendrez de quel côté ils en dirigent la pointe. Contre nous! contre nous!

Beaucoup d'amertume coulait des lèvres du graf, qui était

puissant de raison quand il portait sa pensée devant l'institution féodale, lorsqu'il s'y plaçait à la tête comme une bannière; redevenu père, il se sentait désarmé et à terre.

— Dieu veuille, continua-t-il, que vous n'ayez pas à vous repentir, Ulrich, du mépris que vous affectez pour la vocation la plus sainte, la plus libre de toutes ! Vous y réfléchirez.

— Oui, mon père.

— C'est vraiment admirable ! interrompit tout à coup Johann en frappant des mains et en trépignant. Mais voyez donc ! le chevalier *Tewerdanck*, qui, après s'être battu avec deux lions, figure XLII, *mit zwayen Loeben*, lutte, page 48, avec un ours plus gros que celui des armes d'Appenzell, *mit einem Beren*. Voyez-le encore, la pique en main, frappant l'animal à la tête, comme tout noble chasseur le doit. Quoique prêt à dévorer *Tewerdanck*, l'ours semble respecter les éperons d'or du chevalier ; et pourtant c'est une bête bien cruelle, assurent les vers de Melchior Pfintzing : *Es ist wahrlich ein grausam Thier*. Vous n'aimez donc pas *Tewerdanck* ? vous ne le connaissez donc pas ? Mais que connaissez-vous alors, Ulrich ?

— Je connais *Tewerdanck*, mon frère, répondit, avec une réserve qui n'était pas sans malice, Ulrich, en posant le doigt sur le livre de Johann ; et je l'aime, parce qu'il m'apprend quelque chose.

— A chasser aux ours, avec la pique et le couteau.

— Non-seulement pour cela, mais encore parce que *Tewerdanck*, qui signifie *nobles pensées*, est notre glorieux empereur Maximilien I<sup>er</sup>, peut-être auteur des premiers chants de ce livre ; parce que *Ruhmreich*, *riche en gloire*, est le *duc de Bourgogne*, dont la fille est celle que le chevalier *Tewerdanck* poursuit sous le nom symbolique d'*Erenreich*, *riche en honneur* ; et parce que ces ours, ces lions, ces naufrages, ces incendies, auxquels échappe le chevalier, sont autant de vices que les *nobles pensées* doivent vaincre pour s'unir à *riche en honneur* ; du moins, je le crois ainsi, mon frère.

— Bah ! vous voudriez me persuader qu'il y a autre chose là qu'un homme marchant sur des épées, Ulrich !

— Voudriez-vous, Johann, me dire quelle si grande valeur déploierait le chevalier à marcher sur des lames d'épées qui ne peuvent le blesser, lui qui a arraché la langue aux lions ?

Chacune de ses épées est un vice vaincu par Tewardanck.

— Il n'y a qu'un instant, Ulrich, que vous souteniez que le vice, c'était l'ours; maintenant, vous me dites que ce sont les épées; vous raillez, mon frère.

Pendant cette discussion, les deux têtes blondes d'Ulrich et de Johann se touchaient et se trouvaient au niveau des genoux du graf, qui, courbé et appuyé sur eux, voulait aussi connaître ce nouveau roman en vers, dédié au jeune Charles-Quint, petit-fils du héros célébré par le chapelain Pfintzing, et supérieurement gravé sur bois par Hans Schœufdin. D'enluminure en enluminure, de chant en chant, le graf et Ulrich furent entraînés par Johann, et l'un-et l'autre, le grave père et le fils moraliste, oublièrent, comme cela arrive toujours, la leçon pour l'image, et ils s'amuserent comme des enfants.

La soirée en était là, lorsqu'un *knecht* (serviteur) demanda si un paysan, qui avait à parler au graf, pouvait entrer.

Le graf fit un signe. La portière se souleva pour livrer passage à un interminable paysan, en qui il fut facile de reconnaître Claus Pfeiffer, le siffleur, que nous avons déjà vu dans la matinée sur la place de Wittemberg. En entrant, il avait ôté ses souliers.

— Eh bien! Claus Pfeiffer, as-tu bien sifflé aujourd'hui?

— Ni mieux ni plus mal, seigneur. Depuis vingt ans que je siffle, il survient rarement des événements entre mes oiseaux et moi. Nous ne sentons presque plus l'amusement de la chose.

— Et quelle avalanche t'a roulé jusqu'ici, mon vieil ours?

— Je viens, répondit Claus, je viens..., et il sembla chercher au plafond la suite d'un air; il sifflotait doucement: — Ah!... voici: pour vous apprendre que ma femme a fait un enfant. — Et, avec autant de joie que si elle eût accouché de deux, il ajouta: C'est un garçon.

— Tu es adroit, Pfeiffer; voilà, bien compté, ton cinquième garçon. A la bonne heure! si tu m'élèves des faucons qui piquent les oiseaux, tu sais aussi me fournir des garçons pour courir les chercher dans les broussailles.

— Oui, seigneur, de bons chiens.

— Ce dernier est donc à moi; appelle-le Corbeau.

— J'aurais une grâce à vous demander, seigneur.

— Voudrais-tu le nommer Loup? Soit.

— Seigneur, sa mère désirerait le garder près d'elle, lorsqu'il sera grand, parce qu'il lui ressemble.

— Tu as gardé le dernier : non, Claus ; un pour toi, un pour moi, bonne justice.

— Mais sa mère pleurera, seigneur ?

— Siffle-lui un air pour l'endormir, dit Johann.

— Vous êtes dur, Johann ! ne put se retenir de s'écrier Ulrich en frappant du pied.

Claus ne sut que dire : — Merci, seigneur Ulrich ; vous êtes bon comme mademoiselle. Que n'est-elle ici ! elle serait bien contente de vous voir ne pas être trop méchant pour le pauvre Claus. Mais les saintes vont au paradis. — Le graf étendit ses bras entre ses deux fils pour qu'ils eussent à se taire ; ils déposèrent chacun un baiser respectueux sur ses mains.

— Que rapporterai-je à la mère ? demanda Pfeiffer.

— Ce que nous avons réglé une fois pour toujours : j'ai eu ton premier garçon, tu as eu le second, moi le troisième, toi le quatrième. Le cinquième m'appartient.

— Et fais-en vite un sixième, dit Johann, tu seras quitte à quitte.

Pfeiffer n'était plus à la conversation. Sa lucidité d'un instant s'était évanouie dans le refus qu'il éprouvait du graf, de lui accorder son cinquième fils nouveau-né. Il crut soupirer, il siffia. Ses poings étaient fermés de rage.

— Mais avance, que je t'apprenne un air de ma façon, dit Johann en posant ses deux mains, comme se le fût permis un petit chien envers un lion apprivoisé, sur les épaules de Pfeiffer et en lui sifflant au visage. Claus aurait cassé cette tête d'enfant comme une noix entre ses pouces. Il se prêta stupidement à la plaisanterie, étonné de changer de rôle, de siffleur d'oiseaux d'être oiseau. Ses poings seuls et ses yeux humides n'avaient point oublié la commission de sa femme.

Ulrich ouvrit doigt à doigt la tenaille que Pfeiffer appelait comme tout le monde sa main, et y glissa une pièce d'argent. C'était un métal qui en touchait un autre ; Claus ne sentit rien. Quand il l'eut assez bafoué, Johann le poussa brutalement ; la portière se balança longtemps après le passage du géant.

Eberstein avait remarqué l'action de générosité d'Ulrich, et

dans une série de méditations, qui l'avaient empêché de voir et de blâmer sans doute la scène dont Johann avait rendu Pfeiffer la victime, il rattachait cette action à la conduite déjà fort inexplicable de son plus jeune fils. Cet enfant ne ressemblait à aucun autre. Quelle influence subissait-il ?

Au bout de quelques minutes, le graf se retournant vers Ulrich :

— Vous croyez sans doute que je ferais le bonheur de ce serf si je lui accordais l'enfant dont il réclame la possession à titre de père, et que je lui refuse, moi, à titre de seigneur. Mais ma souveraineté, que je conserve, pour mon prince serait perdue si je ne retenais que de leur propre volonté tous ces enfants nés dans mes propriétés et qui demain seront des hommes. Ils relèvent de moi : est-ce que je ne répons pas de leur existence ? S'ils sont à moi, je suis à eux. Cinq enfants écraseraient ce serf qui ne consulte que son amour lorsqu'il les voudrait tous. Son cœur saigne d'en perdre trois sur cinq. Et celui qui n'en a qu'un pour héritier, possédât-il cinq enfants braves, dévoués, et bons comme vous, Ulrich, celui-là n'est-il pas trois fois plus à plaindre ? Et vous le connaissez celui-là.

Ulrich se pencha vers son père ; il lui baisa la barbe avec respect.

Johann s'était presque endormi sur l'admirable Tewel-danck.

Un *knecht* prévint le graf que le sondeur des mines sollicitait la permission de lui être présenté.

Il entra.

Au-dessus du serf par sa charge, qui consistait principalement à mesurer avec une sonde le travail de chaque ouvrier des mines, Gottfried jouissait de la demi-liberté de ne pas être obligé de vivre continuellement sous la terre ainsi que ses compagnons. Par son entremise, le graf communiquait ses ordres aux mineurs, et ceux-ci se servaient du crédit de Gottfried pour faire parvenir au graf leurs demandes et leurs plaintes. Comme d'usage, les ouvriers l'abhorraient. A les en croire, Gottfried était un espion, un traître, un flatteur.

— Voyons, Gottfried, qu'as-tu à nous apprendre ?

— Qu'il y a fête à l'enfer dans trois jours, seigneur.

— Pourquoi cela, Gottfried ?



— Vous n'avez pas oublié qu'à chaque anniversaire de votre fête vous délivrez, en commémoration d'un si beau jour pour nous, un serf de vos mines.

— Vous ne m'aviez pas rappelé, Johann, que c'était dans trois jours ma fête.

— C'est que Johann est libre, mon père, répondit Ulrich au lieu de Johann.

— Eh bien, Gottfried, qu'il soit fait comme d'usage; donnez la liberté à un serf de la mine.

— J'ai à vous rappeler qu'un de vos fils, ordinairement c'est l'aîné, doit être présent à la cérémonie pour prononcer le *vous êtes libre!* sans cela le ban ne serait pas rompu.

— Oui, c'est le vieil usage de notre bonne Saxe, Gottfried.

— Oui, libre et gueux, interrompit peu obligeamment Johann.

— Puisque Dieu ne permet pas, ajouta Ulrich, qu'ils soient libres et seigneurs.

— Johann, irez-vous dans trois jours à cette cérémonie?

— Par obéissance, mon père, car la vapeur du charbon m'étouffe, et sa poussière me fait tousser. J'aime peu, d'ailleurs, assister à la grosse joie de ces gens qu'on affranchit; il y en aura bientôt autant de libres que d'esclaves. Mais, par obéissance, j'irai.

— Et vous, Ulrich, iriez-vous à la mine?

— Par obéissance, mon père, et par curiosité. Je n'ai encore visité aucune de vos mines, qu'on dit si profondes.

— Gottfried! Ulrich, mon fils bien-aimé, sera présent, dans trois jours, à l'affranchissement du mineur. — Nous ne voulons pas, Johann, vous exposer à être malade; vous êtes délicat comme votre mère. Soyez toujours l'un et l'autre bons comme elle.

Et le graf porta son regard et le fixa sur le portrait à fond d'or qui surmontait la cheminée. La comtesse n'avait pas dû être belle, si le peintre avait été exact, et il l'avait été assurément, car le portrait était fort bien peint. C'était une tête ovale et blanche comme un œuf, sur lequel on peindrait deux teintes roses, et du sommet duquel on tirerait deux lignes coupées par une troisième en guise d'yeux et de nez.

La contemplation du père entraîna celle des fils et celle de Gottfried le sondeur. Comme ils étaient debout, la tête rejetée en arrière pour considérer plus attentivement le portrait, la flamme les éclairait à profil fuyant; et cette flamme, et ce feu, et ces hommes, dont la barbe de l'un était si belle, et ce portrait colossal qui semblait monter devant eux, eussent fait croire à l'évocation bienheureuse de la dame protectrice du château.

C'était mieux que cela; c'était une mère.

Le graf essuya une grosse larme.

— Allons, mes enfants, il se fait tard.

Et, appuyé sur son fils aîné Johann et sur le bras d'Ulrich, il traversa la salle, et s'abaissa sous la portière que le sondeur Gottfried souleva, visiblement fier de cet office que le hasard l'obligeait à remplir.

Rangés sur le passage du graf, les domestiques le saluèrent et crièrent jusqu'à ce qu'il fût au haut de la rampe :

— Dieu vous donne une bonne nuit, maître.

#### IV.

Arrivé à l'entrée de la mine, Ulrich pénétra sous un rocher taillé en voûte qui dérobait la vue de la plaine, et descendit de cheval.

La nuit était venue.

Quand il se fut débarrassé de ses éperons, qui l'auraient gêné dans sa marche à travers les sentiers tortueux, sous les galeries sombres de la mine, il sonna du cor avec force pour avertir les mineurs de sa présence.

Au bout de quelques minutes, la porte de chêne ouvrit ses deux battants et les referma sur Ulrich. La bride du cheval fut nouée à un anneau scellé dans le mur à quelques pas de l'entrée.

A la clarté d'un falot, il descendit la pente rapide de la première galerie, appuyé sur l'épaule de Gottfried, qui était venu à sa rencontre.

Il respira avec plus de liberté dès qu'il sentit que son coude

et ses genoux ne froissaient plus les parois de la minè, et que sa tête ne détachait plus en passant des exfoliations d'argile. L'air devint graduellement moins pesant, les ténèbres moins épaisses ; la sonorité des pas annonça bientôt l'espace. Il tomba une fraîcheur perpendiculaire sur son front. Gottfried éleva le falot ; Ulrich remarqua qu'ils étaient sous une voûte colossale, soutenue par elle-même, formée de quartiers de roche rougeâtre, tissues et entrelacées de racines. Des fuites d'eau larmoyaient çà et là à des intervalles inégaux. Quelques étoiles luisaient au-dessus de cette voûte par une ouverture qui s'était faite à son sommet à la suite d'un amincissement de terrain. Des chèvres égarées se hasardaient parfois à avancer leur tête barbue et à pousser un bêlement plaintif au bord de ce trou.

— Passez cette chemise de toile noire, dit le conducteur à Ulrich ; sans cela, je ne répons pas que vous ne soyez complètement habillé de deuil avant d'être arrivé.

Ulrich passa la chemise noire ; nouée étroitement à son cou, elle descendait jusqu'à ses pieds en forme de sac.

— Suivez-moi maintenant. Votre main ; avancez le pied ; ne craignez rien : je vous conduis au centre de la salle où nous venons d'entrer. Vous allez heurter une barrière ; posez-y les mains, et ne bougez pas. — Vous êtes à l'entrée du puits ; sans désemperer, passez votre corps sous la barrière. — Bien. — Allongez la jambe ; tenez-vous toujours fort à la barrière. — Sentez-vous une entaille dans le trou ?

— Oui, Gottfried.

— Coulez votre pied, appuyez-le sur l'entaille ; autant de l'autre côté, il y a une autre entaille. Posez toujours un pied à droite, l'autre à gauche ; mettez vos mains où auront été vos pieds, dans les mêmes entailles.

— Est-ce bien profond ?

— Quatre-vingts pieds. — Seigneur, il serait prudent de ne pas parler pendant quelques instants.

Après ces recommandations, continuant à descendre dans ce boyau creusé à vif dans le rocher, Ulrich et Gottfried se poussèrent en silence ; car, passé le premier, le conducteur était attentif à faire sentir le voisinage de ses épaules à Ulrich, qui parvint de cette périlleuse manière jusqu'à la seconde galerie. Là, ils se reposèrent un instant. Gottfried ranima la lampe.

Au centre de cette seconde salle s'ouvrait un autre puits, mais plus large et plus profond que le premier et qui ne lui était pas perpendiculaire ; sombre comme le chaos, béant et déchiré comme un volcan éteint. Au-dessus du puits deux paniers se balançaient ; Ulrich et Gottfried se placèrent dans le même ; celui-ci saisit la corde où était attaché le panier vide, et il ne commença à la lâcher qu'après avoir éteint le fallot, précaution nécessaire, car la vue des objets fuyant devant les yeux avec une rapidité égale à la chute ferait tomber en défaillance. Ulrich fut prévenu que la moindre imprudence entraînait dans ce trajet de funestes accidents. Au moindre balancement, la corbeille s'incline et dégorge, comme un résidu de charbon, le voyageur téméraire à cent cinquante pieds au-dessous de lui.

Ils descendirent. Un mugissement rauque, lointain comme celui d'une cascade, se mêlait au vent noir, courant de bas en haut, causé par la vitesse de leur chute. Ils étaient dans le voisinage des aqueducs d'où s'échappent les eaux qui jaillissent spontanément des fouilles, et engloutissent si souvent les malheureux mineurs. Ulrich traversa comme une ligne de plomb le puits percé au milieu de ces eaux invisibles, qu'une pompe élève à une certaine hauteur pour les déposer dans un bassin, qui les rejette au dehors dans le lit de quelque rivière.

Le panier toucha la terre.

Ulrich ouvrit les yeux devant deux mille mineurs armés de flambeaux, debout au milieu d'une salle ardente de lumières que reflétaient les nombreuses pyrites dont elle était semée. Cette clarté était chaude ; elle se renouvelait trop vite pour la grande cavité où elle s'exhalait sans issue, et, répétée, pressée comme elle l'était, elle semblait agir sur les parois avec la puissance de la vapeur. La lumière bouillonnait.

Ce furent des cris d'une ivresse sauvage. On se disputa l'honneur de saluer le fils du graf Eberstein, qui, un peu étonné de cet accueil, un peu ému de l'aspect de ceux qui le lui prodiguaient, semblait, avec ses membres délicats, ses mains blanches posées au-dessus de ces crinières comme pour les bénir, avec sa chevelure blonde agitée par le vent des torches qui fumaient près de ses joues, un être surnaturel tombé au milieu de l'enfer, un sylphe au milieu des gnomes.

« Fils d'Eberstein, les serfs de votre père vous souhaitent de

longs jours de prospérité, et saluent votre présence au milieu d'eux. »

Et un autre : « Vous êtes le rayon de soleil qui perce la terre, et qui du bloc de charbon fait un diamant. »

Un autre : « Vous êtes le filon d'argent pur que nous cherchons sans jamais le trouver. Il vient toujours avec la boue. »

— Amis, répondait Ulrich, mon père, Dieu prolonge ses jours ! m'a envoyé parmi vous pour assister, selon l'usage, à la célébration de sa fête. Profitez de ma présence pour m'adresser les demandes que je lui transmettrai fidèlement.

— Moi, je voudrais voir le soleil, m'asseoir sous un arbre qui me couvrit de feuilles et d'ombre, et puis mourir au chant des oiseaux.

— Moi, me promener dans une belle ville, dans Wittemberg, et puis rentrer dans cette caverne.

— Moi, prendre tous mes enfants dans mes bras comme une gerbe de foin, et les embrasser un jour entier.

— Moi, me lancer sur la mer, être emporté par le vent.

— Que ne puis-je vous accorder tout cela, mes amis ! Mon pouvoir ne s'étend qu'à la faculté de délivrer un de vous. Le sort en a-t-il décidé ?

— Pas encore.

— Eh bien ! allez, et consultez-vous ; vous viendrez m'apprendre ensuite le choix que vous aurez fait. Qu'il tombe, s'il se peut, sur le plus digne ; que les forts, les plus éprouvés, laissent passer devant eux les souffrants, les femmes et les vieillards. Ils ont moins à vivre, qu'ils vivent mieux !

— Brave et noble Ulrich, nous serons toujours tes fidèles serfs, nous irons te chercher l'argent dans les entrailles les plus sourdes de la terre, nous te rendrons plus riche qu'un roi.

Et les mineurs vidèrent la salle, heureux, depuis le commencement de la cérémonie, que Gottfried fût absent. En partant ils ne laissèrent autour de l'énorme brasier, qui renvoyait ses rouges reflets sur les parois, que les vieillards et leurs femmes, les uns et les autres très-indifférents sur ce qui allait se passer. Depuis trente ans, plus ou moins, qu'ils vivaient dans cet abîme, ils avaient pris en habitude ces espaces sans air, ces voûtes sans lumière. Puis, tout étant relatif, un

flambeau de plus dans leurs cavernes équivalait au soleil. Le véritable soleil, ils l'avaient oublié, comme les fleurs, le gazon, comme les arbres et les fontaines. Ils se peignaient ce qui se passait sur leurs têtes, à peu près comme les nations décrépites et sans imagination se figurent l'état primitif du monde d'après les génèses. Véritable mythologie pour eux que les mers, les fleuves, les tempêtes, les beaux jours, les saisons, les années, les guerres; après leur mort ils retrouveraient ces merveilles dans le ciel. Leur âme habiterait des villes bien peuplées.

Ces vieux mineurs et leurs femmes avaient des cheveux blancs qui s'abaissaient sur leurs visages couleur d'argile. Ils parlaient peu, car l'isolement ôte graduellement l'envie de transmettre sa pensée; ils avaient l'inertie de l'atmosphère qui les enveloppait; autour de leur âme s'étendaient couche sur couche l'ennui, la tristesse et l'indifférence. Les rougeâtres tisons soufflaient de loin en loin des flammes sur leurs visages, des cendres dans leurs cheveux, où elles restaient. Quand les éclats du charbon embrasé lançaient en sifflant des scories hors du cercle, un bras sec et roide comme des pinces les saisissait et les remettait au foyer. Il fallait, du reste, que ces projectiles tombassent bien près d'eux pour qu'ils prissent même ce soin.

De ce point, comme centre, on distinguait, sous les longues galeries, et à des distances perdues, des pelotons de mineurs, ou plutôt leurs milliers de torches, réduites, par l'éloignement, à des gouttes de feu, à des paillettes d'or animées, génies familiers de ces excavations. Sous certaines voûtes on eût dit un bal de gnomes, sous d'autres des sauvages achevant un repas humain; là-bas un rêve, là-bas un embrasement; plus loin des âmes errantes dans les corridors du purgatoire, plus loin encore ce souffle visible dont parle saint Jean dans ses insomnies. Comme ces feux luisaient de partout, ils traçaient une ellipse autour de l'œil, et cette ellipse, par une fascination naturelle, tournait, tournait plus fort, confondait tout, la lumière et le reflet, et l'on se serait cru, à la place où se tenait Ulrich, englouti avec quelque planète qui, tout à coup détachée du mouvement général, achevait, dans son horrible chute, de tourner et de s'éteindre.

Ulrich frappa sur l'épaule d'un vieux mineur, qui s'éveilla en sursaut.

— Serais-tu heureux d'être celui qu'on affranchira?

— Seigneur, répondit le vieillard, je suis libre.

— Et tu restes ici?

— Oui; je m'y plais.

— Mais le bonheur de marcher?

— Je ne puis plus me mouvoir, depuis que j'ai tant travaillé dans cette mine.

— Mais la joie de voir le ciel?

— Je suis aveugle; je le vois dans mon âme; celui-là est sans tempêtes.

— La joie de fréquenter ses amis, ses parents?

— J'en n'ai plus qu'une amie; n'est-ce pas, Marguerite?

Le vieux mineur tira de sa léthargie une femme assise à ses côtés.

— Est-ce là ta femme?

— Oui, je suis sa femme, Marguerite Lindermann.

— Dieu vous en envoie une aussi bonne, mon fils! reprit le mineur.

— Oui, mais un peu plus féconde que moi, si c'est possible; car votre glorieux nom courrait risque de s'éteindre.

— Vous n'avez donc pas beaucoup d'enfants.

— Un seul; un garçon, bon fils.

— Est-il avec vous, ici, dans cette mine?

— Non; l'état ne lui a pas convenu. Après en avoir essayé, pour obéir à son père, il a suivi sa vocation, que nous n'avons plus contrariée; il est moine.

— Et de quelle règle?

— De saint Augustin, à Wittemberg. Il passe ses jours dans l'étude, ses nuits dans la prière; il ne sort de sa cellule que deux fois par an, et c'est pour venir ici. Mais, s'interrompit la vieille Lindermann, en regardant son mari comme pour le consulter, si nous chargions le fils de notre gracieux maître de cet envoi dont nous parlions hier....

— Parlez, mes amis.

— Voici. Nous avons économisé deux thalers, mon mari et moi, depuis l'année dernière, pour les consacrer, selon notre usage, à nous acheter des indulgences. Notre embarras est de

faire parvenir cet argent à notre fils , qui se charge ordinairement de le remettre aux envoyés du saint père. Notre fils est en retard cette année, et nous craignons qu'il ne nous oublie tout à fait.

— Voulez-vous que je lui porte vos deux thalers, bonnes gens ? Ils lui seront remis dès demain. Son couvent ?

— Le couvent des Grâces...

.... Couvent des Grâces, écrivit Ulrich sur le paquet qui contenait les deux thalers. — Ses titres ?

— Vicaire, régent des études.

— La commission sera remplie. Reposez-vous sur moi.

Et la vieille, tirant à part Ulrich, lui dit : Cachez vite ce gulder de plus ; et remettez-le à mon fils avec les deux thalers. Mon mari n'en sait rien. C'est pour un péché qu'il a commis, et dont il ne veut pas convenir. Il a soutenu que son fils était un ambitieux ; c'est un mensonge.

Ulrich sourit en prenant l'argent de la vieille. Insensiblement les autres mineurs, attirés par la curiosité, et surtout par le phénomène d'un seigneur causant avec familiarité au milieu d'eux, se rapprochèrent du groupe formé par lui, Marguerite Lindermann et son mari ; et les uns rampant à ses pieds, les autres pliés sur leurs genoux noirs et calleux ; ceux-ci, retenant leur souffle au-dessus de ses épaules, de peur de salir ses cheveux blonds ; ceux-là le regardant de bas en haut, et en biaisant leurs corps, comme les démons doivent regarder un ange, semblaient former une cour sauvage et surnaturelle à quelque création intermédiaire. On eût cru qu'il racontait, voyageur céleste, les merveilles du monde qu'il avait quitté, et où il n'avait laissé que ses ailes et la flamme de son front. Distrain dans sa conversation avec le mineur qui avait plus particulièrement captivé son attention, il ne remarqua que lorsqu'il en fut cerné ces têtes blanches saupoudrées de charbon, ces corps courbés et à demi tordus par le feu, comme du vieux fer, ces barbes d'amiante. Sa première émotion fut la peur, la peur qu'aurait un enfant à se trouver pour la première fois au milieu d'une troupe de nègres ; car, dans ces temps de vagues superstitions, au fond de cette Allemagne de forêts et de cavernes, les mineurs et les charbonniers avaient le privilège de fournir des sujets de terreur aux veillées des châteaux, aux



nourrices et aux enfants. Le second sentiment du jeune seigneur fut la pitié. Il se laissa regarder et envelopper par ces noirs habitants des mines, heureux de contempler un être qui portait sur ses traits comme un reflet pur du jour dont ils avaient perdu le souvenir, et dans son haleine la suavité d'un air chargé des parfums de la terre. Ulrich était le sachet odorant qui évoque pour les sens le fantôme de la patrie. L'âme se laisse mener par des parfums et des rayons; et la patrie a une couleur comme elle a un parfum. Ulrich exhalait le soleil et la terre.

Il s'aperçut, et il en fut touché, que les mineurs avaient une déférence particulière pour le vieil aveugle Lindermann et pour sa femme. Quand ils parlaient, on les écoutait dans le plus profond silence. Ils étaient vénérés à cause de leur grand âge écoulé dans la mine, consultés dans les affaires où les lumières des autres étaient trop courtes: ils pacifiaient les différends. Ils étaient la justice de ces pays ténébreux.

Du plus loin qu'on put voir, on aperçut des flambeaux qui arrivaient de tous les points vers le centre où était Ulrich. Silencieux et graves, les mineurs marchaient en brandissant leurs instruments, leurs pioches, leurs marteaux et leurs pelles. Serrés l'un contre l'autre, ils s'avançaient dans tous les sens. La terre tremblait.

Quand ils furent sous la voûte, ils élevèrent un tertre. Sur ce tertre allait s'asseoir celui qu'on avait choisi pour proclamer l'affranchissement de leur compagnon.

Au pied de ce trône de pierre et de minerai, les ouvriers creusèrent un trou avec leurs pioches. Ils y poussèrent un bloc de charbon.

Auprès de ce trou qu'ils avaient recouvert, ils en firent un autre, qui cacha, au lieu de charbon, du minerai de fer. Un troisième, pratiqué à égale distance, recéla un bloc d'argent natif. Enfin, dans le quatrième les mineurs déposèrent un sac assez lourd, qui disparut aussi sous une faible couche de terre.

Quand les trous furent tous bouchés et la terre bien aplanie sous les pieds, parut l'homme à la baguette (le *Vunschelrouthe*). On nommait alors ainsi celui qui, par une perception déniée à nos époques de lumières, devinait en marchant, et en

tenant une baguette de noisetier dans les deux mains, l'endroit de la montagne qui recélait les mines de fer ou d'argent, les sources d'eau. Il vivait ordinairement dans la mine qu'il avait découverte, sans être soumis à aucune charge ou servitude. Comme la plupart des êtres privilégiés, le respect qu'il inspirait n'était pas uniquement composé d'amour, beaucoup d'effroi s'y mêlait ; car, outre la divination des métaux, il possédait la faculté non moins exceptionnelle et non moins redoutée de sentir trembler la baguette de noisetier entre ses doigts nerveux, lorsqu'il était dans le voisinage d'un meurtrier.

Les mineurs s'écartèrent pour le laisser passer. Il monta sur le tertre qu'on lui avait dressé, et il affecta bientôt l'enthousiasme et l'emportement d'un oracle. Peu rassurées, les femmes se mêlaient à des groupes de mineurs, et, passant leurs petites têtes enfumées entre les jambes de leurs pères, qu'elles écartaient pour voir et qu'elles étreignaient comme deux colonnes pour se raffermir contre la terreur de ce qu'elles voyaient, les jeunes filles regardaient l'homme à la baguette, le terrible *Vunschelrouthe*.

— Creusez, ordonna-t-il, creusez là ; il y a du fer.

Les mineurs se mirent à la tâche ; ils fouillèrent un des quatre trous qu'ils avaient creusés. Ils soufflaient : la terre volait derrière leur épaule.

— menteur ! menteur ! lui cria-t-on de toutes parts. C'est du charbon et non du fer. Tu nous trompes ; descends.

— Oui, je vous trompe, comme je trompais ce seigneur violent et dur à qui j'assurai qu'il y avait une mine d'or sous son château. Il creusa, creusa tant, que, manquant par les fondations, son château, tourelles, bastions, pont-levis, hommes d'armes, châtelaines et lui, s'écroura dans un abîme.

La vengeance du divinateur, accueillie comme une excuse triomphante, fut saluée par un mugissement d'approbation. Il poursuivit :

— Fouillez à cette place ; il y a de l'argent, beaucoup d'argent. Allumez la forge, attisez le feu, gonflez les soufflets ; que le creuset soit mis sur les charbons, que l'argent coule.

On creuse un second trou ; mais, au lieu d'argent ce fut du fer qu'on aperçut.

Nouvelles exclamations de colère simulée contre le sorcier à la baguette.

— Est-ce là de l'argent? Imposteur, c'est du fer! Brise ta baguette!

— C'est de l'argent, vous dis-je, du pur argent. Quand mes amis, quand mes frères ne peuvent pas payer la taille au seigneur, la corvée au monastère, la dime à l'abbé, que leur rive-t-on aux pieds?

— Un anneau de fer.

— Aux poignets?

— Du fer.

— Autour des reins?

— Du fer, du fer.

— Donc, le fer c'est de l'argent, puisqu'il le procure en déchirant la chair, en brisant les os de mes frères pauvres.

Et, satisfaits de ces allusions qui flattaient leurs mécontentements, les mineurs, se soudant par les doigts comme les anneaux d'une chaîne, arquant en pinces leurs jambes velues, bombant leurs poitrines écaillées comme le corselet d'un crocodile, balançant leurs têtes d'ours, joyeux et sombres, ivres de l'ivresse du cœur, et non de celle du vin, pied contre pied, tous montrant leur ratelier, plus blanc de leurs lèvres relevées et tordues par l'ironie sur leur visage bistre, s'animant parce qu'ils se touchaient par les nerfs, par la chair, par les muscles, par les regards, par la sueur, par l'haleine, par la pensée; tous en ébullition sous ce couvercle de terre, dans ce fourneau de fer, couverts de poussière, ils partirent, ils coururent, ils tournèrent, ils s'inclinèrent l'un sur l'autre, en criant : Du fer! en chantant : Du fer! du fer! du fer! Ces flambeaux échevelés, comètes qui semblaient vouloir sortir de la terre, la percer et courir dans l'espace; cette vague noire et hurlante sur laquelle les flambeaux passaient et disparaissaient; cet homme seul et debout qui les dominait : on eût dit une roue vivante dont le pivot était un magicien.

La roue s'arrêta.

— A cette place, reprit l'homme à la baguette de noisetier, il y a de l'or, un morceau d'or. Cherchez.

Courbés sur leurs pioches, les mineurs se remirent à l'œuvre

avec une espèce d'acharnement et une rage qui ne semblait plus jouée.

Ils tirèrent du trou le sac qu'ils y avaient déposé.

— Est-ce là de l'or, misérable sorcier ?

— Ouvrez ce sac.

Le sac fut ouvert.

Un homme tout nu en sortit, qui en s'élançant, cria : Libre !

— Libre ! a-t-il dit, reprit le magicien. N'est-ce pas de l'or, de l'or pur, que contenait ce sac ?

— Oui ! Tu vaux mieux que le fer, tu es libre ! tu vaux mieux que l'argent, tu es libre ! tu vaux mieux que l'or, tu es libre, Boccold !

Boccold, c'était le nom du mineur affranchi.

On le conduisit aux pieds d'Ulrich qui, tirant son épée toute ruisselante des feux de la mine, s'écria :

— Au nom de mon père, votre maître et le mien, le graf Éberard Eberstein, je te fais libre, Jean Boccold ! Vas où tu veux ! vis où tu peux ! meurs dans ton Dieu !

Un manteau fut jeté sur les épaules de Boccold, et on l'aida ensuite à monter sur le trône qu'occupait le divinateur.

Quand il y fut assis, comme le roi des gnomes, une autre cérémonie, longue et énigmatique pour beaucoup de ceux qui s'y prêtaient, pour les femmes surtout et les enfants, eut lieu, mais sans trouble ni emportement. Tous ces démons, redevenus des hommes, et des hommes malheureux et tristes, brisés de souffrance, ridés, vieux sans vieillesse, retombés des hauteurs exagérées d'un enthousiasme corrosif, prirent leurs vieilles mères sous le bras, leurs pères de l'autre, mirent leurs enfants de suie sur les épaules, et, comme s'ils allaient partir, sortir de la mine, de ce caveau sans air, de cette prison sans jour, il défilèrent, famille par famille, devant Boccold.

A mesure que les mineurs passaient devant Boccold, ils retiraient leurs souliers qu'ils avaient chaussés pour cette cérémonie, et lui en donnaient la semelle à baiser en prononçant ces paroles :

— *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde* (1).

(1) *Der arm mann in der welt mag nicht mehr genesen !*

Cette formule mystique ayant frappé l'attention d'Ulrich, il se rappela l'avoir entendu prononcer dans la forêt Noire par les paysans que l'incendie avait chassés de leur ville.

Le baiser du soulier acheva de le convaincre de l'exacte ressemblance des deux symboles.

Les pères élevaient leurs petits enfants dans leurs bras, et ceux-ci tendaient également à Boccold leurs petits souliers à baiser, épelant : *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.*

Il ne resta plus aucun doute dans l'esprit du fils du graf; seulement il ne savait pas davantage ce que signifiaient ces paroles et ce signe grossier, reproduits à quatre cents lieues de distance par des paysans et par des mineurs, sans communication entre eux.

Descendu tout à coup de son fauteuil de pierre, Boccold alla droit à Ulrich, et, fraternellement, sans précaution, il lui appliqua la semelle de son soulier sur la bouche. Ulrich fut frappé d'étonnement; les mineurs étaient surpris de la témérité de Boccold. Ceux qui comprenaient le sens de ce mystère s'attendaient à voir Ulrich passer son épée dans le corps de Boccold; mais Ulrich, pour qui cet acte semblait moins un affront qu'une déférence, tant Boccold était respectueux en l'accomplissant au milieu de l'attente religieuse de ses compagnons, baisa le soulier et répéta, avec l'obscurité d'un néophyte : *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.*

Si la mine, toute rouge et toute noire, eût craqué et se fût ouverte tout à coup comme une grenade au milieu d'une ville assiégée, elle n'eût pas retenti si bruyamment des cris d'enthousiasme et d'élévation, d'amour et de rage, en ce moment où Ulrich signa de ses lèvres un pacte avec le soulier.

Il fallut céder, on le prit, on l'enleva, on l'exhaussa sur un pavois formé de toutes les bèches réunies, on le promena à la lueur des flambeaux autour de la mine qui s'exfoliait sous l'effort des accents sauvages des mineurs. Lui et Boccold étaient les héros de la fête.

L'ivresse avait duré jusqu'au jour, ce qu'Ulrich ne sut qu'au sortir de la mine. Un air rose et froid courait sur les rochers saupoudrés de neige. Le jeune fils du graf crut s'éveiller d'un long rêve. Il poursuivit sa route, et pensa.

Une cloche venait d'appeler l'archevêque de Mayence et le saint père pour réciter l'office des morts sur le corps du père Staupitz.

La cérémonie était commencée. La salle des conférences était tendue d'un drap noir qui cachait les portraits des religieux célèbres de l'ordre, depuis saint Augustin jusqu'au père Staupitz. Six flambeaux jaunes portés par des candelabres éclairaient sur deux rangs le catafalque où reposait le corps du défunt, tenant un calice entre ses doigts pâles. Debout, leur bréviaire à la main gauche et un cierge dans la droite, les moines récitaient la prière des morts.

Elle était à peine achevée, quand le frère Müller tira par la manche un des moines présents à la cérémonie, pour le prévenir qu'un étranger l'attendait dans sa cellule.

— A cette heure ! qu'il revienne.

— Il ne le peut, m'a-t-il dit.

— Savez-vous de quelle part il est ici ?

— De celle de votre père et de votre mère.

— Je suis à lui. Tenez, prenez ce flambeau et ce bréviaire, et priez pour moi.

— Pour lui. Vous voulez dire pour le mort !

— Non, pour moi, à ma place, entendez-vous.

Le docteur s'esquiva sans bruit et sans lumière ; il franchit les galeries de la cour, toute blanche de la neige qui était tombée.

Frère Müller pensa à part lui : Le docteur eût tout aussi bien fait de me remplacer par un candelabre et un pupitre.

Les innombrables petites cellules dont les croisées donnaient à l'intérieur dardaient des rayonnements rougeâtres à travers des couches de brume sur le tapis de neige qui cachait le pavé de la cour. Aucun souffle d'air n'agite ces traînées lumineuses, ne soulève les flocons de ce manteau d'hermine, au milieu duquel se dessine une croix, celle du clocher dont l'ombre se teint en noir sur la neige ; on dirait un manteau d'électeur. On aperçoit, en s'approchant des fenêtres à fleur de sol, les travaux auxquels les moines ont l'habitude de se livrer pendant la veillée, et avant que l'heure ne les appelle au dortoir. Derrière la toile transparente et gommée, remplacée plus tard par des carreaux de Bohême, on distingue ceux qui, la scie et le rabot à la main, équarissent le chêne ; plus loin ceux qui le façonnent en tables,

en sièges ou en bahuts. Poussé par un pied infatigable, ici le tour fait voler sous le ciseau des rubans de sapin, et achève de soumettre à une forme torse, mais ravissante d'évidement, des colonnettes de lit. La rougeur enflamme des fronts pieux courbés sur la ciselure d'un panneau en noyer où revit en relief quelque mystère de l'Ancien Testament. Dans un angle de l'atelier, grimace sous le poinçon d'un artiste calme et tonsuré quelque gorgone horrible destinée à vomir pendant mille ans l'eau de la pluie du haut d'une cathédrale. Du silence partout. Au milieu d'un nuage de sciure des robes noires traînent. L'horloge de sable indique les minutes d'un temps si utilement rempli.

Autres croisées, autres ateliers. Cet atelier appartient aux moines relieurs. Suspendues au plafond sur des ficelles, des peaux attendent le moment où le battoir les polira. Celles-ci sont déjà polies. Deux moines les étendent sur la pierre, dix les défendent, vingt les découpent, de plus habiles les collent au dos de l'in-folio de parchemin, de plus ingénieux encore les gauffrent, les sillonnent d'un fer brûlant, et dans leur tissu élastique creusent des miracles de moulure où coule ensuite un rayon d'or. Ce sont des fruits, des anges en saillie; des pierres précieuses s'y enchâssent, topaze ou rubis. Sur cette étagère s'empile le catéchisme du paysan, rêche et jaune; sur celle-ci le bréviaire du pauvre moine; sur ces tablettes, les livres d'oraison de l'abbesse, tout mignons et tout moirés, touffus de rubans. Respect! voici le missel de la cathédrale, écrasé sous les fermoirs d'or qui le boutonnet. Heureux l'empereur qui, au jour de son couronnement, posera ses lèvres sur cette riche reliure.

Regardez par ce trou que le vent a percé dans la toile du châssis : encore des moines qui gravent sur du bois des caractères de l'alphabet; ils retiennent leur haleine, écartant leur barbe pour achever quelque majuscule ambitieuse, fleurie et gracieuse comme un bouquet de mariée. Chacune de ces doctes puérités absorbera un hiver de méditations. De l'établi du graveur la planche passe au marbre de l'imprimeur, qui l'enduit de noir et de rouge et l'applique sur le vélin. L'œuvre est parfaite maintenant. Ainsi, dans chaque réduit d'où rayonne la pointe d'une lumière, un métier s'exerce, un art se perfectionne, une science se fixe. Le mouvement qui se révèle dans ces ruches, la cloche de la prière qui leur rappelle Dieu de loin en loin,

forment à l'intérieur du monastère un mélange d'activité et de recueillement dont l'âme et le corps se trouvent bien. La fatigue de l'un y corrige l'exaltation de l'autre.

Le docteur entra dans sa cellule en secouant la neige amassée au bas de sa robe de bure noire. Ulrich laissa voir sur ses traits, quoique faiblement éclairés par la lumière placée tout au bout de la cellule, la satisfaction qu'il éprouvait de se trouver en présence de l'homme dont la parole l'avait si profondément remué. Avec une naïveté bien pardonnable à sa jeunesse, il reporta plusieurs fois, dans une préoccupation silencieuse, son regard, où se peignait son étonnement, du crâne pensif du moine, de son front à demi dans l'ombre, aux murs blancs, tout blancs, de la cellule. Sur ce petit lit paré d'une tenture verte repose le moine, quand le sommeil ne le courbe pas sur la Bible, oreiller fécond en rêveries. La Bible est là, ouverte, sur la table.

Le moine étendit les bras, et sembla appeler le jeune seigneur à s'y jeter.

— Quoi! vous auriez oublié, seigneur, celui qui vous conduisit par la main dans les beaux jardins de poésie de Virgile et d'Horace, votre professeur?

— C'est vous, mon père! Vos traits seuls s'étaient effacés de ma mémoire; le souvenir de vos doctrines pieuses et de vos leçons éclairées y est encore. J'étais si jeune!

— Si enfant! dites, mais sérieux enfant. Tant de raison me charmait, m'effrayait parfois. Vous étiez mon meilleur élève.

— Je serai toujours le plus reconnaissant.

Ils s'assirent sur deux tabourets au milieu de la cellule.

Le mobilier est d'une simplicité nue : une table aux supports usés par le frottement des genoux; quelques tabourets de cuir d'où s'échappent des flocons de crin, arrachés brin à brin par la méditation; contre le mur une autre table sur laquelle est posée une tête de mort au pied d'un crucifix. Entre ses branches, le crucifix laisse voir une discipline en fil d'archal.

Comme l'appartement était sans feu, un froid glacial tombait du plafond et suintait par les murs.

— Vous avez vu mes parents, m'a-t-on dit?

— Hier, mon père, dans la mine du nord.



— Je suis heureux de vous écouter , si vous avez à m'annoncer de leurs nouvelles.

— Ils se portent bien.

— Pauvres gens ! tant mieux ! Bien vieux , bien cassés , n'est-ce pas ? Mes éternelles occupations m'empêchent d'aller les visiter. Mais ils le savent ; ils ne m'en veulent pas , j'en suis sûr.

— Au contraire , ils m'ont parlé de votre affection pour eux ; vos compagnons... excusez... les gens de la mine, je veux dire...

— Dites mes compagnons. Pourquoi en rougirais-je ? j'ai vécu , dormi avec eux. Ils savent mon nom ; et le petit Martin Luther sait le leur à tous. Walther le *Scorpion*, Kunz l'*Abîme*, Andreas le *Sorcier*, le *Vunschelrouthe* Boccold. Tout petit j'ai remué le charbon, fendu la pierre, porté le minerai. Dieu m'a appelé à la surface, pourtant nos cœurs s'entendent toujours ; un cri d'eux, et je descends, je suis là ! quand ils souffrent, je m'assieds dans le panier et vais les consoler. Ma parole rude leur plaît. Je les éveille, les ranime ; nous chantons ensemble dans le nid des ténèbres. Ils sont bien malheureux, n'est-ce pas ? Pardonnez, c'est à votre tour de m'excuser. J'oublie que votre noble père est leur seigneur et maître.

— Parlez toujours, docteur. Votre parole m'attache. Combien elle m'a confirmé de vérités depuis le jour où vous avez prêché devant notre clément électeur Frédéric !

— Ah ! vous étiez donc à mon sermon ? J'ai été trop loin. J'entends dire qu'on me blâme. Il n'est pas si facile d'arrêter l'eau quand l'écluse est ouverte. On m'appelle, j'y vais. Je n'avais qu'un texte, je m'en sers. Rome, sujet fécond : me voilà lancé. Nous autres, nous sommes de grands parleurs. Mais ceci sera oublié dans quelques jours, si ce n'est déjà oublié.

— Vous avez eu plus de retentissement que vous ne pensez, mon père, reprit, Ulrich, surpris, désenchanté de la familiarité causeuse de celui qu'il s'était figuré toujours monté au ton de l'inspiration. Il s'approcha du moine, dont la figure était complètement dans l'ombre, pour s'assurer que c'é-

tait bien lui qu'il avait entendu à quelques jours de là. Il eut un doute.

— Vous êtes dans l'erreur, je crois, mon jeune seigneur, à cet égard. Beaucoup d'abus existent qui ne sont pas consumés par ces feux de paille allumés à leurs pieds. Le monde a une force de résistance inimaginable. Cette force est quelquefois injuste, mauvaise, mais on s'y appuie. Ce couvent est vieux; en passant vous avez vu ses murs ouverts, son clocher qui penche; des carrières infinies ont décharné ses fondations, écarté les pierres, ébranlé sa solidité; eh bien! ce qui l'a ruiné, c'est ce qui le soutient. Par l'action du temps, ces racines on fait ciment avec les pierres. Otez ces racines, le couvent tombe. Ainsi de tout. Hardi qui touche, imprudent qui renverse.

— Vous pensez donc qu'il faut tout laisser en place?

— Et vous?

— Moi? à votre éloquent sermon j'avais réchauffé mon indignation contre les faux docteurs. J'avais recueilli une étincelle, et tout en moi s'était embrasé. Permettez-moi de vous le dire, je me trouve froid devant vous maintenant, et je ne crois pas que ce soit par ma faute.

Une rougeur subite glissa sur les joues d'Ulrich.

— Il ne dépend pas de moi, reprit avec encore plus de calme le docteur, de monter mon enthousiasme au niveau du vôtre. Chacun fait ce qu'il peut, agit comme il sent.

— Ah! vous avez sans doute beaucoup fait! s'écria Ulrich.

— Je n'ai pas beaucoup fait. De quoi doivent se glorifier les hommes? Mais je crois qu'à ma place vous eussiez manqué de circonspection et peut-être de justice.

— De justice, non. Oh! je ne manque pas de justice; mais vous ne connaissez donc pas Rome, docteur?

— Très-bien. Je l'ai visitée avec Carlostadt, il y a de cela quelques années.

Mais Ulrich tout à coup se souvint de la commission des mineurs. Il voulut s'en acquitter et partir.

— Votre père et votre mère, docteur, lui dit-il sèchement, m'ont chargé de vous remettre ce petit paquet, vous priant d'en consacrer le contenu à leur acheter des indulgences.

Ulrich s'aperçut du frémissement nerveux qui agita le moine en recevant le paquet. Le docteur se mit à parcourir la salle à grands pas, en proie aux plus sourdes agitations; l'ombre des longues manches de sa robe courait sur le mur comme des ailes de chauve-souris. Il s'arrêtait ensuite, les poings fermés. De nouveau il reprenait sa marche, parlant tout seul, oubliant Ulrich. Il s'animait, il s'échauffait; Ulrich était rayonnant de joie, de voir naître par degrés chez le moine, si tranquille il n'y avait qu'un instant, cette émotion d'inspiré qui communiquait à son visage un mouvement semblable à celui de la houle quand la marée arrive.

Il posa grotesquement son poing, celui qui cachait les deux thalers, en face de son front, et après l'avoir considéré avec ironie, comme il l'eût fait d'un adversaire près d'être écrasé, il dit, tantôt par éclats de voix saccadés, tantôt avec une rumeur intérieure, dialoguant avec ce poing immobile devant lui : Je le porterai à monseigneur Pandolfi, cet argent qui m'appartient; je dirai tout bas à monseigneur : Je suis un pauvre moine, monseigneur, qui, pour racheter les fautes de ses parents, vous porte en leur nom ce peu d'or, afin d'avoir des indulgences.

— Quels crimes ont-ils commis, vos parents ?

— Un crime très-noir, monseigneur.

— Très-noir ? doublez la somme.

— Je double la somme, monseigneur.

Et le moine, en débitant ce monologue, faisait trembler les vieilles planches des cloisons et vaciller la lumière de la lampe; car il semblait suivre sa pensée courant à cheval devant lui.

— Mais quel crime, l'infanticide ?

— Mieux que cela, monseigneur.

— Triplez la somme.

— Voilà, monseigneur.

Le moine faisait glisser d'une main dans le creux de l'autre les deux thalers qu'il semblait payer au légat.

— Un déicide !

— A peu près, monseigneur.

— Quelle affreuse action ont-ils donc commise ?

Ah ! ah !... monseigneur, dit le moine en ricanant. Ils

ont donné naissance à celui qui ne croit pas aux indulgences, au moine qui tuera les indulgences. N'est-ce pas un crime horrible, monseigneur, celui-là? Mais voilà mon argent; relevez-moi du meurtre. — C'est drôle, n'est-ce pas, seigneur Eberstein?

On entendait l'haleine bruyante et moqueuse du docteur sortir de ses narines comme l'haleine d'un bœuf essoufflé.

Il porta la main au mur et en décrocha un luth qu'il appuya en tremblant sur ses genoux.

— Aimez-vous la musique? demanda-t-il à Ulrich.

— Avec passion, docteur.

— Tant mieux; je vous en estime davantage. Le plus magnifique don de Dieu, c'est la musique dont Satan est l'ennemi. La musique est une demi-discipline; elle rend plus indulgent, plus doux. Rien d'aussi beau après la théologie: les notes font le texte vivant.

Sans la musique, mon jeune ami, la mélancolie m'aurait tué. J'ai des jours affreux où il fait nuit dans mon âme. Mon corps souffre, languit; désespère. Ma tête s'alourdit, mes tempes palpitent, mes yeux se gonflent de larmes, je tremble, j'ai peur. Tout m'enflamme tout m'indigne. Haineux sans haine, si je parle je tonne, si j'écris je brûle; et, mystère impénétrable, des bouffées de rire me surprennent et renversent en passant tout l'édifice superbe de ma colère. Tenez, Ulrich; il doit neiger: je le sens.

Le moine entr'ouvrit la croisée; un rideau de neige flottait mollement dans l'air. Les petites lumières des ateliers étaient éteintes. — Mais voici ce qui console.

Le docteur, ayant accordé son luth, en tira des notes naïves, harmonieuses comme des paroles accentuées.

— Dites-moi, Ulrich, quelques aventures de votre voyage à travers notre bonne Allemagne. La jeunesse dit bien. Parlons de notre mère commune, aujourd'hui si souffrante; entretenons-nous d'elle comme deux fils. Reclus et pauvre, à ses pieds, je ne sais que ses vertus; vous, jeune, chaud, noble et brave, parlez-moi de sa gloire.

Le beau visage rose d'Ulrich s'épanouit, son regard brilla.

— Parlons plutôt de sa pauvreté, répondit-il. Et, à voix basse et d'un accent au-dessous du luth, il murmura comme

une confiance ce qu'il avait vu dans la forêt Noire, l'incendie et les femmes qui fuyaient. Il ressemblait au jeune Daniel retraçant la fin de Babylone.

A mesure qu'il racontait, les sons de l'instrument le suivaient en échos plaintifs, et la parole pénétrante du jeune homme et la note du solitaire allaient ensemble et semblaient être faites l'une pour l'autre comme le vent pour le cyprès.

Emporté hors de lui, le jeune seigneur se leva et posa la main sur son front tout en feu.

— Oui, la pensée, Ulrich, dit le moine ému, la pensée peut beaucoup; forte si elle est constante, invincible si elle est bonne, triomphante si elle vient de Dieu. Mais poursuivez votre récit, mon ami, il m'intéresse; ces paysans sont bien malheureux. N'y aurait-il que nous pour ramasser leurs plaintes et les porter au ciel?

Sous les doigts distraits du moine, le luth résonnait toujours.

— Que faire, ô mon Dieu! s'écria Ulrich, car j'ai connu d'autres douleurs. Il y en a de semées pour toute l'Allemagne; au fond de la terre j'ai rencontré des hommes qui se mouraient de désespoir comme au-dessus.

Le moine éleva la gamme sacrée de son instrument, et du front la main d'Ulrich descendit sur son cœur.

— Le cœur, Ulrich, noble foyer où la pensée s'épure quand elle y tombe. La tête est la mine: le charbon, la terre, la glaise, le fer, s'y mêlent; le cœur, c'est la forge ardente: le charbon y devient diamant, le fer épée.

— Oui, docteur, au fond des mines j'ai cru retrouver ces malheureux avec lesquels j'avais déjà fait une triste connaissance à mon retour; j'ai assisté à l'affranchissement d'un mineur. Chose étrange, ainsi que dans la forêt, les hommes de la mine ont baisé entre eux un soulier sur lequel j'ai aussi posé les lèvres.

— Vous! Ulrich! vous! — Le moine recule de deux pas. — Mais savez-vous, enfant, que ce baiser vous a fait homme pour ces malheureux? savez-vous que ce baiser vous a rendu leur frère? savez-vous, Ulrich, comte d'Eberstein, que, si un de ces paysans, un de ces mineurs tombait sur la grand'route,

vous seriez obligé de le porter sur vos épaules jusqu'au village ; que, s'il avait faim, vous seriez tenu de partager votre pain blanc et ducal avec lui ; savez-vous cela ?

— Je sais, interrompit Ulrich, puisqu'il en est ainsi, que si, à mon tour, je tombais, il me relèverait ; que, si j'avais faim, il me donnerait la moitié de son pain noir ; que, s'il me défendait, j'aurais à le défendre.

La main d'Ulrich descendit encore plus bas ; elle s'arrêta à son épée dont il pressa la poignée.

— La pensée, le cœur, l'épée ; Ulrich !

Le moine posa sa main sur la Bible ; était-ce là une protestation contre la véhémence d'Ulrich, ou un pacte spontané de la parole avec le fer ?

Puis il pressa avec effusion et respect le jeune homme contre son cœur. Pendant quelques minutes ils échangèrent des paroles d'affection et de dévouement ; ils promirent de se revoir, de s'éclairer, de se protéger, de s'unir.

Ulrich sortit et traversa la cour.

Il fut obligé de se ranger pour laisser passer le corps du père Staupitz, qu'on portait au cimetière du couvent.

Le moine regarda le convoi. En fermant sa croisée, il répéta malgré lui le mot si malin et si profond d'Érasme : A quoi sert un moine ? Pas même à faire un moine.

#### IV.

Il n'est pas absolument nécessaire de rétrograder de trois siècles en imagination, pour avoir l'idée exacte d'un petit événement dans une petite ville. Ceux qui de nos jours ont le malheur de vivre, si vivre est le mot, dans une ville de province du troisième ordre, savent cette tempête de suppositions, de commentaires, d'opinions, d'avis, de jugements que soulèvent le mariage du voisin, une naissance douteuse, quelque amour surpris, un veuvage peu discret ; sans parler ici, la matière nous entraînerait trop loin, des localités où un habit neuf, où le phénomène d'un meuble nouveau, sont des épisodes incalcula-

bles en résultats pour la médisance ; car, dans les villes au-dessous de six mille âmes , parler c'est médire. Vosgien a oublié cette indication géographique.

On concevra donc sans efforts le cliquetis de paroles qui retentit dans les murs de la bonne ville de Wittenberg.

A l'expiration du carême se terminait cependant cette ridicule querelle de besace, visiblement soulevée par la partie financière et non par l'esprit théologique des indulgences. Sans être un flambeau de l'église, on sentait que la préférence inusitée, accordée cette année 1517 aux Dominicains sur les Augustins, était le sujet et le fond de cette pauvre dispute.

Un mot d'autorité prononcé par l'électeur Frédéric de Saxe faisait rentrer dans l'obscurité le moine et ses remontrances séditeuses.

A défaut de l'électeur et de l'archevêque, le supérieur du couvent auquel appartenait frère Martin avait le droit de cloîtrer dans sa cellule ce nouveau Jean Huss.

Il existait encore un puissant argument contre lui, mais celui-là était inconnu aux théologiens de ce temps-là comme il l'est à ceux d'aujourd'hui : c'était le silence.

De tous ces moyens de répression nous allons voir celui qui fut employé. Deux hommes étaient assis au fond du cabaret de *la Belle Saxonne*, et qui, les coudes sur la table, talons contre talons, face à face, le menton étauçonné au bout des bras, buvaient de la bière à pleins verres.

L'individualité de ces deux buveurs est lisiblement écrite sur leurs visages. Le premier, dont l'âge passe quarante ans, aux cheveux blonds cendrés et qui doivent avoir été rouges autrefois, paraît de constitution malade. A sa maigreur, à sa taille haute et rentrée on distingue l'homme épuisé et qui n'a rien fait pour neutraliser les funestes effets d'une santé précaire. Des rides précoces décèlent à son front, aux angles de sa bouche, fine et dessinée au blaireau, le travail opiniâtre et si mortel de la méditation ; le reflet doré de la lampe enlumine ses joues. Son œil est celui du renard : clair, gris et défiant, signe caractéristique, presque infaillible, de la ruse combinée avec la peur, de la subtilité et de l'esprit. L'organisation nerveuse se trahit en lui par des tics, des convulsions à la surface, par des grimaces soudaines, par la douceur soyeuse de ses

cheveux, la rareté de sa barbe, la saillie féminine de ses hanches, par la maigreur et la description de ses mains. Enfin, c'est un de ces hommes que la nature a créés pour être la victime de l'électricité pendant l'orage, d'un grincement d'acier, d'un cri aigu; qui s'évanouissent à l'odeur d'une rose, qui nourrissent des antipathies innées et à mourir sur la place pour un son, pour une couleur. Inexplicables organisations sans courage, sans énergie, sans vertu, mais auxquelles le monde appartient par la science et par le génie.

L'autre est un homme d'environ quarante ans aussi, quoique son accoutrement sans fraîcheur le fasse paraître plus âgé. Dans son maintien à la fois commun et réservé, décent et ignoble, il y a de la rondeur du marchand et de la composition du prêtre. Une épaisse chevelure se hérissé en crête sur sa face mal pétrie, sans caractère, si ce n'est celui d'une humilité d'emprunt que démentent des gestes de boucher.

Il adresse de loin en loin des regards de pieuse satisfaction à l'énorme rouleau qu'il a déposé près de lui.

— Je ne vois pas trop, s'écrie-t-il, et il frappe la table avec un pot de bière, ce que prétend ce moine en ruinant ainsi la religion.

— Que demandent les hôtes? répondit le tavernier, croyant à ce coup sur la table qu'on l'appelait.

— Rien; laissez-nous causer.

— Voilà tout juste, seigneur Vénitien, ce que vous répondrait le moine. — Rien; laissez-moi parler. — Il a cassé un pot, lui aussi.

— Pas de comparaison, s'il vous plaît, seigneur étranger. Si cet homme-là ne cherchait qu'à s'attirer l'attention, je ne me plaindrais pas; mais je le répète, sa doctrine est une peste. Que ferais-je, s'il était écouté, de ce que j'ai là? et j'en ai pour cent frédéric d'or.

— Vous me disiez, il n'y a qu'un instant, qu'il serait la ruine de la religion, et vous ajoutez maintenant qu'il serait la vôtre.

— Et de tant d'autres encore. Savez-vous si on lui permettra de prêcher longtemps sur ce ton? et alors ne se révoltera-t-on pas! Il n'y a donc plus de Dieu ni de potence en pays d'Alle-



magne : l'un pour les honnêtes gens, l'autre pour ceux qui les persécutent ?

— Je puis vous assurer qu'il y a encore des potences en Allemagne.

— A quoi les emploie-t-on ?

— Je vous le demande. Mais de quoi vous plaignez-vous tant ? Seriez-vous marchand de chanvre ?

— Seigneur étranger, il paraît que vous n'avez pas tout d'abord saisi la liaison de mes idées.

— Seigneur Zodiaco, c'est peut-être l'effet de la bière et de mon ignorance native, mais j'y vois trouble dans vos raisonnements.

— C'est pourtant simple, seigneur étranger : malheureusement vous êtes né sur la Rotte, de l'autre côté du Rhin. Si vous étiez Allemand, vous ne comprendriez à peine. Écoutez-moi : notre glorieux empereur Maximilien, que Dieu favorise, a, par exemple, la propriété de toute la farine, de toute l'orge, de tout le charbon, de tout le sel de l'empire. Est-ce vrai ?

Très-vrai, respectable Vénitien.

— A merveille ! Mais pour cela Maximilien, qui aime l'argent comme vous et moi, dès que la récolte est rentrée, ne va pas sur les marchés de l'empire, vendre, ainsi qu'un fermier, son orge impériale. Suivez-moi ; vous paraissez ne rien entendre à mon raisonnement. Répéterai-je ?

— Inutile, seigneur Vénitien. Mon épaisse intelligence s'ouvre ; profitez de la brèche.

— Sachez donc.

Mais tout à coup le Vénitien s'arrêta dans son explication : une nuée d'étudiants se précipitait au milieu du cabaret.

Car le cabaret de *la Belle Saxonne*, comme tous les cabarets de cette époque, était fondé à deux fins : il tenait lieu de ces points de réunion que l'oisiveté moderne appelle cafés, et d'hôtellerie pour les voyageurs. Dans ces établissements, la principale pièce, qui a conservé son nom de poêle, tout en devenant plus décente, était un carré long autour duquel régnait un banc de chêne où l'on s'asseyait pour manger comme pour boire, pour boire comme pour dormir. Sous le regard du citadin qui achevait son pot de bière, l'étranger ôtait sans gêne ses chausses. Seulement il importait d'avoir des vertus différentes

pour se plier à la multiplicité de destinations affectées au total : un sommeil dur pour reposer au milieu de buveurs hurlants, un odorat peu difficile quand on avait le malheur de ne pas dormir.

Les étudiants demandèrent de quoi boire. Serrés les uns contre les autres, car ils étaient nombreux et paraissaient avoir besoin de se consulter, ils se groupèrent autour d'une table. Des mouches s'abattant sur du miel n'auraient pas été plus pressées. A la distance où ils étaient des premiers occupants, on ne les entendait pas distinctement. Aussi le Vénitien, quoiqu'il eût l'oreille fine, ne saisit que les mots de mèche, de briquets, de feu, de prudence, lambeaux de phrases qui ne l'auraient pas empêché de poursuivre sa conversation, s'ils n'eussent été suivis de ceux de légat et d'indulgences. Sans confier ses craintes à son interlocuteur, aux mots rapprochés d'indulgences et de feu, il allongea le bras, retira peu à peu son rouleau, le glissa sous la table, puis le cacha sous son manteau qu'il croisa.

L'étranger se pinça les lèvres pour ne pas rire de cet excès de précaution.

— Si vous l'avez pour agréable, continuons notre procès, seigneur Vénitien.

— Je poursuis donc. L'empereur, dit le Vénitien à voix basse, accorde, pour de l'argent, à ses bien-aimés sujets la faculté de vendre à sa place. Il a ce qu'on appellé des fermiers...

Il est présumable que le Vénitien n'aurait pas satisfait à la curiosité du Flamand, si deux lansquenets, entrés dans le cabaret, la voix haute, frappant le parquet du bois de leur halbarbe, n'eussent obligé les étudiants à s'isoler dans un coin sombre, loin de la portée de la voix. Ce qui les rendit circonspects enhardit le Vénitien. Les lansquenets demandèrent du genièvre.

— Sûr comme je m'appelle Spickenhintern, il y aura des lances qui feront gras aujourd'hui, qui goûteront à la chair.

— Vrai comme mon grand-père se nommait Braun, mon père Braun, et que je me nomme Braun, il y aura des piques qui reviendront sur elles-mêmes ainsi que les balles du mail.

Cette apostrophe et cette réponse parlaient, l'une du plus

âgé des deux lansquenets, l'autre d'un étudiant. Ils s'étaient toisés longtemps, à la manière des guerriers antiques, sans quitter leur place et sans emportement, échangeant en deux mots, résultats d'une haine profonde, tout ce qu'ils avaient sur le cœur.

Puis ils burent, se regardant toujours au-dessus de leurs gobelets d'étain.

— Ils vont se colleter, dit tout bas à son voisin le tremblant Vénitien.

— Ne craignez rien ; les Allemands ne se battent jamais ; ils se tuent.

— Mais s'ils allaient se tuer ?

— Pas en colère ; ils sont trop en colère.

— Je ne veux pas me fâcher, mes agneaux ; Spickenhintern est doux. Mais trouvez bon le conseil qu'il vous donne, rentrez chez vous ; n'allez pas sur la grand'place vous faire frotter les oreilles déjà assez rouges par le froid.

— Nous irons où il nous plaira.

— Et nous, où on nous l'ordonnera.

— Nous ne vous parlons plus.

— A votre aise ! je vais chanter.

Et le lansquenet se prit à chanter d'une voix de tonneau qui sonnait creux comme avant les vendanges, ce couplet d'une chanson de cantonnement :

Oui, lansquenet, pour vous plaire,  
 Frappant de taille et d'estoc,  
 J'ai, dans la guerre,  
 Pour cœur un roc,  
 Pour verre  
 Un broc.

Large à la base, étroit par le pied, ce couplet avait la forme d'un verre à boire. Il faisait merveilleusement lorsqu'on le chantait en buvant : le vin, le verre et la chanson descendaient dans le gosier. Le compagnon du lansquenet aurait mêlé sa voix à celle de son chef s'il n'était tombé sous la table : il fermentait.

Après son petit couplet, le joyeux chanteur reprit sa lance et sortit en répétant :

J'ai, dans la guerre,  
Pour cœur un roc,  
Pour verre  
Un broc.

La chanson diminua comme une goutte au fond d'un verre ; il n'en resta que le parfum dans le cabaret.

— A nous, dirent les étudiants. Voici l'heure. Tavernier, votre compte ? Bonne chance !

Et le cabaret fut tranquille et désert comme auparavant.

— Écoutez, reprit l'étranger avec une obstination qui commençait à chagriner le Vénitien, secoué par la scène des étudiants, vous me demandiez deux frédéric d'or pour me délivrer de mes péchés de l'année courante : vous avez eu trop bonne opinion de moi. Je ne veux être envers vous ni plus généreux, ni plus avare ; ce serait vous faire affront. Je ne vous demande donc que deux frédéric d'or pour vous racheter de vos péchés mortels ou non.

— Saint Marc et saint Nicolas ? vous ne me paraissez plus un imbécile du tout, seigneur étranger !

Les yeux du Vénitien avaient pris une étrange expression d'étonnement. Ils ressemblaient à deux boucles d'acier.

— Je suis pourtant né de l'autre côté du Rhin. Acceptez-vous ?

— Mais qu'y gagneriez-vous ? quel profit y trouverais-je ? puisque c'est égalité de péchés contre égalité de péchés, parité de somme contre parité de somme ?

— Doucement : qui peut vendre a le droit de donner, de détruire, et avec autant de raison celui de jouer. En douteriez-vous ?

— Non, seigneur.

— Non, seigneur.

— Jouons donc ! voulez-vous ? mes péchés contre les vôtres ! Cela va-t-il ?

— Cela va.

— Entendu ; faisons bien nos accords. Nos conditions sont

que, si vous perdez une année de péchés, il vous sera loisible de doubler jusqu'à quarante années, nombre exact qui représente mon âge. Si vous perdez quarante fois, je n'aurai plus de péchés, et vous en aurez d'autant. Et si vous perdez encore, vous me donnerez...

— Je vous donnerai deux frédéric d'or.

— Non pas ! non pas ! deux frédéric d'or !

— Ici l'étranger ouvrit son manteau, en rejeta les pans avec noblesse sur ses bras déployés, et, par ce mouvement théâtral, laissa voir un costume rouge feu.

— Non pas ! non pas ! s'il vous plaît, seigneur Zodiaco, répéta l'étranger en grossissant sa voix, deux frédéric d'or ! mais bien votre âme, car j'aurai gagné tout ce à quoi elle avait droit.

— Vous jouer de mon âme ! Où suis-je ? qui donc êtes-vous ? Mais c'est un sacrilège... Vous êtes donc le diable ?

— Je suis Érasme, natif de Rotterdam.

Et avec un rire fou, Érasme, qu'un bruit inaccoutumé appelait au dehors, lança sur la table du cabaret la valeur des pots de bière. Il sortit enveloppé dans son manteau.

Il était nuit.

En ce moment même des hommes et des enfants arrivaient par bouffées tumultueuses sur la place de Maximilien, avec des fascines sèches, avec des fascines allumées, avec des brassées de chaume arrachées à de vieux toits, tous avec quelques combustibles. Ils affluaient de tous les points.

A l'époque triste de pénitence où l'on vivait, il était difficile d'imaginer quelles réjouissances le peuple était autorisé à célébrer.

De fagot en fagot, un immense bûcher s'était formé au milieu de la place. C'était une chose curieuse à voir que l'effet pittoresque produit par ce pêle-mêle de tables vermoulues, de chaises boiteuses et défoncées, de bancs fracassés, de bois de croisées, de panneaux encore armés de leurs gonds rouillés et de leurs serrures pendantes, de poutres arrachées, qui s'étaient coalisés pour alimenter le feu.

Ce qui proposait une énigme à la curiosité, c'était le rapprochement de deux madriers qui portaient sur l'appui chancelant de deux tonneaux de bière.

Des hommes armés de torches veillaient autour du bûcher.

Rien n'attire la foule comme la foule; le feu n'aime pas plus l'huile. Par toutes les issues s'épanchent en grondant des torrents de curieux, de désœuvrés, de femmes qui, par devoir, ne pouvant quitter leurs maisons, les entraînent au bout de leur robe. Le mari s'attache au bras, l'enfant s'épingle à la jupe, le nourrisson se colle au sein.

Et les ouvriers quittaient également leurs ateliers, les marchands leurs boutiques, les pêcheurs leurs bateaux, les écoliers leurs pensions; on aurait plus tôt fait de dire que toute la population de Wittemberg était là.

Elle était là moins le cortège qui débouchait sur la place. Les croisées du palais de l'Électeur, qui donnaient sur cette place, étaient garnies d'officiers attachés au prince; comme tout le monde, ils auraient désiré connaître le motif de ce rassemblement. Mais qui aurait pu le leur apprendre?

D'abord faible ruisseau, resserré dans sa pente encombrée de gravier, le cortège eut beaucoup de résistances à vaincre pour ne pas se noyer, pour ne pas disparaître dans cette mer agitée de têtes. Mais l'impérieuse curiosité ayant parlé, et là, comme dans toutes les circonstances, les masses ayant deviné ce qui leur convient le mieux, elles forcèrent le premier rang à se mettre à genoux, le second à s'incliner, le troisième à se courber sur le second: le bâton eût aplati qui n'eût pas consenti à s'agenouiller, il eût fait agenouiller qui n'eût pas voulu se courber, courber qui eût refusé de s'incliner. Ce n'est que plus tard que le bâton a été remplacé par la police, laquelle ne répudie pas la tradition du bâton. Le bâton s'est fait chair.

Ils n'avaient ni bâtons ni piques, les rares lansquenets qui, avec prud'homie, se hasardèrent du bout de leurs pieds à jeter un coup d'œil sur la place. — Il y a du gibier en plaine, dirent-ils en se retirant à pas de loups et en cachant leurs habits jaunes, de peur d'épouvanter la nichée. Nous reviendrons; patience.

Dans l'attitude où ils s'étaient placés, les habitants virent défiler le cortège, ou, pour mieux dire, la procession.

Quelle procession! et comment au milieu du carême, pour

le rappeler encore une fois, comment le peuple le plus soumis à l'église, sinon le plus dévoué, comment la nation dont les souverains ajoutent si précieusement à leurs titres celui de roi des Romains, avait-elle osé parodier les cérémonies romaines avec cet éclat, cette outrageante magnificence de ridicule?

Quatre hommes, simulant quatre porte-flambeaux, élevaient en guise de candelabres quatre poutres perpendiculaires. Ils étaient sérieux.

Après les porte-flambeaux, flottaient les bannières de la cathédrale : des chemises d'hommes, écartelées par le haut et par le bas sur des lattes ; aux manches de ces chemises s'attachaient des cordes qui tenaient lieu de cordons de soie. Les glands, c'étaient des pots de bière vides. Venaient ensuite les lévites, dont les encensoirs étaient représentés par d'énormes pierres fixées dans des nœuds de fronde. Quels lévites ! noirs, barbus, puant le soufre et le poisson, pour la plupart pêcheurs ou mineurs. Les plus adolescents avaient quarante ans.

Les évêques suivaient : pour crosse ils portaient des gourdins ferrés, pour mitre des cornes de bœuf, pour barbe la queue d'une vache ; ils avaient trempé leurs mains dans l'encre afin d'imiter la teinte violette des gants épiscopaux : ils y étaient mal parvenus.

Le chapeau rouge des cardinaux était suppléé par des chapeaux de lansquenets et de hallebardiers.

Le dais n'était rien autre qu'une toile rayée à matelas, tendue au bout de quatre nerfs de bœuf ; la frange était d'étope, et les panaches qui s'élèvent ordinairement à chaque angle du pieux palanquin étaient de plumes d'oie. Sous ce matelas, cette étope et ces plumes, une parodie outrageante provoquait la joie très-burlesque, un peu féroce, du peuple. C'était la charge de monseigneur Pandolfi, avec sa graisse tremblante, ses jambes engorgées, son cou de taureau, son œil de bouc. De hideux haillons pendillaient à ses épaules et lui fouettaient les reins en forme de manteau de cérémonie. Huit enfants, malins comme des fils du diable, anges et macaques tour à tour, baissant les yeux comme des agneaux, et tirant leur langue rouge comme des léopards d'armoirie, soulevaient, en y crachant dedans, cette dalmatique de chiffons, et par piété,

singulière façon de la baiser, ils la portaient à leur nez. Le faux cardinal était flanqué de ses deux acolytes, dont l'un, au lieu de porter les gants épiscopaux sur un coussin, portait deux souliers ferrés; dont l'autre soulevait la nouvelle mesure d'étain altérée par le gouvernement à la juste colère du peuple. Grave entre ces deux dignitaires, revêtus, celui-ci de l'habit respectable d'un ours, celui-là de la peau d'une vache, il saluait à droite et à gauche la populace. Quelquefois la tête accompagnait le geste d'inclination, et le corps suivait la tête. Alors le cardinal tombait sur la foule, qui se le renvoyait comme une outre. Monseigneur oscillait, roulait, bondissait, pivotait, retrouvait sa ligne et reprenait sa marche moitié pieuse, moitié avinée. Les plus décents parmi les spectateurs se bornaient à placarder de la boue au visage de monseigneur.

Les croisées du palais électoral se fermèrent; on remarqua que quelques-uns de ceux qui s'y étaient montrés étaient descendus sur la placée, sans doute pour voir de plus près la parodie du cardinal, pour voir Boccold, car c'était Boccold, l'affranchi de la mine; Boccold, un géant par ses mains carrées, par ses cheveux courts et bouclés comme la laine d'un lion, par sa figure osseuse et sa peau noire de l'éternel charbon qui avait vingt ans coloré sa sueur.

Une rumeur arrêta la marche du cortège.

Tout à coup, partie d'un angle de rue, une rafale détermina, violent, concentrique, tourbillonnant, un système circulaire de mouvement. Il allait des bords de la cohue au cœur, spirale d'acier d'une montre qui se brise. Une fois engrainé dans la rainure de la première circonvolution, le personnage qui paraissait la cause de la mêlée passa à la seconde, à la troisième, aux suivantes. C'était un moine. Au milieu de ces cercles, il tournait sur son axe, confus de tant de popularité, un peu effrayé de cet amour même. Il en eût souhaité un peu moins. La considération dont on le menaçait ressemblait à faire peur à de la violence. Peut-être ne serait-il pas sorti vivant de son triomphe, s'il eût cherché à y échapper.

Son ellipse rapide devint bientôt tangente à celle où gravitait le faux cardinal. Les deux comètes eurent bientôt le même champ. Le dais à matelas couvrit le moine et monseigneur. Dispute sur la préséance. — Passez! — Je ne passerai pas.



La rougeur du moine fut attribuée à sa modestie. De grands coups de pied lancés à la sourdine à monseigneur l'engageaient à céder, des coups de poing entre deux eaux l'invitaient à n'en rien faire. Bourrades et politesse, on arriva enfin devant le bûcher. Nouvelle lutte. Dans son rôle, monseigneur ignorait s'il devait ou non accompagner le moine sur les madriers. A tout hasard, il bondit avec sa queue de vache sur les tonneaux; ceci déplut à plusieurs : comment plaire à tout le monde ? Les enfants le tirèrent à eux par sa dalmatique, mais il fut plus fort que la dalmatique. A son tour le moine se dévoua. Mal à l'aise, ahurri, estropié, gauche, applaudi, il grimpa comme un chat noir sur l'échafaudage. Mais, son point d'appui manquant, il glissa; il serait tombé sur les fascines, si le bras robuste de monseigneur ne l'eût saisi par le collet et ramené au niveau des madriers.

Après s'être essuyé les genoux, le moine s'inclina devant la multitude, dont la première vue le glaça jusqu'à la moelle des os. C'est une sensation commune aux gens qu'on va pendre et aux harangueurs populaires, de frémir à cette élévation isolée.

- Tiens ! ils sont deux là-haut. Qu'est-ce que cela signifie ?
- Que le véritable parle !
- Que le faux descende !
- Quel est le vrai !
- Qu'ils restent tous deux :

Le moine était confus dans l'âme. Il commençait à goûter la fin de la popularité. Dieu sait ce qu'il en serait advenu s'il eût persisté à soutenir son droit d'occuper seul les planches. Il fit mine de s'en aller.

Sa modestie le sauva.

Monseigneur, comprenant qu'il n'était pas l'homme de la parole, arrêta le moine déjà en posture de descendre le long des tonneaux. Singulière posture. Ce n'est pas en face qu'on descend d'une échelle. Mais voici que monseigneur en fait autant. Assaut de modestie. Tous deux offrent leur dos à l'enthousiasme général.

De même qu'on avait crié : Que le noir monte ! on cria : Que le noir descende !

Tout grand homme commence par s'appeler le noir ou le rouge, le droit ou le tortu.

Monseigneur trancha le nœud de la difficulté; il ne descendit pas, il sauta sur la foule à pieds joints.

Le moine occupa seul la scène.

Et le feu fut mis au bûcher.

— Frères, débuta le moine, les faux prophètes sont nombreux, et les vrais sont timides, voilà pourquoi le mal couvre la terre.

On vous a peut-être rapporté comment j'avais attaqué l'autre soir M. le légat, c'est-à-dire avec décence, respect et soumission, bien que nous autres Allemands ayons la langue râpeuse comme les limes de Sollingen.

Un grognement sourd courut de place en place.

— Croyez-vous que monseigneur Pandolfi m'ait envoyé, comme au cardinal Alberf, une litière avec chevaux, harnais et harnachements, un chapeau tout semé de pierreries et une épée dans son fourreau doré? Savez-vous ce qu'il a fait?

L'apostrophe resta en l'air, et à cet immense point d'interrogation, suspendu comme un croc de fer au milieu d'une ménagerie, toutes les curiosités béantes mordirent en rugissant.

— Qu'a-t-il dit?

— Qu'a-t-il fait?

— Qu'a-t-il répondu?

Le feu du bûcher pétillait moins que les têtes.

— Il a fait afficher sa réponse à Francfort-sur-l'Oder.

C'est neuf de répondre ainsi, mais l'argument est trop cher pour nous, pauvres augustins, qui n'avons pas les moyens de nous absenter du couvent chaque fois que nous avons une raison difficile à trouver contre une raison plus forte. Oui, monseigneur le légat a collé son silence victorieux à Francfort-sur-l'Oder. Nous n'avons pas raison de si loin: Dieu soit loué! Une fois à Francfort, savez-vous ce que monseigneur a répondu à notre sermon, à mes quatre-vingt-quinze propositions!

— Qu'as-tu répondu, hippopotame, sanglier, rhinocéros?

Cette interpellation, qui semblait vouloir aller éveiller l'attention du véritable légat à Francfort-sur-l'Oder, tant elle était

foudroyante en éclats de voix, s'adressait à l'homme qui paraissait si burlesquement l'ampleur, l'obésité et le costume du cardinal dominicain Pandolfi. Elle s'adressait à Boccold le mineur.

C'était donc à Boccold de répondre. Il feignait de n'avoir pas entendu.

Arrondissant sa main en forme de spirale, et laissant couler sa voix dans cette espèce de conque, un homme de la foule répéta de nouveau, avec une formidable énergie, au fond du tympan de Boccold :

— Qu'as-tu répondu de Francfort-sur-l'Oder?

Tandis que Boccold fait un peu languir sa réponse, certains lansquenets, déjà signalés, reparaissent au même endroit, là-bas au bout de la place.

— J'ai répondu..... Boccold regarda frère Martin avec un air niais qui semblait vouloir lui dire : Soufflez-moi dans ce que j'ai répondu. Ceci n'est pas dans le rôle.

— Répondras-tu ?

De minute en minute, la flamme se déployait plus ardente et en nappes entre l'orateur et son auditoire.

Ceux des habitants qui n'avaient pas eu connaissance de l'événement accouraient à l'odeur de la fumée. Ils arrivaient trop tard, et par quelque issue qu'ils se présentassent ils étaient reçus au bout de la pointe des hallebardes. On en piqua quelques-uns; leurs compagnons rugirent, les plus éloignés crièrent au meurtre. Rien de tout cela ne transpirait encore dans la foule, toujours plus altérée d'écouter le singulier dialogue établi entre le moine et Boccold.

— Tu as répondu, reprit le moine, comme le tison répond à la paille, la flamme à ce bûcher. Cendre n'est pas réponse, mortel rongé de luxe.

Affectant la surprise et bronchant comme un homme ivre exposé au vent, Boccold répliqua avec lenteur : On me reproche mon luxe; et il considéra avec une fierté ironique les guenilles qui le couvraient. Quel luxe ?

Sans lui accorder la faveur dérisoire de la réplique, on frappait dans le creux du dos de Boccold.

Ce ne fut pas seulement sur le dos de Boccold qu'on frappa; l'un l'autre s'animant, les bons Allemands se frappèrent entre

les épaules avec une jovialité féroce. Cinq ou six mille hommes occupés à cette besogne ressemblent beaucoup à une mêlée, et leurs coups de poings à des coups de poings. Tout ne se borna pas là. Ceux que les hallebardiers et les lansquenets tenaient éloignés de cette scène s'imaginaient qu'on égorgeait leurs compagnons. Ils tentèrent une percée pour se joindre à eux. Alors seulement l'intérieur de la place eut connaissance de la troupe qui la cernait. On se souleva, on cria qu'on empêchait les pauvres d'entendre la parole de Dieu ; on parla de résister aux lansquenets s'ils osaient disperser les fidèles ; on appela les frères du dehors, en même temps qu'on enjoignit au moine d'avoir à reprendre son inspiration.

Les oreilles pleines de bruit, le visage ruisselant de sueur, le moine reprit ses imprécations contre les prélats.

— Ohé ! donc, hurlait la populace en s'adressant à Boccold, pourquoi as-tu de beaux habits ? A bas tes beaux habits ! tes mitres de diamants ! Au feu tes mitres, tes sandales ! au feu !

— A bas ton bâton d'ivoire ! ton camail de dentelle au feu !

— Au feu tout ! au feu !

Aux cris de : *Au feu !* ceux que les lansquenets ne tenaient presque plus en respect recoururent à une mesure de désespoir. Pfeiffer était debout, dressant sa figure patibulaire. Ils renversent Pfeiffer, et le couchent en manière de bélier romain sur le dos de dix des plus déterminés. Les lansquenets ne savent que penser de cette machine vivante pointée sur eux. Pfeiffer se roidit, durcit ses nerfs, et prête son élan à l'impulsion terrible qu'il reçoit. Ce n'est plus qu'un long clou : il s'agit pour son honneur de se ficher sans se tordre dans ce mur de lansquenets. Un instant sa tête entre dans son cou par la répulsion violente qu'elle éprouve. Au second choc, elle s'enfonce victorieusement. La ville a percé ; entre qui voudra par le trou. Tous entrent. Ils sont accueillis par leurs compagnons de la place, moralement comme des victimes, physiquement comme un tonneau de harengs qu'on vide dans un autre tonneau déjà plein.

— On voulait nous égorger, et vous ?

— On voulait nous égorger aussi ! Brigands de lansquenets ennemis de la parole de Dieu !

— Laisse-moi entendre cette parole de Dieu sur tes épaules.

— A vous deux portez-moi, je ne vois pas la parole de Dieu.

On était occupé à mettre le feu au haut de la mitre, au bas de la robe de Boccold. Les deux flammes, en se communiquant, n'en formèrent plus qu'une, ce qui augmenta singulièrement l'ivresse du peuple.

Personne ne quitta le champ de bataille. On aurait considéré comme une lâcheté d'abandonner le moine, qui s'exposait bien plus que tout le monde.

Au contraire, chaque regard lui envoyait une protection, et entre lui et le bûcher trente hommes des plus robustes accroupis, formant un rempart de chair, après le rempart de feu, faisaient ressembler son pauvre et mouvant échafaudage au trône des rois. Le trône des rois s'appuie sur des pattes de panthères coulées en bronze. Là les panthères sont vivantes.

Il y avait aussi parmi ceux-là, mais debout, appuyé contre un des supports, un jeune homme à la figure calme comme la patience, belle du rayon d'espoir qu'elle attendait de celui dont le front lançait tant de flammes et de foudres; il aurait eu assez de domination pour écarter avec sa longue épée et son regard, quiconque aurait approché de ce moine. C'était Ulrich.

Déjà les flammes du bûcher se découpaient en crêtes sur la place. Elles commençaient même à importuner beaucoup l'orateur augustin, qui, n'étant arrivé ni à son dernier argument contre le légat ni à sa dernière injure contre Rome, aurait plutôt consenti maintenant à laisser brûler son nez qu'à descendre.

Et tandis que Boccold, qui n'avait pas compris dans le divertissement auquel il s'était jusqu'ici prêté de sa bonne grâce la vexation et la brûlure, s'agitait dans un cratère de cendres chaudes, d'étincelles et d'éclats de bois embrasés, frère Martin continuait toujours ses furibondes paroles.

Le faux légat trépignait dans la fumée, commençant à se repentir de cette parodie qui allait finir par une triste réalité pour lui.

— Je brûle, mes amis; j'étouffe, délivrez-moi.

— Bien, criait la foule, enchantée de pousser jusqu'au bout le simulacre de l'auto-da-fé du légat, convaincue de bonne foi

que Boccold ne gémissait ainsi que par esprit de sincérité à son rôle.

— Bien ! bien ! brûle, maudit, tu n'auras jamais plus si chaud que dans l'enfer.

Et Luther :

— Soient punis de même tous ceux qui mettent la vérité à prix d'argent. Brûle donc, simoniaque ! brûle, vendeur du temple !

— Je vous jure que je ne suis ni simoniaque, ni vendeur du temple ; mais votre compatriote Boccold, qui va mourir, si vous n'éteignez pas la flamme qui l'enveloppe, la fumée qui l'étouffe.

— Laissons-le dire ; n'écoutons pas ses fausses paroles de repentir. C'est la douleur qui les lui arrache.

Je meurs : de l'eau ! de l'eau !

Vu le progrès de l'incendie, il devint évident que Boccold était bien la vérité du personnage qu'il représentait. Déjà ses cheveux avaient été roussis, des rougeurs et des cloches marbraient à vue d'œil ses mains et ses joues ; ses paupières et ses cils avaient disparu ; dans sa frénésie, il se rua sur la foule, qui s'écarta pour le laisser passer. Il se précipita dans la rivière, où il s'éteignit probablement.

Un peu assourdie par le rampart de fumée qui l'isolait de la populace, la voix du moine s'éleva encore une fois pour dire :

— Et maintenant que nous avons répondu aux quatre-vingt-seize propositions de monseigneur Pandolfi, que nous l'avons réfuté sous toutes les formes du raisonnement, ainsi que vous l'attesteriez au besoin, il ne nous reste plus qu'à faire une sainte justice de ses œuvres.

— Au feu ! cria la populace, au feu !

La conséquence était forcée.

Abandonnées au vent, les propositions du légat volèrent par feuilles sur le dôme rouge et sombre du bûcher ; elles retombèrent en cendres.

Frère Martin, jugeant alors sa mission accomplie, descendit de son théâtre de gloire, le front en sueur et les doigts un peu brûlés, émerveillé toutefois du succès qu'il avait obtenu. La terre ne le portait pas. Il est à peine nécessaire d'ajouter

que la foule l'embrassa, le complimenta, le porta dans ses bras tout autour de la place. Enfin lui et la foule se retirèrent, la nuit étant très-avancée, ou plutôt le jour étant fort proche.

Il traversait silencieusement une des rues qui conduisaient à son couvent, lorsqu'il fut éveillé de ses pensées d'avenir par une main qui le frappa précipitamment à l'épaule.

— Frère Martin, votre robe brûle ! Laissez-moi faire : arrêtez-vous, ne vous agitez pas, ou vous êtes perdu.

L'inconnu étouffa l'embrasement dans la pression de ses mains.

— Comment ai-je pu, s'écria Martin revenu de sa frayeur, embraser ainsi ma robe de bure ?

— C'est que, lui répondit froidement l'étranger, « il faut se garder d'attiser le feu lorsqu'on est comme vous habillé de bure. »

— Poète Érasme ! n'est-ce pas votre voix ? Que je vous reconnais bien là ! Vous ne rendez jamais un service sans l'accompagner d'une méchanceté.

— Ce sont deux services pour un.

Effectivement, c'était Érasme, qui, pour un bon mot, serait allé à pied au bout du monde.

Pour faire celui-là, il est très-possible qu'il eût lui-même mis le feu à la soutane de frère Martin.

Cette mascarade était la plus profonde révolution dont le monde moderne ait été témoin.

LÉON GOZLAN.

---

---

LES

GLOIRES PERDUES.

---

UNE COMÉDIE JOUÉE AU COLLÈGE DE NAVARRE  
EN 1510.

---

En octobre 1510, le sixième jour de ce même mois, on menait grand bruit, et il se faisait grande presse d'écoliers, de maîtres, de procureurs, de mulets, de chevaux, d'avocats, et même de gentilshommes, aux environs de la place Maubert. Les écoliers du Collège de Navarre allaient donner une représentation en vers, et en vers latins, pour fêter l'Université, leur mère, et faire enrager les collèges rivaux. Les abords du Collège de Navarre étaient jonchés de paille, et le portique extérieur farci de lauriers. Dans la seconde cour de ce vaste édifice, un échafaud carré s'élevait, qui était le théâtre, entouré des quatre côtés de draperies rouges flottantes, avec une échelle en dehors pour faire monter les acteurs, c'est-à-dire l'élite des élèves navarrais. Ce qui excitait fort l'attention et l'admiration des bourgeois, savants, professeurs, médecins et autres assistants que la solennité avait attirés, c'était surtout le nom de l'auteur de la comédie, un nom des plus célèbres alors ; homme nourri de bonnes lettres, et les alimentant à



son tour, professeur, recteur, poète, savant, philologue, archéologue, glossographe, épigrammatographe, prosodiographe, oracle de ce temps-là.

Si je vous fais son nom maintenant, c'est qu'il vous intéresserait peu, tant il est devenu humble, mystérieux et obscur. Après avoir régné deux cents ans sur les études classiques, ce grand nom a disparu tout à coup sous terre et ne s'est plus montré. Auteur de huit ou dix comédies ou dialogues (*dialogi*) dont la latinité servait de modèle, il avait consenti à ce que les élèves du Collège de Navarre en choisissent deux à leur gré pour en faire la *monstre* publique. C'était la fête qui attirait tant de gens, le 6 octobre, aux alentours de la place Maubert.

On vantait beaucoup la réforme, les mœurs et la studieuse discipline de ce sévère Collège de Navarre, qui n'avait que des élèves internes, ne connaissait pas, comme on disait alors, l'oiseau de passage, le *moineau-franc* (*le martinet*), en un mot, l'externe, et qui occupait l'emplacement même où l'on voit aujourd'hui notre École polytechnique, l'amour de Napoléon.

Ne semble-t-il pas que chaque localité ait son génie? Qui chassera de la place Maubert cette odeur de hareng saur et de vieux sarcasme populaire, qui l'a consacrée à jamais; du Palais-Royal le parfum équivoque laissé par les plaisirs de la régence et les fêtes de Richelieu? Ne doit-on pas reconnaître une certaine destinée spéciale qui s'attache aux localités, plane sur elles et ne les quitte plus? La Grève, libre de piloris et d'échafauds, sera toujours lugubre; le Louvre, fût-il abandonné aux produits éphémères de l'industrie qui peint et des peintres qui trafiquent, sera toujours royal. Qui, de Montfaucon, fera un séjour de plaisance? Qui arrachera donc à Versailles sa grandeur? Riche ou misérable, triste ou magnifique, Versailles porte le signe indélébile de Louis XIV. A Paris et sur le même terrain où s'élève aujourd'hui l'École polytechnique, le moyen âge avait placé la plus sévère de ses écoles: « Le Collège de Navarre, dit Belleforest (1), lequel proprement on peut appeler de Champagne, à cause que fut la royne Jeanne,

(1) *Cosmographic*, p. 194.

épouse de Philippe-le-Bel, comtesse palatine de Champagne et Brie, qui le fonda. La beauté de ce collège est telle que, tant pour icelle que pour égard de sa fondation, la plus part des princes y sont nourris et y apprennent les lettres. C'est en ce collège que se gardent les *chartes*, et thésor de l'Université, telles que sont les fondations, libertez, immunités et privilèges octroyés aux facultés d'icelle.... Ne saurait-on voir une police mieux ordonnée, ny une ville mieux régie que cette assemblée scolastique sous divers chefs, tels que sont un grand-maistre, un principal des grammairiens, un proviseur, un souz-maistre.... Ne va yor person es arts que ceux qui sont demeurans en iceluy, de peur que la fréquentation des *martinets* (ainsi appelle-t-on ceux des escoliers qui se tiennent par ville hors collèges) n'altère aucunement la sevère façon de vie de ces réformés..... La royne susnommée l'a fait faire si fort et de tel circuit, qu'il y a plusieurs villes closes en France qui ne sauraient à procher de la grandeur et enceint des murs de ce collège. »

De ce collège si beau et si vaste, il ne reste pas trace. Peut-être regretté-je un peu les quatre toits pointus de sa façade nue, et messeigneurs saint Guillaume et saint Louis debout dans leurs niches des deux côtés de la grand'porte; cette même grand'porte surmontée de fleurs de lys prodiguées et de dauphins clairsemés, porte qui se gardait bien d'occuper le milieu de son compartiment! L'époque rectiligne n'était pas venue. Tout était tortu et pittoresque. La porte d'entrée s'en allait fort à droite, selon la bonne coutume du temps; ma gravure de l'an 1605 me la montre escortée de ses deux sveltes statues de saints, et surmontée de la niche qui contenait la Vierge. L'angle du toit dominait le tout, mais de travers. La petite porte s'ouvrait modestement près de sa grande campagne. Des ouvertures inégales, carrées, oblongues, semées ici, jetées là, sans ogives et sans ornements, perçaient à droite et à gauche, privées d'ordre et de niveau, la même façade, qui n'empruntait une sorte de régularité qu'à ces quatre toits pointus et égaux, rangés en bataille sur la même ligne. Le luxe de l'architecture et les grâces déliées de la sculpture à la mode avaient été réservés exclusivement à messeigneurs Louis et Guillaume et à madame la Vierge, dont les niches, toutes blasonnées, fleuries, feuillues et parées, s'envi-

ronnaient d'une délicate ornementation du xv<sup>e</sup> siècle. Le reste était nu.

Que je voudrais revoir ce vieux collège, symbole de la France d'alors ! Il y aurait plaisir à se promener dans ces grandes halles irrégulières, à se glisser à travers ces portes diamantées de gros clous, à voir ces vieux portraits noirs et les statues minces des donateurs me sourire comme ils souriaient à Ronsard et à Jamÿn. Pourquoi tant détruire ? Réfectoires, cuisines, offices, que nos aïeux faisaient immenses pour attester leur hospitalité ; caves de rois, cheminées gigantesques ; fours qui ont cuit le pain de Marot, tourne-broches qui ont gémi pour Rabelais, je voudrais revoir ces vieilles choses. Ce mot *vieux* est si beau ! Moquerie solennelle, direz-vous ? oui, mais fantôme respecté ! Le passé, c'est-à-dire ce qui n'est plus, est devenu tout, depuis qu'il n'est rien. Mystère ridicule et magie qui durera toujours.

Mais je reviens à ma représentation du collège de Navarre. Si je prétendais écrire un roman moderne et antique, je vous dirais la foule, les acteurs, le prologue, leurs physionomies, leurs yeux, leurs gestes, leur nez, leurs épées, leurs ceintures ; et combien d'aunes de drap il leur fallait pour se vêtir, et où ce drap avait été acheté, et quel artiste l'avait brodé, et quelle servante l'avait plié dans le bahut, et comment ce bahut était fait ; enfin une multitude de choses techniques, grossières, matérielles, prosaïques, et conséquemment très-poétiques. Le siècle en a raffolé. Entre janvier 1851 et juin 1855, c'était une vraie fureur. Maintenant, le public détourne la tête et n'en veut plus ; la vive saveur et le premier goût sont passés. Laissons donc de côté les ajustements, costumes, détails, sculptures, broderies, mièvreries, et racontons la représentation du chef-d'œuvre oublié que j'ai prétendu remettre en lumière.

On fait silence. Les rideaux s'entr'ouvrent, la foule s'agite un peu, puis se calme. Sur le devant du théâtre, un écriteau descend et porte le titre de la première pièce : *Terra et Homo*, la Terre et l'Homme.

Même sous le rapport littéraire, c'est quelque chose de notable que cet essai scolastique. Sous la main pédante de l'auteur, il se fit une alliance passagère entre le *Symbole*, fils du moyen âge, et la gravité de la *Muse* classique. Cette alliance

ne pouvait durer. La moralité gothique voulait être romaine; l'allégorie de Jehan de Meung se cachait sous le manteau de Virgile. Œuvre ridicule, impossible compromis qui eut du succès un moment parmi les plus lettrés, avant que Ronsard établît le trône de l'Apollon antique sur les débris de l'Allégorie vaincue.

Si l'on se rappelle le vaste sillon tracé par l'Allégorie dans l'intelligence des peuples modernes, et la résistance que les souvenirs classiques et les études latines opposaient à ce plaisir populaire, on se fera quelque idée de l'intérêt que devait offrir alors la tentative de notre auteur. Il réconciliait deux éléments ennemis. L'allégorie avait été pour le moyen âge le jeu libre de l'imagination, une mythologie sans péril et sans blasphème, une hérésie qui n'exposait pas au bûcher et ne livrait personne à l'enfer. On laissait aux païens leur Pluton, leur Minerve, leur Vénus et leur Amour; on personnifiait *Volupté*, *Déduit*, *Chasteté* et *Gourmandise*. Le poète tenait à sa disposition tous les vices auxquels il opposait toutes les vertus; libre à lui d'être à la fois frivole et mystique; dans ses plus étranges inventions, il pouvait, comme le Berni, prétendre à la profondeur :

Voi ch' avete gl' intelletti sani,  
Mirate la dottrina che s'asconde  
Sotto queste coperte alte e profonde.

« Vous, dont l'intelligence est saine, admirez la doctrine qui se cache dans ces cavernes profondes (1) ! » Rien n'était plus contraire à la précision plastique du génie ancien que ces mystérieux nuages voilant tantôt la niaiserie et le néant, comme chez notre ami Gringoire, tantôt le génie et la force, comme chez Dante. Les études grecques et latines reparurent, et il y eut conflit entre les deux tendances. Un de ces esprits de troisième ordre, qui acquièrent souvent la gloire dans les temps incertains, s'avisa de fondre l'allégorie gothique dans la mesure virgilienne, et tout le siècle d'applaudir.

(1) *Bojardo*, XXI, 2.

Le premier personnage qu'il met en scène est considérable. C'est *la Terre*. Elle paraît, avec sa couronne de tours et de créneaux, et se plaint amèrement, en beaux vers latins, des crimes et des malheurs dont elle est victime. L'Époque (*ætas*) monte ensuite le petit escalier, et verse à torrents les hexamètres romains, lieux communs, adages et moralités sur la fragilité de la vie. « Tout périt tout meurt, tout s'en va ; il ne faut se désoler de rien, ni s'enorgueillir ou se réjouir de rien. » C'est la destinée (*fata jubent*) ; c'est la Volonté céleste (*ita Diis placitum*).

— Qui es-tu, lui demande la Terre, prédicante érudite, avec tes bouts de vers, et tes citations de latin et de grec ?

— Je suis l'Époque.

— Coquine ! (*falsa meretrix*), impudente péronnelle (*virago impudens*) ! il te sied bien de sermonner, toi qui es souillée de tous les péchés.

— Adressez vos injures à votre fils, le seigneur Homo, mauvais sujet, qui ne valait pas mieux sous le règne des autres Époques. La mère ! faites donc son éducation ! Le voici, ce beau sire. Grondez-le bien et vivez en joie.

Ce prélude était grave. Un bruit de chiens qui hurlaient, de chevaux qui hennissaient, de faucons qui criaient, de sonnettes tintant aux caparaçons dorés, de luths et de hautbois accompagnant quelque seigneur, annonça la venue de messire Homo qui, entouré de ses pages et de ses varlets, oiseau sur le poing, coupe à la main, chaînes d'or au cou, toque empanachée sur l'oreille, monté sur son genet d'Espagne, et deux fringantes damoiselles tenant la bride d'or de l'animal, parut devant sa mère.

— Ah ! mon fils, mon fils, dit-elle en pleurant, corrigez-vous ! Songez à la vanité des choses de ce monde !

Homo buvait l'hypocras sans s'inquiéter du reste.

— Pécheur endurci, sais-tu la vanité de la gloire et la fragilité de ses plaisirs.

Homo descend de cheval sans écouter sa mère, et se place commodément à table entre les deux damoiselles. Puis le théâtre de s'obscurcir, et une ombre de s'élever lentement. « Je suis Hector ! » dit l'ombre. Hector raconte la brièveté de sa vie héroïque, sa bravoure inutile, son destin tragique, et

disparaît. Un fantôme sanglant et plus forouche lui succède. « Je suis Achilles. » La confession d'Achilles fait place à celle du grand Alexandre et de Samson, devenus philosophes pour l'instruction d'Homo.

Messire Homo les laissait dire et buvait, étendu sur des cousins de velours, entre *Venustas* et *Voluptas*, qui le servaient à l'envi.

— Je me soucie peu, s'écria-t-il, d'Alexandre et de Samson ! Pourvu que ces deux belles me tiennent compagnie, il me chaut peu du reste !

— Ah ! tu crois à la volupté ! Elle est moins réelle que la gloire. Montrez-vous, mesdames Hélène, Thisbé, Laïs, Lucrece ; paraissez !

Elles parurent, et se mirent à déclamer démesurément. Lucrece raconta ses honorables résistances ; Laïs amplifia ses douces faiblesses. Virgile prêcha le vide et le néant de la vie littéraire ; Xerxès, le peu de plaisir que donne un trône ; Néron, les inconvénients de la tyrannie, et Sardanapale la fatigue de la satiété. Terra, qui espérait que son fils profiterait de ces harangues, s'aperçut, à son grand scandale, que dès les premières paroles de Virgile il s'était pris à dormir dans les bras de M<sup>me</sup> Voluptas.

— « O libertin insensé ! s'écria-t-elle, ne voyez-vous pas que la mort vous talonne ? »

Homo se frotta les yeux et demanda du vin. « Parbleu, dit-il en bâillant, il ne faut pas que vous soyez sorcière pour m'apprendre que je mourrai ! je le sais de reste. Mais de cette certitude je tire une conclusion qui n'est pas la vôtre. Que je vive bien ou mal, je mourrai, n'est-ce pas ? Eh bien ! que ma vie soit courte et bonne ! Menons joyeusement ce qui doit durer si peu. Sus donc, les belles, et ne dormez plus. Quelque danse gaillarde, s'il vous plaît, afin de nous délier les jambes et de nous réjouir le cœur ! Que les fifres et les violes se mettent à l'ouvrage, et troussiez agréablement vos gonelles pour laisser voir le svelte amincissement de cette jambe fine et bien tournée. »

Là-dessus, ils se mirent à danser, en chantant leurs vers latins, et à exécuter lestement une foule de menues danses, gaillardes, voltes et courantes de la plus nouvelle invention,

pendant que Terra, femme ménagère, retournait chez elle, en s'écriant tristement : « Hélas ! mon fils ne changera pas ! »

Telle était la première partie de cette étrange représentation latino-gothique. Les spectateurs étaient fort réjouis par les beautés de la diction romaine et par la profondeur du sens chrétien. Ils disaient que le recteur n'avait oncques mieux fait et qu'il s'était surpassé. Cependant on vit descendre le second écriteau, qui cacha le premier et qui offrit aux regards admiratifs le titre du second intermède : *Tres Mundani* (les Trois Mondains), ou si l'on veut employer le jargon de 1842, *les Trois Viveurs*.

Les Trois Viveurs entrent en scène, l'un portant barbe blonde et le menton à peine décoré de ses honneurs virils ; le second, adolescent, et le troisième, homme mûr. Ils chantent :

PREMIER VIVEUR. — La vie est courte.

SECOND VIVEUR. — Le temps s'en va.

TROISIÈME VIVEUR. — Les heures volent.

PREMIER VIVEUR. — Tout passe.

SECOND VIVEUR. — Tout périt.

TROISIÈME VIVEUR. — La mort arrive.

PREMIER VIVEUR. — Pourquoi penser à l'avenir ?

SECOND VIVEUR. — Pourquoi se consumer dans les larmes ?

TROISIÈME VIVEUR. — Pourquoi prendre tant de soucis ?

Le latin de l'auteur est bien autrement piquant et rapide que mon français ne peut l'être. M. Scribe lui-même n'aligne pas plus alertement et plus adroitement les petits feux croisés de ses opéras-comiques ; et si vous jetiez sous ces dactyles latins (1) quelque passable instrumentation, si les costumes étaient bril-

(1)

PRIMUS.

Si breve tempus abit ,

SECUNDUS.

Si vita caduca recedit ,

TERTIUS.

Si cadit hora ,

lants, les comparses à leurs postes, et les bataillons féminins bien dressés, le public applaudirait encore, comme applaudissait en 1510 le public enthousiaste réuni dans la cour du Collège de Navarre.

Cependant un quatrième personnage se glisse doucement et interrompt le triologue des viveurs.

— Si la vie est courte, dit-il, si le temps s'en va, si les heures glissent, pensez donc à moi!

Le *moi*, c'était le squelette féminin que le moyen âge aimait tant, la Mort, qui d'une voix douce et d'un geste paternel leur faisait cette admonestation bienveillante.

— Allons donc, lui dirent les viveurs, nous sommes riches, de bon esprit, de bonne santé; nous vous narguons, ma mie.

Les trois viveurs enlacés s'en allèrent en dansant, et le squelette frappa à la porte d'une maison voisine, où demeurait Nature humaine, très-occupée à dormir, ce qui est, dit l'auteur, son occupation favorite.

— Qui va là? dit-elle, et qui me réveille ainsi?

— N'avez-vous pas honte de dormir, la mère, pendant que vos enfants se livrent à toutes les débauches?

— Cela les regarde. Pourquoi ne s'amuseraient-ils pas pendant qu'ils vivent?

— Parce qu'ils seront damnés et qu'ils iront dans l'enfer.

PRIMUS.

Dies abeunt,

SECUNDUS.

Perit omne,

TERTIUS.

Venit mors;

PRIMUS.

Quidnam prodesset fati meminisse futuri?

SECUNDUS.

Quidnam prodesset lacrymis consumere vitam?

TERTIUS.

Quidnam prodesset tantis incumbere curis?



— Pour moi, reprend Nature humaine, j'ai peine à croire à votre enfer.

Nature humaine n'a pas achevé ces mots, que la Mort, d'un coup de sifflet, appelle un nouveau personnage. Celui-ci arrive vêtu comme ces pauvres diables que l'inquisition couvrait de langues de feu avant de les rôtir. *Damnatus* (le damné) raconte à Nature humaine les tortures qu'on lui a fait subir là-bas. Nature humaine s'effraie :

— Est-ce qu'il y a beaucoup de damnés ?

— Innombrables ! A peine, sur mille âmes, une seule va-t-elle au ciel. J'ai reconnu dans mes chaudrons, rois, papes, gens du parlement, évêques mitrés, professeurs (l'assemblée applaudit), latinistes (on rit), casuistes, hellénistes (grandes acclamations), récteurs, et surtout les précepteurs trop sévères.

A cette heureuse plaisanterie locale, ce fut un énorme brouhaha, et la représentation, suspendue par les applaudissements et les cris, ne continua qu'après quelques minutes de vacarme.

— Eh bien ! dit Nature, puisqu'il en est ainsi, puisque l'enfer est inévitable et l'homme incorrigible, que me conseilles-tu ?

— De choisir un bon prédicateur dont la parole soit forte comme le tonnerre, et qui, parcourant le monde, remette ces insensés à la raison.

Nature choisit Peregrinus pour ambassadeur. Peregrinus, en un clin d'œil, est de retour. Hélas ! dans quelle situation a-t-il trouvé le globe !

— Des rois, dit-il, je n'en parle pas ; c'est le mieux : j'ai peur des espions. Les papes laissent aller à la dérive le vaisseau de saint Pierre ; les juges ont la main crochue ; les docteurs tissent dans leurs écoles des filets pour attraper l'argent des sots ; les langues des avocats sont muettes jusqu'à ce que les écus les délient.

— Quelles nations avez-vous visitées ?

— L'Italie ; tout y va de travers, jusqu'au plaisir.

— L'Espagne ?

— Elle meurt, allaitée par la Vanité sa nourrice.

— L'Angleterre ?

— Nation de mystère et de ténèbres, pleine de noirs projets ;

filles d'enfer (1). Partout la moisson de vices est abondante. Vouloir réformer ce monde perdu, ce serait labourer l'Océan. Appelez, croyez-moi, votre bourreau ordinaire, et punissez-moi cette canaille.

— Holà ! s'écrie Nature, Châtiment, venez ici !

Châtiment ne vint pas ; il dormait avec Justice dont il était le page.

— Appelez Vérité, dit la Mort.

La pauvre Vérité parut, mourante et battue, disant qu'elle ne se sentait plus, que son corps n'était qu'une plaie, que, depuis les épaules jusqu'à la plante des pieds, les régions intermédiaires comprises, elle souffrait horriblement et qu'elle avait besoin d'un confesseur. Qui donc confessera la Vérité ? — Les rois ? Ils l'ont bannie. — Les nobles ? Ils la détestent. — Les évêques mitrés ? Elle leur fait peur. — Les saints ? il n'y en a plus. La Vérité meurt donc sans confession.

Aussitôt trois démons entrent et chantent en chœur :

— Le monde est à nous ! Nature humaine est sans défenseurs. Nos sommes rois ! Que nos ministres favoris, nos pourvoyeurs ordinaires, *Caro*, *Voluptas* et *Vitium*, se mettent en campagne ! Nous avons faim, il nous faut des âmes, beaucoup d'âmes.

Le banquet se dresse ; les pourvoyeurs parlent, et, bientôt chargés de pleins paniers, ils reviennent verser sur la table leurs approvisionnements. Les démons sont démons de bonne compagnie ; ils rient, causent, s'ébattent, se lavent les mains comme c'était la coutume avant le repas, trinquent, déploient leurs serviettes, mangent fort proprement, et font avec goût et éloquence un cours complet de gastronomie satanique. On discute pour savoir si le cerveau d'un moine gras, arrosé de vin de Champagne, vaut un gigot braisé de docteur en théologie ; ou si un cœur de grisette à la broche, et assaisonné des petits cadeaux de M. l'abbé, peut se comparer à un morceau de pape à l'étuvée ; une fricassée d'abbés commanditaires a grand succès ; une langue d'avocat se laisse remarquer. Mais ce qui

(1) Gens tacitis prægnans arcanis, ardua tentans ;  
Edita tartareis mihi creditur esse tenebris.

désopile surtout les gastronomes démons, c'est un précepteur en capilotade cuit dans son jus et servi entouré de ses verges. Quand les convives n'en peuvent plus, ils s'amuse à jeter à leurs sujets du Tartare les reliefs du festin; et *Virtus*, pauvre femme édentée, maigre, pâle, en haillons et mourant de faim, leur demande l'aumône. Les trois gastronomes, qui lui rient au nez, forment autour d'elle une ronde infernale; et la laissent mourir comme la Vérité est morte.

Voilà cette belle œuvre, qui frappa si puissamment les imaginations qu'on la traduisit en français et en italien. Il faut lire dans l'humble chroniqueur que jé consulte la description de l'enthousiasme qu'elle causa. L'auteur fut porté en triomphe, et le drame fut réimprimé huit fois, sans compter les traductions. A quoi, je vous prie, reconnaissez-vous la gloire littéraire? Au nombre des éditions d'un livre? à la multitude des lecteurs? à l'influence exercée par l'écrivain? à la durée de cette influence? Voici un auteur dont les livres n'existent plus dans les bibliothèques, attendu que les doigts admiratifs les ont usés. On ne sait pas au juste le nombre des éditions de ses livres. Encore moins connaît-on la date primitive de leur impression. Quelquefois, sur le parapet d'un quai lointain, vers la Cité ou l'Hôtel-Dieu, un petit bouquin maculé, déchiré; à demi détruit, frappe vos regards. Vous soulevez cette ruine et vous y trouvez un nom aussi inconnu que ceux du grand Gwalchmai-ab-Gwyar et du glorieux Lledau-ab-Arthur, qui, disent les triades galloises, sont immortels. C'est notre homme; un brave recteur d'université, un poète, un philologue, un philosophe, un orateur.

L'auteur de *Terra et Homo* et de *Tres Mundani* s'appelait *Texier de Ravisy*, noble de nom et armes; « le célèbre et fécond Ravisius, de Ghilini, le roi des études et le nourricier des grands esprits (1). » Crevier loue son style et sa méthode. C'est ce Ravisius qui a fait l'éducation de la jeunesse en France, en Allemagne et en Italie, pendant l'époque la plus ardente, la plus importante, la plus féconde, entre 1500 et 1700. Deux siècles!

(1) *Teatro d'uomini letterati*.

Connaissez-vous Ravisius?

Il a fait des comédies ;

Des oraisons ;

Des homélies ;

Des biographies ; — il est fier de plus de six cents éditions.

Il a compilé le premier *Gradus ad Parnassum*, frayé la routé aux adages de Conrad Lycosthènes et aux Chiliades d'Érasme.

Il a occupé, sinon le premier, du moins l'un des premiers rangs dans le monde littéraire, et jamais écrivain ne contribua plus puissamment à l'éducation de son époque. Nul ne donna une impulsion plus active à cette immense manufacture de vers et de prose que l'Europe appelle sa gloire, et qui n'a pas cessé, depuis 1500 jusqu'en 1842, de donner des produits si mêlés.

Bienfaiteur, maître, éducateur, pauvre Jean Tixier, seigneur de Ravisy dans le Nivernois (Johannes Ravisius Textor), dans quelle obscurité des catacombes littéraires faut-il aller vous chercher, ex-grand homme ! Gloire mise à la réforme ! que de recherches et de soins vous coûtez !

Duc, Fama.....

Duc me insolenti tramite, serius

Tentabo inaccessos profanis

Invidiæ pedibus recessus (1) !

— « O gloire ! (dit Vincent Bourne), mène-moi dans tes catacombes ! »

On se plaint de la fortune. Mais la gloire est-elle moins capricieuse ? La fortune du moins avoue ses caprices et s'en fait honneur ; la gloire a des prétentions de justice insoutenables. Pourquoi s'est-elle avisée de donner jadis tant de renommée à Ravisius, Ravisy, Textor, Tixier, comme vous l'appellerez ? Un homme dont les lecteurs ont usé plus de cent mille volumes, et qui dort dans ces ténèbres ! — « C'est à rire autant qu'à pleu-

(1) Vincent Bourne, *Ode à la gloire*.

rer, » s'écrie Gongora, autre célébrité gigantesque et déchue :

Mucho tengo que llorar,  
Mucho tengo que reir !

Encore Ravisy n'a-t-il pas été aussi maltraité que bien d'autres gloires. Il est mort recteur, superbe, glorieux, et n'a pas vu tomber de son vivant la poussière dorée de ses ailes. Gloire ! qui possède la gloire, et où est-elle ? Saint Augustin cite comme le plus grand génie qui ait jamais vécu un certain Romaninus ; — qu'est-ce que Romaninus ? Dans une sérieuse histoire du duché de Cornouailles, écrite par un ministre de l'église anglicane, on lit ces mots : « Le public peut se moquer des préparations médicales de M. Ching, pharmacien à Launceston ; quoi qu'il en soit, ses losanges vermifuges lui ont acquis une belle fortune et lui assurent une perpétuelle gloire ! » — O gloire ! gloire !

« Je me souviens, dit un Italien du temps de Rabelais, d'avoir vu un jour la Renommée représentée superbement, grande comme nature, appuyant à peine sur terre le bout de son orgueilleux orteil, cou tendu, trompette au poing, joues ballonnées, et prête à donner un son de tonnerre à faire trembler Rome dans les entrailles de ses sept collines. Qu'annonçait-elle à l'univers ? On voyait suspendu à sa trompette un écriteau qui disait : Que le seigneur Pietro Gagliardi de Naples raccommodait les chaussures. »

Si la Gloire est le bruit, certes ce Gagliardi, le seigneur Romaninus et M. Ching, de Launceston, en ont fait beaucoup de leur temps. Le savant Johnson cite une autre gloire de la même famille, grand homme qu'il met en scène assez plaisamment dans son *Causeur* (1) ; c'est « le grand Twalmley. »

Dans une auberge anglaise, tournant le dos au feu et se rôtissant avec délices, un gros homme obstruait complètement la cheminée.

— Monsieur, lui dit Samuel Johnson, célèbre par sa science, sa brutalité, son obésité et son arrogance, qui donc

(1) *Talcr.*

êtes-vous , pour usurper ainsi toute la place et dévorer toute la chaleur?

— Vous ne savez pas , monsieur , qui je suis ?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Eh bien ! monsieur , je suis le grand Twalmley , l'inventeur du nouveau fer à repasser. Ce fer , monsieur , au moyen d'une rainure et d'une boîte , contient le feu sans le répandre et se ferme tout seul.

Il se tut. Il avait la conscience de sa gloire.

Samuel Johnson alla se placer modestement au bout de la salle.

Seigneur de Ravisy , si tu revenais au monde , tu ne verrais même par tes œuvres reléguées , comme au temps de Baillet , dans quelques pauvres écoles ; le souvenir ironique consacré par Despréaux (1) à tes écrits serait pour toi , comme pour nous , le dernier reflet de ta vaste renommée. Dors en paix , comme disent nos orateurs sur les tombes , honnête satirique , prudent homme respectable , latiniste consommé , l'un des derniers allégoristes du moyen âge expiré , l'un des derniers et non le moins applaudi de cette vaste école symbolique , aujourd'hui méprisée , qui a donné *le Roman de la Rose* à la France et *la Reine des Fées* à l'Angleterre ! Repose en paix dans cette innocente et défunte gloire , enveloppée aujourd'hui de tant de voiles ! Tes comédies méritaient d'être déterrées et remises en lumière , comme une étrange fantaisie de la pensée gothique se grimant sous un masque classique et latin. Bonhomme , qui n'avais pas dans ta cervelle un pauvre grain de goût classique , avec quelle patience et quelle persévérance as-tu revêtu de dactyles et de spondées les sottises de Pierre Gringoire et les joyusetés gauloises de maistre Faifeu ! En parcourant ta fantaisie pédantesque et romantique , je croyais voir le nez de quelque petit enfant rose se montrant sous la perruque gigantesque d'un vieux procureur à marteaux , ou Pantalon sous la toge de sénateur , ou Arlequin en costume de chevalier.

PHILARÈTE CHASLES.

(1) *Dialogue sur les personnages de romans.*

---

LE

THÉÂTRE SOUS L'EMPIRE.

---

PICARD.

---

Des diverses branches de littérature que le xvii<sup>e</sup> siècle transmet au xviii<sup>e</sup>, toutes épanouies et fécondées de ses influences, il en est peu qui s'y soient plus vite et plus sensiblement altérées que la comédie. Une fois disparue, cette génération de comiques issus de Molière et grandis sous sa tutelle, Regnard, Dufresny, Dancourt, si francs du collier et d'une verve si pétulante ; dès que Lesage eut voué au roman ce pinceau qui venait de tracer *Turcaret*, dès-lors la comédie dévia de ses voies, et fut en butte aux caprices de l'imagination ou aux paradoxes de l'esprit de système.

C'était là, du reste, une révolution nécessaire, et qu'entraînaient les tendances d'une société nouvelle. A cette époque d'analyse et de persifflage impitoyable, où le naïf était ridicule, où la dégradation des mœurs abaissait et confondait les rangs, se pouvait-il que la comédie ne perdît rien des franchises et du relief de son langage ? Non, sans doute ; docile au train des choses, elle se fit raisonneuse ou épigrammatique, passant d'un pamphlet de Voltaire aux *moralités* de Destouches, ou aux *sermons du révérend père Lachaussée*, comme disait Piron,

ce spirituel métromane qui, en se peignant lui-même, atteignit encore au vrai comique. Mais, après ce chef-d'œuvre de *la Métromanie* et quelques belles scènes du *Méchant*, la comédie acheva de s'énerver entre les mains de Marivaux et de Dorat, qui, hérissant de pointes subtiles et taillant son miroir en mille facettes, y réfléchirent les grâces mignardes et le manège des coquettes du temps. Sous le creuset de ces faiseurs de quintessence et d'analyse sentimentale, tout sel comique s'évapora bientôt de la scène, et, pour en ressentir une grossière saveur, il fallut affronter les parades de la foire, ou ces proverbes égrillards dont Collé assaisonnait les soupers du château de Bagnolet, tableaux pleins d'esprit et de verve, mais d'un tel cynisme qu'on n'osait les représenter qu'entre deux vins, sous l'ombre discrète du paravant.

La décadence pouvait difficilement aller plus loin; déjà elle soulevait tous les bons esprits, qui se retournèrent vers ces chefs-d'œuvre du maître, qu'on ne jouait plus que dans le désert, et par acquit de conscience. Autour de Molière, un instant délaissé, se leva toute une secte de fanatiques admirateurs. C'est alors que Sedaine, du produit d'une de ses pièces, vouait un buste au *plus grand comique de tous les temps et de tous les siècles*. Mercier, dont la manie de réforme poussait jusqu'à l'absurde, demandait qu'on inscrivît au fronton du Théâtre-Français : « *Ici on ne joue ni Racine, ni Corneille, ni Voltaire; ici on ne joue que Molière.* » Cette *molieromanie* (la chose fit créer le mot) acheva de s'incarner dans Cailhava, digne, au reste, par ses leçons et ses exemples, du nom d'un des *restaurateurs de la bonne comédie*, que Picard lui décerna sur sa tombe. Joignons-lui Diderot, dont les théories dramatiques, à travers quelques paradoxes, étincellent de lumineux aperçus; Champfort qui, dans son *Éloge de Molière*, s'élève à la hauteur du sujet et le découvre sous toutes ses faces; Laharpe enfin, que son mépris de Plaute et son admiration pour Destouches n'ont point empêché de comprendre à fond le génie de l'auteur du *Tartuffe* et du *Misanthrope*.

Ces tendances de la critique, et le changement des mœurs aux approches de 1789, ne tardèrent pas à se prononcer sur la scène comique. Il n'y fut donné qu'à Beaumarchais, par la science de ses intrigues et l'entrain d'une verve intarissable, d'obtenir



encore, pour le compte de l'auteur, des applaudissements qu'on n'accorderait plus qu'au mérite de ses personnages. Déjà, dans *le Philinte de Molière*, Fabre d'Églantine, génie vigoureux, mais d'une incorrection systématique, était remonté aux sources de la bonne comédie, qui, puisée au sein même des caractères, en découle naturellement sous le seul jeu de leurs mobiles. En même temps, d'un modeste hôtel de la rue Saint-Jacques, où ils avaient vécu à l'abri du monde et de ses pernicieuses influences, descendaient vers la Comédie-Française deux jeunes poètes d'esprit droit, d'humeur franche et expansive. C'étaient Andrieux et Collin d'Harleville, tous deux auteurs de pièces écrites avec un goût qu'on n'avait plus, dont la beauté correcte, qui parfois s'anime d'une expression touchante, respire l'urbanité et le charme mélancolique de Térence. Mais à tous deux, comme au poète de Rome, manquaient la force comique et ce vif instinct d'observation, qui, saisissant les ridicules au passage, en combine avec art les saillies originales. Ce talent qu'ils n'avaient pas, ils le reconnurent chez un de leurs amis, leur successeur immédiat au théâtre, et qu'eux-mêmes s'empressèrent d'y introduire. A Picard était réservé l'honneur de régénérer la scène comique, en y substituant l'unité et la simplicité des plans aux capricieuses arabesques de Marivaux, ou aux *imbroglios* de Beaumarchais; en n'y exposant que des personnages vrais, d'une vérité parfois superficielle, mais qui toujours réfléchit un côté saillant de la physionomie de son époque. La comédie de mœurs, voilà le domaine de Picard, où le portèrent à la fois et la pente de son talent et les influences de l'esprit critique. Mais, avant de l'y suivre, il nous faut raconter les longues épreuves de son noviciat dramatique, et par quels douloureux efforts il s'ouvrit enfin l'accès d'un théâtre qu'il allait doter d'une gloire nouvelle.

Louis-Benoît Picard naquit en 1769, à Paris, cette naturelle patrie de nos poètes comiques. Il était fils d'un avocat très-distingué, qui à laissé au barreau des souvenirs d'éloquence et de rare intégrité que nous rappelaient récemment encore les mémoires de M. Berryer père. Suivant l'usage, il destina Louis, son aîné, à lui succéder dans l'exercice de sa profession, la plus honorable à ses yeux, comme de juste. D'ailleurs les heureuses dispositions de l'enfant se prêtaient à merveille au plan de son

père ; non qu'au collège Louis-le-Grand il fût très-fort sur ses classiques ; mais sa figure éveillée, l'entrain, le piquant de son esprit, réjouissaient le cœur du bon avocat, qui se promettait bien qu'une fois rompu aux affaires du barreau, cet esprit-là y vaudrait son pesant d'or. En attendant, il lui permettait les vers, que lui-même se passait dans les grandes occasions, en répétant à ce sujet : « C'est très-bien comme délassément ; mais, pour un état, oh non ! certes. » Aussi vit-il avec effroi son fils prendre au sérieux ces bagatelles poétiques, et s'y livrer passionnément. Ce fut bien pis, lorsqu'au sortir du collège le jeune Picard manifesta la plus invincible répugnance pour le droit et la procédure. Dès-lors, entre ces deux hommes unis par les liens les plus étroits du sang et de l'amitié, s'engagea une de ces luttes si douloureuses, si fréquentes toutefois, où, sous l'empire d'une vocation irrésistible, un fils se voit forcé d'enfeindre la volonté de son père, et n'est pas maître de sa désobéissance. Pour toute concession, Picard suivit ses cours de droit jusqu'au grade de licencié ; mais, arrivé là, il refusa obstinément d'aller plus loin. Son ambition était ailleurs, et déjà l'entraînait tout entier vers le théâtre. Le père en fut désolé. Sur ces entrefaites, il reçut la visite de M. Tissot, alors maître-clerc de procureur. Après un mot d'affaires, M. Picard lui parla de son fils, dont il avait été le condisciple. « Que ne suit-il votre exemple ! dit-il à M. Tissot ; au moins, vous, vous avez pris le bon parti. Mais lui, de quelles billevesées ne s'avise-t-il pas ? Des vers, des comédies, des romans, que sais-je, moi ? Et tenez, ajouta-t-il en ouvrant le tiroir d'un secrétaire, voilà des siennes. » Puis, après avoir lu les vers de son fils avec l'accent chaleureux et tout le soin d'un auteur lui-même : « Convenez cependant, dit-il à M. Tissot, d'un ton moitié riant, moitié fâché, convenez avec moi que le drôle a bien de l'esprit ; mais que ne se fait-il avocat (1) ! »

(1) Dans son discours de rentrée à l'Académie française, où il remplaça Picard, M. Arnault a raconté le même entretien ; mais, pour l'élever sans doute au ton du style oratoire, il en a quelque peu altéré les expressions familières, que nous reproduisons fidèlement d'après M. Tissot lui-même.

En dépit de remontrances paternelles, Picard allait son train. Il brochait des comédies qu'on refusait invariablement, refus qui fortifiaient encore les préjugés de l'avocat, et lui donnaient contre son fils une arme cruelle, l'ironie. Un jour donc, il résolut de frapper un grand coup, et faisant venir Picard : « Monsieur, lui dit-il du ton le plus solennel, persistez-vous à refuser un état des plus honorables, et que grâce à moi vous avez sous la main ? — Mais, objecta timidement le jeune homme... — Je vous entends. Alors choisissez-en un autre ; je vous laisse libre. Mais vous êtes sans fortune, et il vous faut un état. Faire des pièces de comédie n'en est pas un. Passe encore sion les jouait... Donc, je vous donne vingt-quatre heures pour adopter une profession. »

Le lendemain, Picard déclara qu'il s'en tenait à l'état de libraire. « Libraire soit, » dit le père ; et quelques jours après il lui signa de partir pour Nantes, où il le plaçait en apprentissage dans une excellente maison de librairie. Picard fut étourdi du coup ; c'était là un de ces guet-apens dont les pères seuls sont capables. L'exiler à Nantes, quand Paris devenait de plus en plus nécessaire à ses goûts comme à ses espérances ! car ce n'était qu'à Paris qu'on jouait la comédie et qu'on jouerait ses pièces, tôt ou tard. Force était d'obéir cependant ; il partit le cœur gros, et se promettant bien de revenir au plus vite. En effet, quelques mois après, il débarqua dans la maison paternelle, déclarant qu'à tout prix il lui fallait le sol de Paris et la liberté d'y suivre ses penchants littéraires.

Son père fut inflexible. Révolté d'une obstination qu'il jugeait déplorable, il lui ordonna de sortir de sa maison, n'y voulant pas nourrir un oisif, et il lui remit pour son entretien des sommes si minimes, qu'elles suffisaient tout juste à le faire vivre. Mais vainement espérait-il qu'aux prises avec la misère, la vocation dont se targuait son fils ne tiendrait pas. Sans les douleurs d'un père, qu'il ressentait sous les coups même de sa sévérité, Picard, libre d'étudier et d'écrire, n'eût point accusé son sort. Sa gaieté le consolait de la misère, et, tout en mangeant des châtaignes, son mets de prédilection, il entassait comédies sur comédies. Malheureusement, s'il ne se lassait pas d'en faire, on ne se lassait pas de les refuser. Treize pièces lui furent ainsi rendues, avec des compliments de reste sur le style

et les intentions comiques du débutant, qu'on mettait poliment à la porte. Picard n'y comprenait rien, et s'indignait contre la sottise des directeurs, mais il ne se rebutait pas ; sous ses manières rondes et faciles il renfermait une volonté des plus tenaces, qui, une fois le but marqué, s'y attachait imperturbablement. Après tant d'échecs, par une sorte de crainte superstitieuse et trop bien justifiée, il n'osait plus s'enquérir lui-même du sort de ses pièces. C'était un ami, Andrieux ou M. Droz (1) entre autres, qu'il chargeait de ce soin presque toujours pénible. Enfin, à force de négociations et d'instances, Andrieux lui fit recevoir au théâtre de Monsieur une pièce en un acte, *le Badinage dangereux*. Elle n'eut qu'un demi-succès, et même, à la première représentation, un plaisant s'écria qu'il serait dangereux pour l'auteur de renouveler souvent ce badinage.

Ce jour-là cependant Picard ressentit une des plus vives et des plus touchantes émotions de sa vie. Pour voir sa pièce, il prit un billet au bureau, et, complètement inconnu, se campa au beau milieu du parterre, où les places ne manquaient pas. Tout à coup il aperçut au fond d'une loge, dans l'angle le plus obscur, son père qui, caché à tous les regards, n'y était visible qu'à l'œil d'un fils. « Ah ! disait Picard, qui se plaisait à raconter cette anecdote, si ces braves gens du parterre eussent su comme alors redoubla l'intérêt que m'inspirait ma pièce, ils eussent applaudi et ri de bon cœur ! »

Ces applaudissements qu'il implorait en vain, le jour était proche où il les remporterait avec éclat. Mais alors un souvenir cruel empoisonnerait son ivresse. Son père ne pourrait plus les entendre. Il mourut presque réconcilié avec son fils, mais sans avoir senti le bonheur de s'avouer vaincu par ses triomphes.

On le voit, la jeunesse de Picard subit de rudes épreuves, et

(1) A cette occasion, nous remercierons vivement M. Droz : c'est à lui surtout, l'intime ami et le digne confrère de Picard à l'Académie française, à son infatigable obligeance, que nous devons la plupart des détails qui ont pu donner quelque intérêt et quelque nouveauté à la partie biographique de ce travail.

peut-être leur souvenir offre-t-il intérêt et moralité, surtout à cette heure où tant de génies imberbes se posent en martyrs de la société, l'accusant de ne rien faire pour eux qui n'ont rien fait pour elle. Sans doute, si l'on mesurait un poète comme un conscrit, mieux vaudrait que, nourri au Prytanée, il lui fût permis d'y éclore à l'aise; mais, en dépit des phrénologues, cette pierre de touche des vocations littéraires est encore à trouver. Laissez donc grandir le talent à ses risques et périls, et suivons l'exemple de Picard, qui, en résistant aux obstacles, les eût soufferts sans se plaindre s'il eût été seul à souffrir.

Rien d'étrange, au reste, dans la multiplicité de ses infructueuses tentatives. Abordant le théâtre avec l'inexpérience de la première jeunesse, Picard y dut subir de nombreux échecs; et, loin d'en être surpris, nous louerons encore la vigueur si précoce qu'il déploie, de vingt-deux ans à vingt-cinq ans, dans les pièces de son talent républicain; car ce fut au souffle de la révolution naissante que son talent prit essor. Tout se réunissait pour le seconder, et l'influence des opinions littéraires qu'au début nous avons signalées, et le mouvement d'une époque si favorable aux inspirations dramatiques. Aussi quelle distance déjà entre l'intrigue banale de ses *nouveaux Ménechmes* et cette vigoureuse peinture de mœurs, *le Passé, le Présent et l'Avenir*, qui ouvre son théâtre républicain!

Picard lui-même nous met au courant d'une si rapide transformation. « Pendant la république, nous dit-il, l'auteur puisait sa verve autour de lui; on respirait l'enthousiasme. » D'après son titre même, cette pièce nous annonce une suite de tableaux qui embrassent successivement trois époques, sorte de comédie épisodique, qu'on a depuis si souvent renouvelée, et dont Picard réclame, à bon droit, l'idée première. *Le Passé*, c'est le règne de Louis XV; *le Présent*, l'élévation du peuple sur les ruines des privilégiés; *l'Avenir* enfin, qui est encore à naître, nous offre la mise en scène de ces utopies philanthropiques ou humanitaires, si fort à la mode en ce temps-là comme au nôtre. Sur ce dernier plan, la comédie échappe et tourne au fantastique; mais son expression est aussi vraie qu'énergique lorsqu'elle dépeint les roueries des puissants d'autrefois et le ridicule de leurs parades contre-révolutionnaires. C'était le côté le plus comique du sujet, et Picard l'a fortement mis en

relief. Aussi, aux personnages vertueux qu'il leur oppose, préférons-nous singulièrement ce marquis Duribar, type expressif de tous les Jean Du Barri de l'ancien régime ; son frère , un de ces archevêques si communs alors qui dépêchaient un séminariste à leurs ouailles, et jouaient à Trianon les *colins* d'opéra-comique ; et leur valet Deschamps, sorte de Figaro, aussi rusé et plus corrompu que son modèle, dont Picard a fait depuis *le Gil Blas de la révolution*. Il faut noter , entre autres scènes caractéristiques, celle où Deschamps vend sa sœur au marquis son maître, qui lui-même vendit la sienne au roi, comme son valet le lui rappelle avec une bonhomie des plus mordantes :

Ah ! je me suis défait de mes façons grossières.  
 Tout le monde, à Paris, se conduit comme moi :  
 Je fais pour monseigneur ce qu'il fait pour le roi.

Toute la scène du *club des privilégiés* est écrite de ce style dont Picard n'a plus ressaisi la pleine et vigoureuse empreinte. Ce mérite, fût-il le seul de sa pièce, annoncerait déjà chez un écrivain de vingt-deux ans un esprit d'une précocité singulière. Mais le fond ne manque pas sous la forme, et l'éclat des couleurs n'y sert qu'à fixer le trait des caractères, qu'à mettre en tout son jour l'expression des physionomies.

Malheureusement, Picard ne se maintint pas à cette hauteur où il s'était élevé de prime-saut et par l'élan des circonstances. Les autres pièces de son théâtre républicain le cèdent de beaucoup, en style comme en verve comique, à cette première comédie, que des contre-temps bizarres écartèrent de la scène, et qu'on n'a recueillie qu'après la mort de l'auteur. Citons cependant *les Visitandines*, où s'encadrent en une suite de situations piquantes les délicieux croquis du peintre du *Vert-Vert* ; *Andros et Almona*, où, secondé de M. Alexandre Duval, Picard sut de même adapter au plan de la scène un des admirables contes de Voltaire, *Zadig* (car, pour le dire en passant, le théâtre, à cette époque, comme la tribune et la presse, s'inspiraient sans cesse des écrivains de l'école philosophique) ; *les Suspects*, *la Vraie Bravoure*, deux amusantes comédies,

où M. Duval mit encore sa part d'esprit ou de gaieté; enfin quelques pièces de circonstance, *Rose et Aurèle*, *l'Écolier en vacances*, et surtout *la Prise de Toulon*, parade militaire dont le contraste burlesque oppose aux braves de la république les soldats du pape et les traîneurs de sabre du camp de Coblenz. Monsieur (depuis Charles X) y figure en *ridicule*, et, sur le roc de Toulon, au bruit du canon d'attaque, délibère avec sa cour s'il lui convient de faire sa rentrée dans Paris à cheval ou en carrosse. Le spectacle se termine par l'enlèvement du fort aux cris de *vive la république*, qu'accompagne un chant de victoire et de reconnaissance aux libérateurs de la patrie.

On conçoit sans peine le succès d'enthousiasme qu'obtenaient ces représentations où les plus vives des passions du jour jouaient le premier rôle, où le public, se mettant sans cesse à la place du poète, recueillait avidement ses paroles et les fécondait de toute la chaleur de ses convictions. A ce titre, de telles pièces, presque nulles au point de vue de l'art, méritent l'attention de l'histoire; et nous en appellerons ici encore à la bonne foi de Picard. « A cette époque, nous dit-il, lorsque la France marchait à la frontière, il fallait électriser les masses, et le théâtre rendit d'immenses services. Je me fais gloire d'avoir payé ma dette de citoyen. » Mais s'il s'associait, d'esprit et de cœur, à ces généreux élans du patriotisme, toujours il refusa de servir le fanatisme de quelques démagogues, et comme La Harpe l'en a loué justement, il se garda de la grossièreté révolutionnaire comme de la contagion d'un faux bel-esprit, qui n'avait point encore disparu de la scène. Chose étrange, à cette grande et terrible époque, sous le règne des terroristes, les amoureuses fadaïses de Marivaux et de Dorat trouvaient encore des imitateurs. Vigée, Demoustiers, le vicomte de Ségur cultivaient le madrigal sur un sol jonché de sang et de ruines, et l'on criait leurs pièces, imprégnées du parfum des boudoirs, entre *le grand décret de la Convention*, et les *lettres b. . . . patriotiques du père Duchêne*. D'autre part, digne émule d'un tel journalisme, la démagogie des Hébert et des Chaumette, infectant le théâtre de ses influences, y soulevait les dégoûtantes inepties d'Artaud et de Silvain Maréchal. Grâce à son bon sens comme à la droiture de son ca-

ractère, Picard tourna ce double écueil, et dès que s'apaisa l'orage révolutionnaire, où tout citoyen devait au pays le concours de son bras ou de son intelligence, il se renferma dans le libre exercice de son art, et ne le tira plus de ses justes limites. Sans détourner les yeux du mouvant spectacle de la société, en ne cessant d'y puiser les modèles de l'empreinte des tableaux de sa comédie, il les dégagèa des circonstances locales et accidentelles. Ses peintures y gagnèrent en relief et en profondeur, et formèrent dès-lors une sorte de galerie historique qui nous retrace fidèlement toutes les révolutions des mœurs dans ces cinquante dernières années.

Cette galerie s'ouvre avec éclat par *Médiocre et Rampant*, une de ses bonnes comédies, où même, s'il faut en croire M. Arnauld, Picard fit un pas dans le domaine de Molière. L'éloge est fort, mais juste à quelques égards. Sans doute on n'y retrouve ni la touche du maître, ni la profonde et saisissante vérité de ses portraits; mais le caractère du médiocre et rampant Dorival, celui de M<sup>me</sup> Dorlis, la mère du ministre, bonne femme au fond, qui toutefois garde, comme sa parente, M<sup>me</sup> Sinclair, de *l'École des Vieillards*,

Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse;

et surtout celui de Laroche, brave homme dont le cœur emporte la tête, qui, par la franchise même de ses attaques, fournit sans cesse à Dorival, qu'il veut confondre, des armes contre lui-même; tous ces caractères, disons-nous, sont saisis au vif et se développent d'une manière soutenue sur les divers plans du tableau.

Cependant ces éloges veulent quelques réserves. Ici Picard n'a rempli qu'une partie de sa tâche. Autant, je crois, par scrupule d'honnête homme que faute d'une entière liberté, il n'osa sous le directoire ce qu'a fait Lesage sous Louis XIV, peindre son époque telle quelle, avec tous ses vices et ses ridicules. Pour un intrigant de bas étage qu'il sacrifie à la morale, de combien de vertus il gratifie ses autres personnages! Pourtant trouvait-on alors dix honnêtes gens pour un fripon, ou le contraire ne serait-il pas la vérité même?



Insuffisante comme expression des mœurs, cette comédie pèche encore par les détails d'un style correct sans doute, mais sans couleur, sans énergie. Picard n'a plus retrouvé cette bonne fortune d'inspiration qui lui avait dicté les vers de sa comédie républicaine. Aussi écrivit-il plus habituellement en prose, bien qu'il proclamât l'excellence de la forme poétique. Toutefois, gardons-nous de trop accorder à l'autorité de sa parole. Pourvu que les personnages de la scène parlent un langage simple, naturel, conforme à leurs caractères comme à leurs conditions, vers ou prose, peu importe, ce nous semble. Bien plus, si l'on ne possède l'abondance de Molière ou la facture de Racine, mieux vaut, sans nul doute, une prose aux flexibles allures qu'une forme plus précise peut-être, mais qui trop souvent comprime les saillies de l'esprit comique. Picard fit donc bien d'y renoncer, puisqu'il la sentait rebelle à ses efforts.

L'eût-il voulu d'ailleurs, le temps lui eût manqué désormais pour versifier des pièces qu'il allait jouer lui-même et mettre en scène à ses risques et périls. De 1798 à 1807, Picard, comme Plaute, Molière et Shakspeare, fut auteur, acteur et directeur tout ensemble; toutefois, jamais son talent ne s'éleva si vite et si haut qu'alors qu'il portait avec lui tant de fardeaux accablants. Son incessante activité, qu'alimentait un corps robuste, la promptitude et l'étendue de sa mémoire, sa présence d'esprit, le multipliaient au besoin et faisaient face à toutes choses. Entre deux répétitions, entre deux visites, saisissait-il un quart-d'heure, vite il retournait à ses pièces, et continuait la page commencée avec un à-propos que ses amis ne pouvaient comprendre. « Comment faites-vous donc, lui disait un jour l'un d'entre eux, pour tenir ainsi l'inspiration en lesse, et l'asservir à toutes vos distractions? — Eh! mon Dieu, rien de plus simple, répondit Picard; moi, je n'ai qu'une affaire, ce sont mes pièces, et, tout en vaquant au gros de la besogne, je ne perds jamais ma comédie de vue. »

D'ailleurs, pour simplifier les embarras d'une administration de théâtre, Picard prit le bon parti de s'attacher le cœur de ceux qu'il devait conduire. Rien ne lui était plus facile, et la chose se fit presque à son insu; car c'était un ami si dévoué, un si joyeux camarade, qu'on s'associait aisément à son amitié comme à sa fortune. Aussi sa petite troupe de la salle Louvois

ne forma bientôt qu'une même famille dont il était le père bien plus que le directeur. Ce bon accord n'empêchait pas le talent, au contraire. Il s'y forma de remarquables acteurs, mais ces réputations de théâtre s'effacent si vite, qu'à peine les connaissons-nous aujourd'hui. Néanmoins, les noms de Closel, de Vigny, de Picard cadet, frère de notre auteur, et qui remplissait avec distinction l'emploi des valets; ceux de M<sup>mes</sup> Molé, Pélissier, et de M<sup>lle</sup> Leverd, ne sont pas encore oubliés des amateurs. Quant à Picard, bien que son jeu ne fût pas sans mérite, il dut à sa gloire d'auteur une large part de ses succès de comédien. Sa voix, comme sa mimique, manquait d'expression et de souplesse. Mais sa présence sur la scène imprimait aux acteurs une émulation qui ne contribuait pas peu à l'effet de l'ensemble. Aussi son théâtre fut-il très-suivi du public comme des littérateurs les plus distingués. Marie-Joseph Chénier y occupait invariablement sa place à l'orchestre, et Collin-d'Harleville, Andrieux, Lemercier, MM. Étienne, Droz et Duval, se donnaient rendez-vous presque tous les soirs dans la loge de Picard. Dès-lors la salle Louvois fit au théâtre de la rue de Richelieu une concurrence qui influa favorablement sur les progrès de l'art dramatique. La Comédie-Française dut en effet rivaliser d'activité avec le théâtre Louvois, qui montait sans cesse des pièces anciennes et nouvelles, même sans y comprendre celles dont Picard enrichissait incessamment son répertoire.

Il y signala ses débuts d'auteur par *les Voisins* et *le Collatéral*. Dans le cadre d'un seul acte, *les Voisins* nous offrent une peinture tout à fait comique de ces importuns qui font les importants, et, sous le prétexte de vous rendre des services dont vous n'avez point affaire, s'établissent chez vous avec une imperturbable confiance. Quant au *Collatéral*, ce n'est autre que M. de Pourceaugnac. Mais, en dessinant d'après Molière cette étonnante caricature, Picard refit le fond du tableau, d'où ressortent des physionomies originales.

Toutefois, malgré l'entrain de sa gaieté, les plaisantes surprises de ses incidents, ce n'était là qu'une farce, *une charge*, dirait-on en langage d'atelier. Or, des grotesques sont rarement des portraits. Il faut à l'expression de la vérité comique des tons moins heurtés, des oppositions moins brusques; elle ne

doit pas un instant surprendre, mais sans cesse attacher par le choix discret et l'harmonieuse gradation de ses couleurs. Picard le sentait, et comme son inspiration était toujours prête, il fit *la Petite Ville*.

Un passage de la Bruyère lui en fournit le sujet; car il recueillait sans cesse chez les poètes, chez les moralistes, des idées, des points de vue nouveaux, dont il découvrait la portée en les éclairant du jour de la perspective dramatique, comme on le voit ici. Son tableau de mœurs est achevé, et de main de maître. Nous ne parlons pas de l'intrigue, défectueuse sans doute; mais remarque-t-on ce défaut lorsqu'il est couvert par l'éclat de la vérité comique? Le style d'ailleurs est toujours simple et conforme aux situations des personnages. Il offre au plus haut degré ce mérite du naturel, si éminent chez Picard, et qui permet, comme l'a dit éloquemment M. Villemain (1), « de prononcer son nom à demi-voix après le grand nom de Molière. » C'est donc là une excellente comédie, un heureux pendant de *la Comtesse d'Escarbagnas*, et l'on ne doit pas s'étonner si elle fut toujours la pièce favorite de Picard. Vers la fin de sa vie, un jour qu'attristé par quelques échecs il s'écriait douloureusement : Je me suis fait illusion sur mon talent; je n'étais pas né pour faire la comédie, je n'y entends absolument rien, » soudain il reprit avec quelque fierté : « Cela n'empêche pas que j'ai fait *la Petite Ville*. » Sans doute elle est un de ses titres les plus durables. Mais sa préférence doit-elle engager la nôtre? Nous le verrons à propos des *Marionnettes* et de *Vanglas*.

Picard eût joué de malheur, si *la petite Ville* n'eût pas réussi. Mais, chose étrange, la critique se fit moins prier pour louer l'auteur, que le public pour l'applaudir. Geoffroi, entre autres, et le fait mérite qu'on le signale, prit bravement le parti de l'auteur et s'indigna qu'on fit si bon marché de tant de franchise et de vérité comique. A diverses reprises, Hoffmann

(1) Dans sa réponse au discours de M. Arnault, qui renferme une appréciation aussi sagace qu'éloquente du talent de Picard. Mais cette remarque était peut-être inutile, car M. Villemain est coutumier du fait.

et Lemercier ont parlé en ce sens du public de Picard. Volontiers il riait à ses pièces, mais du bout des lèvres, et en applaudissant semblait craindre de se compromettre. Sans cesse il fallait du Marivaux et du Dorat, du Dorat et du Marivaux, à ces parvenus du directoire qui cherchaient à se décrasser en affectant les manières des marquis de l'ancien régime et leur profonde horreur pour le naturel : *vrai parterre à la fleur d'orange*, comme le disait Fleury, d'assez mauvais ton, au reste, et fort ignorant.

Entre autres griefs qu'on alléguait contre Picard, on lui reprochait de ne mettre en scène que des bourgeois. Mais que pouvait-il peindre à cette époque de la révolution, qui fut comme une invasion de la bourgeoisie dans toutes les affaires de l'État? Seulement, tandis que ces puissants d'un jour, oublieux de leur origine, se façonnaient déjà aux manières aristocratiques, Picard gardait les rondes allures de l'ancien bourgeois de Paris, son humeur joyeuse et quelque peu narquoise, et jusqu'à son esprit d'ordre et d'économie; car pour un artiste, un comédien surtout, Picard était sage, mais d'une sagesse aimable, qui volontiers cédaux appels du plaisir et fêtait gaiement sa bien-venue. Plus d'un amoureux caprice engagea sa première jeunesse; et l'on montre encore au collège Louis-le-Grand la pierre du haut de laquelle il considérait, par-dessus la grille du parloir, le premier objet de ses amours. Toutefois, marié de bonne heure, il vécut dès-lors bourgeoisement près de sa femme avec son frère et sa sœur, qui ne formèrent jamais qu'une même famille. Directeur pendant plus de vingt ans à la salle Louvois comme à l'Opéra, il se maintint dans cette sage réserve, et ne se laissa pas entamer par le corps de ballet. Du reste, toujours joyeux, toujours expansif, personne n'avait moins que lui de morgue et de pédantisme; et bien que son talent le fit marcher de pair avec toutes les notabilités de l'époque, après ses amis littéraires, ce qu'il préférait encore, c'étaient la maison et la table de quelque honnête compère, avocat, médecin ou négociant, qui lui laissait ses coudées franches, et lui inspirait, sans qu'il y pensât, quelque nouveau sujet de comédie.

Cependant il avait bien, lui aussi, ses petites velléités d'amour-propre : témoin ce jour où il voulut lire dans un salon

sa pièce *les Provinciaux à Paris*; faible contre-partie de *la Petite Ville*, au reste, où l'esprit des détails ne couvre pas le défaut de l'ensemble. Mais que cette tentation lui coûta cher ! Picard avait compté sur vingt ou trente personnes tout au plus, lorsqu'il en vit survenir jusqu'à cent et cent trente, et, dans cette foule, de hauts dignitaires, des poètes, des généraux, et un cardinal. Diable ! se dit Picard, qui éprouvait de terribles démangeaisons de quitter la place, d'autant qu'il voyait clairement que sa pièce était le moindre souci de tout ce beau monde. Mais enfin la sottise était faite ; il prit son parti en brave, et lut tout d'un trait, au bruit des conversations particulières. Personne n'en avait écouté un mot. Tout le monde se récria d'admiration, et le cardinal, qui était un peu sourd et s'était doucement assoupi vers la fin, se réveilla pour dire : Ah ! ah ! monsieur, voilà une bien jolie comédie. A-t-elle déjà été jouée ? « Mais le plus curieux de l'aventure, et ce qui peint ce bon Picard, c'est que lui-même l'a racontée, voulant se punir par où il avait péché ; car il n'était pas plus indulgent à ses faiblesses qu'à celles d'autrui, et nous le verrons toujours, comme jusqu'ici, soutenir cette honorable fermeté de caractère dans ses actions comme dans ses œuvres.

Ainsi, tandis qu'il forçait les résistances de son siècle à la bonne comédie, d'autre part il s'attaquait à des vices si communs alors qu'ils recherchaient effrontément le bruit et le scandale. La banqueroute frauduleuse et réduite en système, après les désordres financiers du directoire, voilà ce que Picard, secondé cette fois de M. Chéron, voulut flétrir dans *Duhautcours, ou le Contrat d'union*. Ce Duhautcours, entrepreneur général des faillites de Paris, fripon aux larges mains et à l'esprit subtil, nous l'avons vu tout récemment reparaitre avec éclat sur notre scène ; mais trente ans d'exercice l'ont perfectionné dans son art, et, suivant les progrès du siècle, l'impudence de l'escroc de 1802 s'est élevée jusqu'au cynisme de Robert Macaire. On le voit, l'ami de Bertrand compte d'illustres aïeux ; car sa généalogie pourrait revendiquer encore *le Banqueroutier* de Gherardi, qu'accueillit si favorablement la cour de Louis XIV. Picard, toutefois, non plus que Gherardi, s'il eût deviné ce héros du jour, n'eût osé le peindre dans l'affreuse nudité de ses vices et l'impudeur de ses allures. Son

Duhautcours est un fripon qui sait vivre, prend les apparences d'un honnête homme, et, avec le langage de la vertu, insinue une banqueroute qu'il se garderait de prêcher ouvertement. Mais, sous ses nuances adoucies et qu'indiquait le ton de l'époque, ce portrait de fripon n'en est pas moins d'une vérité frappante. Ajoutons qu'en un sujet qui tient plus au drame qu'à la comédie, les auteurs ont su répandre une agréable diversité, et sauver l'odieux du fond par l'adresse de la mise en œuvre.

*Duhautcours* fut assez bien reçu du parterre, mais souleva une étrange polémique. On se demanda s'il appartenait au poète comique de faire l'office d'un juge au criminel, en d'autres termes, s'il était permis de *placer le tabouret de Thémis dans le salon de Thalie*, comme le disaient élégamment MM. Étienne et Martainville (1), qui traitaient la chose de grossière inconvenance. A quoi Picard répondait sensément : « La comédie ne devrait en effet poursuivre que les vices et les ridicules. Mais les délits qui, malgré la prévoyance des lois, trouvent moyen de leur échapper, ne deviennent-ils pas du ressort de la comédie? L'adultère et la banqueroute sont de ce nombre. » Disons en outre qu'avant d'aborder de si graves sujets, le poète doit mesurer ses forces, faire appel à la conscience de son talent. Mais il serait coupable d'hésiter encore, s'il ressent en lui quelque chose de la vigueur de ce génie comique qui, des seuls stigmates du ridicule, flétrit éternellement les Tartuffe et les Turcaret.

Les fripons démasqués, Picard s'attaqua aux intrigues de l'ambition, mais si modérément cette fois qu'il manqua son but. Son *Mari ambitieux* n'est ni vrai ni édifiant en bien ou en mal. Faiblement conçue, plus faiblement écrite, cette pièce ne nous eût point arrêté, si elle ne faisait suite à *l'Entrée dans*

(1) *Histoire du théâtre français pendant la révolution*, tome IV. — C'est un ouvrage de la jeunesse des deux auteurs, curieux à consulter, mais empreint du style maniéré de l'époque, et où l'on ne retrouve ni la verve de Martainville, ni les rares qualités de style et d'invention qui ont fait de M. Étienne un des hommes les plus remarquables de la génération littéraire de l'empire.

*le Monde*. Ce sont là les deux premiers actes d'une trilogie où, développant sur la scène ce qu'Horace rassemble en quelques vers, Picard se proposait de retracer les révolutions du caractère de l'homme à ces trois âges de sa vie, adolescence, maturité et vieillesse. Mais *l'Entrée dans le Monde* obtint si peu de succès qu'il n'osa reproduire, sous les traits de l'âge mûr, l'adolescent dont on avait si mal accueilli les débuts. Changeant le nom et l'entourage du héros, il en fit son mari ambitieux, qui, n'ayant pas mieux réussi, le découragea d'aller plus loin. Mais cette idée, qu'il ne put soutenir au théâtre, redevint la base de son roman d'*Eugène et Guillaume*. Là, prenant deux hommes dès le berceau, il nous les montre, suivant les vers d'Horace, en proie aux influences de ces passions diverses qui se partagent le cours de notre existence. Toutefois ces personnages n'offrent rien de saisissant et d'original. On voit trop qu'ils sont tenus de dépouiller ou de revêtir à point nommé, et comme à jour fixe, les attributs caractéristiques de l'âge qu'ils n'ont plus ou de celui qu'ils viennent d'atteindre. Ce sont là des types, des abstractions systématiques, et non des individus qui agissent librement et spontanément. Le roman, comme on le sait du reste, est le côté faible de Picard. C'est pourquoi, sans examiner à part cette face de son talent, il nous suffira de l'entrevoir à travers l'analyse de son théâtre. Chose facile, car le romancier n'a fait que reprendre en sous-œuvre et trop souvent délayer, comme ici, en d'interminables longueurs, les données du poète dramatique.

Bien qu'Horace l'eût assez mal inspiré jusqu'alors. Picard ne lui garda pas rancune ; et comme il relisait un jour ce poète favori, dont il voulait faire le *vade-mecum* des auteurs comiques, un trait lumineux le frappa soudain. Il sortit, et s'en fut trouver M. Droz qu'il consultait habituellement, ainsi qu'Andrieux ou Collin d'Harleville : Savez-vous, lui dit-il d'abord, qu'il y a toute une comédie en ce vers d'Horace :

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

— Cela se peut, reprit M. Droz ; mais, si vous ne la faites pas, je vous réponds bien de ne point aller sur vos brisées.—Je

la ferai, dit Picard. Et, au lieu d'une, il en fit trois : *les Marionnettes*, *les Ricochets*, et *la Vieille Tante*.

Ce fut comme un réveil de l'auteur de *la Petite Ville*; car depuis lors, si, outre les pièces déjà citées, il avait enrichi son répertoire de quelques jolies comédies, *M. Musard*, *le Vieux comédien*, *l'Acte de naissance*, *les Tracasseries*, et surtout *la Noce sans le mariage*, néanmoins, tout en s'y jouant avec une agréable facilité, son talent n'y grandissait pas. Déjà même on lui reprochait de s'épuiser par une production trop abondante, lorsqu'il déploya, dans *les Marionnettes*, une vigueur, une étendue qu'on ne lui supposait pas encore.

De *la Petite Ville* aux *Marionnettes*, il y a évidemment progrès; car ici, dépassant ces formes locales et accidentelles qui longtemps après l'arrêtèrent aux surfaces de la société, le regard du poète pénètre jusqu'au fond du cœur de l'homme, y saisit les éternels mobiles de ses passions et de ses égarements. La donnée de sa pièce portait jusque-là, et plus on l'examine, plus on admire la force de l'invention de Picard. En effet, quelles ressources restaient encore à la comédie de caractère? Ses types saillants, gravés de main de maître, ne se prêtaient plus qu'à de pâles reproductions. Quoi donc de mieux imaginé pour mettre en relief des figures sans cela pâles et vulgaires qu'un de ces coups de fortune dont le subit ébranlement tire l'homme de son assiette, et, soit qu'il se relève ou s'abatte, imprime à sa nature un mouvement extraordinaire. Mais, de plus, si ce jeu de fortune, atteignant à la fois deux hommes que rapproche le hasard des circonstances, ruine l'un et enrichit l'autre, quels nouveaux contrastes vont aussitôt surgir de cette combinaison! Ce ressort une fois établi et vigoureusement lancé, Picard le pousse à ses derniers effets. Il en fait dépendre tous les mouvements de ses marionnettes humaines, qu'agite incessamment le flux et le reflux de la fortune. A ce sujet même on accusa l'auteur de ravalier l'humanité, en l'asservissant tout entière aux seuls mobiles de l'égoïsme. « Votre comédie est bien vraie, lui écrivait-on, mais bien affligeante. » A quoi Picard était en droit de répondre, ce nous semble : « Si elle est vraie, j'ai rempli mon but; pour affligeante, est-ce à moi qu'il faut s'en prendre? » Il fit donc bien de maintenir son premier plan. S'il y eût introduit, par condescendance, un rôle de *raison-*



*neur*, un stoïcien insensible au malheur comme à la prospérité, ce personnage, l'antipode du comique, eût ralenti singulièrement la marche si entraînant de son action; mais peut-être n'a-t-il pas accusé assez distinctement chacune des formes qu'affecte, selon la tournure des caractères, cette même ambition des richesses. Que tous ses personnages aiment l'argent, rien de plus naturel; mais tous l'aiment de la même manière, et ne nous expliquent pas ces motifs secrets si étroitement liés aux faiblesses de l'homme et qui l'attachent aux moyens d'y satisfaire. Donnez à Molière la même situation, quel jour va se répandre sur les caractères, en marquer toutes les différences! Picard manquait de ces touches profondes et décisives. Mais il a très-vivement saisi et rendu de la manière la plus dramatique ces transports d'ivresses ou ces abattements du désespoir qu'entraîne chez les hommes l'élévation ou la ruine de leur fortune. Son intrigue, d'ailleurs, est si fortement tissée, qu'on n'en saurait détacher un fil sans dérouler la pièce entière. Ici ressort visiblement cette *unité de vues* qui fait converger toutes les évolutions de la scène vers une perspective unique, et que Lemer cier signale comme une des qualités distinctives de l'auteur de *la Petite Ville*, des *Marionnettes* et de *Van glas*.

Il pouvait y joindre encore *les Ricochets* et *la Vieille Tante*, qui ne sont qu'une contre-partie des *Marionnettes*, mais où le retour du même motif se dérobe sous les variations les plus ingénieuses. Cette fortune autour de laquelle il fait encore graviter ses personnages, l'auteur ici la personnifie avec bonheur sous les traits d'une capricieuse petite-maitresse ou d'une vieille tante qui mène en lesse des collatéraux attachés aux promesses de son testament.

Duceris ut nervis alienis mobile lignum ,

peut-on leur dire encore, car que de choses dans un vers d'Horace, surtout lorsqu'on le revoit entouré d'un si brillant et si ingénieux commentaire! Ne serait-il pas juste, toutefois, d'en faire remonter les inspirations moins au poète latin lui-même qu'aux influences d'une époque si féconde en révolutions de tout genre, en proie aux caprices d'une fortune dont la per-

pétuelle instabilité semblait se jouer des hommes et insultait à leur prévoyance? Alors les événements agissaient en maître, et il n'était pas d'obstacle qui ne se brisât ou ne fléchît sous leur effort. Aussi la plupart se lassèrent bientôt d'une lutte insoutenable, et, comme les girouettes au vent, les marionnettes au fil du machiniste, se laissèrent aller à cet irrésistible courant des choses.

On en était là, lorsque Picard donna *les Marionnettes* et *les Ricochets*. Certes, il n'y voulait pas faire acte de courtisan, et cependant jamais il ne plut davantage à ce nouveau favori du destin, qui, recueillant le bénéfice des révolutions du passé, n'avait plus affaire qu'à des caractères tout assouplis, et qu'il courba sans peine sous le joug de son despotisme. Mais, avec la liberté, le dévouement menaçait de disparaître. A défaut de ce généreux mobile, les titres et les richesses devinrent les ressorts du nouveau gouvernement, et Napoléon les fit jouer en digne élève de Machiavel. Aussi quoi de plus conforme à ses vues qu'une comédie où l'on représentait la fortune comme la souveraine maîtresse et le pivot de toutes les actions humaines? L'empereur ne vit pas, ou ne voulut pas voir, qu'en cela l'auteur faisait la satire et non l'éloge de l'humanité. Il complimenta Picard, lui accorda la croix de la Légion d'honneur et une pension de six mille francs. Mais il lui rendit un fâcheux service en le tirant du théâtre Louvois pour le faire entrer à l'Académie. Depuis lors, Picard retrouva rarement ses bonnes veines d'autrefois. La vie du comédien lui était nécessaire, et puis il respirait si à l'aise dans ce théâtre Louvois qu'il avait créé, où il était estimé, chéri, dont les vicissitudes même tenaient sans cesse son inspiration en éveil. Mais entre l'Institut et le théâtre le préjugé lui ordonnait de choisir. Il choisit l'Institut; ce fut tant pis pour lui et pour nous. Un titre de plus contre quelques bonnes pièces de moins, la balance n'est pas égale.

Il fut reçu en novembre 1805, à la place de Dureau de la Malle. L'Académie, ce jour-là, ne fit qu'une *fournée* de trois récipiendaires, Raynouard, Laujon et Picard, qui, ainsi pressés, durent borner leurs discours aux compliments d'usage. On espérait cependant que Picard y traiterait de la comédie. Il en toucha quelques mots. en effet, comme par bienséance; mais

rien n'y décèle cette pénétration d'esprit critique qui allait se faire jour dans les préfaces de ses œuvres, et ses articles, trop peu nombreux, sur les principes d'un art dont il possédait la théorie aussi bien que la pratique. Il n'est pas de plus aimable lecture que celle de ces préfaces où Picard fait son examen de conscience, distingue ses avantages et confesse ses fautes avec une ingénuité charmante. Sans doute, si l'on avait le cœur assez endurci, çà et là on pourrait relever encore quelques faiblesses d'amour paternel ; mais elles proviennent d'un attrait si légitime, elles compromettent si rarement l'impartialité, et la sagacité du critique, qu'en vérité ce triste courage manque, surtout qui se rappelle la morgue ou l'insolente modestie qu'affichent certaines préfaces de ce temps-ci. Chemin faisant, et par l'analyse même de ces pièces, Picard en vient à toucher quelques points plus étendus, et, dans ces rencontres, son esprit juste va toujours droit au but. Mais, pour apprécier toute sa portée, il faut lire son article *Comédie* (de l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin). Comme érudition, à dire vrai, la matière est vite épuisée. Picard comprend toute la comédie dans Molière ; il explique à merveille les secrets de ses admirables compositions, et en extrait rigoureusement toutes les règles de l'art comique, soit qu'on s'attache aux peintures des caractères ou des mœurs, ou aux savantes combinaisons de l'intrigue. Bien qu'il ne reprenne pas de haut l'histoire de la comédie, Picard l'embrasse néanmoins sous toutes ses formes, et jusqu'à ses dernières limites. C'est que Molière le dispensait aisément de Plaute, de Térence et même d'Aristophane ; Molière, objet de ses constantes études, auquel il vouait ce culte d'une admiration qui tourne aisément au fanatisme, lorsqu'il vit de près dans le commerce de cet immense et sympathique génie. Aussi faut-il voir comme il relève lestement les bévues du professeur Schlegel, critique si remarquable d'ailleurs, mais qui traite l'auteur du *Misanthrope* comme eût fait sans doute ce bon M. Caritidès, de réjouissante mémoire.

Toutefois ces préférences de Picard n'emportaient rien d'étroit et de systématique. On le voit estimer à leur juste valeur les procédés du théâtre allemand, dont les traductions de Bonneville ouvrirent l'accès à sa première jeunesse. Il connaissait Shakespeare, et déjà l'élevait à la hauteur de Corneille.

Aussi, lorsqu'une école nouvelle inscrivit sur sa bannière les noms du poëte anglais, de Goethe et de Schiller, au rebours de tant d'autres, Picard ne ferma pas les yeux, et, en lançant aux novateurs quelques épigrammes, comme c'était son droit d'auteur comique, il les attendit à l'œuvre pour les juger définitivement. Loin de jalouser ces jeunes poëtes, qu'il voyait déjà grandir à ses côtés, il les accueillait avec une bienveillance paternelle et les aidait de tout son pouvoir; dans cette dernière phase de sa vie, où nous le suivons désormais, si son talent pâlit et quelquefois s'efface, son cœur, son dévouement au théâtre, restent toujours les mêmes, et l'entraînent, avec autant de zèle et de promptitude, vers tout ce qui peut en agrandir le glorieux héritage. Pour sa part, il s'y maintint jusqu'au bout, servant encore la bonne comédie par l'autorité de ses exemples et l'éclat de ses derniers triomphes, qui bientôt réparèrent le cruel échec des *Capitulations de conscience*.

Académicien, Picard crut se devoir d'écrire cette pièce en vers, et d'y travailler consciencieusement. Mais il n'était plus là pour la jouer lui-même, donner le ton à ses comédiens, et disposer en sa faveur les capricieuses éventualités du succès. Exilé dans la direction de l'Opéra, où il se donnait au diable contre les dieux du chant et les déesses du ballet, il regretta plus vivement sans doute la salle Louvois, en se voyant si mal accueilli au Théâtre-Français. Sa pièce ne fut pas même entendue sous le bruit des sifflets qui la couvrirent impitoyablement. Picard ne se tint pas pour battu, et des cabales du parterre en appela, cette fois, à l'impartialité des lecteurs, dont les suffrages confirmèrent son estime de sa pièce. Néanmoins, et bien que le plan combiné avec art s'y prête au développement de caractères, Picard y reste au-dessous d'un sujet qui passait sa portée. C'était affaire au seul auteur du *Tartuffe* de pénétrer en ces obscurs replis de la conscience, d'y accuser distinctement la subtilité de ces sophismes si déliés qu'ils échappent parfois à l'examen le plus scrupuleux et nous égarent à notre insu. Picard n'atteignit qu'à moitié son but, et ses personnages raisonnent trop souvent au lieu d'agir. Toutefois son Descobard, procureur et casuiste, ce qui revient au même, est un original fort amusant; il déduit de la manière la plus délicate ces petits mensonges affectés à l'exercice de chaque profession; ces

*idiotismes du métier*, comme Diderot les appelle spirituellement, en vertu desquels on vole ses clients ou ses pratiques en toute sûreté de conscience. C'était bien osé au poëte comique de frapper ainsi sur tout le monde, et il dut payer d'une chute l'honorable témérité de son courage. Mais la rancune du parterre ne tint pas contre les amusantes comédies de l'*Alcade de Molorido* et des *Oisifs*, ces charmants croquis de ridicules pris sur le fait, qui furent accueillis et souvent revus avec plaisir. Tout en s'y délassant, Picard ne perdait pas l'espoir d'aborder encore la grande comédie. Mais il en fut détourné quelque temps par les catastrophes de 1814 et de 1815, et les soins de la direction nouvelle qu'il reprit à l'Odéon en 1816.

Simple homme de lettres, Picard n'assista guère qu'en spectateur, mais en spectateur vivement ému et intéressé, au terrible dénoûment du drame révolutionnaire. Lassé, comme tant d'autres, du joug de l'empire et de ses insatiables exigences, il s'attacha volontiers au nouveau pouvoir; et nous lisons dans le *Journal des Débats*, du 15 juin 1814: « M. Picard a eu l'honneur d'être présenté au roi, et d'offrir à sa majesté un exemplaire de son *Théâtre*; » ce qui valut à l'auteur des *Marionnettes* de figurer au *Dictionnaire des Girouettes*. Son chapitre, du reste, est fort court; car, loin de tourner sans cesse à tous vents, Picard, dès qu'il vit le train des choses, revira soudain, et par le roman ou la comédie fronda hautement les vices et les ridicules à l'ordre du jour. Le premier, dans *Monsieur de Bouteville*, il fit entendre sur la scène les mots d'électeur et de député constitutionnel. C'est là, du reste, le trait le plus saillant de cette pièce où Picard prit à faux une ingénieuse donnée qu'il devait à Fielding. Mais, en la retournant sous toutes ses faces, il y trouva matière à deux autres comédies: *les Deux Philibert* et *Vanclas*, et il rencontra juste cette fois.

L'intrigue des *Deux Philibert* est des plus amusantes. Elle défraye, il est vrai, tout le comique de la pièce, dont le bout-en-train n'est qu'un de ces aimables mauvais sujets comme on en voit tant au théâtre. Il n'en est pas ainsi de *Vanclas*, des caractères de Picard le plus original, et celui qu'il a le plus profondément creusé; car c'est un type que *Vanclas*, une vivante expression de ces hommes multiples, en quelque sorte, ardents

au bien comme au mal, qu'emportent tour à tour l'exaltation de la tête et des sens, ou les élans d'un noble cœur. Ici l'intrigue est peu de chose, mais elle se rattache étroitement à la conduite du principal personnage, qui dispose de toutes les situations et les groupe autour de lui dans une puissante unité. Jamais, je le répète, Picard n'a créé rien de plus fort et de plus achevé. Jamais il ne pénétra plus avant dans la connaissance du cœur humain.

Cependant cette pièce n'obtint pas, à beaucoup près, la vogue des *Deux Philibert* ; si quelques journalistes l'admirent aussitôt parmi les meilleures pièces de Picard, le public la reçut froidement et n'y retourna point. Le genre un peu sérieux, l'insignifiance des caractères subalternes de *Vanglas* n'expliquent qu'à demi cette indifférence. Mais le jour devait venir où l'envie prendrait sa revanche contre la gloire d'un poète qui longtemps l'avait désarmée, mais non vaincue. Picard en ressentit douloureusement les atteintes ; sa naturelle gaieté, qui s'épanouissait sur son visage, se voila par degrés d'une mélancolie qu'expriment déjà, d'une manière si touchante, ces lignes de la préface de *Vanglas* :

« Pour être loué d'abondance de cœur, il faut être jeune homme ou septuagénaire. J'ai joui de la première époque ; j'attends la seconde avec un peu d'espoir et beaucoup de crainte. »

Cette dernière époque de sa vie, qui sans doute eût consacré sa gloire, Picard ne l'atteignit pas, miné avant l'âge par les peines du cœur et les ravages d'une activité dévorante. Mille traverses coup sur coup l'assaillirent. Sous ses yeux l'Odéon s'abîma dans les flammes, et lorsqu'à force de volonté il se réouvrit avec le titre de *Second Théâtre-Français*, que ne fit-on pas pour le décourager de cette entreprise ? En même temps des malheurs domestiques le frappaient au cœur. Marié deux fois, Picard vit mourir entre ses bras la seconde de ses femmes, encore toute charmante et dans la fleur de sa jeunesse. Elle ne lui laissa qu'une fille que s'attacha plus étroitement la tendresse de son père, mais trop jeune encore pour combler le vide de ses affections.

A défaut d'un bonheur qui lui échappait, Picard appela le travail à son aide, et s'y livra jusqu'à l'excès. Quitte enfin du métier de directeur, *ce purgatoire anticipé*, comme il l'appelle, il multiplia avec une incessante activité, romans et comédies. Mais, faut-il le dire, ces derniers ouvrages ressentent la hâte et l'épuisement prématuré de son intelligence. Bien qu'il s'adjoigne des collaborateurs d'un esprit vif et distingué, M. Mazères et M. Empis notamment, Picard ne peut que se reproduire lui-même. Toutefois ni l'esprit ni la gaieté ne manquent à ses dernières pièces. Mais on y chercherait en vain cette originalité de créations, cette franchise et ce relief du style qui distinguent si éminemment son répertoire du théâtre Louvois.

De même ses romans. Le *Gilblas de la Révolution*, par exemple, qu'est-ce autre chose que la donnée des *Marionnettes* appliquée aux frais de l'histoire, et dont le ressort, tendu ici jusqu'à l'excès, ôte aux personnages toute liberté d'esprit et d'allures? Ce sont là, si j'ose dire, des marionnettes systématiques, tenues, à chaque phase de la révolution, de se travestir selon la mode du jour et la couleur du temps. Picard ne réussit pas mieux à refaire *Vanclas* dans *Gabriel Désobry ou l'Exalté*. Enfin son *Honnête homme ou le Niais* ne nous offre qu'un Alceste bourgeois, une pâle copie de ce vivant paradoxe du génie de Molière. Mais, en signalant les défauts du plan et des caractères, il convient de relever dans ces romans cet esprit de détail, ces observations piquantes dont l'auteur en assaisonne presque toutes les pages. Il faut y joindre encore les *Mémoires de Jacques Fauvel*, d'une élégance et d'un bon goût de style qui nous dénoncent ici l'active collaboration de M. Droz. C'est une lecture toute charmante que celle des premiers volumes, où sont très-spirituellement retracées les més-aventures d'un étourdi échappé du collège. Enfin, nous ne saurions passer sous silence *les Gens comme il faut et les petites Gens* : d'un coup d'œil sagace, Picard y passe en revue les trois classes de la société, haute, moyenne, basse, et procède ainsi directement à sa comédie des *Trois Quartiers*.

Bien qu'elle lui soit commune avec M. Mazères, cette pièce ferme dignement la carrière dramatique de Picard. C'est là une de ces peintures de mœurs comme il en composait dans ses

meilleurs jours, sauf peut-être une certaine franchise d'expression trop souvent sacrifiée ici à l'effet d'un jeu de mots, ou àux antithèses de l'épigramme. Le plan, d'ailleurs, embrassait trop de personnes et de choses pour qu'il fût possible aux auteurs de creuser à fond leurs caractères. Aussi le plus vrai, le plus saisissant est-il celui de ce spirituel intrigant que nous retrouvons dans chacun des trois quartiers, et qui est de tous les partis pour être de tous les diners. Dans les autres personnages, sans doute nous reconnaissons des originaux fidèlement empruntés à la Chaussée-d'Antin, comme à la rue Saint-Denis et au faubourg Saint-Germain; mais ils ne nous offrent pas de caractère individuel, et qu'on puisse comprendre en dehors de leurs ridicules de caste ou de localité.

Du reste, et sauf quelques brillantes exceptions, cette lacune se découvre dans tout le théâtre de Picard, et la rabaisse au second rang. Ses personnages sont vrais, mais le plus souvent d'une vérité relative et superficielle; si vous les détachez des temps et des lieux où ils vivent, aussitôt ils s'évanouissent dans les ombres du passé, et n'appartiennent plus qu'à l'histoire. Molière lui-même, sans doute, débuta par la comédie de mœurs, car *les Précieuses ridicules* ne méritent pas d'autre titre. Mais lorsqu'il reprit, dans *les Femmes savantes*, avec la toute-puissance de son génie, cette esquisse déjà si vigoureuse, de quels caractères il doubla, si j'ose dire, ces travers d'esprit que lui fournissait son époque! Jamais la comédie de Picard n'atteignit ce degré de consistance et de profondeur. Mais, loin de Molière, il reste encore une place honorable, glorieuse même, à l'auteur de *Van-glas* et des *Marionnettes*. Chez Picard, le talent du poète était sans cesse animé des vertus de l'honnête homme. Sans forcer les allures de la comédie et la guinder jusqu'au pédantisme, il n'en attaqua pas moins les vices et même les crimes qui ressortissaient à sa compétence par leur côté ridicule. Ami d'Andrieux et de Colin d'Harleville, de Ducis et de Droz, Picard enfin n'a laissé que d'honorables et doux souvenirs. Aussi, lorsqu'en décembre 1828, une vieillesse prématurée l'enleva à l'âge de cinquante-huit ans, sa perte inspira d'universels regrets. La comédie, telle que le divin Molière nous l'a faite, Picard avait en effet su la reprendre et la continuer, sur un degré infé-



rieur, il est vrai, mais avec un talent que ses successeurs, si ingénieux, si spirituels qu'ils fussent, ne devaient pas faire oublier.

ALEXANDRE DUFAY.

---

---

LA

DUCHESSÉ DE MAZARIN.



I.

Au printemps de 1655, une galère de Gènes entra dans le port de Marseille. Au nombre des passagers qu'elle contenait se trouvaient trois jeunes filles, dont la plus âgée, à peine sortie de l'enfance, pouvait avoir environ douze à treize ans, et la dernière n'annonçait pas plus de sept années. Un certain air de famille empreint sur leurs physionomies les faisait aisément reconnaître pour sœurs. Bien que toutes les trois fussent assez mesquinement vêtues, elles semblaient l'objet des respects de tout l'équipage, dont elles commandaient d'ailleurs l'attention à un autre titre, car toutes les trois promettaient d'être belles. Les traits de leur visage du profil le plus pur et légèrement hâlé par le soleil présentaient déjà ce caractère à la fois plein de charme et de fierté qu'on rencontre chez les femmes dans une grande partie de l'Italie, et principalement aux environs de Rome. Une surtout entre ces figures enfantines fixait tous les regards : c'était la plus jeune. Quoique tout dans cette petite fille indiquât qu'elle n'avait point une autre origine que ses sœurs, il y avait pourtant dans toute sa personne je ne sais quelle expression d'insouciance naïve et d'espièglerie qui rappelait bien plutôt la France que l'Italie. Ses yeux pétillants de

malice et de grâce, ses yeux qui, un jour à venir, devaient porter le trouble dans tant de cœurs, et sa bouche animée par le plus charmant sourire, présentaient un étrange contraste avec les figures brunes et rêveuses de ses sœurs, qui se tenaient à ses côtés, les paupières abaissées et encore humides de larmes.

Lorsque la galère eut jeté l'ancre, et que les trois jeunes filles eurent pris place sur l'embarcation qui devait les conduire à terre, il se fit tout à coup un grand tumulte sur le rivage. De toutes les rues qui avoisinent le port débouchaient à l'envi, en carrosse, en litière, en chaise à porteurs, tout ce qu'il y avait alors de gens de condition et d'autorités constituées dans la ville de Marseille. Partout on entendait retentir ce cri : Les voilà ! les voilà ! Et chacun se dirigeait en toute hâte vers le port ; si bien qu'à voir l'empressement avec lequel cochers, valets et porteurs cherchaient à se devancer les uns les autres, on eût dit qu'aux premiers arrivants devait échoir quelque magnifique récompense. Peu s'en fallut même que le sang ne vînt à couler, à la suite d'une rixe qui s'était élevée entre les gens de monseigneur l'évêque et ceux de monseigneur le gouverneur de la province, car chacun de ces illustres personnages avait annoncé l'intention d'arriver le premier au débarcadère ; et comme les carrosses ne pouvaient parvenir jusque-là, le rusé prélat eut recours à un expédient assez bizarre pour assurer à l'autorité spirituelle la prééminence qui, à son avis, devait en toute circonstance lui appartenir. Au moment où on s'y attendait le moins, il sauta fort légèrement à bas de son carrosse, et ses ouailles ne furent pas médiocrement surprises en voyant leur digne pasteur, porté au pas de course par quatre vigoureux laquais, s'arrêter enfin tout hors d'haleine au bord de la mer, en jetant un regard de triomphe sur son compétiteur, resté en arrière. Celui-ci laissa échapper un juron fort énergique, car l'embarcation dans laquelle les jeunes filles avaient pris place n'était plus séparée du rivage que par une vingtaine de brasses, et monseigneur de Marseille envoyait déjà de la plage sa bénédiction épiscopale aux trois sœurs.

Enfin la barque toucha. A cet instant, le canon du fort se fit entendre, et le gouverneur, qui était parvenu à rejoindre l'é-

vêque, s'écria avec un dépit auquel se mêlait pourtant un léger sentiment de satisfaction :

— Vous avez beau faire, monseigneur, vous pouvez marcher plus vite que moi avec l'aide de vos valets ; mais, entre nous deux, c'est toujours moi qui parlerai le plus haut et le plus fort. Entendez-vous ?

Et une nouvelle bordée de canon fit trembler le rivage. L'évêque tressaillit et se mordit les lèvres ; puis, après avoir parlé bas à l'un de ses gens, il répondit tranquillement :

— Qui sait, monsieur ? Dieu vient parfois en aide à ses serviteurs.

A peine il achevait ces mots, que toutes les cloches de la ville, mises en branle comme par une puissance mystérieuse et surnaturelle, remplirent les airs de leurs bruyantes volées. Le gouverneur confondu baissa la tête, en murmurant tout bas :

— Le vieux frocard veut devenir cardinal.

L'évêque le regarda fixement, et s'écria à mi-voix presque en même temps, comme un musicien qui en accompagne un autre :

— Le soudard a grande envie d'un bâton de maréchal.

Alors, par un mouvement spontané, les trois jeunes filles, qui se tenaient à l'arrière de l'embarcation, les bras entrelacés, se levèrent pour passer à l'avant. Tout à coup la plus jeune, celle dont le visage rayonnait de tant de joie enfantine, sembla jeter sur ses compagnes un regard de défi.

— Mes sœurs, s'écria-t-elle d'une voix pleine de fraîcheur et de mélodie, et à laquelle l'idiome italien dont elle se servait ajoutait un charme de plus ; mes sœurs, je gage que c'est moi, votre cadette, qui toucherai la première cette belle terre de France, où tant de bonheur nous est promis.

A peine elle avait prononcé ces mots, qu'elle prit son élan, et, légère comme une biche, s'élança d'un bond à l'avant de la barque. Là, sans vouloir accepter la main que lui offraient simultanément le gouverneur et l'évêque, elle sauta à terre avec tant d'étourderie, qu'elle donna du pied contre une pierre et tomba. Peu s'en fallut que dans sa chute elle ne se brisât la tête. Tous les assistants jetèrent un cri d'effroi, et le neveu du gouverneur, un tout jeune homme de treize à quatorze ans,

d'une physionomie fort intéressante, qui se tenait auprès de son oncle, se précipita pour la relever; mais, avant qu'on eût eu le temps de lui porter secours, la jeune fille était déjà debout, et riait comme une folle. Cependant son front, qui avait porté sur le sable, était ensanglanté; elle n'y prit seulement pas garde, et, se tournant vers ses sœurs avec un petit air mutin qui allait à merveille à son gracieux visage, elle leur cria :

— J'ai gagné!

Les deux autres jeunes filles descendirent à terre à leur tour; mais c'était à qui leur viendrait en aide de toute la noble assistance accourue à leur rencontre, et peu s'en fallut que monseigneur de Marseille, renouvelant la galanterie de Raleigh, ne se débarrassât de son manteau épiscopal pour les empêcher de se mouiller les pieds sur le sable. Toutes deux s'approchèrent de leur jeune sœur, et la plus âgée, arrêtant sur elle un regard plein de mélancolie, murmura ces mots à son oreille :

— Crepa, Crepa, ne ris donc pas ainsi, car j'ai bien peur qu'il ne t'arrive malheur en ce pays, puisque tu es tombée en le touchant.

— Pauvre Crepa! s'écrièrent d'une voix les deux sœurs, comme si cette exclamation eût été l'écho de quelque litanie funèbre.

— Taisez-vous, reprit vivement l'enfant; vous savez bien que je ne crois pas aux présages.

Les deux sœurs haussèrent tristement les épaules.

Le gouverneur n'en attendit pas davantage, et, tirant de sa poche un petit écrit, il se mit à le lire à haute voix, en adressant aux trois jeunes filles force salutations et révérences. Quant à celles-ci, elles se contentèrent d'ouvrir de grands yeux, car elles n'entendaient pas un mot de français. Après le gouverneur, ce fut le tour de l'évêque; puis vint le général des galères, puis... Bref, comme à Marseille, en 1655, les harangueurs étaient en grand nombre, et de plus fort diserts, les trois jeunes étrangères auraient bien pu n'en être pas quittes avant la fin du jour, si celle qu'on avait appelée du nom de Crepa n'avait pris le parti de donner à entendre par ses gestes, au neveu du gouverneur, que ses sœurs et elle avaient besoin

de repos. Aussitôt on vit l'adolescent tirer son oncle par la manche et lui parler mystérieusement à l'oreille. A peine eut-il prononcé quelques mots, que le gouverneur fit un violent soubresaut, et interrompant brusquement M. le lieutenant-criminel du bailliage au beau milieu de sa harangue, il déclara en jurant qu'il ne souffrirait pas qu'une seule parole fut ajoutée. Rien n'égalait le ravissement dont fut saisie la petite Crepa en se voyant obéie si promptement. Elle lança à son jeune interprète l'ocellade la plus reconnaissante, et on pourrait presque dire déjà la plus *assassine*, une œillade toute empreinte de coquetterie et de précocité méridionale; puis, comme si cette démonstration ne lui eût pas paru suffisante, elle s'élança familièrement au cou du jeune homme, qu'elle embrassa sur les deux joues avec une charmante cordialité. Celui-ci rougit beaucoup. Fut-ce d'embarras ou de plaisir? Peut-être bien éprouvait-il ces deux sentiments à la fois.

Les trois étrangères étant montées en litière, tout le monde les suivit processionnellement jusqu'à la cathédrale, où fut chanté un *Te Deum* solennel d'actions de grâce. Le soir, la ville de Marseille fut illuminée par ordre de M. le gouverneur. Il y eut un ballet et gala à l'hôtel de ville.

Ces trois petites filles si simplement vêtues, et dont l'arrivée mettait ainsi en révolution l'une des premières villes du royaume, devaient le jour à un pauvre gentilhomme romain, nommé Michieli Lorenzo Mancini; et à Laura Mazarini, dont le frère était cardinal et premier ministre en France.

Le neveu du gouverneur se nommait Armand Charles de La Porte, marquis de La Meilleraye, et son père était duc et maréchal de France.

Ce même soir, comme le gouverneur demandait à ce jeune homme laquelle il préférait des nièces du cardinal, il répondit :

— Mon oncle, je n'en ai regardé qu'une : c'est la petite Crepa.

## II.

Le jour de la Toussaint de 1660, et par conséquent un peu plus de sept années après les événements qui forment le prologue de cette histoire, le cardinal de Mazarin, déjà souffrant des premières atteintes du mal qui le conduisit peu de mois après au tombeau, eut dans la matinée, au château de Saint-Germain, un entretien avec M<sup>me</sup> Henriette de France, reine d'Angleterre. Cette princesse, qui partait ce jour-là même pour aller rejoindre son fils Charles II, tout nouvellement rétabli sur le trône de ses pères, donna à M. le cardinal, en le quittant, toutes sortes de marques d'amitié. Ce dont il fut question dans cette entrevue, nul ne le sut alors; mais, lorsqu'au sortir de la grand'messe, M<sup>me</sup> de Venelle, gouvernante des nièces du cardinal, se présenta devant son éminence avec M<sup>lle</sup> Hortense Mancini, le cardinal, bien qu'il souffrit cruellement de la goutte, adressa à la jeune fille le plus doux sourire et lui fit signe de venir l'embrasser.

— Monseigneur, dit M<sup>me</sup> de Venelle, dont un nuage de sévérité vint obscurcir les traits, arrêtez! M<sup>lle</sup> Hortense ne mérite pas tant de bonté de votre part.

— Qu'est-ce donc? qu'a-t-elle fait? s'écria le cardinal en contemplant tour à tour avec surprise ces deux physionomies si différentes, dont l'une, grave et austère, apparaissait avec des rides sur le front et la menace à la bouche, tandis que l'autre, pleine de grâce et de fraîcheur, laissait percer sous de longs cils abaissés une assez vive expression de dépit et de confusion, tempérée pourtant par un peu de malice.

Et comme la gouvernante et la jeune fille gardaient toutes les deux le silence, le cardinal ajouta avec un accent qu'il voulut rendre sévère, mais que démentait suffisamment le demi-sourire flottant sur ses lèvres :

— Voyons, Crepa, expliquez-vous : quelle faute avez-vous commise ?

Crepa était le nom que M<sup>lle</sup> Hortense Mancini avait porté dans son enfance en Italie, et que son oncle aimait à lui con-

server dans l'intimité. C'était aussi, l'on s'en souvient, le nom qui, sept ans auparavant, avait retenti sur les bords de la Méditerranée, accompagné d'une épithète peut-être prophétique.

Crepa se tut encore.

— Qu'y a-t-il donc enfin ? reprit vivement le cardinal avec un mouvement marqué d'impatience.

— Il y a, monseigneur, s'écria M<sup>me</sup> de Venelle, il y a que M<sup>lle</sup> Hortense, au lieu de suivre la messe sur son livre, comme il appartient à une jeune demoiselle de grande maison et surtout à une nièce de Votre Éminence, s'amuse à regarder les jeunes seigneurs.

— Est-il vrai, Crepa ? dit le cardinal scandalisé.

Et en même temps il fixa sur sa nièce des regards qu'il crut empreints d'un violent courroux, mais dans lesquels il était aisé de lire un grand fonds d'indulgence, et on pourrait presque dire d'admiration ; car la merveilleuse beauté d'Hortense, cette beauté que tant de témoignages contemporains ont exaltée avec idolâtrie, n'avait peut-être jamais brillé d'un aussi vif éclat que dans ce moment où une pudique rougeur animait ses joues du plus pur incarnat. Hortense Mancini avait quatorze ans alors. Précoce comme le sont généralement les Italiennes, elle offrait déjà l'assemblage le plus accompli de tous les attraits qui, à cet âge, chez les autres femmes, existent à peine encore en germe. Aussi était-elle citée comme l'un des plus précieux ornements d'une cour qui pourtant peut-être, à aucune époque de notre histoire, ne présenta aux regards enivrés une plus riche collection de trésors en ce genre.

La jeune fille était restée un peu en arrière de sa gouvernante, et presque à l'entrée de la chambre ; mais, à la dernière question que venait de lui adresser le cardinal, elle se détermina à quitter cette position qui était trop celle d'une coupable, et à rompre le silence. Elle s'approcha donc timidement du fauteuil dans lequel le cardinal était assis, et levant sur lui ses beaux yeux dont elle connaissait déjà trop bien le pouvoir :

— Mon Dieu, mon oncle ! s'écria-t-elle avec une admirable naïveté, est-ce que c'est ma faute si ces messieurs me regardent sans cesse ? Si je ne les regardais pas aussi un peu, moi,



ils croirait que j'ai peur de voir mon pauvre cœur subjugué par leur bonne mine.

Cette réponse était fort peu catholique ; aussi le cardinal ne put s'empêcher de froncer le sourcil , et il fit signe à M<sup>me</sup> de Venelle de sortir ; mais à peine cette respectable douairière fut-elle dehors, qu'incapable de soutenir plus longtemps un rôle qu'il n'avait accepté ce jour-là que fort à contre-cœur, il prit la main de sa nièce et, l'attirant tout doucement auprès de lui, la fit asseoir sur un bras de son fauteuil ; puis, lui donnant familièrement un petit coup sur la joue :

— Crepa, Crepa, lui dit-il avec bonhomie, c'est bien mal à vous de donner ainsi des sujets de mécontentement à M<sup>me</sup> de Venelle, qui est si bonne pour vous et qui a consacré tant de soins à votre éducation.

— Oui, murmura à mi-voix la jeune fille, parce qu'elle espère ainsi obtenir une grosse pension pour elle et quelque bonne charge à la cour pour son gendre, ce qui tiendra lieu de dot à sa fille.

Le cardinal, sans paraître remarquer cette interruption, continua :

— Il ne se passe guère de jour où je ne reçoive quelque plainte sur votre compte, Crepa ; serez-vous donc toujours coquette ?

A cette dernière question Crepa aurait pu répondre : Mon oncle, je commence à peine. Mais, cette fois, le cardinal ne lui en laissa pas le temps, et avec le même ton que s'il eût été dans son confessionnal, gourmandant quelque illustre pénitente de sang royal, il ajouta :

— C'est un grand péché, Crepa, que de donner des distractions aux jeunes gens, surtout pendant les offices, et saint Augustin dit quelque part...

Jusque-là l'exhortation, bien qu'assez peu sévère, comme on voit, allait à merveille, et le cardinal commençait déjà à se trouver plein d'onction et d'éloquence, nonobstant sa goutte ; mais, la citation qu'il cherchait venant à lui manquer, son naturel revint au galop, et frappant sur son fauteuil avec une pétulance tout italienne, il s'écria :

— Au surplus, quoi qu'en dise saint Augustin, si vous ne

voulez entendre la messe pour Dieu, eh bien! au moins, entendez-la pour le monde.

Crepa sourit en entendant le cardinal résumer d'une façon si peu orthodoxe un discours dont le préambule l'avait presque effrayée.

— Méchante! lui dit Mazarin en lui prenant la tête entre ses mains et la baisant au front; tu sais bien que je te préfère à toutes mes autres nièces, et tu abuses de ma bonté pour toi!

— Vous me préférez, mon oncle? repartit vivement Hortense; eh bien! donnez-m'en donc une preuve.

— Eh! quelle preuve veux-tu que je te donne? n'es-tu donc pas bien convaincue de ce que je te dis là?

— Pas tout à fait.

— Que faut-il pour te convaincre?

— Oh! je ne vous demande pas grand'chose, mon oncle: mariez-moi!

A ce dernier mot, le cardinal tressaillit involontairement sur son siège, et, n'eût été sa goutte, il se serait certainement levé.

— Te marier? s'écria-t-il, te marier! mais tu es folle, ma pauvre Crepa! à quatorze ans à peine!

— Qu'importe, si je trouve un mari qui veuille bien de moi à cet âge? Vous avez marié ma sœur Olympe à M. le comte de Soissons; un beau jeune seigneur, M. le connétable Colonna, vous demande la main de ma sœur Marie, et vous la lui avez promise. Je ne vois pas pourquoi, moi seule, je resterais fille, dont j'enrage, pour être toujours grondée par M<sup>me</sup> de Venelle.

En parlant ainsi, M<sup>lle</sup> Hortense Mancini avait un petit air boudeur qui lui allait à merveille, et de grosses larmes commençaient à se montrer comme des perles brillantes au bord de ses paupières. Le cardinal s'en montra presque attendri.

— Allons! dit-il, console-toi; je voulais t'en faire un mystère, mais je n'en ai plus le courage en voyant ton chagrin. Eh bien, oui, ma petite Crepa, je songe à te marier, entends-tu?

— Est-il possible? s'écria la jeune fille en sautant au cou du cardinal qu'elle étreignit dans ses bras, et en lui prodiguant les plus tendres caresses. Vrai? bien vrai? mon oncle, vous ne me trompez pas? Oh! combien vous êtes bon pour moi, et que je suis heureuse! Il sera bien heureux aussi. Il a donc osé vous

parler, vous demander ma main, lui? Oh! c'est à en mourir de joie!

Ici le front du cardinal s'obscurcit sensiblement, et ce fut d'une voix à peine articulée qu'il balbutia ces mots :

— Il... lui... Qui... il?...

— Comment, reprit la pauvre Hortense tout interdite; comment, mon oncle, vous ne savez pas?

Sans doute le cardinal allait apprendre bien des choses, lorsque la porte de la salle où se passait cette scène s'ouvrit brusquement, et un page de la chambre entra.

C'était le page favori du cardinal, un charmant garçon de quinze à seize ans, de la physionomie la plus intéressante, dont les cheveux blonds retombaient en boucles soyeuses autour d'un cou digne d'être mis en comparaison avec celui de l'Apollon du Belvédère. On le nommait don Alonzo de Lara y Penafior, deux beaux noms castillans dont la noblesse était aussi grande que la pauvreté de celui qui les portait, et il était venu chercher fortune en France, à la suite de la jeune reine, depuis peu épouse de Louis XIV.

— Qu'est-ce donc? s'écria le cardinal avec mauvaise humeur et sans faire attention au trouble de ce jeune homme, non plus qu'au regard d'intelligence qui venait d'être échangé entre lui et M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini.

— Monseigneur, répondit le page, c'est M. le maréchal duc de La Meilleraye, qui revient de son gouvernement de Bretagne, avec M. le marquis, son fils, et que vous avez promis de recevoir ce matin. Tous deux demandent à être introduits pour présenter leurs devoirs à votre éminence.

— Ils prennent bien leur temps! grommela le cardinal en jetant un oblique regard sur sa nièce, mais il n'importe, je ne puis me refuser à les recevoir, je l'ai promis; et puis, que dirait-on si l'on me voyait faire incivilité à des gens qui tenaient de si près à feu M. le cardinal? Le maréchal serait capable d'ameuter contre moi toute la cour. Allez, Alonzo, allez vite, et dites qu'on les introduise!

Et comme M<sup>lle</sup> Hortense se disposait à sortir, le cardinal ajouta d'un ton fort sec :

— Restez, mademoiselle, je vous l'ordonne.

Hortense s'assit sur un tabouret auprès de son oncle, après

avoir pris sur une table le premier livre qui lui tomba sous la main pour lui servir de contenance ; c'était le bréviaire de Paris.

Le maréchal entra avec son fils, un grand jeune homme, beau, bien fait, la moustache passablement frisée et cirée, le visage plein de douceur et de noblesse, mais naturellement timide et inquiet, ce qui ne laissait pas de contraster sensiblement avec l'air franc et ouvert du père.

— Parbleu, mon cher maréchal, s'écria Mazarin du plus loin qu'il l'aperçut, et en se soulevant sur un bras de son fauteuil, je suis on ne peut plus aise de vous voir, et vous rends grâces de venir visiter un pauvre malade.

— Monseigneur, reprit le duc, permettez-moi de présenter à votre éminence ainsi qu'à mademoiselle Hortence de Mancini quelqu'un dont je vous ai souvent entretenu, et qui meurt d'envie de prouver à votre éminence qu'il est ainsi que moi son serviteur dévoué. C'est mon fils unique, Armand, marquis de La Meilleraye.

— Qu'il soit le très-bien venu ! répondit le cardinal, car nul, on le sait, ne possédait mieux que lui le grand art de dissimuler, lorsqu'il le voulait bien, toutes ses impressions ; puis, se tournant vers le jeune homme : Les deux noms que vous portez sont également illustres, lui dit-il, car l'un, celui que vous a donné votre parrain, est le prénom d'un grand ministre dont je suis le successeur bien indigne, et l'autre, celui que vous a donné votre père, est le nom d'un grand homme de guerre qui sait tout l'état que je fais de lui. Je ne doute pas que vous ne les souteniez dignement l'un et l'autre. Vous l'avez déjà prouvé dans la dernière campagne, où je sais que vous vous êtes bravement battu pour le service du roi. Continuez, monsieur, continuez : l'avenir est beau et large devant vous, sous un jeune monarque comme le nôtre.

Pendant le cours de cette allocution, le jeune marquis s'était incliné, mais sans pouvoir trouver à répondre une parole, tant ses regards étaient absorbés dans la contemplation de la belle jeune fille qui se tenait devant lui, et dont l'adolescence réalisait si bien toutes les promesses que son enfance avait faites. Il était là sur son siège, la tête penchée en avant, res-

pirant à peine, l'œil fixe, et comme pétrifié. Le cardinal s'en aperçut, et se tournant vers le vieux duc :

— Mon cher maréchal, s'écria-t-il d'un air narquois, que ne me disiez-vous que c'était vous qui veniez pour l'oncle, et votre fils pour la nièce? je ne me fusse point mis en frais d'éloquence, ce qui me fatigue toujours la poitrine depuis quelque temps.

— Veuillez excuser mon fils, monseigneur, répondit le duc, il m'a souvent parlé de M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini, qui n'est pas tout à fait pour lui une inconnue.

— Vous m'étonnez, reprit le cardinal avec une pétulance tout italienne, M<sup>me</sup> de Venelle ne m'en avait jamais parlé, et M<sup>me</sup> de Venelle, ajouta-t-il en regardant fixement Hortense, a l'habitude de me rendre compte de tout, ainsi qu'il convient à une bonne et fidèle gouvernante. Est-ce au couvent des Filles-Sainte-Marie de Chaillot, ou bien au château de Brouage que cette connaissance s'est faite? Car je ne sache pas qu'on ait pu voir ailleurs M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini.

Ces derniers mots furent prononcés avec beaucoup de fierté, et le jeune marquis jugea devoir prendre la parole :

— Monseigneur, dit-il, sept ans et demi se sont déjà écoulés depuis que j'ai eu l'honneur de voir pour la première fois avant aujourd'hui M<sup>lle</sup> Hortense, car j'étais présent à son débarquement à Marseille, où l'un de mes parents commandait au nom de sa majesté. Je n'étais encore qu'un enfant alors, mais ce souvenir est resté gravé profondément dans ma mémoire.

Ce fut au tour d'Hortense à contempler le jeune homme, mais il ne parut point qu'elle eût conservé aucune trace dans sa pensée de l'événement que M. Armand de La Meilleraye venait de rappeler. Le vieux duc, qui était avant tout un homme de guerre, et qui, à ce titre, possédait peu le grand art d'envelopper sa pensée dans des circonlocutions plus ou moins élégantes, plus ou moins habiles, se résolut tout à coup à briser la glace, et il s'écria avec sa grosse gaieté habituelle :

— Pardieu! monseigneur, il n'est pas étonnant que mon fils se souvienne et que M<sup>lle</sup> Hortense ait oublié; car, quand un jeune garçon a été embrassé sur les deux joues par une jolie fille, il n'en saurait être autrement.

A ces derniers mots, une vive rougeur couvrit le visage d'Hortense, et le jeune marquis lui-même ne put s'empêcher d'adresser à son père un regard de reproche. Il y a de ces souvenirs bien doux dont on fait volontiers confiance à tout le monde, une seule personne exceptée, celle qui s'y trouve forcément associée. A partir de cet instant, la conversation, malgré toute l'habileté du cardinal et tout le sans-*façon* du vieux duc, devint on ne peut plus embarrassante pour un chacun. Heureusement, la porte de la salle s'ouvrit tout à coup avec fracas, et un officier aux gardes vint annoncer à Mazarin que le roi se disposait à venir lui faire visite.

— Sortez, Hortense ! s'écria aussitôt le cardinal d'un air effarouché.

Le vieux ministre avait trop bien appris à se méfier des visites intéressées du jeune monarque, depuis qu'Olympe et Marie, les deux aînées de ses nièces, avaient été successivement l'objet des inconstantes amours de Louis XIV adolescent, et comme les premiers anneaux de cette chaîne à jamais fameuse de séduisantes beautés qui ont prêté au grand roi leur part d'immortalité. Encore, en ce temps-là, Louis XIV était libre, et Mazarin avait pu, dans ses rêves d'ambition, espérer voir un beau matin son écusson écartelé à l'écusson royal de France ; mais maintenant Louis XIV était marié à une infante d'Espagne. Qu'importait, dès-lors, qu'Hortense fût cent fois plus belle que ses sœurs ! ou plutôt n'était-ce pas une raison de plus pour la soustraire aux regards dangereux du jeune roi ? Hortense sortit donc, et le maréchal profita de cette circonstance pour lever le siège et emmener son fils, ne voulant pas troubler un entretien qui, sans doute, allait être consacré aux affaires les plus importantes de l'État.

Comme l'un et l'autre descendaient le grand escalier, le jeune homme leva les yeux au ciel, et poussa en même temps un profond soupir.

— Qu'est-ce donc ? qu'as-tu ? s'écria le duc avec un sourire qui en disait plus qu'il n'était gros.

— Ce que j'ai, mon père ! ce que j'ai ! répondit Armand de La Meilleraye du ton le plus mélancolique ; écoutez-moi, je veux être sincère, et ne m'en veuillez pas si mes paroles sont une offense pour vous, comme elles sont peut-être un péché

devant Dieu ; mais je me soucie peu de mourir trois mois après, pourvu que M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini devienne un jour ma femme.

Deux personnes qui montaient en ce moment l'escalier côte à côte recueillirent ces dernières paroles. C'était un seigneur d'environ quarante-cinq ans, à l'air martial, dont les yeux pleins de feu et de malice brillaient sous deux sourcils d'une épaisseur peu commune, et une femme assez jeune, autant qu'on pouvait en juger sous les plis d'une mante de soie de couleur sombre qui enveloppait son corps, et en dépit du masque de velours noir dont, selon la mode de l'époque, son visage était couvert.

— Peste ! s'écria en riant l'homme aux épais sourcils, voilà un amour qui mérite d'être exaucé. Qu'en pensez-vous, madame ?

La personne à laquelle s'adressait cette question attacha, à travers les étroites ouvertures de son masque, un long regard sur Armand de La Meilleraye ; puis, se retournant vers son interlocuteur :

— Qui vous dit, monsieur, répondit-elle, qu'il n'en sera pas ainsi ?

— Ma foi, madame, reprit celui-ci, je vous avouerai que je n'entends rien à l'astrologie ni à la chiromancie.

— Vous avez tort, monsieur de Saint-Évremond.

— Tiens ! tiens ! vous savez mon nom, à présent ! Comment cela se fait-il, car je ne reconnais point votre voix ?

— Qui ne connaît M. le maréchal-de-camp de Saint-Évremond, l'homme de guerre le plus voluptueux et le bel esprit le plus belliqueux de tout le royaume ? l'amant aimé de Marion Delorme, de Ninon de Lenclos, de....

— De grâce, restons-en là, madame ; car, à force de me parler de mon passé, vous finiriez par me mettre en défiance de mon avenir.

— Et ce serait peut-être avec raison, monsieur ; car, ou je me trompe fort, ou le terme de toutes vos prospérités en guerre, en galanterie, en fortune, est bien proche.

— Eh ! eh ! madame, je n'avais pas besoin de l'honneur de cette rencontre pour savoir que je me fais vieux.

— Pas assez.

— Comment l'entendez-vous ?

— L'âge vient, il est vrai ; mais la sagesse et la prudence viennent-elles avec lui ?

— C'est donc à dire qu'elles me manquent ?

— Quelquefois.

— En ce moment, peut-être ?

— Oh ! un bel esprit comme M. de Saint-Évremond ne risque jamais de trop parler.

— Vous oubliez, madame, que pour un bon mot j'ai déjà passé trois mois de ma vie à la Bastille. Je ne veux plus parler maintenant.

— Cela vaut pourtant mieux que d'écrire.

— Je n'en crois rien.

— Avant qu'il soit peu, vous pourrez vous en convaincre.

— Madame, vous piquez ma curiosité au suprême degré. Vous semblez me connaître... parfaitement ; et pourtant, chose étrange ! j'ai beau chercher dans mes souvenirs, le son de votre voix m'est tout à fait inconnu.

— Vous me voyez aujourd'hui, monsieur, pour la première fois.

— Croyez, madame, que je ferai tout pour que ce ne soit pas la dernière.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur de Saint-Évremond ? Moi, je gagerais le contraire.

— Oh ! la bonne plaisanterie ! Il faudrait pour cela que vous fussiez laide, vieille et sotte. Je sais déjà que vous êtes spirituelle ; je mettrais ma tête à couper que vous êtes jeune ; c'est à vous maintenant de me prouver que vous êtes belle en soulevant votre masque, et je me déclare à l'instant même votre chevalier.

— Vous oubliez, monsieur, que vous êtes déjà celui d'une dame de la cour, avec qui vous avez rendez-vous ce soir, dans ce château même, en l'absence de son mari. Cette dame, vous plaît-il que je dise son nom ?

— Oh ! non pas, non pas. Savez-vous, madame, que tant de science finit par m'épouvanter ?

— Que serait-ce donc si je vous disais mon nom ?

— J'espère bien que vous ne me le cacherez pas.

— Telle est pourtant mon intention.



— Vous êtes de la cour, n'est-ce pas, madame ?

— Je suis de la cour et de la ville.

— Ah !... mais j'y songe, je suis bien peu civil ; je ne vous ai seulement pas encore offert ma main. Veuillez l'accepter.

— Je vous remercie, je vais toujours seule.

— Au moins il n'est pas défendu, que je pense, de vous suivre.

— Vous en êtes le maître, monsieur.

Sur ces entrefaites, M. de Saint-Évremond et la bizarre acolyte avec laquelle il avait jusque-là marché côte à côte étaient parvenus dans la partie du palais habitée par le cardinal de Mazarin, et à l'entrée même des appartements du premier ministre. A ce moment, l'inconnue s'arrêta, et Saint-Évremond en fit autant.

— Eh mais, madame, s'écria-t-il, est-ce que par hasard vous iriez aussi faire visite à son éminence ?

La dame au masque fit un geste affirmatif.

— Oh ! pour le coup, reprit le maréchal-de-camp, voilà une merveilleuse rencontre ! Je viens également présenter mes devoirs à M. le cardinal. Ainsi, vous le voyez, il faut vous résigner ; non-seulement je vais voir votre visage, mais aussi je saurai votre nom.

Comme il parlait ainsi, un huissier qui se tenait à la porte des appartements s'approcha et dit à haute voix !

— Monseigneur le cardinal vient de donner l'ordre de fermer les portes. Son éminence ne veut plus recevoir personne aujourd'hui.

— Ah ! palsembleu ! dit Saint-Évremond, c'est différent ; mais dussé-je vous suivre jusqu'à Rome, madame, souffrez que je m'attache à vos pas.

La dame au masque ne répondit point ; car elle venait de prendre à part l'huissier du cardinal, et elle lui avait dit deux mots à l'oreille ; cet homme s'était incliné, et il s'était écrié avec le plus vif empressement :

— Venez, madame, je vais vous introduire.

Là-dessus, l'inconnue fit une profonde révérence à M. de Saint-Évremond, et le laissa sur le seuil, tout ébahi.

## III.

La visite du roi au cardinal fut fort courte. D'abord, en 1660, Louis XIV était absorbé par des préoccupations bien autrement importantes pour lui que les affaires de l'État. Les carrousels, les bals, les intrigues galantes, occupaient à peu près exclusivement son esprit; et puis, quand bien même des pensées plus sérieuses seraient venues parfois le troubler au milieu de ses fêtes et le rappeler au sentiment de sa position, il est douteux que Mazarin et Anne d'Autriche, ces deux pâles fantômes incessamment placés entre son peuple et lui, eussent consenti à lui abandonner les rênes d'un char qu'ils étaient habitués à conduire d'un commun accord depuis longues années. A peine le jeune monarque se fut-il retiré, que le cardinal, après avoir cette fois ordonné de ne laisser pénétrer âme qui vive dans son cabinet, envoya quérir sa nièce Hortense.

— Eh bien! lui dit-il du ton le plus affectueux, ma chère Crepa, au moment où notre entretien a été interrompu par ce fâcheux maréchal de La Meilleraye avec son grand flandrin de fils, tu te disposais, ce me semble, à me faire un aveu sur l'inclination que t'aurait inspirée un jeune seigneur de la cour. Voyons, mon enfant, je t'écoute, ne crains rien; tu sais qu'à ton égard j'ai toujours été indulgent, trop indulgent même, s'il faut en croire tes sœurs, qui sont jalouses de ma tendresse pour toi. Quel est ce jeune seigneur?

Hortense, qui avait tenu les yeux baissés pendant cette allocution, les releva lorsqu'elle fut terminée, et, ayant jeté un regard furtif sur son oncle, elle apprécia aussitôt toute l'étendue de la faute qu'elle avait commise en laissant soupçonner avec tant d'étourderie le premier secret de toute jeune fille à celui à qui elle avait le plus d'intérêt à le tenir caché. Quelque fin et rusé que pût être Mazarin, sa nièce, tout enfant qu'elle était encore, le connaissait trop bien pour ne pas deviner, sous le masque tranquille et souriant qu'il avait su donner à son visage, le dépit et la colère dont il était intérieurement

animé. S'il était parvenu à dissimuler ces impressions, c'est que quelque ténébreuse machination, germant au plus profond de son âme, lui en faisait une loi. Aussi Hortense répondit-elle avec un calme pour le moins aussi bien joué que celui du cardinal :

— Pardonnez-moi, mon bon oncle, si je vous ai tendu un piège ; mais la vérité est que je n'aime personne au monde, après Dieu, que vous, mes sœurs et le roi. Or, comme il est impossible que j'épouse aucune de ces personnes-là, j'ai, pour le présent, une grande vocation à rester fille.

— Et moi, reprit le cardinal d'un air narquois, je crois, M<sup>lle</sup> Hortense, que vous faites en ce moment un gros péché.

— Lequel, mon oncle ?

— Vous mentez.

— Oh ! mon oncle !

— Et c'est mal, en vérité, c'est fort mal ; car enfin, c'est me prouver que vous vous méfiez de moi, votre bon oncle qui vous aime tant. Voyons, Crepa, parle-moi à cœur ouvert : n'est-ce pas qu'il y a de par le monde un gentilhomme qui te courtise et que tu trouves à ton goût, et que tu n'oses me le dire, parce que ce gentilhomme n'est peut-être pas aussi bien partagé par la fortune que je pourrais le désirer ? Eh ! ma chère enfant, qu'importe cela, s'il est de bonne maison ! Est-ce que je tiens à la richesse, moi ? Mon Dieu, pas du tout, je vous en prends à témoin. D'ailleurs, s'il est jeune, et il est jeune, n'est-ce pas ? eh bien ! on pourra le pousser à la cour. Avant d'être arbre, pardieu ! il faut être arbrisseau ; et moi qui te parle, je n'ai pas été nommé d'emblée cardinal et premier ministre. Ainsi donc, ce gentilhomme est...

Il y avait tant de bonhomie apparente dans ces paroles de Mazarin, et surtout dans le ton avec lequel elles étaient accentuées, cet homme célèbre savait si bien, lorsque ses intérêts étaient en jeu, subjuguier et fasciner ceux-là même qui étaient le plus en défiance de lui, qu'Hortense se demanda si, par hasard, son oncle ne parlait pas franchement alors, et s'il ne convenait pas de saisir au vol une occasion qui pouvait ne plus se représenter de longtemps. Inquiète, irrésolue, elle attachait sur le cardinal ses deux grands yeux déjà pleins d'une hâtive

pénétration ; puis soudain , avec une grâce toute câline , jetant ses deux bras au cou du vieux ministre :

— Ce gentilhomme , s'écria-t-elle , c'est... vous , mon oncle.

Mazarin , qui pensait déjà tenir sa proie , ne put réprimer une violente grimace ; toutefois , comprenant que le plus sûr moyen d'arriver à ses fins était encore de ne montrer aucune défiance , il reprit aussitôt , en se dégageant doucement des bras de sa nièce :

— En voilà bien d'une autre ! Allons , vous êtes une petite folle qui n'aurez jamais , de votre vie , un grain de bon sens , et qui seriez capable de faire perdre aux autres le peu qu'ils en ont. Dorénavant , tâchez de ne plus me mettre la puce à l'oreille avec vos imaginations ; car , vois-tu , Crepa , je suis si crédule que j'avais donné tête baissée dans le piège que tu m'as tendu. Oui , cette joie , lorsque je t'ai parlé de mariage , cet amoureux si timide qui s'était enfin résolu à me demander ta main , j'avais pris tout cela pour argent comptant. Ah ! la bonne histoire ! et je l'avais crue ! pauvre belître que j'étais ! Comme on a bien raison de se moquer des oncles , dans les comédies , et comme tu vas rire avec tes sœurs à mes dépens ! Ha ! ha ! j'en ris déjà moi-même à présent. Ainsi , ne te gêne pas , fais comme moi : ha ! ha !

Et le cardinal , éclatant de rire , se renversa sur l'un des bras de son fauteuil. Hortense , bien que visiblement interdite de cet accès d'hilarité , s'y associa elle-même tant bien que mal , et ainsi s'acheva un entretien qui , dans le principe , avait semblé devoir se dénouer d'une façon presque tragique. Mais la jeune fille ne fut pas plutôt rentrée dans sa chambre , qu'elle se jeta sur un siège et se mit à fondre en larmes.

Il y avait un bon quart-d'heure qu'elle était dans cet état , lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit. Hortense tressaillit et essuya vivement ses yeux , car elle trembla d'apercevoir la figure froide et morose de M<sup>me</sup> de Venelle , et d'avoir à rendre un compte sévère de ses larmes ; mais , heureusement pour elle , la terrible gouvernante était , en ce moment , occupée ailleurs , et la personne qui entra à sa place avait , alors surtout , bien des titres à toutes les sympathies d'Hortense. C'était la seconde de ses sœurs , cette célèbre et infortunée Marie

de Mancini , dont les grâces et l'esprit avaient si longtemps subjugué Louis XIV , celle qui , sans l'opposition d'Anne d'Autriche , eût peut-être été reine de France ; celle enfin qui , nouvelle Bérénice , avait dit à son royal amant , le jour où elle s'arracha de ses bras pour aller loin de lui , dans la solitude de Brouage , sur les bords de l'Océan , chercher , non point à l'oublier , mais à être oubliée de lui : « Vous êtes roi , vous pleurez et je pars ! »

En l'apercevant , Hortense courut à elle , et , se jetant dans ses bras avec des sanglots :

— Ah ! Marie , Marie , s'écria-t-elle ; et moi aussi , je suis bien malheureuse !

— Qu'est-ce donc ? que se passe-t-il ? reprit Marie de Mancini après l'avoir embrassée tendrement. Tu as encore mal pris ta leçon de danse ou de musique , ma pauvre Hortense , et tu auras été réprimandée par M<sup>me</sup> de Venelle. Voyons , raconte-moi cela , afin que je te console de ton grand chagrin.

— Ah ! ma sœur , repartit douleureusement Hortense , c'est bien pis que cela.

— En vérité , dit Marie avec un sourire mélancolique , sais-tu que tu m'effraies ? Quelle est donc la grosse faute que tu as commise ?

Et comme Hortense , le visage caché entre ses deux mains , se taisait toujours , sa sœur reprit :

— Tu as brisé quelque objet de prix dans la galerie de notre oncle , et tu redoutes de paraître en sa présence ?

— C'est encore pis que cela.

— Oh ! pour le coup , j'y renonce.

— Ne te fâche pas , ma bonne sœur , je te le dirai , si tu veux me jurer , par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde , de n'en ouvrir la bouche à personne , pas même à notre sœur Olympe.

— Oh ! c'est donc un bien grand secret ?

— Oui , ma bonne sœur , c'est un grand secret.

— Eh bien ! je te le jure... par *lui*.

— A la bonne heure ! Marie , tu sauras donc qu'il y a ici , dans ce palais , un jeune homme... dont je suis aimée.

— Ah ! mais toi , Hortense , est-ce que tu l'aimes aussi . ce jeune homme ?

Hortense devint fort rouge, et se jeta de nouveau dans les bras de sa sœur.

— Pauvre enfant ! balbutia Marie ; déjà ! mais tu n'as pas quinze ans ?

— Ma sœur, tu n'étais guère plus âgée, ce me semble, lorsque tu as commencé à aimer le roi.

— C'est vrai, c'est vrai ; et quel est-il, ce jeune homme ?

— Hélas ! ma sœur, il est bien peu de chose encore, bien qu'il appartienne dans son pays, comme il l'a dit, à une illustre maison.

— Mon Dieu, il t'a donc parlé, ce jeune homme ?

— Oh ! non, ma sœur, mais il m'a écrit...

— Et tu lui as répondu ?

— Une fois seulement.

— Ah ! malheureuse ! et c'est ?...

— Alonzo de Lara, le page favori de notre oncle.

— Un enfant aussi ! Crepa, Crepa, ma pauvre Crepa, je te plains, ou plutôt, tu avais raison, nous sommes bien à plaindre toutes les deux, et c'est une étrange et fatale destinée que la nôtre. J'ai aimé... j'aime encore au-dessus de moi, et Dieu m'en a cruellement punie. Toi, tu as préféré descendre ; plaise à Dieu qu'il ne t'arrive pas aussi malheur !

— Hélas !

— Songe donc : si mon oncle, si M<sup>me</sup> de Venelle découvraient jamais !... Toi que M. le cardinal idolâtre entre nous toutes, toi sur qui il a concentré toute son ambition, toutes ses espérances ! toi, Hortense, pour qui il a refusé, dit-on, les plus beaux partis, non pas même du royaume, mais de toute l'Europe, le duc de Savoie...

— Oui, mais il fallait lui sacrifier les intérêts de la France.

— Le roi d'Angleterre...

— Oui, mais il était errant et proscrit alors.

— Et aujourd'hui qu'il est triomphant, qui te dit que ce mariage ne se fera pas ? Milord Saint-Alban et milord Montaigu, les favoris de Charles II, sont dans les intérêts de M. le cardinal, et l'on a besoin de lui ; d'ailleurs le roi Charles a vu ton portrait, et on dit qu'il raffolle de toi.

— Ah ! Marie, Marie, aie pitié de moi, ne me parle pas ainsi car tes paroles augmentent encore mon désespoir. Si tu savais

ce qui m'est arrivé ce matin ! j'ai failli me trahir en présence de mon oncle. Et tout à l'heure encore, si je ne l'avais pas si bien connu, j'allais peut-être lui révéler...

— Ah ! c'était perdre au moins l'un de vous deux.

— Je l'ai bien senti, et j'ai cherché à détourner ses soupçons. Dieu veuille que j'y sois parvenue ; mais il a tant de pénétration et il sait si bien dissimuler, que je n'ose encore espérer....

— Pauvre Hortense !

— Tu vois, ma bonne Marie, combien j'ai besoin de tes conseils, de ton assistance. Que dois-je faire ?

— Écoute, dit Marie en baissant la voix et en saisissant mystérieusement la main de sa sœur, si tu veux à ton tour me jurer par tout ce qu'il y a pour toi de plus sacré au monde de ne révéler à âme qui vive la confiance que je vais te faire, il y a peut-être encore pour toi quelque espoir.

Pendant que Marie de Mancini s'exprimait ainsi, son front s'était assombri ; ses noires prunelles brillaient d'un feu depuis longtemps inaccoutumé et presque lugubre. Hortense la contempla fixement, et, saisie d'un vague effroi, elle répondit en tremblant :

— Ma sœur, je te le jure aussi... par *lui*.

— Eh bien, reprit Marie, tu sauras que notre sœur aînée, la comtesse de Soissons, m'a fait connaître une femme qui est instruite des plus secrets événements qui se passent à la cour et à la ville, une femme qui sait lire dans l'avenir : c'est...

A ce moment, Hortense devint pâle et pressa vivement la main de sa sœur en lui faisant signe de se taire ; car, à travers la lourde portière de tapisserie qui masquait la porte d'entrée de la chambre, son oreille inquiète venait de recueillir comme le bruit d'une respiration qu'on chercherait à retenir. Au même instant, la portière se souleva, et cette fois M<sup>me</sup> de Venelle parut en personne. Elle jeta sur les deux sœurs un regard soupçonneux, et s'écria :

— Que faites-vous là, mesdemoiselles ? N'entendez-vous pas qu'on sonne les vêpres ? Venez, venez donc ; tout le monde est déjà rendu dans la chapelle.

— Déjà l'heure des vêpres ! repartit Hortense avec étourderie,

oh ! mon Dieu ! comme c'est fâcheux ! on va me voir avec la même toilette que j'avais ce matin à la messe.

En parlant de la sorte, Hortense voulait-elle donner le change à sa gouvernante, ou bien faut-il croire que cette exclamation lui était échappée spontanément dans toute la légèreté de son âge ? Quoi qu'il en soit, sa sœur, en l'entendant, ne put réprimer un geste de surprise. Quant à M<sup>me</sup> de Venelle, elle haussa les épaules en arrêtant sur la jeune fille un regard courroucé, et toutes les trois se dirigèrent vers la chapelle.

L'office dura longtemps, car les vêpres furent suivies du salut. Lorsqu'il fut terminé, le jour baissait sensiblement. Au moment où les nièces du cardinal sortirent de la chapelle, au milieu de la confusion inévitable en pareille circonstance, Hortense sentit une main chercher la sienne, et quelque chose comme un billet fut glissé entre ses doigts. Elle tressaillit, car l'obscurité n'était point telle qu'elle n'eût parfaitement reconnu le charmant petit page aux cheveux blonds et bouclés, au regard mélancolique et doux. Celui-ci disparut presque instantanément ; mais, dans le rapide coup d'œil échangé entre lui et elle, il sembla à Hortense que le page était encore plus triste que de coutume, et elle crut même avoir distingué au bord de ses paupières des traces de larmes.

Que se passait-il donc encore, et quel nouveau malheur la menaçait dans la personne du jeune page ? C'est ce qu'elle ne sut que fort tard dans la soirée ; car l'impitoyable gouvernante ne la quitta plus dès lors d'un seul instant et voulut même être présente à son coucher. Lorsqu'enfin elle se vit seule, elle déplia le papier avec une angoisse presque fiévreuse, et voici ce qu'elle lut à la lueur d'une lampe de nuit :

« MADemoiselle,

» S'il est vrai que vous ayez quelque pitié d'un malheureux qui se meurt d'amour pour vous, accordez-moi, par grâce, quelques instants d'entretien. C'est le premier et le dernier que j'ose réclamer de vous : puis-je espérer que vous ne le refuserez pas ? Je passerai toute cette nuit sous votre balcon, attendant votre réponse. Demain il ne serait plus temps. »

Hortense ne put s'empêcher de verser des larmes en lisant ce



funeste billet qui, tout mystérieux qu'il fût, n'en était pas moins conçu de façon à étouffer tout ce qu'au fond de son cœur elle pouvait conserver encore de doute et d'espérance. Comme elle s'épuisait en conjectures à cet égard, minuit sonna à l'horloge du château.

— Minuit ! déjà minuit ! dit-elle, et il est là sans doute, il attend que j'ouvre cette fenêtre ; mais le puis-je ? le dois-je ? oh ! non. Pourtant ce pauvre enfant doit passer toute la nuit sous ce balcon, et, s'il venait à être aperçu, que penserait-on de lui ? que penserait-on de moi-même ? Mon Dieu, que peut-il avoir à m'apprendre, et ne suis-je donc pas déjà assez malheureuse ?

En même temps, Hortense se leva ; puis, s'étant enveloppée d'une mante et ayant chaussé ses pieds nus dans ses mules de velours, tremblante, elle se dirigea à pas de loup vers la fenêtre. Que de précautions ne dut-elle pas employer pour l'ouvrir ! car le moindre bruit pouvait réveiller M<sup>me</sup> de Venelle, dont la chambre n'était séparée de celle d'Hortense que par un cabinet de toilette. Comme le cœur lui battit pendant cette opération délicate ! Elle commença par entr'ouvrir furtivement les volets intérieurs, mais à ce moment une pensée lui vint : la lueur de la lampe pouvait être aperçue du dehors et appeler l'attention de quelque ronde de nuit ; aussi bien, elle sentait qu'elle faisait mal, et l'obscurité, en même temps qu'elle sert à cacher les mauvaises actions, donne presque du courage pour les accomplir. La lampe fut éteinte, et bientôt les deux battants de la croisée glissèrent sur leurs gonds avec tant de mystère, que l'observateur le plus attentif n'aurait pu concevoir l'ombre d'un soupçon.

#### IV.

Dès que l'air frais de la nuit commença à pénétrer dans la chambre, Hortense passa sa tête charmante entre les battants de la croisée, dont le soubassement n'était distant du sol que d'environ huit à dix pieds. La nuit était fort sombre ; c'était une véritable nuit de novembre, brumeuse et sans étoiles. Tout dormait dans le château. Pas une lumière ne brillait au milieu

de cette myriade de fenêtres qui s'épanouissent sur les quatre faces de la cour d'honneur. On n'entendait au loin d'autre bruit que le pas mesuré des sentinelles sous la grande voûte auprès de l'entrée, et par intervalles le mugissement mélancolique du vent de la nuit, qui emportait les dernières feuilles des arbres dans le parc et dans la forêt.

Hortense s'enhardit jusqu'à pencher son corps au-dessus de la balustrade en fer qui garnissait le balcon, et alors elle aperçut au-dessous d'elle une forme humaine enveloppée dans une cape et la tête couverte d'un feutre à larges bords. C'était bien en effet Alonzo qui, en véritable amant espagnol, faisait ainsi le guet sous la fenêtre de sa belle maîtresse, attendant patiemment qu'il plût à Hortense d'avoir pitié de son douloureux martyr. Seulement, pour toute sérénade, le pauvre enfant avait dû se borner aux bruissements plus ou moins harmonieux de la bise, qui faisait au loin, dans la forêt, une étrange musique.

Quelque invisible que pût être à son balcon M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini par la nuit la plus noire qu'il soit possible d'imaginer, elle n'échappa point aux regards ardents de son jeune amant. Dès qu'elle parut, Alonzo ôta respectueusement son chapeau et posa sa main sur son cœur; puis, s'aidant d'une des saillies du mur, il s'élança avec agilité jusqu'au balcon dont il étreignit la balustrade de fer entre ses doigts. Hortense effrayée se retira involontairement, mais lui :

— Oh ! mademoiselle, je vous en supplie, n'ayez nulle crainte, je redescendrai si tel est votre bon plaisir, mais alors je ne pourrai plus distinguer vos yeux charmants, et j'ai si peu de temps à les voir encore : ne m'enviez donc pas cette précieuse faveur.

— Demeurez, balbutia Hortense avec une vive émotion, mais promettez-moi de ne point chercher à escalader ce balcon.

— Mademoiselle, je jure par les cendres de ma mère de me conformer en tous points à toutes vos volontés. Ne suis-je point votre esclave? Laissez-moi seulement vous bénir et vous adorer comme la Vierge qui est aux cieux, vous qui avez daigné accueillir mon humble prière; laissez-moi m'enivrer du son de votre voix, daignez me tendre votre main pour

que j'y colle mes lèvres. Après cela , mademoiselle , je pourrai mourir.

— Mourir ! vous , Alonzo ! reprit Hortense d'une voix tremblante ; pourquoi parlez-vous ainsi , et que signifie ce billet que vous m'avez adressé ? Expliquez-vous , expliquez-vous au nom du ciel ; car ce billet , vos paroles , tout cela me glace d'effroi.

— Hélas ! mademoiselle , ne savez-vous pas qu'à la pointe du jour , il faut que je sorte de ce palais , que je m'en aille loin , bien loin d'ici , de vous surtout ? et , loin de vous , mademoiselle , puis-je faire autre chose que mourir ?

— Vous partez , Alonzo ! vous partez ! mais pourquoi ?

— Demandez-le à M. le cardinal. Pendant que vous étiez à vêpres , son éminence m'a fait appeler et m'a dit que le roi avait besoin de quelqu'un de sûr pour porter à Sa Majesté catholique un message de la plus haute importance , qu'on avait jeté les yeux sur moi , et que j'eusse à faire à l'instant même mes dispositions de départ.

— Eh bien ! Alonzo , c'est une séparation cruelle , il est vrai , mais qui ne saurait être de longue durée.

— Ah ! mademoiselle , d'abord je l'ai pensé comme vous , mais M. le cardinal a ajouté , en fixant sur moi un regard que je n'oublierai jamais , un regard qui semblait lire au fond de mon âme mes plus secrètes pensées et qui me brûlait : « Je ne doute pas , Alonzo , que Sa Majesté catholique ne vous récompense dignement , en vous conférant dans sa maison militaire un grade en rapport avec votre naissance. Le message dont vous êtes porteur lui en fait la demande formelle. » A ces mots , mademoiselle , j'ai senti que je pâlisais , et j'ai été sur le point de défaillir. Toutefois , dissimulant de mon mieux mon désespoir , j'ai eu assez de force encore pour répondre à son éminence que je la remerciais de ses bontés , mais que la France était devenue mon pays d'adoption , et qu'à moins que M. le cardinal n'eût plus mes services pour agréables , je lui demandais humblement la faveur de revenir , ma mission accomplie , les continuer auprès de lui.

— Eh bien ! Alonzo ?

— Eh bien ! mademoiselle , M. le cardinal a froncé le sourcil , et j'ai reconnu alors que quelqu'un lui avait appris mon amour

pour vous, car il a répondu d'un ton cruellement railleur : « Je n'ai guère l'habitude de revenir sur une décision. Cependant il n'est rien que je ne fasse pour vous, Alonzo ; et, si vous tenez tant à revenir en France, il vous sera loisible de le faire. J'aurai soin qu'on vous y prépare un gîte ; il ne manque pas dans le royaume de prisons d'État. » Là-dessus, il s'est mis à rire en me regardant d'un air de mépris, et m'a congédié d'un geste.

O mon Dieu ! balbutia Hortense en se couvrant le visage de ses mains ; mon Dieu, ayez pitié de nous.

Et tous deux confondirent leurs larmes. Au bout de quelques instants Hortense reprit :

— Maudissez-moi, Alonzo, car c'est ma fatale étourderie qui est cause de tout.

— Oh ! repartit vivement le jeune homme, quand la mort la plus cruelle m'attendrait au pied de ce balcon, je mourrais en vous bénissant.

— Pauvre enfant ! que le ciel vous protège ; mais savez-vous bien que toutes vos démarches doivent être épiées, qu'à cette heure on est sans doute à votre recherche, et que, si vous êtes surpris à cette place, mon oncle sera sans pitié pour vous ? Oh ! redoutez tout de sa vengeance et fuyez, Alonzo, fuyez, pendant qu'il en est temps encore.

— Ah ! que m'importe à présent la vengeance de M. le cardinal ? Puisque je ne dois plus vous voir, tout est fini, tout est perdu, tout est brisé pour moi.

— Alonzo, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi. Vous vivrez, il le faut, je l'exige ; non, tout n'est pas fini, tout n'est pas perdu encore. *Le temps et moi*, c'est la devise de M. le cardinal. Je veux que la vôtre soit : *Le temps et Hortense*, entendez-vous, Alonzo ? Oui, pauvre enfant, aujourd'hui sans patrie, sans famille, sans fortune, sans ami peut-être, je veux vous tenir lieu de tous ces biens qui vous manquent ; je veux que vous ayez foi en moi comme en votre étoile ; oui, Alonzo, je veux être la fée dont la baguette doit faire succéder à votre passé de douleur et de misère un riant avenir. Et maintenant vous pouvez partir, car je jure ici devant Dieu, Alonzo, et devant vous, que, tant que vous vivrez, je ne serai jamais à un autre qu'à vous.

Pendant que le jeune homme, palpitant, éperdu, s'enivrait de toutes les sensations que ces douces paroles faisaient pénétrer dans son âme, Hortense avait penché sa tête presque au niveau de la balustrade en fer qui garnissait le balcon, et les boucles de ses beaux cheveux noirs, dans lesquels le vent de la nuit se jouait capricieusement, venaient effleurer les lèvres de l'amoureux page. Bientôt même, soit qu'Hortense eût, involontairement sans doute, baissé sa tête davantage, soit que le timide Alonzo eût osé avancer la sienne, ce ne furent plus seulement les cheveux de la jeune fille que rencontrèrent les lèvres frémissantes de son amant.

A ce moment si délicieux et si solennel du premier baiser, ce moment que rien dans la vie ne saurait faire oublier, on entendit à peu de distance un bruit semblable à celui d'une fenêtre qu'on ouvre avec précaution. Hortense tressaillit et releva vivement la tête en prêtant une oreille attentive. Tout à coup à ce bruit vint s'en joindre un autre plus alarmant encore. Dans l'intérieur même de l'appartement une voix retentit, terrible et menaçante comme la trompette de l'archange au jour du jugement dernier. Cette voix était celle de l'argus impitoyable préposé à la garde de M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini, en qualité de gouvernante et sous les traits de M<sup>me</sup> de Venelle. Hortense, épouvantée, se rejeta en arrière et referma précipitamment la fenêtre, pendant qu'Alonzo, de son côté, s'élançait au bas du balcon.

Comme il venait de toucher le sol, peu s'en fallut qu'il ne fût renversé par un homme qui, passant brusquement auprès de lui, le heurta avec violence. Cet homme laissa échapper un énergique juron ; puis, ayant saisi l'enfant par le bras, il le regarda entre les deux yeux, car la nuit était toujours à peu près aussi noire, et s'écria à voix basse :

— Eh mais, je ne me trompe pas, c'est le senor Alonzo de Lara, le plus charmant des pages.

— M. le maréchal-de-camp de Saint-Évremond ! reprit de même le jeune homme déconcerté.

— Que diable, beau page, venez-vous faire à cette heure dans la cour d'honneur du château ?

— Mais, monsieur le maréchal-de-camp, qu'y venez-vous faire vous-même ?

— Oh ! moi , c'est autre chose ! J'aime beaucoup la chasse à l'affût.

— Ah !

— Surtout quand la nuit est bien noire ; et puis, voyez-vous, mon garçon , le gibier que je chasse appartient à toute la noblesse du royaume, du jour où elle a un poil de barbe au menton. Or, il y a, malheureusement pour moi, longtemps que j'en suis là, tandis que vous...

Ici M. de Saint-Évremond releva la tête dans la direction du balcon de M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini , et abaissant ensuite son regard sur le page , qui, muet , interdit , semblait comme pétrifié :

— Vous, ajouta-t-il, vous n'êtes encore qu'un enfant, et vous osez déjà, ce me semble, chasser gibier royal ! Mon petit hidalgo, prenez-garde, il n'y va de rien moins que de la hart, entendez-vous ?

— Que voulez-vous dire ? reprit le page.

— Ce que je veux dire ? repartit Saint-Évremond, vous allez le savoir, beau page ; car, en ma qualité de chasseur, j'ai la vue longue et l'oreille fine, et voici venir à nous des gens qui vont vous apprendre ce qu'il en coûte de descendre la nuit du balcon des demoiselles. Ce sont MM. les gardes de la porte.

— Oh ! grâce ! grâce ! balbutia l'enfant, qui devint pâle comme la mort. Monsieur le maréchal-de-camp, sauvez-la, sauvez-nous ?

— Ouais ! je ne m'étais donc pas trompé ! Écoutez : au moment où ils vont démasquer leur lanterne, enfoncez votre chapeau sur vos yeux, couvrez-vous le nez de votre cape, et surtout ne me démentez pas, ou vous êtes perdu.

En même temps, Saint-Évremond, élevant la voix, s'écria :

— Ah ! vilain petit masque, je t'y prends à conter fleurette aux femmes de M<sup>lle</sup> de Mancini ! Viens çà, drôle, que je te conduise à ton précepteur, afin qu'il te fasse une bonne morale en latin et en grec. Marche, marche devant moi, libertin ; je t'apprendrai à faire l'amour aux servantes, et, s'il t'arrive de t'encanailler encore, je te déshériterai, entends-tu ?

Tout en parlant ainsi, Saint-Évremond avait été rejoint par MM. les gardes de la porte, qui s'arrêtèrent à sa vue ; mais lui, avec un grand sang froid :

— Messieurs, que je ne vous dérange pas, je vous en prie ; c'est mon neveu, le petit Du Guast, que j'ai été obligé de venir chercher moi-même par les oreilles à cette heure de la nuit, sous le balcon d'une fille de chambre. N'en dites mot à personne, au moins, de crainte de scandale. Bonjour, messieurs. Je retourne bien vite à mon logis en ville, de peur de pleurésie.

M. de Mirepoix, cornette aux gardes de la porte, qui dirigeait l'escouade, répondit :

— Votre neveu n'est point celui que nous cherchons, fort heureusement pour lui, monsieur le maréchal-de-camp, et vous pouvez passer votre chemin en toute liberté. Son éminence ne vous veut que du bien, à vous, et nous sommes, ces messieurs et moi, vos serviteurs, M. de Saint-Évremond.

— Bien obligé, répondit le gentilhomme, qui se dirigea à grands pas vers la porte, en compagnie de son prétendu neveu.

— Par la mordieu ! dit M. de Mirepoix dès que le maréchal-de-camp eut tourné le dos, c'est un plaisant original que M. de Saint-Évremond ! Il ne veut pas que bon chien chasse de race.

— Ah ! bah ! reprit un autre, quand le diable devient vieux, il se fait ermite.

— Oui, repartit un troisième, mais il y a des diables qui restent diables toute leur vie, et je gage que M. de Saint-Évremond sera de ce nombre.

La conversation allait peut-être continuer sur ce ton entre MM. les gardes de la porte, lorsque M. de Mirepoix, fronçant le sourcil, s'écria :

— Messieurs, il est défendu de parler sous les armes. D'ailleurs c'est une pénible mission, vous le savez, que celle que nous avons à remplir en ce moment. Ce page espagnol de M. le cardinal, que nous cherchons, va être, à l'instant même, conduit à la Bastille, et il faut qu'il ait commis un grand crime, car l'ordre porte qu'il sera écroué dans la tour où sont les prisonniers à vie.

Pendant ce temps-là, Alonzo de Lara franchissait les portes du château de Saint-Germain, grâce à l'intervention puissante de M. de Saint-Évremond, et moins d'un quart-d'heure après il

se trouvait libre et sain et sauf, en compagnie de ce seigneur, à l'entrée de la forêt, sans que tous deux eussent encore échangé une seule parole depuis leur sortie du château. Une fois parvenu dans cet endroit solitaire, le maréchal-de-camp crut devoir rompre le silence.

— Mon jeune ami, dit-il au page, si vous m'en croyez, vous ne demeurerez pas un instant de plus en ce royal séjour de Saint-Germain; et pour vous mettre à même de vous en ébaigner aussitôt que possible, je vais vous donner mon cheval, qui m'attend avec un de mes valets à quelques pas d'ici, et qui devait me ramener à Paris. C'est une bonne bête qui m'a servi dans toutes mes campagnes, et qui vous conduira bon train, pour peu que vous la laissiez faire. Je vous la recommande. Enfourchez-la bravement, et fiez-vous à elle pour vous conduire en quelques heures bien loin d'ici. Si vous m'en croyez encore, vous sortirez de France le plus tôt que vous pourrez, et vous vous cacherez même à l'étranger, en attendant qu'il plaise à Dieu, dans sa bonté, de rappeler à lui monseigneur le cardinal, ce qui ne sera pas trop long, je l'espère pour vous, et peut-être un peu pour moi. Est-ce tout? Ah! non pas. Vous devez avoir besoin d'argent aussi. Tenez, prenez ma bourse; j'ai eu ce soir quelque bonheur au jeu, et elle est assez convenablement garnie. Là-dessus, mon enfant, embrassez-moi, et que le ciel vous conduise!

— Ah! monsieur! s'écria le jeune homme en se jetant dans les bras du maréchal-de-camp, comment reconnaître jamais tant de bontés?

— Laissez donc! entre gentilshommes, on ne se prête pas, entendez-vous, mais on se donne. Vous avez besoin en ce moment d'un cheval et d'une bourse; moi, je puis m'en passer: tout est donc pour le mieux. D'ailleurs, voyez-vous, mon jeune ami, depuis la paix honteuse des Pyrénées, qui nous a tous mis sous la remise, nous autres gens de guerre, et qui nous a fait pendre l'arquebuse au croc, j'en veux au cardinal, et je ne suis pas fâché de lui jouer un bon tour. Vous êtes l'amant de sa nièce Hortense, n'est-ce pas?

— Monsieur le maréchal-de-camp, une telle pensée est un outrage pour elle, et je...

— Tant pis pour vous, corbleu! tant pis pour vous! C'eût été



un charmant souvenir à emporter pour oublier les ennuis de la route, et un bon larcin à faire par avance au prince ou roi qu'on lui destine pour époux. Je ne vous retiens plus maintenant. Adieu, mon jeune ami, faites-vous aimer de toutes les belles dames, buvez bien et battez-vous de même. Telles sont les grâces que je vous souhaite. Pour ce qui me touche, ne soyez pas inquiet de moi cette nuit. Je m'en vais demander l'hospitalité à mon ami d'Olonne, qui demeure à quelques pas d'ici, et boire avec lui quelques bouteilles des Trois-Côteaux à votre bon voyage.

Là-dessus, le maréchal-de-camp et le page, s'étant embrassés tendrement, se séparèrent. Alonzo sauta lestement en selle, tourna une dernière fois ses regards vers ce château plongé dans les ténèbres et qui renfermait toutes ses pensées, tous ses rêves, toutes ses espérances, puis il partit, et le bruit du rapide galop de sa monture s'éteignit bientôt dans les profondeurs de la forêt.

## V.

On était au 30 novembre. La cour venait de quitter le château de Saint-Germain pour le Louvre, et le cardinal de Mazarin était revenu, de son côté, habiter le splendide palais qu'il avait fait construire à proximité de la résidence royale et de celle de son prédécesseur. Il était environ six heures du soir. Il y avait aux alentours de la demeure du premier ministre un grand encombrement de carrosses, de litières, de chaises à porteurs et de valets, encombrement tout à fait en harmonie avec celui de la foule des courtisans qui se pressait dans les appartements. En effet, bien qu'au dire des gens de l'art, le cardinal, miné par la maladie, n'eût plus que peu de temps à vivre, le soleil de sa puissance semblait n'avoir jamais été si radieux qu'à ce moment suprême où cette puissance allait s'évanouir avec sa vie.

Mazarin, paré, fardé, parfumé selon son habitude, était assis à peu de distance de la cheminée, dans un grand fauteuil, devant une table de jeu, et jouait aux cartes avec M. le comte de

Soissons, mari de l'aînée de ses nièces. Debout derrière son fauteuil, dans une attitude humble et respectueuse, se tenaient les plus grands seigneurs du royaume, qui suivaient, au moins en apparence, avec le plus vif intérêt toutes les phases du jeu. Au coin de la cheminée, sur deux plians posés sur le même plan que le fauteuil du cardinal, se tenaient Marie et Hortense de Mancini ses nièces.

La tête penchée sur ses cartes, Mazarin paraissait entièrement absorbé par les combinaisons du jeu; mais il eût été dangereux de se fier à cette apparente préoccupation, et le fait est qu'il ne perdait pas une seule des paroles qui s'échangeaient à voix basse autour de lui, et qu'il eût, au besoin, nommé tous ceux qui se trouvaient dans la salle.

Toutes les fois qu'un nouveau venu entra, celui-ci s'approchait de la table de jeu et venait s'incliner devant le cardinal, puis devant M<sup>lles</sup> de Mancini. Lorsque c'était quelqu'un de considérable, Mazarin, sans pour cela se déranger de son jeu, lui adressait quelques paroles; dans le cas contraire, il se bornait à un simple signe de tête. Quelquefois le nouveau venu ne se contentait pas de saluer M<sup>lles</sup> de Mancini, et une conversation s'engageait à mi-voix; mais cette conversation était toujours fort courte, et l'on eût dit que les deux jeunes filles cherchaient elles-mêmes à l'abrégé, tant elles répondaient d'un air distrait et rêveur. Souvent aussi leurs regards se tournaient vers la porte d'entrée, comme si elles eussent attendu avec impatience une personne qui tardait à se présenter.

Tout à coup la voix lointaine du premier huissier, placé à la porte des appartements, fit entendre successivement et de suite plusieurs noms.

— Ce n'est pas encore elle, murmura Marie de Mancini à l'oreille de sa sœur, et pourtant il est déjà six heures!

Mais, au nombre de ces noms, il en était un qui avait semblé produire sur le cardinal une sensation étrange. En écoutant ce nom, Mazarin avait laissé glisser involontairement ses cartes entre ses doigts, et tout le monde put remarquer un changement dans sa physionomie, lorsque M. le maréchal-de-camp de Saint-Évremond entra dans la salle. Ce dernier devint aussitôt le point de mire de tous les regards de l'assemblée. Le

nouveau venu méritait au reste , à plus d'un titre , l'attention particulière dont il était l'objet.

Charles de Saint-Denis , seigneur de Saint-Évremond , n'est pas l'un des originaux les moins curieux de ce XVII<sup>e</sup> siècle si fécond en illustrations de tout genre. Dans sa jeunesse , il s'était révélé d'abord comme l'un des plus vaillants hommes de guerre de son époque , et avait déployé dans les guerres de Flandre plus de courage , de sang-froid et de talents militaires qu'il n'en fallait pour devenir maréchal de France. Il avait été blessé à Nortlingue , à côté de son général , le duc d'Enghien , depuis le grand Condé , qui l'avait en haute estime ; mais , comme il était trop pauvre pour acheter un régiment , il était resté simple capitaine. Un jour , las de l'obscurité à laquelle il se voyait condamné , il se fit bel esprit , et une satire fort ingénieuse qu'il publia contre le duc de Longueville lui valut les bonnes grâces du cardinal de Mazarin , une grosse pension et le brevet de maréchal-de-camp. Dès-lors , M. de Saint-Évremond devint l'homme à la mode. Les beautés les plus célèbres voulurent le ranger au nombre de leurs conquêtes ; les seigneurs les plus riches et les plus qualifiés voulurent l'avoir pour ami. Ses bons mots et ses réparties firent les délices de toute la cour. Bien que déjà parvenu à l'âge mûr en 1660 (il avait alors quarante-sept ans) , c'était lui qui , avec ses deux amis le comte d'Olonne et le duc de Créqui , donnait le ton à tous les gens du bel air. A la Comédie , il décidait souverainement du mérite des pièces et des acteurs ; à la ville comme à la cour , nulle femme n'était belle si elle n'avait été proclamée telle par Saint-Évremond. C'était encore lui qui était l'arbitre souverain de la bonne chère , car il se piquait d'être parfait connaisseur en cette matière , et il eût sur-le-champ déserté une table où l'on eût servi d'autres perdrix que des perdrix d'Auvergne , d'autres vins que ceux des Trois-Côteaux (Aï , Haut-Villiers et Avenay). Bref , l'heureux maréchal-de-camp avait conquis sans peine et sans efforts cette royauté la plus charmante de toutes , celle que donnent l'esprit , la grâce et la gaieté.

A ces causes , déjà bien suffisantes pour expliquer la sensation produite par l'arrivée de Saint-Évremond , il convient d'en joindre d'autres , toutes particulières à ce récit. Saint-Évremond , en tout temps l'un des plus assidus courtisans du car-

dinal , n'avait point paru depuis le jour de la Toussaint , c'est-à-dire depuis un mois. Le lendemain même , et sans prévenir ses plus intimes amis , il avait quitté son domicile , et nul depuis lors n'avait eu de ses nouvelles. Qu'était-il devenu pendant ce laps de temps ? C'est un mystère que nous croyons devoir éclaircir sur-le-champ aux yeux du lecteur , et , pour ce faire , il y a nécessité de remonter un peu en arrière.

Saint-Évremond , après avoir si généreusement donné son cheval et sa bourse au page Alonzo , s'en était allé , comme on l'a vu , demander l'hospitalité à son ami d'Olonne. Celui-ci , réveillé en sursaut à une heure assez insolite , n'avait point manqué d'en demander le motif , et , tout en sablant quelques bouteilles d'Aï , le maréchal-de-camp avait raconté tout au long l'aventure assez singulière dans laquelle il venait de jouer un rôle par le plus grand des hasards , car il avait été obligé lui-même , attendu le retour de certain mari , de déguerpir , avant l'heure , du logis où une belle dame avait bien voulu le recevoir. Là-dessus , M. le comte d'Olonne , qui était prudent et avisé , s'était inquiété pour son cher Saint-Évremond , et lui avait remontré que Mazarin était un vieux renard , toujours l'œil et l'oreille aux aguets , et qui savait sans doute déjà l'évasion de son page , ainsi que le nom de celui qui l'avait favorisée. Le susdit page ayant , selon toute apparence , pour ses bonnes œuvres , un logement préparé à la Bastille , il n'était pas douteux que le cardinal ne voulût pour le moins , en attendant qu'il eût été rattrapé , que ce logement servît à quelqu'un , et notamment au complice de l'évasion. Dans cet état de choses , le parti le plus prudent pour Saint-Évremond était de se tenir caché dans certaine retraite que d'Olonne indiqua , jusqu'à ce qu'on sût au juste à quoi s'en tenir sur les intentions du cardinal , ou du moins que son ressentiment fût assez calmé pour lui permettre de revoir en face l'homme qui l'avait offensé.

Notre maréchal-de-camp , qui avait déjà passé quelques mois de sa vie à la Bastille pour un simple bon mot , trouva que son ami d'Olonne raisonnait assez pertinemment , et se résolut à suivre son conseil. Mais , au bout de quatre semaines , comme il s'ennuyait à périr dans sa retraite , loin des belles dames , de ses amis , de la cour et de la Comédie , comme d'un autre côté

le cardinal n'avait témoigné aucun soupçon à l'endroit du méfait dont il s'était rendu coupable, et que nul exempt ne s'était présenté en son absence à son domicile, il sortit de sa taupinière et entra bravement, le 30 novembre 1660, à six heures du soir, au palais Mazarin.

A sa vue, il se fit immédiatement un grand silence. Saint-Évremond, sans se décontenancer, s'avança avec une grâce et une aisance parfaites jusqu'auprès de la table de jeu, et vint présenter ses devoirs au cardinal. Dans le premier moment, l'attente générale se trouva déçue, car Mazarin répondit par un simple signe de tête au malencontreux maréchal-de-camp, tout comme s'il avait eu affaire à un simple cornette, ou comme s'il l'avait vu le matin même; puis, se ravisant soudain :

— Ah! ah! s'écria-t-il d'un air narquois, c'est vous, monsieur de Saint-Évremond? je vous croyais mort.

— Grâce à Dieu, monseigneur, répondit Saint-Évremond, je suis encore du nombre des vivants; mais j'ai été fort malade.

— Ah! bon Dieu! que m'apprenez-vous là? Êtes-vous bien sûr au moins d'être tout à fait hors d'affaire?

— Monseigneur, je l'espère.

— A la bonne heure! Et quelle était votre maladie?

— Monseigneur, c'était un gros rhume.

— En vérité! Vous serez, par aventure, sorti la nuit?

— Il se pourrait.

— Oh! moi, j'en suis bien sûr. Vous avez tort, monsieur de Saint-Évremond. Il est fort dangereux de sortir la nuit. Approchez-vous donc du jeu. — Messieurs, faites place à M. de Saint-Évremond. — C'est qu'il n'y a rien de périlleux comme ces refroidissements.

— Oui, monseigneur, surtout quand on demeure un mois entier sans recevoir les rayons du soleil.

L'allusion était trop diaphane pour ne pas être immédiatement comprise par tout le monde. Elle fut accueillie par un murmure d'approbation, et chacun se regarda en se disant qu'il n'y avait que M. de Saint-Évremond pour répondre des choses si délicates.

— Allons! dit Mazarin en souriant; c'est assez, monsieur le bel esprit; vous savez que je n'aime pas les flatteurs.

Puis , se tournant vers son vis-à-vis :

— Monsieur de Soissons , s'écria-t-il en abattant son jeu sur table , passe dix , à moi la partie.

Dès ce moment , nul ne douta que Saint-Évremond ne fût pleinement rentré en grâce auprès du cardinal , et il se vit entouré , en un clin d'œil , d'une foule de gens empressés à se dire ses très-humbles serviteurs.

— Oui dà ! se dit à part lui notre maréchal-de-camp , serais-je à la veille d'être nommé lieutenant-général , ou bien faut-il croire que monseigneur est comme ces chats qui jouent avec les souris avant de les étrangler ?

Au bout de quelques instants , le cardinal reprit négligemment :

— A propos , monsieur de Saint-Évremond , il faut que je vous apprenne un événement arrivé en votre absence , et qui vous surprendra fort. Vous savez bien ce page espagnol que m'avait donné sa majesté notre jeune et gracieuse reine...

— Eh bien , monseigneur ? balbutia Saint-Évremond , qui ne put réprimer un tressaillement et dont les yeux se portèrent involontairement sur Hortense qui avait pâli.

— Eh bien , monsieur , il a été pris du mal du pays , et il s'est sauvé la nuit de la Toussaint , pour aller je ne sais où. Jusqu'à ce jour , on n'a pu découvrir sa trace. J'en ai été fort chagrin ; car j'étais attaché à cet enfant , et je n'ai pu encore me résoudre à donner sa place , bien qu'elle me fût demandée par beaucoup de gens de qualité en faveur de leurs proches.

Saint-Évremond respira ainsi qu'un homme auquel on vient d'enlever un énorme fardeau , et il répondit en souriant :

— Je voudrais , monseigneur , être plus jeune de trente ans , afin de me mettre moi-même sur les rangs pour cette place.

— Et , reprit le cardinal , j'atteste Dieu que je ne vous la refuserais pas ; mais je veux faire quelque chose pour vous aujourd'hui , monsieur de Saint-Évremond , parce que je suis aise de vous revoir , et je vous accorde cette place... pour votre neveu.

— Grand merci , monseigneur ; mais Votre Éminence fera bien de lui donner un suppléant pendant quelques années , car il est encore à la mamelle.

Ces derniers mots furent accueillis par un concert unanime d'éclats de rire auquel le cardinal lui-même ne demeura pas

étranger ; mais Saint-Évremond n'eût pas plutôt cessé de parler , qu'il comprit toute l'étendue de la faute qu'il venait de commettre.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Mazarin , ah çà ! c'est donc un rêve que j'ai fait , lorsque j'ai pensé que vous aviez un neveu tout à fait propre à entrer en page , un neveu dont vous étiez même fort embarrassé , je crois , certaine nuit , la nuit où vous avez pris froid sans doute , un neveu de la taille d'Alonzo et qui même lui ressemblait un peu ? Ah ! la bonne folie ! où ma pauvre cervelle a-t-elle été prendre tout cela ? Plaignez-moi , monsieur de Saint-Évremond , plaignez-moi , je me fais vieux , je radote.

— Diable ! diable ! grommela Saint-Évremond entre ses dents , le vieux renard sait tout décidément , et je suis bien sûr de demeurer maréchal-de-camp toute ma vie , si même... Allons , on a bien raison de dire qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Mazarin , qui n'était pas homme à lâcher sa proie , une fois qu'il la tenait entre ses mains , se disposait à revenir à la charge , lorsque , fort heureusement pour Saint-Évremond , l'attention du cardinal et de l'assistance se trouva détournée par l'arrivée d'une personne assez considérable. Cette personne n'était autre qu'Olympe Mancini , comtesse de Soissons. Le maréchal-de-camp , peu curieux d'essayer une nouvelle bordée , ne crut pouvoir mieux faire que de profiter du dérangement occasionné par cette visite pour se retirer.

Comme il se promenait à pas lents en rêvassant sous le péristyle du palais , attendant la venue de ses porteurs , qu'un valet avait été prévenir , et se demandant s'il ne conviendrait pas de quitter Paris au plus vite et de retourner s'ensevelir dans sa cachette , il se fit tout à coup autour de lui , et presque sans qu'il s'en aperçut , un grand tumulte ; des pages et des laquais portant des flambeaux se précipitèrent en avant , pour faire place à trois femmes qui descendaient l'escalier et devant lesquelles un chacun se découvrait et s'inclinait avec toutes sortes de marques de respect. Saint-Évremond , se sentant coudoyé , s'arrêta , et se trouva face à face avec les trois nièces du cardinal , Olympe , Marie et Hortense. Cette dernière , à la vue du maréchal-de-camp , devint fort rouge , et lui lançant l'œillade

la plus meurtrière, une œillade où elle semblait avoir concentré tout le feu de ses beaux yeux noirs, elle s'écria de sa voix la plus douce et la plus mélodieuse :

— Bonsoir, monsieur de Saint-Évremond.

Puis, elle ajouta bien bas :

— Merci pour lui et pour moi.

Saint-Évremond ébahi ôta machinalement son feutre empanaché et regarda passer les trois sœurs, mais sans pouvoir trouver une parole. Toutes trois montèrent dans un magnifique carrosse étincelant de dorures et attelé de quatre chevaux blancs, richement caparaçonnés suivant la mode de l'époque ; puis, la portière ayant été fermée, une voix cria : A la Comédie ! et les chevaux partirent au grand trot.

Alors seulement le maréchal-de-camp sembla revenir à lui ; il poussa un profond soupir et murmura d'un air pensif :

— Heureux Alonzo !

Peu d'instants après, ses porteurs ayant avancé sa chaise et lui demandant où il fallait le conduire, il répondit brusquement :

— A la Comédie ! pardieu, à la Comédie.

Comme il allait se mettre en route, un carrosse entra dans les cours du palais et se croisa avec sa chaise. Un jeune seigneur en descendit avec beaucoup de précipitation. Saint-Évremond, ayant par hasard passé sa tête par la portière, reconnut apparemment le nouveau venu, car il se renfonça vivement dans sa chaise, et, durant le trajet du palais Mazarin à la Comédie, il ne cessa de marmotter entre ses dents avec un sourire moqueur :

— Pauvre La Meilleraye !

## VI.

Il y avait grand monde à la Comédie, lorsque Saint-Évremond y entra. Le maréchal-de-camp alla prendre place, suivant son habitude, au coin du roi, sur l'un des tabourets disposés de chaque côté de la scène, en avant de la balustrade, pour la commodité des gens du bel air. Là, sans donner la moindre at-



tention au spectacle , ce qui était déjà de fort bon ton en 1660, il se mit à lorgner les belles dames qui s'épanouissaient au front des loges et des galeries , distribuant en même temps force saluts à tous les gens de sa connaissance. Cependant on eût pu remarquer que ses yeux revenaient sans cesse se fixer sur une grande loge vide , immédiatement attenante à la loge de la reine. Cette loge était celle de M<sup>me</sup> la comtesse de Soissons.

Saint-Évremond se demandait , non sans quelque surprise , comment il était possible que cette loge restât vide , alors qu'il avait vu , moins d'une demi-heure auparavant , la comtesse et ses deux sœurs partir en carrosse pour se rendre à la Comédie. On ne pouvait raisonnablement supposer que le carrosse , attelé de quatre chevaux fringants , eût été devancé par la modeste chaise à porteurs du maréchal-de-camp. Encore moins pouvait-on s'arrêter à la pensée d'un accident quelconque. Saint-Évremond venait de suivre exactement la même route qu'avait dû prendre le cocher de la comtesse. Quel était donc le motif d'un si inexplicable retard ?

Pendant que Saint-Évremond se perdait en conjectures à cet égard , sacrifiant , avec sa légèreté habituelle , les graves préoccupations de sa position personnelle à celles que lui inspirait le souvenir d'un doux regard de jolie fille , il aperçut tout à coup , sur un tabouret voisin du sien , un homme dont les regards étaient également comme absorbés dans la contemplation de cette loge vide. Cet homme était le jeune Armand de La Meilleraye.

— Encore lui ! s'écria le maréchal-de-camp. Ah çà ! suis-je bien éveillé ?

Puis , mettant à profit le tumulte d'un entr'acte , il s'empressa d'ajouter à haute voix , en saluant le jeune gentilhomme :

— Il était écrit que nous nous rencontrerions ce soir , monsieur le marquis de La Meilleraye , et je suis bien votre valet de tout mon cœur. Je vous croyais à ce moment chez monseigneur le cardinal , où je vous vis , si je ne me trompe , descendre de carrosse il n'y a pas une demi-heure.

— Il est vrai , répondit La Meilleraye en dissimulant mal son embarras ; mais je n'ai fait que toucher barre chez mon-

seigneur le cardinal, désirant venir aujourd'hui à la Comédie.

— Eh ! eh ! repartit Saint-Évremond d'un air tant soit peu goguenard, c'est un désir bien naturel, monsieur le marquis ; mais, permettez-moi de vous le dire, vous êtes la dernière personne que je m'attendais à rencontrer ici ; car, depuis le temps que j'y viens assez assidûment, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous y voir.

— En effet, dit Armand de plus en plus embarrassé, je confesse que j'avais jusqu'à présent peu de goût pour ce passe-temps ; mais que voulez-vous ? il y a commencement à tout.

— A la bonne heure !

Saint-Évremond n'était pas de ces hommes qui laissent tomber la conversation, et il avait déjà d'ailleurs plus d'une raison peut-être pour se montrer impitoyable envers La Meilleraye ; mais, comme il allait sans doute décocher quelque sarcasme au jeune marquis, il s'aperçut que celui-ci, qui jusqu'alors n'avait point perdu de vue la loge vide, avait tout à coup cessé d'y porter ses regards, et écoutait avec avidité la conversation de deux gentilhommes des compagnies rouges. Placés à peu de distance, ceux-ci causaient également à haute voix.

— Mordieu ! disait l'un, je ne vis jamais tant de beautés à la Comédie que ce soir, et je sais bien que, si l'on me donnait à choisir entre elles toutes, je serais fort embarrassé.

— Oh ! moi pas, répondit sur-le-champ son camarade, car j'en ai vu une tout à l'heure, dans la loge que voici, qui les efface toutes.

Et, en parlant ainsi, le jeune gendarme de la garde avait désigné du doigt la loge vide.

— M<sup>me</sup> de Soissons, peut-être ? répliqua le premier. Le fait est qu'elle était ravissante ce soir.

— C'est possible, repartit l'autre ; mais moi, je n'ai vu que sa sœur Hortense. Quels yeux ! quelle fraîcheur ! quels beaux cheveux ! Une taille de nymphe avec cela !

Pendant que ces paroles retentissaient à son oreille, Armand de La Meilleraye, le corps penché en avant, était comme suspendu aux lèvres de celui qui les prononçait. Ses yeux, ordinairement un peu voilés comme ceux des gens mélancoliques, brillaient d'un vif éclat ; sa poitrine était haletante, et, lors-

qu'il entendit ajouter : — C'est grand dommage qu'elle soit restée si peu de temps à la Comédie ! — il laissa tomber sa tête sur sa poitrine , ainsi que le condamné auquel on vient de prononcer sa sentence.

Saint-Évremond ne put , en le regardant , se défendre d'un sentiment de compassion , et il murmura derechef entre ses dents :

— Pauvre, pauvre La Meilleraye !

Puis , attachant encore une fois ses regards sur la loge , il ajouta :

— Sitôt venue , sitôt partie ! Il y a là-dessous un mystère.

Au bout de quelques instants , le jeune marquis se leva de son siège.

— Est-ce que vous partez déjà ? lui dit Saint-Évremond.

— Ma foi , oui ! répondit La Meilleraye. Décidément , je vois que la Comédie n'est pas mon fait.

— Eh bien ! reprit Saint-Évremond , il me prend fantaisie de faire comme vous. Je ne sais ce qu'ont les acteurs ce soir , mais ils me font songer à mon lit. Partons. Où allez-vous de ce pas , monsieur le marquis ?

— Je retourne à l'Arsenal. Et vous ?

— Moi , je suis , parbleu , tenté d'aller demander à souper à cette bonne Ninon de Lenclos , que je n'ai point embrassée depuis plus d'un mois. Holà ! porteurs , holà ! Où êtes-vous , faquins ?

Mais Saint-Évremond eut beau appeler ses porteurs sous le péristyle et dans la rue , force lui fut de s'en passer ; car ceux-ci , le croyant à la Comédie pour toute la soirée , s'en étaient allés tout bonnement au cabaret. Pour comble de mésaventure , le temps s'était mis à la pluie , il faisait un vent diabolique , et le ciel semblait sur le point de fondre en eau.

Témoin de l'embarras du maréchal-de-camp , Armand de La Meilleraye crut devoir venir à son secours.

— Vous allez au Marais , lui dit-il ; moi , je vais à l'Arsenal ; c'est tout à fait le même chemin : acceptez , s'il vous plaît , une place dans mon carrosse.

Saint-Évremond ne se le fit pas dire deux fois , et , l'un et l'autre étant montés dans la voiture du marquis , celui-ci fit donner ordre à son cocher de toucher d'abord rue des Tour-

nelles, au coin de la petite rue Saint-Gilles, où demeurait, comme on sait, la célèbre Ninon de Lenclos.

— Pardieu ! mon cher marquis, s'écria Saint-Évremond dès que la portière fut refermée, savez-vous qu'à nous deux nous figurons assez bien le passé et l'avenir s'en allant ensemble de compagnie ! Vous êtes l'avenir ; moi, je suis le passé.

— Ah ! monsieur de Saint-Évremond, vous voulez dire le présent.

— Va pour le présent ! Je suis encore assez présomptueux pour ne pas vous chicaner là-dessus, bien que ce présent-là ressemble furieusement au passé.

— Toujours gai, monsieur de Saint-Évremond !

— Que voulez-vous ? Quand on a tout à gagner et rien à perdre, le moyen d'être triste !

— Vous êtes bien heureux.

— Heureux ! moi ! Je suis philosophe, voilà tout.

— Je voudrais être à votre place.

— Laissez donc, vous n'y songez pas ! Vous, jeune, riche, qui aurez un jour les franges de duc, vous enviez le sort d'un cadet de famille dont la jeunesse est déjà loin, qui n'a jamais connu la fortune, et qui est très-heureux d'être assez noble pour pouvoir monter dans les carrosses du roi, et dans le vôtre en particulier ; car, sans cela, il risquerait fort d'aller à pied. Fi ! fi ! mon cher marquis, quittez, de grâce, un tel langage ; et, tenez, nous parlions tout à l'heure du passé ou du présent, je ne sais plus lequel des deux ; au surplus, l'un comme l'autre aiment assez à donner des conseils à l'avenir : laissez-moi donc vous dire que vous menez fort maussade existence pour un homme de votre âge et de votre qualité. On ne vous voit jamais à la Comédie, jamais au pharaon ; on ne vous connaît pas une seule maîtresse. Ah ! mon cher marquis, la vie est si courte ! Croyez-moi, jouissez-en, *carpe diem*, parbleu ! comme dit Horace, mon poète favori. Voyons, là, entre nous, vous pouvez m'ouvrir votre cœur en toute confiance. Est-ce votre père qui vous gêne ?

— En aucune façon. M. le duc m'aime comme on aime un fils unique, et me laisse pleine liberté.

— Eh bien, profitez-en donc, mordieu ! Écoutez, voulez-vous devenir, comme Vardes, comme Créqui, un des rois du

bel air et de la galanterie ? Vous n'avez qu'à parler, j'en fais mon affaire. Dès ce soir, je vous présente chez Ninon ; nous soupions ensemble, nous nous grisons un tant soit peu avec les Trois-Côteaux ; vous faites la cour à la belle (je ne suis pas jaloux) ; vous lui plaisez, et, par là sambleu ! avant qu'il soit un mois, je veux qu'il ne soit bruit dans toutes les ruelles que de la métamorphose du marquis de La Meilleraye. Touchez là, mon cher élève, c'est chose convenue, n'est-ce pas ? Envoyez un de vos gens à l'Arsenal prévenir que vous ne rentrerez ni souper ni coucher.

Il faut croire qu'Armand de La Meilleraye fut médiocrement touché de cette allocution, car il répondit en hochant tristement la tête :

— Grand merci, mon cher monsieur de Saint-Évremond, mais tout cela n'a pas pour moi le moindre attrait.

— Oui-dà, reprit le maréchal-de-camp, seriez-vous, par aventure, amoureux ?... là.... sérieusement ?

— C'est mon secret.

— Écoutez, marquis, j'ai bien peur d'avoir deviné votre secret, moi qui vous parle.

— Que voulez-vous dire ? balbutia le jeune homme, dont l'obscurité seule protégea la rougeur.

— Je veux dire que, certain jour, en descendant le grand escalier du château de Saint-Germain, il vous est échappé certaines paroles à l'endroit de certaine personne qui tient d'assez près à M. le cardinal.

— Ah ! grand Dieu ! vous avez entendu ! Oh ! vous n'en avez ouvert la bouche à âme qui vive, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Évremond ?

— Ma foi, j'aurais été bien embarrassé pour cela, voilà un mois que je n'ai conversé avec les humains.

Puis il ajouta à part lui :

— Ah çà, il ne manquerait plus qu'il me prît aussi pour confident.

Mais déjà Armand de La Meilleraye lui avait saisi la main, et, la pressant avec effusion :

— Mon cher monsieur de Saint-Évremond, s'écriait-il, combien je suis heureux d'une rencontre qui me permet enfin d'épancher mon cœur dans le sein d'un galant homme !

— Qu'est-ce que je disais ? ne put s'empêcher de marmotter entre ses dents le maréchal-de-camp, nous y voilà !

— Oui, continue La Meilleraye, il n'est que trop vrai que j'aime, depuis un mois, que dis-je ? depuis sept ans, M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini. Je sens que je ne peux plus vivre sans elle, et j'ai recours à vous, monsieur de Saint-Évremond, qui êtes à M. le cardinal, et qui, à ce titre, avez un libre accès dans son palais, tous les jours, à toute heure, afin que vous daigniez servir mon amour.

— En voici bien d'une autre ! grommela Saint-Évremond. Ce pauvre marquis ! il me fait vraiment de la peine, et je suis presque tenté de lui dire.... Pourtant ce secret n'est pas le mien.

— Eh bien ! reprit avec anxiété le jeune homme, vous ne répondez pas ! Oh ! mon Dieu, auriez-vous appris quelque chose de contraire à cet amour ? Parlez ! parlez ! je vous en supplie.

Saint-Évremond se détermina enfin à répondre, et ce fut avec beaucoup de componction qu'il laissa tomber les paroles suivantes :

— Mon cher marquis, je me tiens pour fort honoré de votre confiance, mais je ne saurais prendre l'engagement d'y répondre comme vous le désirez. Des considérations particulières que je ne puis vous dire.... les difficultés d'une pareille tâche.... enfin, vous comprenez ?

Le fait est que La Meilleraye ne comprenait pas du tout, et qu'il se contenta de répondre avec une douloureuse résignation :

— Puisque je ne puis compter sur votre assistance, au moins dites-moi ce que vous feriez à ma place.

— Peste ! murmura le maréchal-de-camp, voici qui devient encore plus embarrassant ! A votre place, mon cher marquis, ajouta-t-il tout haut, à votre place, je vous confesse sans détour que je ne m'occuperais point d'une beauté que j'ai quelque sujet de croire un tant soit peu coquette, et sur laquelle son oncle a d'ailleurs, dit-on, de très-grandes vues.

Ayant ainsi parlé, Saint-Évremond respira, et il en avait besoin.

— Mais quand je vous dis, reprit Armand de La Meilleraye avec désespoir, quand je vous dis que je l'aime, que je ne

songe plus qu'à elle , que j'en perds le boire et le manger !

— Alors , mon cher marquis , je n'ai plus qu'un conseil à vous donner , c'est de tâcher de lui plaire.

— Mon Dieu , voici un mois que j'y fais tous mes efforts , sans qu'elle paraisse seulement y prendre garde. Ah ! mon cher monsieur de Saint-Évremond , je donnerais de grand cœur tout ce que je possède pour plaire à Hortense. Je ferais plus encore , oui , je crois que pour cela je serais capable de renoncer à une bonne part de mon paradis.

— Eh ! eh ! prenez garde que le diable ne vous prenne au mot , et qu'il ne vous le fasse donner tout entier.

— Ah ! du moins , si j'étais sûr qu'un jour... Écoutez-moi , monsieur de Saint-Évremond , vous qui avez une si grande expérience du cœur des femmes , prenez en pitié mon martyre , et dites-moi seulement si vous pensez qu'à force de soins et d'amour je puis espérer...

— Mon cher marquis , je ne suis ni astrologue ni devin.

— Hélas ! mais croyez-vous au moins à la science de ces gens-là ?

— Moi ! à vous dire vrai , je ne crois pas à grand'chose.

— Ah ! si j'étais bien sûr que ce ne soit pas un gros péché de chercher à lire dans l'avenir !

— Je ne suis pas plus instruit que vous à cet égard ; mais ce que je puis vous certifier , c'est que je sais plus d'une belle dame qui se fait tirer les cartes , au moins une fois par mois , avant d'aller à confesse. Quelques-unes même , dans le nombre , ne se bornent pas là et ont recours à des philtres , qui pour avoir des enfants , qui pour se faire aimer.

— Et cela leur réussit-il ?

— Quelquefois.

— Quelquefois ! répéta le marquis d'un air pensif.

Il y eut un silence , puis le jeune La Meilleraye reprit d'une façon presque mystérieuse :

— Monsieur de Saint-Évremond , voulez-vous me rendre un service ?

— Deux , si vous voulez , mon cher marquis.

— Vous plairait-il de me servir d'introducteur , un de ces jours , chez quelque tireuse de cartes ?

— Quand il vous plaira : ce soir même , si vous voulez.

— Ce soir, oh ! non pas, il est trop tard.

— Comment donc, c'est la bonne heure ! on ne tire jamais mieux les cartes qu'à la chandelle. Et, tenez, nous devons être sur le point d'arriver chez Ninon : eh bien ! il y a justement dans son voisinage une personne dont elle m'a parlé, et qui est déjà en grand renom par la ville et même à la cour, bien qu'elle n'ait encore que peu d'exercice : c'est une certaine Voisin ou Montvoisin, je ne sais trop lequel des deux, qui demeure à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Voulez-vous que nous nous y rendions incontinent ? Je serai enchanté, pour ma part, de faire connaissance avec cette sorcière.

En même temps, et sans attendre la réponse de son compagnon, Saint-Évremond ouvrit l'une des glaces du carrosse. Il faisait en ce moment un temps effroyable ; la pluie tombait à torrents, et le vent soufflait avec tant de furie, qu'il avait éteint les flambeaux que portaient les deux valets de pied debout derrière la carrosse.

— Pardieu ! s'écria le joyeux maréchal-de-camp, nous sommes servis à souhait, il semble que ce temps-là soit fait exprès pour aller rendre visite à une sorcière ; une véritable nuit de sabbat : on n'y voit goutte, pas un chien dehors. Il ne nous manque que des éclairs et du tonnerre pour compléter la partie.

Le marquis, en proie à un trouble involontaire, demeurait dans son coin, sans articuler une parole. A ce moment, le carrosse s'arrêta, car on venait de toucher rue des Tournelles, au coin de la petite rue Saint-Gilles, devant la maison de Ninon de Lenclos, et les deux valets de pied, étant descendus, ouvrirent la portière.

— Bonsoir, monsieur de Saint-Évremond, dit La Meilleraye, et grand merci de votre compagnie.

— Comment, bonsoir ? reprit le maréchal-de-camp ; à d'autres, monsieur le marquis ! Je vous crois trop de courtoisie pour me laisser m'en aller seul à pied, par un temps pareil, au faubourg Saint-Antoine, car je vous avertis que je suis fermement résolu, pour ma part, à ne point souper ce soir avant d'avoir embrassé M<sup>me</sup> Voisin, pour peu qu'elle soit passable. C'est à vous de voir s'il vous plaît de m'accompagner dans son taudis, et de tenter avec moi l'aventure.



La Meilleraye semblait encore irrésolu ; mais Saint-Évremond coupa court à toutes ses hésitations, en lui disant tout bas à l'oreille :

— Songez qu'il s'agit de M<sup>lle</sup> Hortense de Mancini.

Puis il ajouta à haute voix, et en lui frappant dans la main :

— Allons, vous êtes aussi bon que courtois compagnon, et c'est chose convenue, n'est-ce pas ?

S'adressant ensuite à l'un des valets de pied :

— Hold ! maroufle, s'écria-t-il, fais-moi le plaisir de frapper à cette porte que voici. Tu demanderas à parler à M<sup>lle</sup> de Lenclos : tu lui diras que M. de Saint-Évremond lui présente ses devoirs et la prie de retarder quelque peu l'heure de son souper, pour l'amour de lui. Ah ! tu ajouteras qu'il ne serait pas impossible que je lui amenasse un convive. Quant à toi, butor, dit-il à l'autre valet de pied, ordonne, au nom de ton maître, à notre Automédon, de gouverner à droite jusqu'au bout de la rue ; puis, passant bien vite devant la Bastille, que vous aurez soin de saluer tous les deux pour moi, de s'arrêter à l'entrée du faubourg. Le reste me regarde. Maintenant, maraude que vous êtes, fermez la portière, car le vent n'est pas chaud, et en route !

Quelques minutes après, Saint-Évremond, accompagné d'Armand de La Meilleraye, pâle et presque tremblant, frappait à la porte d'une maison d'assez pauvre apparence, et devant laquelle était déjà arrêté un méchant carrosse de louage. La pluie tombait toujours avec un clapotement monotone : c'était le seul bruit qu'on entendît, à part les brusques rafales du vent d'ouest, qui venaient encore par intervalles troubler de leurs mugissements la nuit la plus noire et la plus maussade qu'il soit possible d'imaginer.

On demeura quelque temps sans répondre au coup de marteau de Saint-Évremond ; mais, comme ce dernier se disposait à recommencer, une grosse voix retentit à travers la porte.

— Que voulez-vous ? dit cette voix.

— Nous sommes, répondit Saint-Évremond, deux hommes de qualité qui veulent se faire tirer les cartes.

— L'heure est passée, reprit la voix.

— Vous en avez menti par la gorge, répartit Saint-Évremond, car voici un cocher qui n'a pas à coup sûr arrêté là sa vinai-

grette pour faire dormir ses deux rosses. Sus donc ! ouvrez, et qu'on se dépêche, si vous n'aimez mieux que nous enfoncions votre porte.

— La porte est solide, s'écria-t-on de l'intérieur, et l'on ne craint pas vos menaces.

— C'est ce que nous allons voir, dit le maréchal-de-camp.

Et en même temps il se mit à frapper à coups redoublés, de manière à faire retentir tout le faubourg Saint-Antoine, pendant que La Meilleraye, heureux peut-être de se voir quitte à si bon marché d'une visite qui lui inspirait un effroi involontaire, l'exhortait à quitter la place et à remonter en carrosse.

— Non, mon cher marquis, répondait Saint-Évremond tout en heurtant de plus belle ; j'en aurai le cœur net, et, si je ne parviens à démantibuler cette porte, j'aurai du moins la satisfaction d'empêcher les hôtes de cette chienne de demeure de fermer l'œil de la nuit.

Tout à coup, et au plus fort du jeu du marteau, à travers le treillis en fer d'une sorte de judas ou châtière pratiqué au beau milieu de la porte, une lumière parut, et une voix féminine, qui jusqu'alors n'avait point fait sa partie dans cet étrange concert, s'écria :

— Holà ! Vigoureux, faites ouvrir la porte à ces deux gentils-hommes.

En même temps, on entendit à l'intérieur un bruit de verroux et de serrures qu'on faisait jouer avec effort, puis la porte s'ouvrit. Saint-Évremond entra résolument, en retroussant le double croc de sa large moustache et avec un sourire de satisfaction sur les lèvres ; La Meilleraye le suivit en faisant le signe de la croix.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

(*La suite à un numéro prochain.*)

---

---

# LE JEUNE

ET LE

# VIEUX DUCHÉ DE BADEN.



Autant la rive gauche du Rhin diffère de la rive droite , autant l'Allemagne qui se trouve de ce côté de la forêt de Thuringe ressemble peu à celle qui s'étend au delà jusqu'aux bords de l'Elbe et de la Sprée. Dans le duché de Baden et dans tout ce pays où les côteaUX se festonnent de grappes dorées , depuis Coblentz jusqu'à Freyburg, la conception est plus vive, l'homme plus difficile à satisfaire, et par conséquent plus actif, plus éveillé que dans le Nord , où il se contente des fumées du tabac et de la bière. Les yeux bleus qui s'ouvrent le long du fleuve politique sont pleins de malice ; la naïveté allemande n'y est jamais niaise ; on y chante autant et aussi bien qu'au Nord , mais on rêve moins ; on vit un peu au soleil comme en Italie , mais sans paresse ; on est bon , mais on ne se laisse pas trop duper par des promesses ; on aime beaucoup le merveilleux , mais aussi beaucoup le positif ; et, si l'on n'est pas Français, on n'est pas très-Allemand non plus , comme on l'entend en France. Heureux mélange qui donne une physionomie toute philosophique à ces heureuses populations de la *Berg-Strasse* !

De temps en temps , vous voyez bien s'avancer une immense voiture poudreuse , cahotante , regorgeant d'ustensiles de mé-

nage, encombrée de pauvres filles maigres et hâlées, suivie et précédée de vieillards, de femmes et d'enfants, tous pieds nus, que vous reconnaissiez de loin pour des émigrants qui se vendront au Havre à des capitaines américains, et qui abandonnent pour toujours une terre où naquit Mozart, mais où le pain est plus rare que la musique. Pourtant ces infortunés se hâtent de vous dire qu'ils ne sont pas du pays de Baden, qu'ils sortent de la Hesse et de la Bavière, ou de quelque petite principauté dont le souverain, établi à Londres, joue chaque semaine au club de Croxford la somme totale de son budget. Ils regardent tout en marchant les jolies maisons de la vallée d'Os, les fiers chevaux, les onduleuses récoltes; et leurs filles jettent un coup d'œil douloureux sur le costume pittoresque des paysannes de la Murg, sur leurs joues fraîches et arrondies. Les vieillards saluent avec tristesse les bonnes gens qui sont assis paisiblement sur un banc à la porte de leurs chaumières; ils les félicitent de la main, eux qui n'ont ni toit pour abriter leur tête, ni banc pour la chauffer aux rayons du soleil, et ils continuent leur route pour ensemer et cultiver, au-delà de l'Atlantique, des terres où ils ne récolteront pas.

Mais n'est-il pas étrange que des familles émigrent, à ce point malheureuses, des provinces de l'intérieur de l'Allemagne, où la fixité des mœurs, la stabilité des gouvernements et l'inviolabilité du territoire, plus rarement atteintes par les guerres ou par les révolutions, devraient mieux garantir de tout dommage les hommes et les choses, tandis que le pays de Baden, dont ces carrossées traversent le radieux soleil en y projetant l'ombre de leur misère, offre de fortunés habitants sans cesse à la veille des dévastations de la conquête, et d'admirables cultures sur un sol périodiquement tourmenté! Est-ce un jeu de la Providence? Est-ce une compensation de la nature? Ce qu'il y a de certain, c'est que le duché de Baden, formé au centre par le margraviat primitif, au nord par un tiers environ de l'ancien Palatinat Électoral, et au midi par le Brisgau, l'évêché de Constance et les annexes de Napoléon, étale à la fois, depuis Mannheim jusqu'à Ueberlingen, sur cette rive du fleuve où les regards de l'Europe sont maintenant tournés, une merveille de bonheur agricole et le théâtre d'une lutte universellement pressentie, éternellement répétée. Les

assises du Vésuve protègent de charmantes *villa* ; en revanche , le cratère fume toujours. *Campagna d'oro!* diraient les Italiens ; *Das Eden Deutschlands!* s'écrient les Allemands. Tel est le double emploi de ce coin du globe , qu'on peut même choisir entre le plaisir d'y vivre et la gloire d'y mourir. Ce fut en partie le champ des plus ingénieuses manœuvres de Turenne , et il y périt ; ce fut presque la scène entière des amours du duc d'Enghein avec M<sup>me</sup> de Rohan , et on l'y enleva. Rien qu'à de si austères prédestinations , nous avons donc le droit déjà d'écrire , à propos de ce mystérieux territoire de Baden , ce que racontait Alfieri de la perpétuelle agitation de Florence :

Tremendi e varj affetti ,  
Disperato dolor, furor, pietade ,  
Odio, vendetta, amore!

Et pourtant c'est à peine si nous franchissons le pont de Kehl , où les chaises de poste ébranlent les ossements de trois cent mille hommes détruits par les boulets de nos canons , depuis 1791. Déjà cependant Kehl avait lancé du haut de ses remparts , avant cette époque , des coups bien autrement meurtriers , lorsqu'une armée d'imprimeurs , cachée dans les casemates du fort , reproduisait sans relâche , à la voix de Beaumarchais , les œuvres militantes de Voltaire. On parle sans cesse , dans le pays de Baden , des exploits du margrave Louis , l'un des héros de l'Allemagne ; mais il me semble que le duc Charles , sous lequel eut lieu cette opération guerrière , a fait de plus grandes choses : il a détrôné le roi de France. Et puisque nous parlons , nous , du combat des idées sur une arène où tant de fois se sont pris les hommes corps à corps , peut-être le secret de la prospérité singulière de Baden est-il justement dans cette vie précaire , dans cet état flottant , qui renouvellent toujours , au gré des civilisations environnantes , les générations , les mœurs et la culture de son territoire. Indépendamment de l'engrais des batailles , et à ne considérer ici que la fécondation philosophique , il y a peu de contrées intermédiaires où le progrès réel , c'est-à-dire un compromis habile entre les traditions et les

innovations, se soit plus facilement acclimaté. Dès le temps de Probus et de Caracalla, malgré la résistance opiniâtre des Marcomans, le rempart palissadé, *Pfahlecke*, symbole effectif de la domination romaine, s'était peu à peu implanté sur la rive droite du Rhin, que le sang des légions avait assez rougie pour qu'elle fût d'une fortification accommodante; et quand Buchner, dans son *Voyage sur le mur du Diable*, *Teufelsmauer*, en exhume artistement les ruines, il ne fait que prouver par l'archéologie combien était docile jusque dans l'antiquité cette *Marche* de Baden dont nous abusons encore. Trop heureux, dans le perpétuel conflit de la Gaule et de Rome, de s'appuyer sur l'efficacité médicale de leurs sources chaudes, les Tribocques souffraient qu'une route militaire, partie d'Argentoratum (Strasbourg), fit un coude à Pforzheim pour ouvrir aux aigles du Capitole l'accès du Danube que les sapins de la forêt Hercynienne fermaient du nord au midi de la Berg-Strasse. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'institution des tribunaux wehmiques, au moyen âge, dont Baden a retenu un monument souterrain, qui n'accuse historiquement la résignation d'un territoire outragé dans ses entrailles mêmes par l'excès des passions politiques de toutes les époques. Si la personnification de cette contrée martyre était possible, et si la nature ne l'avait dédommagée d'infemales tempêtes par de célestes paysages, on l'entendrait volontiers, fille désespérée du Rhin, s'écrier dans ses pampres et dans ses roseaux, avec je ne sais quel personnage du vieux Massinger :

The visage of a hangman frights not me ;  
 The sight of whips, rocks, gibbets, axes, fires ,  
 Are scaffoldings by which my soul climbs up  
 To an eternal habitation !

« La vue du bourreau ne m'épouvanterait plus. Tortures, gibets, bûchers, haches et tenailles, vous ne seriez pour moi que d'éclatants et rapides chemins où mon âme s'engagerait avec joie pour atteindre le paradis! »

Le christianisme, de nos jours, a pansé des plaies que la civi-

lisation païenne, réduite aux palissades trajanes et aux bornes milliaires, ne pouvait qu'empirer. Il est consolant de dire que, de tous les clergés catholiques de l'Europe, le clergé badois est certainement celui dont les intérêts s'effacent avec le plus de bonne grâce devant le malheur exceptionnel de leurs ouailles. C'est d'abord un résultat des améliorations libérales que Joseph II, naguère seigneur du Brisgau, introduisit par voisinage dans le centre du margraviat. Les curés de paroisse, dans le grand-duché actuel, reçoivent, sur un fonds commun dont le gouvernement seul tient la clef, une dotation suffisante qui, tout en facilitant leur instruction laïque, rend leur caractère ecclésiastique indépendant des hauts dignitaires de l'Église. D'ailleurs, le prêtre badois ignore complètement le petit séminaire, cette école dont les avantages ne rachètent pas les dangers. Il apprend le monde dans les universités d'Heidelberg et de Freyburg, dans les lycées de Carlsruhe, de Mannheim et de Constance, où l'étude de la philosophie ne le sépare en aucune façon des hommes ses contemporains, qui s'occupent d'art et de science, de droit et de médecine. Ce n'est qu'après cette éducation solidaire, quand le prêtre est rompu aux connaissances et aux exigences de la vie positive, que les portes d'un enseignement spécial s'ouvrent à ses vœux, et que le costume achève de caractériser sa profession irrévocablement embrassée. Un an s'écoule à peine, et le jeune théologien sort vicaire, et il va rejoindre un curé de paroisse formé d'après les mêmes principes et sur les mêmes règles. Cette initiation pratique rend le clergé d'autant plus tolérant, que la surface morale du pays de Baden réfléchit toujours l'agitation de son territoire.

Il n'y a pas de doute que le margraviat ne doive tant de souplesse dans les esprits, tant de raison dans les mœurs, au passage que les opinions les plus contradictoires ont constamment rencontré libre sur son terrain. Le flux et le reflux aplanissent et nivellent à la longue la plus montueuse plage. Au sortir de Mannheim, pour gagner Heidelberg, le long du Neckar, on traverse des villages coquettement bâtis, où règne un grand air d'aisance; on laisse sur la gauche Ladenburg, la plus ancienne ville du Palatinat au-delà du Rhin, célèbre par ses cerises et par son raisin, qu'on exporte à Londres, et sur la droite

Schwetzingen, interminables jardins, plantés en rivalité de Versailles, mais dont la botanique s'est adjudgé la meilleure part. On roule doucement sur des lits de gravier d'un entretien peu coûteux, mais qui ne résisteraient pas au mouvement perpétuel, au labeur fatigant de nos chemins publics. Du reste, point de gendarmes, de barrières, de passe-ports, d'octroi. Le peuple, régi par une administration peu fiscale, est content de son sort. Il y a certainement des questions de liberté pour lui qu'il serait injuste d'ajourner sans terme ; mais ces conquêtes n'excitent encore que l'ambition de son intelligence, et ne touchent pas à son bien-être.

C'est donc la même nature pastorale, la même insouciance bucolique, la même fertilité providentielle qu'aux environs de Rastadt et d'Offenburg, mais avec l'esprit pratique et les habitudes réfléchies qu'on puise involontairement dans le voisinage plus immédiat des villes. Au sud du grand-duché, depuis Rastadt jusqu'à Schaffhausen, il n'y a guère que Freyburg qui soit une cité badoise du premier ordre, et dont la civilisation rayonne avec efficacité sur ces quarante-cinq lieues de pente méridionale de la forêt Noire ; tandis qu'au nord, outre l'influence commerciale et artistique de Francfort, de Darmstadt et même de Mayence, des villes centrales telles que Baden, Rastadt, Heidelberg, Carlsruhe, Bruchsal et Mannheim sont à ce point rapprochées, que leurs faubourgs se juxtaposent, et qu'on ne perd de vue le clocher de l'une que pour embrasser l'horizon de l'autre. Il ne faut point oublier, d'ailleurs, que, si Freyburg est université catholique, Heidelberg est la première université protestante de l'Allemagne. La grande église de Heidelberg, où sont les tombeaux des électeurs, appartenait même, depuis le traité de Westphalie, moitié aux catholiques, et moitié aux luthériens. Par un accord étrange et qui peint exactement le caractère de la grande lutte religieuse du xvi<sup>e</sup> siècle, ceux-là avaient le chœur et ceux-ci la nef. Les réformés n'ayant pas voulu céder la nef à l'électeur palatin Charles-Philippe, ce prince, indigné, transporta sa cour à Mannheim ; le château fut abandonné, Heidelberg devint une ruine précoce, et on ne parla plus dans l'Europe que de son université. Mais le châtimeut fit sa gloire ; si l'herbe vint croître insolémment dans la cour intérieure du palais gothique, au



bas des statues des électeurs palatins dont le plus fier avait provoqué cet abandon, en revanche, l'auréole intellectuelle du grand-duché fut démesurément agrandie, et, depuis Rodolphe Agricola, le promoteur de la littérature grecque aux Pays-Bas, jusqu'à Joseph Bekker, Thibaut et Mittermayer, cet éclat de l'étude n'y a jamais pâli.

Peu de résidences effectivement sont plus attrayantes pour la pensée. Lorsque, aux feux mourants du soleil, vous vous couchez mélancoliquement sur le banc placé à l'angle le plus saillant du rempart, au-dessus de ce revêtement à pic d'une hardiesse si prodigieuse, et que de votre asile, comme d'un nid, vous plongez les regards dans la ville qui commence à s'envelopper pudiquement d'une gaze de vapeur, vous êtes pour ainsi dire absorbé par la passion de l'intelligence, par l'enthousiasme poétique du culte des idées. Sous vos yeux les vitres des maisons s'allument aux rayons du crépuscule, vous croiriez que des étoiles tombées s'agitent ou se fixent dans la pénombre de la cité studieuse, et qu'un autre firmament bleuâtre, s'étendant à vos pieds, rappelle à votre âme que ce monde n'est point la vraie patrie de l'inspiration dans la science et dans l'art. Vis-à-vis se déroule un horizon immense, borné par la nappe argentée du Rhin et par le front de l'Odenwald et des Vosges, tableau de l'infini, où se complait la pensée de l'homme sans y trouver d'issue. D'un côté, le cours capricieux du Necker se ruant, par les crues d'eau, contre le pont dont les arches le maîtrisent; de l'autre, ce château des électeurs, implanté sur la croupe du Jetten-Hügel, encadré de verdure, étalant ses murailles enfumées, dont les teintes chaudes tranchent, au couchant, sur les ténèbres projetées par les tours et les plates-formes; et puis, une musique lointaine, des concerts d'étudiants, chantant peut-être l'*Adieu* de Gustave Schwab, une mélodie assez colorée pour vous laisser voir Frédéric le Victorieux ou les spectres des Simmern se promenant au clair de la lune dans cette Walhalla désolée, tandis que la vieille Jetta récite en des vers étranges d'incompréhensibles prédictions, sans prévoir qu'elle-même sera dévorée par une louve près de la fontaine dont sa mort tragique éternisera la mémoire sous le nom de Wofsbrennen! — On ne se représente pas de lieu plus propice et de moment plus favorable aux tentatives de l'esprit,

aux errements de l'imagination, à moins de briser à cette place et dans ces heures le lien de la vie, qui jamais ne fut plus adhérent au ciel, plus dégagé de la terre.

Il n'est pas sans intérêt, pour les personnes qui rattachent par le nœud commun d'une fraternité morale les populations affluentes d'un même fleuve, de remarquer en passant à quel point le pays de Baden, le plus généralement baigné par les eaux du Rhin de tous les territoires à l'ouest de l'Allemagne, a toujours écoulé facilement dans les contrées riveraines, en aval de Mannheim, ses hommes et ses idées, son pouvoir et son savoir. De même que certaines épidémies suivent le parcours des rivières, la science et l'art d'Heidelberg, contagion bienfaisante, se sont répandus de tous temps à Bonn, à Cologne, à Dusseldorf, à Utrecht. La Prusse et la Hollande y recrutent leurs professeurs luthériens, la Belgique et la Bavière leurs élèves catholiques. En 1817, le baron de Geer fut chargé, par le gouvernement des Pays-Bas, d'organiser trois universités en Belgique, avec un personnel emprunté à l'Allemagne. M. de Geer, parfaitement instruit des différentes méthodes d'enseignement en vigueur dans l'éducation germanique, fit tous ses choix sans exception parmi des étudiants qui achevaient encore leurs cours à Heidelberg. De nouvelles mesures administratives ont privé la Belgique de ces hommes de talent; ce fut néanmoins pour une contrée studieuse un événement pénible, car les Bekker, les Birnbaum, les Dunbeck, n'y sont pas remplacés.

A l'époque de la mission de M. de Geer, il fut même statistiquement prouvé que la plupart des élèves de philosophie arrivaient d'un canton du Luxembourg qui jadis appartenait au margraviat de Baden (1). Ceci s'expliquerait à la rigueur par l'influence de l'esprit catholique, le seul dominateur dans les universités flamandes; mais l'histoire des acquisitions badoises sur le Rhin y était aussi pour quelque chose. Déjà le comté de Sponheim, dans la Prusse rhénane, près de Coblenz, formait, avant la révolution française, une propriété de margraves, qui

(1) *Pèlerinage en l'honneur de Schiller*, par Reiffenberg; Bruxelles et Leipsig, in-8°, 1859.

l'avaient reçu, par héritage, de la maison d'Éberstein, à laquelle il fut dévolu, au XII<sup>e</sup> siècle, du chef d'Agnès d'Éberstein, veuve de Godefroi de Sponheim. En 1795, tandis que Wurmser et Pichegru s'observaient l'un l'autre sur le Rhin avec une arrière-pensée de pacification générale, ce comté de Sponheim était même spontanément offert par le plénipotentiaire de Baden à Paris, comme une première avance du margrave Charles-Frédéric dans l'immense débat de la cession de la rive gauche ; abandon d'autant plus pénible, que le comté de Sponheim était ce que Baden possédait de plus important sur le parcours du fleuve extérieurement à la circonscription de son territoire. Mais le désir de fixer le repos ou la neutralité de son pays, joint à la prévoyante appréciation de la conquête républicaine, rendait le margrave d'une facilité diplomatique inespérée sur cette question de la rive gauche. Il cédait avec la même résignation les bailliages de Beinheim et de Roth en Alsace, et enfin ce canton du Luxembourg, si remarquablement fertile en élèves de philosophie, la seigneurie de Rodenmachern (1). En récompense de quelques services politiques ou militaires, le margrave Christophe avait reçu de l'archiduc Maximilien, au XV<sup>e</sup> siècle, le gouvernement du Luxembourg et cette propriété de Rodenmachern. Les successeurs de Christophe restèrent maître de l'enclave jusqu'en 1667, époque où Créqui s'en empara ; elle fut d'ailleurs définitivement cédée à Louis XIV par le traité des Pyrénées, confirmé par celui de Nimègue, et par un traité de limites et d'échanges du 16 mai 1769. Néanmoins, jusqu'au moment de la révolution française et du démembrement de l'évêché de Trèves, les margraves avaient conservé le domaine utile de la seigneurie de Rodenmachern, qui était composé, outre le chef-lieu, de vingt-trois bourgades ou châteaux, savoir : Berg, Breistroft-Grande, Dodenhoven, Fixem, Gavisse, Soufftgen, haute et basse Rentgen, haute Kontz, Simming, Faulbach, Gandren, Haling, Himling, Altrwisse, Alzingen, Burmerange, Hesperange, Hassel, Holzem, Itzich Krautem, Pettingen ou Petange. Ils sont presque tous aujourd'hui renfermés dans l'arrondissement de Thionville (2).

(1) *Mémoires de Hardenberb*, t. III et IV.

(2) *Histoire de Thionville*, Teissier, Metz, 1828, in-8o.

Mais quand régnait, aux bords du Rhin, pour le pays de Baden, l'influence tutélaire de la foi ou du génie des margraves, une même nationalité fervente animait la Berg-Strasse depuis le Brisgau jusqu'à la Thuringe; la forêt Hercynienne ne s'était pas encore scindée en Oden-Wald, Hart-Wald et Schwartz-Wald, débris d'un rideau aussi infranchissable aux armées de Louis XIV qu'au souffle glacé du nord. Le général Moreau, Xénophon républicain, n'y avait pas fait en 1796, à Hollenthal, le Balkan germanique du Brisgau, cette trouée fameuse qui sauva son armée en lui ouvrant les portes de Huningen. Enfin, comme symbole pittoresque de l'unité conservatrice de ces populations naïves et fortes, le *nachtwaechter*, l'œil tourné vers la France, veillait encore, comme le muezzin au sommet des mosquées turques, dans les donjons de Freyburg, de Kuppenheim, de Durlach et de Spire. Mais le *nachtwaechter* a disparu du Palatinat comme le *watchman* disparaît de l'Angleterre. Le crieur de nuit, qui chantait de si beaux versets, qui psalmodiait si ponctuellement toutes les heures, qui avertissait si harmonieusement les Impériaux de se garder du feu, des brigands de la forêt Noire et des tranchées de M. de Vauban, qui priait Dieu à haute voix pour l'antique dynastie de Zœhringen, le crieur a éteint sa lanterne, et, descendant tristement du dôme, maudissant M. de Turenne et Napoléon, s'est couché dans son lit où il dort comme tout le monde. On a peine à reconnaître le vieux Palatinat sans ce personnage qui était, pour les traditions de l'électorat, ce que peuvent être le turban asiatique et le caftan traînant pour Constantinople.

On a dit que les rois finissaient, mais les rois ne bougent guère, à ce qu'il semble; ce sont, au contraire, les nations qui s'en vont.

L'influence personnelle des margraves n'a point manqué à cette ancienne prépondérance géographique du pays de Baden. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour la retenir, et leur histoire témoigne de leur obstination. Le merveilleux même qui enveloppe les origines princières des margraves entretient la reconnaissance des populations pour un combat de plusieurs siècles que la victoire a trahi. Schœpflin a publié une chronique de la famille régnante où il prouve qu'elle descend des ducs de Zœhringen, éteints depuis le XII<sup>e</sup> siècle, possesseurs naguère du

Brisgau et de l'Ortenau (1). Schœpflin aussi fait sortir ces ducs, à leur tour, des landgraves de la haute Alsace ; mais ici nous marchons en pleines ténèbres. Ce qu'il y a de moins douteux, c'est qu'au ix<sup>e</sup> siècle tout le pays compris entre la Murg, l'Os, l'Alb et la Kinzig, sur la rive droite du Rhin, était soumis à des *dynastes* rivaux tels que les comtes d'Éberstein, d'Osgau, de Zœhringen, de Kalw et de Souabe. Successivement ballotés entre des voisins redoutables qui se disputaient leurs dépouilles, conquis ou réintégrés tour à tour par les empereurs d'Allemagne, les rois francs, les ducs de Franconie et les comtes palatins, ces petits seigneurs, juchés dans leurs donjons, rendirent aux habitants de la Berg-Strasse le despotisme qu'ils souffraient pour leur part des hauts potentats de l'Europe, Transformés insensiblement en burgraves, landgraves, gaugraves, rheingraves, wildograves, raugraves, zentgraves, altgraves, pfalzgraves, freigraves, reichsgraves, etc., les premiers souverains du territoire de Baden s'en tinrent, durant plusieurs siècles toutefois, au titre de margraves (comtes de la marche ou de la frontière), qui exprime nettement la situation géographique de la berge du Rhin. Et puis, ces différents comtés se fondirent les uns dans les autres par des mariages et des donations, si bien que vers 1050 nous ne voyons plus en présence que les seigneurs d'Éberstein, les margraves de Baden et les ducs de Zœhringen. La ligne du margrave Germain, dont les princes occupent la plupart des sépultures gothiques de l'église du monastère de Lichtenthal, se maintint jusqu'en 1249 dans la possession du fief, et c'est sous son règne que le duché de Zœhringen fut enclavé dans le marquisat de Baden. Avec la ligne rodolphine, qui commença en 1249 pour se terminer à Bernhard I<sup>er</sup> en 1382, s'ouvre le démembrement successif du domaine d'Éberstein, sur lequel cette ligne avait des droits du chef de la maison de Zœhringen dont la race était éteinte. Le dernier comte d'Éberstein, Casimir, mourut en 1660, et, à cette époque, le margraviat s'étendait de Freyburg à Kuppen-

(1) *Historia Zeringo-Balensis*, Carlsruhe, 1765-1766. — *Chronique de Fribourg*, à la suite du *Kœnigshofen* de Schiller. — *Deutsche Sagen*, des frères Grimm.

heim. Bernhard I<sup>er</sup>, qui reçut l'investiture de son duché de l'empereur Wensel, est celui dont une fontaine monumentale, sur la place de Rastadt, rappelle le souvenir aux voyageurs et aux archéologues ; il est enterré dans la cathédrale de Baden, avec tous les princes qui ont possédé le margraviat jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette église et le monastère de Lichtenthal offrent, dans leurs tombeaux, une chronologie de sept cents années dont chaque mémorable époque est fidèlement ainsi retracée par une statue de pierre et un peu de cendre humaine. Quand on s'arrête, dans la chapelle de Lichtenthal, devant le monument de Rodolphe le Long, qui remonte à 1372, à la vue de ce colosse de marbre couché sur un lit de parade en granit, un léger oubli de costume frappe l'imagination. Au lieu de ces mains jointes dressées éternellement au-dessus de la poitrine vers le ciel, supposez le poignet de fer de Goetz, qu'un descendant du chevalier conserve encore à Jaxthausen, et vous aurez, dans le géant endormi par la mort, une représentation terrible de l'époque décrite par Goethe, sous le type du héros de Berlichingen, dans son drame du moyen âge. Les religieuses de Lichtenthal prétendent que naguère, lorsque mourait un margrave de Bade, on entendait dans le cloître comme le bruit d'un édifice qui s'écroule, et qu'en même temps une étoile de lumière blanche sortait de la tête de Rodolphe le Long pour se perdre dans les hautes œuvres de l'église.

Sous les deux lignes de Germain (ou d'Hermann) et de Rodolphe, le siège du margraviat était au *Burg* de Baden. Alors cette petite ville thermale n'offrait que de rares maisons dans le goût teutonique, dont Louvain même, malgré sa vétusté, n'étaie plus aujourd'hui que d'imperceptibles vestiges. Le *Burg* de Baden, ou *Vieux-Château*, est une des plus belles ruines de l'Allemagne ; sa construction remonte aux comtes de l'Osgau ; plus de huit siècles pèsent sur ses murailles, dont la base de porphyre et les flancs de granit résistent encore aux ravages du temps. Vers 1479, les efforts des empereurs Frédéric III et Maximilien I<sup>er</sup> ayant rendu quelque repos à l'Allemagne, le margrave Christophe abandonna le donjon inaccessible du *Burg*, et une nouvelle résidence marqua le point de départ d'une troisième époque distincte dans l'histoire des marquis de Baden. Leur puissance, accrue des débris du duché de Souabe,

des comtés d'Éberstein et de Kalw, et des propriétés des ducs de Zœhringen en Brisgau, menaçant à l'ouest l'évêché de Strasbourg et au midi l'évêché de Constance, surveillant du haut des pics de la forêt Noire l'ambition des palatins de Mannheim et de Heidelberg, soutenue par les empereurs qui venaient de l'étendre jusqu'au Luxembourg par le don du fief de Rodenmachern, n'avait plus qu'à se raffermir au sein des arts et des jouissances de la paix. Sébastien Münster, dans sa *Cosmographie*, dit positivement que la capitale où les margraves tiennent leur cour est appelée *Baden*, du nom d'une source chaude dont les bienfaits ajoutent au charme de cette ville. Néanmoins, à la mort de Christophe, le margraviat s'était divisé : les deux fils du favori de Maximilien, trouvant l'héritage de leur père assez considérable pour faire, chacun de son côté, souche princière, l'un resta marquis de *Baden-Baden* et siégea toujours dans l'antique berceau de sa famille ; l'autre prit le titre de margrave de *Baden-Durlach* et s'établit à Durlach, sur la Berg-Strasse. Un motif plus politique de leur séparation fut aussi la dissidence religieuse ; Baden-Baden continua d'être la ligne catholique, et Baden-Durlach devint la ligne protestante. Cette séparation fut au reste l'origine de la gloire civile et militaire des deux branches, mais elle n'eut pas lieu sans déchirement. Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, Jacques, margrave de Durlach, et Édouard, margrave de Baden-Baden, travaillés l'un et l'autre par le doute, se réunirent à Baden et firent argumenter les docteurs en leur présence. Ils se séparèrent encore, celui-ci plus catholique, celui-là plus luthérien que jamais. Cependant, en 1622, Tilly et Spinola restituèrent à la ligne catholique la puissance entière, qui fut de nouveau divisée par les Suédois. La paix de Münster et d'Osnabruck vint enfin permettre aux héritiers du sang illustre de Zœhringen de fixer la civilisation de leur territoire comme ils en avaient décidément affermi les limites. Malheureusement la fatalité avait empreint sur la face riant de la face du pays de Baden la trace de son doigt de harpie, longtemps avant que les empereurs d'Allemagne eussent reconnu la nécessité prévoyante et égoïste de constituer l'indépendance des princes riverains à l'ouest. Quels préludes aux scènes de la révolution française que l'incendie du Palatinat ! Comme ce pays de Baden était bien le champ prédestiné aux éclats du

glaise, aux luttes furieuses, aux villages pris et repris, brûlés et rasés, mais que la Providence fait continuellement renaître plus peuplé et mieux bâtis du sein des ruines fumantes ! Les barrières peuvent s'ouvrir, les trompettes sonner. C'est un tournoi qui n'est même pas encore fini. *Vicinoque metu terret utrumque latus !*

Ainsi la conquête impitoyable de Louis XIV n'avait pas franchi le Rhin, que déjà le bonheur agricole du grand-duché de Baden n'était autre que l'engrais des batailles, la fertilité de la mort. Ce double privilège de la destruction et de la vie semble constituer pour quelques parties de la terre une énigme aussi persévérante que mystérieuse. Regardez l'Afrique romaine ou française, la Sicile, les Flandres ! Toujours une opulente nature et une destinée subversive. Pour le Palatinat, nous retrouverons bientôt la même antithèse de situation géographique et de fortune morale à toutes les époques de son histoire. En 1557, au moment où les successeurs de Christophe profitaient d'une sorte de trêve dans l'Europe pour descendre de leurs donjons et s'aventurer dans la plaine, Joachim Camerarius, bel esprit de ce temps-là, écrivait à Micyllus de Heidelberg :

« Si je n'ai point d'ami aux thermes de Baden, une jouissance me reste, c'est le charme du paysage, qui rajeunit mes vieux jours. Je me plais à considérer le jeu de l'onde pure comme le cristal, je remonte le ruisseau jusqu'à sa source, et je médite avec une horreur secrète sur les voies inconnues de la nature, sur la force qui aide cette eau à percer la roche, à se frayer un chemin vers la lumière. Et je demande à la fontaine : De qui tiens-tu la vie ?... »

Il y a de la grâce dans ce respect naïf que le Schwartz-Wald inspirait aux savants qui se consolait de la guerre et du schisme en s'abreuvant d'eau martiale. Plus tard, en 1550, Lotichius II, professeur de Heidelberg, tomba gravement malade pour avoir, sans métaphore, bu d'un philtre qu'une femme d'Italie lui avait versé. Il écrivait, des thermes de Baden, au chevalier Érasme Neustetter, en Franconie.

« J'ai rencontré, dans la forêt d'Hercynie, Stibarus de Rabe-neck, le meilleur de mes amis. Il a sacrifié sa santé au désir de pacifier l'Europe. Puissent les bains sulfureux lui rendre ce que



la politique lui a fait perdre !... Pour moi, il y a quelques jours, j'étais étendu sur un gazon arrosé d'eaux bleuâtres ; le sommeil appesantissait mes paupières. Soudain je vis à mes côtés le dieu d'Amour ; il tenait à la main une baguette. Il me dit : « Lève-toi, et va chercher le bonheur sous le ciel de l'Italie. » Ainsi parla le dieu d'Amour, et il disparut. Le chant de mille oiseaux se fit entendre dans le bocage. Amour, je suivrai tes conseils ! Adieu, mes pénates ; adieu, mon frère, et vous aussi, ma sœur ! adieu, mon cher Dimarus ! Vous êtes enfin tranquilles et heureux. Moi, je suis sous la puissance de l'Amour, et mon cœur lui obéit avec joie. »

Stibarus de Rabeneck était un diplomate habile du temps de Charles-Quint ; il avait négocié de la paix, pour le margraviat, avec Albert de Brandeburg. Dans les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, les muses visitèrent aussi Baden, mais ce fut encore sous l'empire du schisme et de la guerre, comme si tant de beautés naturelles n'avaient enrichi son paysage que pour mettre la consolation à portée du désastre. Forcé par Tilly et Spinola, en 1622, de rétablir le culte catholique dans toute l'étendue du pays, le margrave Guillaume, fils d'Édouard, y attira les jésuites, dont le collège d'Ingolstadt commençait à lancer des missionnaires et des thèses sur l'Allemagne du midi. Mais, lorsque le colonel suédois Schefallisky, parlant au nom de la réforme, eut replacé le territoire de Baden sous l'autorité de Frédéric, margrave luthérien de Durlach, les jésuites émigrèrent dans la forêt Noire, et c'est alors que les thermes devinrent l'asile familial de tous les hommes que la littérature et la loi renfermaient dans le même besoin de silence, de repos et d'obscurité. Alors seulement les moines de Weissenburg, qui naguère avaient reçu de Dagobert la propriété des sources, eurent d'intelligents successeurs de leur science et de leur dévouement. Mathaï, médecin de Guillaume, analysait chimiquement ces eaux, qui paraissaient d'autant plus providentielles qu'elles étaient plus cachées. Frédéric écrivait ces mémoires militaires et ces instructions sur le gouvernement, destinés à sa famille, qui étaient comme le tableau moral de la guerre de trente ans, et qui dorment encore inédits dans un carton de la bibliothèque du palais grand-ducal de Carlsruhe. Enfin, de même que Tilly et Spinola avaient frappé le protestantisme dans

l'étude en donnant au pape ces manuscrits de Heidelberg qui ne revinrent du Vatican qu'en 1817, Bernhard de Weimar frappait le catholicisme à son tour dans la chaire en reconstituant la célèbre université du Palatinat, et les ombrages de la forêt Noire se hâtaient de protéger, jusqu'à des temps meilleurs, les livres même du culte romain proscrits comme les dogmes, brûlés comme les professeurs.

Mais d'autres incendies, plus terribles que ceux de l'hérésie, s'allumaient en France. Il n'est que trop vrai que Turenne écrivit à M. de Louvois ces lignes impérissables : « Je crois qu'il est convenable, pour la plus grande défense de Philisbourg, que le Palatinat soit mangé (1). » Trente villages furent réduits en cendres; l'électeur palatin, beau-frère de Louis XIV et oncle de Turenne, vit ce désastre des fenêtres de son palais de Mannheim, et sa douleur éclata si vivement qu'il envoya sur-le-champ une provocation en duel au général français. Turenne lui répondit avec une modération louable; mais qu'il eût été beau pour son nom de se trouver autre part que dans cette singulière correspondance! En apercevant les flammes qui mangeaient même le palais électoral d'Heidelberg, les habitants de la frontière badoise, fixée pour l'époque à Pforzheim, durent comprendre que la fausse neutralité de leur pays allait y ramener les jours de Tilly et de Weimar. Trois ans n'étaient point écoulés que Turenne passait pour la dernière fois le Rhin à Willstaett, avec ce cortège d'accidents sinistres et de prophétiques paroles qui accompagne toujours une mission de conquête exterminatrice dont une catastrophe interrompra le cours. Ne pensez-vous pas entendre M<sup>me</sup> de Sévigné :

« ..... C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie (2). »

Et cette phrase de Langlade, dans les Mémoires de Bouillon :

« ..... La forme du visage de M. de Turenne était assez régulière; cependant, avec un air riant, il avait quelque chose de

(1) *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne, suivie de sa Correspondance originale*, par Grimoard, 1782.

(2) Lettre du 31 juillet 1675.

sombre ; et ce mélange formait une physionomie assez extraordinaire , et très-difficile à dépeindre. »

Et ce passage d'une lettre de Bussy à sa cousine :

« ..... Dieu, qui laisse ordinairement agir les causes secondes, veut quelquefois agir lui seul. Il l'a fait, ce me semble, en cette occasion ; c'est lui qui a pointé cette pièce. Ne vous souvenez-vous pas, madame, de la physionomie funeste de ce grand homme (1) ? »

Et puis enfin ce mélancolique adieu du maréchal lui-même au cardinal de Retz :

« ..... Monsieur, je ne suis point un diseur, mais je vous prie de croire sérieusement que, sans ces affaires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerais comme vous ; et je vous donne ma parole que, si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre ; et je mettrai, à votre exemple, quelque temps entre la vie et la mort (2). »

Il est certain que, si le Palatinat, en bonne stratégie, avait dû être mangé en deçà de Philippsburg, du côté de Mannheim, on devait le manger également au delà de cette place, du côté de Kuppenheim. Soit remords, soit instinct, Turenne avait un pressentiment si profond de sa chute à cet endroit de l'Allemagne, qu'il ne s'était séparé de M<sup>me</sup> de Coëtquen, dont il était ouvertement trahi, que sous le poids d'une angoisse très-poignante, et qu'en passant le fleuve, il avait commandé à Brisach des prières de quarante heures, un peu pour l'armée, beaucoup pour lui.

Tout s'enchaîne dans les préludes les plus insignifiants d'un immense revers. Les jeunes troupes murmurèrent en franchissant les marais de Steinmauern, qui s'étendaient alors au-dessous de Rastadt. On ne rencontra d'abord pour Impériaux que de bons chariots attelés de chevaux fringants et conduits par de joyeuses jeunes filles à demi cachées sous de frais chapeaux de paille d'un goût ravissant ; elles s'étaient enfuies en chantant le refrain des *Lanzknechts* de Tilly :

Der Schwed ist Kommen,  
Hat alles mitg 'nommen !

(1) Lettre du 11 août 1675.

(2) Lettre du 2 août 1675.

Le Suédois est arrivé,  
Il nous a tout enlevé!

Mais le canon, comme dit M<sup>me</sup> de Sévigné, n'en était pas moins *chargé de toute éternité*. Turenne imita ces superstitieux généraux de l'antique Rome qui s'en remettaient au hasard, lorsqu'ils sentaient les dieux contraires, pour n'avoir pas à rougir de leur défaite prévue. On trouva un berger dans les marais qui s'offrit pour guider l'infanterie à travers la Berg-Strasse. Il nous semble voir dans le berger de Turenne une de ces nymphes perfides de Herrénwiese, au-dessus de Geroldsau, qui attendaient le voyageur, sur le chemin de Lichtenthal, pour le conduire à l'onde mystérieuse où son approche provoquait à la surface du lac l'apparition de teintes sanglantes et le bruit de gémissements inconnus, avant-coureurs de sa perte.

A cette époque, protégé par le canon de Philippsburg, ce boulevard de l'Allemagne qui ne devait tomber qu'en 1688 et, comme un chêne séculaire, qu'après avoir souffert de tous les côtés dans ses racines la sape infatigable de Louvois, le margrave de la ligne protestante ou germane résidait à Durlach. Léopold-Guillaume, mort glorieusement à Warasdin dans la guerre de Hongrie, en 1670, sous les yeux de Stahremberg et de Montecuculli, avait laissé Baden-Baden, héritage de la ligne catholique, entre les mains de sa veuve, Marie de Furstenberg, et de son fils Léopold, trop jeune encore pour faire un choix entre Louis XIV et l'Europe coalisée. Mais la branche de Durlach, semblable à ces plantes que la proximité des volcans flétrit et dessèche, végétait au milieu de ses campagnes incendiées; le prince même, Louis-Guillaume, baptisé à Paris, et filleul de Louis XIV, en était réduit à combattre les Turcs pour apprendre de l'infidèle à vaincre plus tard son parrain; et quand Montecuculli déboucha de la Bavière vis-à-vis de Turenne, ce fut son oncle, Germain de Baden, qui pointa le canon dont périt le dévastateur du Palatinat!

Le boulet avait ricoché sur le maréchal, d'un noyer dont le tronc desséché se voit encore. Je ne sais si Montecuculli se rappela que Frédéric de Baden, l'infortuné frère d'armes de Conrandin, du dernier des Hohenstauffen, était mort sur un échafaud dressé par Charles d'Anjou; mais il recula devant

cette éternelle fatalité du margraviat, qui, pour la France et pour l'Allemagne, n'était qu'un horrible et réciproque défi de mort. Il laissa le maréchal de Lorges repasser le fleuve ; il se retira lui-même du pays de Baden comme d'une terre maudite ; il entoura les restes de Turenne, provisoirement déposés dans l'église d'Achern, de cette vénération épouvantée qui trahit dans les vainqueurs plus de confusion que dans les vaincus. Le premier monument élevé sur la hauteur néfaste de Sassbach, à l'ombre des forêts hercyniennes, fut même d'origine allemande. Schœpflin y écrivit d'abord quelques mots suffisants pour la postérité : — *Ici fut tué Turenne, 27 juillet 1675.* — Mais, sous le règne de Louis XV, alors que Baden était enfin notre alliée, le cardinal de Rohan, prince et évêque de Strasbourg, Français par souvenir et Allemand par intérêt, et d'ailleurs seigneur de Sassbach, le cardinal de Rohan fit ériger au maréchal un monument et construire même une maison pour qu'un invalide des armées de Louis XIV y racontât les merveilles du héros tout en veillant sur ses restes. Les premières représailles de la révolution à l'étranger eurent pour effet, dans la Berg-Strasse, la destruction de ce tombeau. En 1796, le général Moreau releva la pierre écroulée et y plaça une sentinelle d'honneur. Enfin, le 27 juillet 1829, cent cinquante ans après la mort de Turenne, à cette date anniversaire que les événements politiques devaient rendre bientôt si célèbre, le gouvernement de la restauration combla un oubli répréhensible de l'empire et fit substituer au monument périssable élevé par Moreau une pierre commémorative de trente-huit pieds de haut et de vingt-quatre pieds de large, en granit gris. Le grand-duc, sur la demande de Charles X, logea dans une guérite un vieux soldat qui bredouille aux voyageurs le fameux mot de M. de Saint-Hilaire. A l'aspect de ce granit, on reconstruit involontairement par la mémoire le siècle de Louis XIV, qui n'a pas été, pour la Hollande même, plus impitoyable que pour la terre fleurie et la population ingénue du marquisat de Baden. Ainsi fut justifiée en quelque sorte la dévastation du Palatinat. Le cadavre du grand capitaine, jeté entre les deux frontières de l'Allemagne et de la France à une époque où le droit de la guerre florissait encore dans toute sa stupide impartialité, était véritablement un gage de combat

que Louvois dut relever avec colère. C'est réellement à partir de cette mort de Turenne que le grand-duché entre de plain-pied dans l'histoire. C'est dès-lors que le Rhin ne coule plus qu'entre deux rives qui font ironiquement échange de leurs sépultures. *Quisque suos patimur manes!*

Voilà donc pour la France et pour Baden l'explication de cette sortie éloquente de Fléchier : « Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, le courage des troupes est abattu par la douleur ou ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans la ville, dans la campagne! Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie; tous entreprennent son éloge, et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. » Mais les oraisons funèbres de la cour de Louis XIV étaient prononcées au point de vue de son siècle. Aujourd'hui, tout homme de sens et de cœur ne saurait admettre dans cette mort fatale de Turenne, indépendamment du hasard, qu'une expiation méritée des campagnes du Palatinat, si parfaites en stratégie, si déplorables en civilisation. Les margraves ne comprirent que trop cet enseignement de Dieu, car leur nationalité ne fut désormais que la plus égoïste des résignations.

Ce qu'il y a de plus attachant dans la situation équivoque, précaire et toujours flottante du pays de Baden, c'est que la soumission même aux inconvénients d'une telle singularité de fortune historique a de nos jours caractérisé les actes de ses margraves, comme si l'originalité de leur vie était inséparable de la bizarrerie de leur apanage. Quelle charmante lecture ne seraient pas sous ce rapport les mémoires du prince Louis, rédigés de la plume du prince de Ligne, dont le manuscrit est enfoui aux archives de Bourgogne à Bruxelles, et dont les éléments sont conservés dans les rayons de la galerie de Carlsruhe! On y suivrait toute la guerre de la succession d'Orléans jugée d'après les intentions du cabinet de Vienne; et toute la guerre de Hongrie, expliquée par le tableau, jusqu'à présent

inconnu, des liens qui rattachaient l'Autriche et les Madgyars, au xvii<sup>e</sup> siècle, dans une même peur de la Turquie. Ce prince Louis de Baden, que nous avons laissé sur les fonds baptismaux, et qui est resté dans l'imagination du peuple de l'Osgau comme Arminius dans les traditions de la Thuringe, n'était pas à Durlach lorsque la prise de Philippsburg, en ouvrant la ligne entière de la Berg-Strasse aux armées de Louis XIV, amena les dévastations de 1688. Élève de Montecuculli, il s'occupait lui-même à former le prince Eugène dans les guerres de Hongrie, avec la pensée chevaleresque, mais bien sombre, que ne pouvant défendre pour le moment son pays, il valait mieux lui préparer un vengeur. Depuis Mannheim jusqu'à Offenburg, tout le margraviat fut brûlé. M<sup>me</sup> de Sévigné, sexagénaire, ne trouve rien à dire de cette campagne, si ce n'est que son petit-fils est un *brûleur de maisons*. Le pays de Baden était même pour la cour de Louis XIV quelque chose de si misérable, que cette femme, qui avait tant d'esprit, revient gaiement dans plusieurs lettres, à propos de son enfant chéri, sur l'étrangeté du mot *Kaisers-Lautern*, nom d'un village situé au nord de Mannheim, d'où partirent les premières étincelles de l'incendie. Mannheim, cette ville maintenant toute neuve, sans boue, sans bruit, où la misère n'ose pas se montrer, et qui, serrée, corsée, frisée, fardée à la mode des dames de Versailles et de Marly, minaude dans le miroir du Rhin et du Neckar, Mannheim disparut de la carte du Palatinat. Voici ce qu'on lit dans le *Journal de Dangeau* :

«... On a entièrement rasé la ville de Mannheim, et on travaille à raser la citadelle; on n'y laissera pas pierre sur pierre, non plus qu'à la ville. La plupart des habitants se retirent en Alsace. (12 mars 1689.) »

Du 12 mars 1689 jusqu'au mois de septembre de la même année, les flammes, s'élançant du nord et conduites par le maréchal de Duras, gagnèrent successivement Durlach, Ettlingen, Stollhofen, Buhl, Steinbach, Kuppenheim, Rastadt, et gravirent même, à travers les vallons de la Murg, les sommets du Hochbürg, pour se répandre à Baden, dans le cœur de la forêt Noire. La margrave Marie de Furstenberg était au *Nouveau-Château* avec son fils, le prince Léopold. Le 11 août 1689, un courrier apporta au colonel bavarois Virts de Rudenz, l'ordre

de se retirer à travers le Schwartz-Wald, dans la Souabe. A cette nouvelle, Marie, tremblante pour l'héritier du margraviat catholique, que le départ de M. de Rudenz livrait à la merci du maréchal de Duras, se réfugia d'abord au couvent de Lichtenthal avec le jeune prince. Puis, quand la nuit eut enveloppé de ses ombres le grand Stauffenberg où les sapins ressemblent aux lances des guerriers Nibelungen fichées devant le palais d'Attila, la courageuse mère conduisit son fils, par le milieu des vedettes françaises, au *burg* d'Éberstein, dont les armoiries, une rose sur un champ d'argent, n'avaient jamais été plus au rebours de la triste fortune des marquis de Baden. Vainement envoya-t-elle à la cour de Louis XIV le cardinal Germain de Furstenberg, son parent, afin d'implorer le roi : c'est le ministre qui répondit, et Louvois ne fut rassasié qu'en apprenant que les os même des margraves, ensevelis dans l'église de Bade, avaient été, comme on fit plus tard des cendres des empereurs d'Allemagne au dôme de Spire, outrageusement répandus sur la terre !

ANDRÉ DELRIEU.

( *La suite à un prochain numéro.* )




---

---

RÉPONSE

A LA DIATRIBE

DU DOCTEUR NÉOPHOBUS.



MONSIEUR,

Vous aimez passionnément la belle langue française du xvii<sup>e</sup> siècle , et je l'aime comme vous ; vous trouvez que cette langue, déjà altérée au siècle dernier, se dégrade et périt dans le nôtre, et je suis de votre avis ; mais je crois que vous vous méprenez sur les causes d'une décadence que nous sommes condamnés à voir sans que nos efforts puissent l'arrêter. En voulant sonder et guérir la plaie, vous la cherchez où elle n'est pas. Il vous semble que le mal provient de quelques particularités, nouvelles ou étranges selon vous, du vocabulaire des sciences physiques, de la philologie et de l'histoire ; c'est là que vous l'attaquez avec une ardeur peu réfléchie, et vous détournez les yeux de ses véritables sources, qui sont le néologisme purement littéraire, je veux dire l'incorrection grammaticale, l'impropriété des mots, l'emploi vicieux des locutions, l'abus des figures, le mélange des tons, le défaut de naturel et de clarté dans le style. Si la corruption du goût et du langage fait chez nous des progrès effrayants, ce n'est point, comme vous le supposez, la faute de l'académie des Sciences, ni celle de

l'académie des Inscriptions, ni la mienne. Parce que j'ai restitué naïvement et consciencieusement quelques noms germaniques des premiers temps de notre histoire, il vous a plu de me prêter, dans votre fantasque et spirituelle diatribe, un rôle beaucoup trop grand pour moi. Je laisse à MM. les membres de l'académie des Sciences le soin de défendre leurs nomenclatures, de montrer qu'il y a là *ânerie*, et de prouver subsidiairement qu'il est possible de parler en très-bon français de mètres, de centimètres, de litres et de décalitres, aussi bien que d'aunes, de pintes, de demi-pintes et de boisseaux. Quant à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, je dirai quelques mots des reproches que vous lui adressez, et, cela fait brièvement, je passerai à la discussion complète de vos chefs d'accusation contre moi.

Vous dites, monsieur, que, depuis quarante ans, l'académie des Inscriptions hâte la ruine de notre langue, en *tranchant à tort et à travers dans l'orthographe étymologique et dans l'onomatologie de l'histoire*, et voici en quels termes vous exposez les méfaits de cette académie : « Les orientalistes, qui » en font le plus bel ornement, ont imaginé, par exemple, que » la lettre K, cette perpendiculaire maussade, armée de deux » pointes obliques et divergentes, était une plus belle lettre que » le C, si gracieux dans sa jolie forme demi-circulaire, et ils » ont hardiment substitué la première de ces consonnes à » l'autre, dans les mots traduits des langues excentriques dont » ils ont le monopole. Pour que ce changement eût le moindre » prétexte possible d'utilité, ce qui ne prouverait pas qu'il fût » convenable de l'admettre, il faudrait que le K se prononçât en » français autrement que le C dur, ou qu'il ressemblât mieux, » par sa figure, à la lettre arabe qu'il représente, et cela n'est » vrai ni pour la figure ni pour le son.

» . . . . . Après ou avant cette belle réforme, la » même académie avait fait une merveilleuse découverte dont » elle n'a malheureusement pas senti la portée. C'est qu'*al*, » première syllable d'*alcoran*, n'est autre chose qu'un article » arabe qui fait double emploi avec le nôtre, et elle en a » conclu qu'il fallait écrire le *Koran* pour ne pas tomber dans » une répétition oiseuse. Ceci est logique et profond, mais il

» n'est pas moins logique de dire qu'on ne peut admettre un  
 » principe sans accepter ses conséquences. Alcoran n'est pas le  
 » seul mot de notre vieux français qui ait usurpé cet article  
 » arabe, et, si on supprime la syllable initiale d'*alcoran*, il  
 » faut nécessairement la supprimer dans tous les mots français  
 » où elle s'est introduite par l'*ignorance* de nos pères, du  
 » temps de Gabriel Sionite, de Gaulmin, de Saumaise, de  
 » Vattier, de Galland, de Fourmont et de d'Herbelot. »

Je m'explique, monsieur, votre aversion de la lettre *k*, en admettant que vous avez pour sa forme une de ces antipathies nerveuses communes chez les femmes, dont les hommes ne sont pas exempts, et contre lesquelles la raison ne peut rien ; mais je ne puis m'expliquer les erreurs de fait que renferme ce passage. L'emploi du *k* au lieu du *c*, dans la transcription des noms qui appartiennent à l'histoire ou à la géographie de l'Orient, n'est point, comme vous l'avancez, une innovation de notre siècle ; il y a non pas quarante ans, mais deux cents ans et plus que cela se pratique, et ce que vous dites imaginé par l'une des classes de l'Institut se montra chez nous au berceau même des études orientales. Ce sont les hommes que vous citez justement comme les pères de ces études, qui furent les promoteurs et les propagateurs de la réforme dont vous êtes si fort choqué. Gabriel de Sion, Gaulmin, et ceux qui, de leur temps, c'est-à-dire avant 1650, écrivirent sur les langues et les peuples de l'Asie, usent à profusion de la lettre *k* ; ils la substituent au *c* dur, malgré l'apparente inutilité de ce changement ; par exemple, ils orthographient : *Kabel, Kusa, Kain, Malek, Melek*. Fourmont, venu un demi-siècle plus tard, écrit pareillement : *Tarik, Batrik, Khatun, Armenak, Arbak, Haïkak*. D'Herbelot et Galland écrivent *Turkestan, Khorassan, Khondemir, Khosroès, Khalife* ; de plus, ces deux orientalistes, dont le dernier fut si populaire, s'étudièrent à rectifier, pour l'oreille et pour la vue, certains noms grossièrement reproduits ou devenus monstrueux dans nos langues européennes, tels que Mahomet, Tamerlan, Gengiscan ; ils eurent soin d'écrire *Mohammed, Timour, Gingkiz-Khan*. Enfin, c'est par l'un d'eux que le mot Coran fut dégagé en français de son article arabe ; c'est d'Herbelot, mort en 1695, qui donna l'exemple d'écrire le *Coran* au lieu de l'*Alcoran*. Cette élimination de la syllabe *al*, qui

vous déplaît, comme chose nouvelle, date au moins d'un siècle et demi (1); et cependant, monsieur, elle n'a pas encore eu, pour certains mots usuels de notre langue, les conséquences fâcheuses qui, selon vous, doivent en résulter. Malgré la logique, moins absolue que vous ne croyez, nous disons toujours une *alcôve* et un *almanach*.

Voltaire, avec son admirable justesse de sens, trouva que les restitutions de la philologie orientale étaient une bonne fortune pour l'histoire; et non-seulement il les adopta, mais encore il en étendit le principe à tout ce qui nous est étranger par la différence du langage, la distance des lieux ou des temps. Il lui parut que la vraie physionomie des noms d'homme de chaque nation et de chaque époque faisait partie de la vérité de mœurs que l'historien doit curieusement rechercher et rendre fidèlement; que la nomenclature historique ne pouvait être fixe et arrêtée comme le fonds usuel de chaque langue; qu'elle devait, non pas se régler constamment sur les habitudes de l'idiôme national, mais tendre à devenir aussi exacte que possible; en un mot, que, si l'usage, aidé de l'incurie des écrivains, avait soumis à des formes vicieuses les noms d'hommes ou de pays, soit étrangers, soit anciens, il était permis de condamner l'usage et de le redresser. Tel est du moins le raisonnement que supposent les formules suivantes qu'on lit à différents chapitres de *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*: « Le *Koran*, » que je nomme ici *l'alcoran*, pour me conformer à notre » vicieux usage. — *Zerdust*, nommé *Zoroastre* par les Grecs, » qui ont changé tous les noms orientaux. — *Confutzée*, que » nous appelons *Confucius*. — *Serdan-pull*, que nous nom- » mons *Sardanapale*. — *Salaheddin*, qu'on nommait en Eu- » rope *Saladin*. — *Timour*, que je nommerai *Tamerlan* » pour me conformer à l'usage. — *Kenterbury*, que nous » nommons *Cantorbéri* (2). » Quelquefois Voltaire se dispense de ces précautions, et il écrit simplement le nom étranger, par exemple, *Christophe Colombo* (3), hardiesse dont personne,

(1) Voyez la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, publiée en 1697 par Galland.

(2) *Essai sur les Mœurs*, chap. 7, 5, 2, 195, 56, 88, 50.

(3) *Ibid.*, chap. 145.

que je sache, ne lui a demandé compte. Exerçant ce genre de critique dans le champ même de notre histoire, il essaya sur les noms de quelques-uns de ses personnages des rectifications fort curieuses que je mentionnerai ci-après; elles sont le commencement des nouveautés dont vous m'accusez d'être l'inventeur, et je dois avant tout, monsieur, faire connaître, par vos propres paroles, la gravité de cette imputation.

Parlant des réformes introduites par les orientalistes, vous continuez comme il suit : « Toutes ces tentatives, que la typographie a consacrées avec une funeste complaisance, n'étaient » que présomptueuses et ridicules; en voici une qui tire au » sérieux : un historien dont le mérite n'est certainement pas » contesté s'est avisé tout à coup, dans une de ces illuminations » du génie qui n'éclairent que les grands hommes, de renverser » de fond en comble toute l'onomatologie de l'histoire. On » n'ignorait pas en France le nom de Clovis et de ses premiers » successeurs, mais personne ne se doutait peut-être que ces » augustes personnages eussent été désignés autrement dans le » jargon théotisque des peuplades sauvages qui nous les donnèrent pour maîtres. On croyait même, en général, que les » Francs ou Franks (c'est absolument la même chose) avaient » parlé le latin d'Auguste ou le français de Louis XIV avec une » certaine élégance. L'historien académique a daigné nous » tirer de cette erreur, et tout le monde sait maintenant, grâce » à lui, que le véritable nom de Clovis est Chlodowig, qui ne » s'écrivait pas Chlodowig et qui se prononçait autrement. »

L'ironie. je suis forcé de le dire, manque ici d'à-propos et de bon goût; je n'ai jamais eu le ridicule des prétentions au génie; personne, monsieur, n'a le droit de me railler avec ce mot. En rétablissant d'une manière conforme aux vieux radicaux germaniques les noms défigurés de quelques personnages de la première et de la seconde race, je n'ai point *renversé de fond en comble toute l'onomatologie de l'histoire*; car les deux premières races ne sont qu'une période de cinq siècles dans l'histoire de France, qui elle-même n'est qu'une faible portion de l'histoire universelle. Quant aux raisons qui m'ont déterminé à entreprendre cette réforme, elles ne sont point venues de l'envie de me singulariser; elles ont été sérieuses et réfléchies. Je commençai à m'occuper d'histoire dans un temps

où deux écrivains régnaient sur la nôtre : Mably pour la théorie<sup>1</sup>, et Anquetil pour le récit. Mably donne le nom de *Français* aux conquérants de la Gaule, et l'on sait de quels traits faux ou indécis Anquetil marque les figures de ses *premiers rois de France*. Il se peut, monsieur, qu'alors vous eussiez fait pour vous-même le partage de ce qu'il y a de germanique et de ce qu'il y a de romain dans notre histoire, que vous eussiez nettement aperçu le point où finissent les Francs et où les Français commencent; mais j'atteste les souvenirs de tous ceux qui ont passé l'âge de trente-cinq ans, le public n'en était pas là. Cet aspect vrai sous lequel, j'aime à le croire, vous vous représentiez les choses et les hommes de nos vieux temps ne se trouvait point dans les livres où le gros du public apprend l'histoire nationale; je me suis dévoué à la tâche de le rendre clair pour toutes les intelligences, de faire saillir la vérité historique sur tous les points, dans le fond et la forme, l'esprit et la lettre, la peinture des mœurs et la physionomie des noms. Et, en touchant à cette partie de ce qu'on peut nommer le vêtement de l'histoire, j'ai été discret et modéré; je me suis éloigné le moins possible de la tradition usuelle.

Dans beaucoup de noms qui demeuraient suffisamment germaniques, je n'ai pas changé une seule lettre; j'ai écrit Dago- bert, Theodebert, Fredegonde, Radegonde, Theodebald, Berthoald. Dans beaucoup d'autres, j'ai, pour tout changement, intercalé la lettre *h*, Chlodimir, Chlotilde, Sighebert, Ingo- berghe. Dans d'autres, j'ai seulement changé le *c* en *k*, ou le *v* en *w*, ou le *ch* en *h*, afin d'y rétablir le caractère et la pronon- ciation tudesques : Theoderik, Karloman, Markowefe, Audo- wère, Hildebert, Hilderik, Hilperik, Theodehilde. Quant aux noms que j'ai soumis à des rectifications d'un autre genre, ils restent tous reconnaissables pour quiconque les a lus ailleurs; tels sont : Chlother, Merowig, Brunehilde, Gonthramn, Ber- thramn. La plus considérable de mes innovations a été d'écrire Chlodowig au lieu de Clovis. C'est elle que vous dénoncez le plus hautement, et cependant, vous devez l'avouer, elle n'a dérouté personne. Cette orthographe, parfaitement légitime, répond, d'un côté, à la transcription latine donnée par Grégoire de Tours, et de l'autre, à la transcription germanique faite sous la seconde race; elle a le double avantage de différer peu

de la forme qui nous est familière, et de figurer d'une manière exacte la prononciation originale. Vous contestez ce dernier point beaucoup trop légèrement ; faites un effort, monsieur, articulez Chlôdowig en aspirant la première syllabe, ni plus ni moins que pour un mot grec commençant par les mêmes lettres, et je vous assure que le nom sera prononcé par vous de telle sorte que, si votre Clovis pouvait l'entendre, il répondrait.

Ce que j'ai fait pour certains noms propres, je l'ai fait dans le même dessein pour certaines dénominations ethnographiques des premiers temps de notre histoire ; j'ai écrit les *Franks* et non par les Francs ; les *Burgondes* et non pas les Bourguignons. Vous ne parlez point, monsieur, de la dernière de ces nouveautés, et votre silence paraît m'absoudre ; mais vous vous raillez de l'autre comme d'une bizarrerie sans objet. Les *Francs* ou les *Franks*, dites-vous, c'est absolument la même chose ; je l'accorde en général, mais je soutiens que l'histoire de France doit inscrire dans son vocabulaire l'une et l'autre de ces deux formes, et affecter chacune d'elles à un usage différent. *Franc* est le mot tudesque, le nom national des conquérants de la Gaule, articulé suivant leur idiome ; *Franc* est le mot français, le terme qui, dans notre vieille langue, exprimait la qualité d'homme libre, puissant, considérable : d'un côté, il y a une signification ethnographique, de l'autre, une signification sociale correspondant à deux époques bien distinctes de notre histoire ; c'est cette diversité de sens que j'ai marquée d'un signe matériel par la différence d'orthographe. Tel a été pour moi le principal motif de l'introduction du mot *Frank*, et à ce motif s'est joint le désir d'éviter le féminin *franque*, dont l'emploi à la suite du mot langue, quand il s'agit de nos antiquités nationales, peut causer une étrange confusion. Cela peut-être vous semblera subtil ; mais l'on ne saurait mettre assez de scrupule et de soin à prévenir l'équivoque, source de tant de méprises et de si fausses impressions en histoire. Croyez-le, monsieur, en me servant beaucoup de la lettre *k*, je n'ai point eu pour cette lettre, que vous détestez, un amour de caprice. Je voulais rendre aux noms *Franks* leur son original, ou du moins celui que leur donnait jadis la transcription latine ; j'ai dû remplacer par un *k*, devant l'*e* et l'*i*, notre *c*, qui, de-

vant ces deux lettres, a un son faible que n'avait pas le *c* latin. Hors des cas où cette substitution était strictement nécessaire, je l'ai maintenu comme signe de germanisme, et pour donner la même orthographe à des radicaux identiques différemment placés dans la composition des noms propres, par exemple dans le nom de femme Rikhilde, et dans le nom d'homme Hilderik.

Aux raisons directes que vous alléguiez pour la conservation littérale des noms propres tels qu'ils sont écrits dans les livres où, vous et moi, nous avons pris nos premières notions d'histoire, vous joignez, monsieur, un argument indirect, qu'on pourrait nommer comminatoire. Vous annoncez que la fleur de nos historiens français périra, que des ouvrages vénérés ou aimés du public seront mis à néant, si la réforme pour laquelle je prêche d'exemple est jugée utile; vous dites: « Eh mon Dieu! » j'en conviendrai bien volontiers! le temps et l'usage ont dû introduire dans l'orthographe et dans la prononciation primitives des noms propres d'étranges altérations; mais l'usage et le temps sont les arbitres souverains du langage. Et puis, il faut être conséquent: si cette méthode est bonne à quelque chose pour l'histoire de France, le mal n'est pas absolu; nous n'y perdrons guère que Joinville et Froissard, Commines et Monstrelet, Mézeray, Daniel et Voltaire....» Rassurez-vous, monsieur, pour Joinville, Froissard, Commines et Monstrelet; nous ne perdrons pas une syllabe de leurs précieuses histoires, car elles ne contiennent pas un seul nom de la première ni de la seconde race. Nous ne perdrons point Mézeray, et cela par deux raisons: d'abord, parce que l'histoire des deux premières races n'est pas toute l'histoire de France; et en second lieu, parce que Mézeray a essayé pour son compte certaines restitutions de noms germaniques. Il écrit *Merovec* et, à la marge, comme nom plus correct, *Merovec*; Clovis et, à la marge, *Clodovec*. Je n'ai rien à dire sur Daniel, si ce n'est qu'on le regretterait peu; quant à Voltaire, voici ce que lui-même répond: « Le roi Hilderic fut déposé par ordre du pape Étienne.... Le royaume de Pepin ou Pipin s'étendait de la Bavière aux Pyrénées et aux Alpes; Karl son fils, que nous respectons sous le nom de Charlemagne, recueillit cette succession tout entière... Pepin avait partagé en mourant ses



« états entre ses deux enfants Karlman ou Carloman et Karl... » Hludovic que nous appelons Louis... » Ces phrases et formules sont extraites des chapitres XIII, XV et XXXII de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*; pourquoi, avant de mettre ici le nom de Voltaire, n'avez-vous pas consulté ce livre?

En général, monsieur, la thèse que vous soutenez avec tant de confiance est le produit, non de vos lectures, mais de votre seule imagination. Vous supposez que, du moment où le français fut une langue écrite, toute la série des noms mentionnés dans l'histoire de France reçut une forme fixe, dérivant de l'essence même de notre idiome national et obligatoire pour tout historien français. Or, rien de semblable n'eut lieu pour les noms des personnages antérieurs à la complète formation de la langue, c'est-à-dire au XI<sup>e</sup> siècle; ces noms, que les documents latins avaient seuls conservés, restèrent sans forme authentique dans la langue vulgaire, et par conséquent livrés aux hasard et aux caprices de la traduction. De là, pour presque tous, des variantes hétérogènes et une indécision de forme dont les traces ont persisté jusqu'à nos jours; si les noms des rois mérovingiens paraissent fixés présentement, les noms des reines et, à plus forte raison, ceux des autres personnages ne le sont pas; pour ces derniers il n'y a encore ni tradition ni loi (1). Les clercs qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, entreprirent pour la première fois, d'après les sources, une compilation française de l'histoire de France en usèrent très-librement, comme je l'ai dit, à l'égard de tous les noms propres de la période franke.

(1) La femme du roi Chlodomir est appelée par Mézeray *Gundochie* et *Gondioche*; par Cordemoy, *Gondiugue*; par Hainaut, *Gonliucque*; par M. de Sismondi, *Gondioque*. Une des femmes de Chlothar I<sup>er</sup> est nommée par Mézeray *Ghinsinè* ou *Chinsène*; par Cordemoy, *Chun-sène*; par Hainaut et Velly, *Chonsène*; par M. de Sismondi, *Chemsène*. Une des femmes de Haribert est appelée par Mézeray et Cordemoy *Mérofflède*; par Velly et Hainaut, *Mirefleur*; une autre femme du même roi est nommée par Mézeray et Cordemoy *Theodegilde*; par Velly et Hainaut, *Theudegilde*; par Anquetil, *Theodechisilde*; par M. de Sismondi, *Theudechilde*. Une femme de Hilperik I<sup>er</sup> est appelée par Mézeray *Galsuinte* et *Galsonte*; par Cordemoy, *Galasonte*; par Velly et Anquetil, *Galsuinte*; par M. de Sismondi, *Galswinthe*.

Ils se mirent à les franciser sans règle et comme la fantaisie leur en venait; tantôt ils les calquèrent lettre pour lettre sur le latin, sauf la désinence, tantôt ils les donnèrent contractés suivant les habitudes et les formes de la langue romane; et parfois ils employèrent les deux procédés alternativement dans le même cas. Il est curieux de suivre, de siècle en siècle et d'historien à historien, les révolutions de cette bizarre onomatologie.

Les manuscrits des *grandes chroniques de France*, dites de Saint-Denis, marquent ce qu'on peut nommer le point de départ; on y voit pour les noms franks des variantes sans nombre dues à l'emploi arbitraire de la transcription d'après le latin, et de la version en roman. On trouve, par exemple: *Clodovées*, *Clodouvées* et une fois seulement *Cloovis*, — *Theoderic*, *Theodoric*, et, une fois, *Tierris*, et cette fois (chose à noter) il s'agit de Theoderik, roi des Ostrogoths; — *Cherebert*, *Haribert* et *Karibert*, — *Brunchilde*, *Bruneheut* et *Brunehout*, — *Nantilde* et *Nantheut*, *Karle* et *Charles*, — *Lothaire* et *Lohier*, — *Charlemaines* et *Karolomaine* pour Carloman, — *Challes*, *Kalles* et *Kallomaine* pour Charlemagne. Enfin, il y a des noms qu'on a de la peine à reconnaître sous leur forme française depuis longtemps inusitée, comme *Bautheut*, *Richeut* et *Maheut*, pour Bathilde, Rikhilde et Mathilde. Les mêmes variantes et d'autres encore se montrent dans l'édition *princeps* des chroniques de Saint-Denis, imprimées en 1476; on y trouve *Clodoves*, *Clodoes* et *Clovis*, — *Crotilde* et *Clotilde*, — *Theodoric*, *Theodorich* et *Thierry*, — *Brunechilde* et *Bruneheust*, — *Theodebaut* et *Thiebaut*. Ce fut Nicole Gilles, auteur des *Annales et Chroniques de France*, l'historien populaire de la fin du xv<sup>e</sup> siècle à celle du siècle suivant, qui, le premier, adopta sans variante le nom de Clovis. Il fixa l'usage pour ce nom et pour quelques autres; mais, sous sa plume, la confusion des formes s'augmenta encore par des noms presque imaginaires, tels que *Sordorée* femme de Hilperik, *Ingebarde* femme de Haribert, *Cheutilde* femme de Theodebert II, et par des noms de dialecte local, comme *Bauldour* et *Rixant* pour Bathilde et Rikhilde.

Lorsque l'érudition du xvi<sup>e</sup> siècle se tourna vers l'étude des

chroniques et des autres documents du moyen âge, les noms des époques antérieures à l'existence du français furent considérés comme un problème dont il fallait chercher la solution. Jean du Tillet et Claude Fauchet, les pères de la science de nos antiquités nationales, firent ; chacun pour sa part, d'une façon plus ou moins heureuse, les restitutions suivantes : « Pharamond ou *Waramund*, — Mérovée ou plus proprement *Merwich*, — *Luitwich*, par corruption de langue » convertie en Clodovée, puis Clovis et Loys, — Lodomire ou » Clodomire ou proprement *Luitmeier*. — Gunthran ou » *Guntchram*, — *Brunichilde* ou Brunehaut, — *Karle*, par » corruption adouci en Charles. » Fauchet et du Tillet introduisent dans leurs transcriptions le *w* germanique ; ils orthographient *Wultrogothe*, *Wisigarde*, *Walderade* ; pour Nanthilde et Bathilde, ils s'en tiennent invariablement à la forme correcte. Dans ce mouvement de recherches et de restitutions onomatologiques, les auteurs d'histoire narrative ne restèrent pas en arrière des purs érudits. Nicolas Vignier écrit *Theodoric* et *Theotric*, jamais Thierry. François de Belleforest donne une fois la double forme *Theodoric* ou *Thierry*, et, cela fait, il écrit toujours *Theodoric* ; il germanise, d'après du Tillet, dans les corrélatifs *Ostric* et *Westric*, *Ostrogoths* et *Westrogoths*. Avant d'être parvenu au démembrement définitif de l'empire de Charlemagne, il n'use point des mots *France* et *Français* ; il ne dit pas *roi de France*, mais *roi de la Gaule*.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, on voit l'historien Scipion Dupleix s'enquérir pareillement de la forme primitive et de l'étymologie des noms franks, et si les restitutions qu'il tente sont peu hardies et peu nombreuses, elles servent au moins d'avertissement et de direction pour le lecteur. Dupleix met en regard du nom de Clovis deux variantes originales : *Ludovic* et *Luduin* ; pour d'autres noms, il présente de même plusieurs formes : *Hilderic* ou *Childeric*, — *Haribert* ou *Cherebert* ; il préfère à la transcription d'usage l'orthographe des textes ou de certains textes originaux, il écrit *Brunechilde*, *Sigibert*, *Gelsuinthe*, *Gonthran*, etc. Mézeray, qui vint après Dupleix et qui le fit oublier, essaie d'interpréter le nom de Pharamond et de le rectifier en écrivant *Waramond* ; il corrige Mérovée par *Merovec*, et Clovis par *Clodovec* et *Ludwin*, employant

ici avec un vrai discernement le *w*, signe étranger à l'alphabet français. Après Mézeray, cessent malheureusement chez les écrivains d'histoire de France ces scrupules de transcription et d'interprétation. Daniel, Velly et Anquetil n'ont aucun souci de prémunir le lecteur contre l'illusion que produit l'identité de formes entre les noms donnés aux personnages de la première ou de la seconde race, et des noms français modernes, aucun soin de donner, même en passant et une fois pour toutes, quelque spécimen des formes originales. Leur unique précaution est de séparer l'une de l'autre les deux formes *Theodoric* et *Thierry*, et d'appliquer, au rebours des chroniques de Saint-Denis, la première aux rois des Goths, la seconde aux rois mérovingiens, par cette raison lumineuse que le nom germanique est fait pour les rois étrangers, et le nom français pour les rois de France.

On pourrait s'en tenir à ce principe éminemment national et aux transcriptions d'Anquetil et de Velly, si les livres de ces historiens réunissaient tous les noms des personnages qui figurent dans les documents de la période franke, ou s'il était facile de trouver à chacun de ces noms son dérivé dans notre langue; mais il n'en est rien, ni sur un point ni sur l'autre. Aucune histoire de France ne donne les annales complètes des temps mérovingiens et carolingiens (1); la plus volumineuse de toutes ne rappelle pas la dixième partie des noms insérés dans les chroniques et les diplomes. Or, chaque jour l'érudition et le talent vont chercher dans ces sources de notre vieille histoire des questions à résoudre, des mœurs à peindre, des faits à raconter, et, par là, une foule de noms tirés de l'oubli s'élèvent au rang de noms historiques. Que fera de ces noms l'écrivain jaloux de se conformer à l'usage? Ils n'ont encore passé dans aucun livre français; il n'y a pas d'usage pour eux. Votre théorie, monsieur, est ici en défaut. Direz-vous que, dans le silence des livres, il faut recourir au peuple, ce sou-

(1) Le mot *carlovingien*, usité aujourd'hui, est un monstrueux barbarisme contre lequel je proteste au nom de toutes les lois du langage; Mézeray écrivait : *rois carliens, dynastie carlienne*, ce qui valait cent fois mieux.

verain auteur du langage, et chercher, dans nos listes électorales et nos almanachs d'adresses, à chaque nouveau nom germanique, son dérivé par corruption? Ce serait sans doute un louable travail, mais, outre que la bizarrerie de ses résultats pourrait vous effrayer vous-même, ils n'auraient pas toujours chance de succès; car il y a beaucoup de noms germains qui n'ont point passé dans le français du moyen âge, et dont la crudité native se refuse à ce genre d'assimilation. Par exemple, on trouve dans Grégoire de Tours l'histoire d'un seigneur frank que l'écrivain latin appelle *Rauchingus*; comment traiter ce nom à la française? On hésite à forger celui de *Rauchingue*, et, pour se tirer d'embarras, on transcrit, lettre pour lettre, jusqu'à la désinence latine inclusivement. Les noms germaniques ainsi terminés en *us* peuvent se relever par centaines dans de savants ouvrages contemporains (1); et, chose fâcheuse, plus un livre sera érudit, plus il touchera aux points obscurs et inexplorés, plus il contiendra de pareils noms. Jugez, monsieur, si mes tentatives de restitution tudesque sont l'unique obstacle à cette conformité harmonique, à cette analogie, à cette euphonie française que vous rêvez pour tous les noms d'hommes ou de femmes qui appartiennent à notre histoire. Considérée dans son état actuel, en dehors de ce que j'ai proposé, l'onomatologie franke est un chaos de noms disparates, germains purs, germano-latins, français, semi-français, formés à des époques diverses, corrompus à différents degrés. Le seul remède à cette confusion toujours croissante est d'aller droit au vrai par une réforme systématique; de poser une règle de transcription qui, appliquée jusqu'au x<sup>e</sup> siècle à tous les noms d'origine franke, laisse passer ceux qui sont de bon aloi, transforme les uns, corrige les autres, impose à tous le cachet originel. Chercher cette méthode et l'établir dans sa vraie et juste mesure, voilà, monsieur, ce que j'ai fait.

(1) En voici quelques-uns que je prends au hasard : Buccelinus, Chrodinus, Gailenus, Wandelinus, Droctulfus, Sunnegiselus, Eberulfus, Wiomadus, Sicharius, Roccolenus, Berthefridus, Corbus, Vulfus.

Et en cela, je le répète, je n'ai point brisé des règles constamment observées et faisant loi dans notre histoire, je n'ai point innové en dépit de la tradition nationale et du concert unanime de tous les historiens français. Un tel concert n'existait pas. J'ai trouvé nos historiens partagés en deux bandes : l'une curieuse du vrai dans la forme aussi bien que dans le fond de l'histoire, et voulant que la vérité fût partout, jusque dans les noms propres; l'autre s'endormant là-dessus et recevant sans contrôle les types transmis par quelque devancier immédiat. Je me suis rallié aux premiers et séparé des seconds. J'ai suivi ceux qui, par des innovations aujourd'hui légitimées pour vous-même, ont remis les noms germains, *Theodebald*, *Mathilde* et *Bathilde*, à la place des noms français *Thiébaut*, *Maheut* et *Bautheut* ou *Baudour*. J'ai été de la brigade des érudits du *xvi<sup>e</sup>* siècle, de celle du vieux Fauchet, du bon Mézeray, de Voltaire enfin, cet esprit si éveillé sur toutes les choses de science et de goût. Venu après eux, j'ai creusé plus avant qu'eux dans le même sillon, j'ai voulu accomplir les changements qu'ils avaient préparés de loin; j'ai repris, d'ensemble et d'une façon rationnelle, leurs essais rares et isolés. Voilà pour la question de science et de méthode; quant à la question de goût, telle que vous la posez, je n'y vois qu'une pauvre chicane. Vous m'accusez (je cite vos paroles) de bigarrer mon style d'horribles noms ostrogoths qui ne peuvent être rendus ni par nos signes dans l'écriture, ni par nos articulations familières dans la prononciation. Quoi, monsieur, vous refusez à l'historien, qui en fait de noms n'a pas le choix libre, ce que de nos jours tout le monde accorde au poète et au romancier! Qui s'avise de reprocher à M. de Chateaubriand son *Chaetas*, fils d'*Oualissi*, fils de *Miscou*, et à d'autres, moins illustres, mais dont, j'en suis sûr, vous ne contesterez ni le talent ni le succès, leurs *Sbogar*, *Trilby*, et autres noms d'une mélodie fort peu française? A-t-on rendu le style de l'écrivain solidaire de l'étrangeté de ces noms? Point du tout; on les articule de son mieux, et, s'ils sont rudes à la bouche, on ne trouve pas pour cela moins attrayants les récits où ils figurent. Je vous demande, monsieur, la même grâce pour *Merowig* et *Chlodowig*.

Je pourrais terminer là cette réponse, j'ai mis de mon côté

assez de preuves et de raisons ; mais je ne veux pas paraître éluder le moindre de vos arguments. Vous m'en adressez un tout personnel qui intéresse, non plus ce que vous appelez spirituellement l'état civil de l'histoire, mais mon propre état civil. Vous dites : « je reviens au docte historien dont je parlais » tout à l'heure, pour lui proposer un dilemme qui mérite » quelque attention. Les révolutions du langage sont un fait » acquis. Faut-il revenir sur ce fait, ou faut-il le reconnaître? » Suivant la solution que M. Thierry voudra bien donner à » cette question modeste, nous saurons à quoi nous en tenir. » Le roi Thierry continuera de s'appeler Thierry comme par » le passé, ou bien M. Thierry, l'historiographe, s'appellera » Théodoric. Il n'y a pas de milieu ; c'est ce que la vieille logique désignait sous le nom de l'*argument de Popilius*. » Avant de répondre à ce dilemme, je vous arrête sur un mot, sur l'épithète d'historiographe dont il vous plaît de me qualifier. Ouvrez le dictionnaire de l'académie au mot *Historiographe*, vous y lirez : *celui qui est nommé par un brevet du prince pour écrire l'histoire du temps*. Or, je n'ai ni commission ni brevet de ce genre, et vous confondez ici (à plaisir, je suppose) le sens des mots *historiographe* et *historien*. Que dira de vous, monsieur, l'Académie française, que vous accusez d'une tolérance complice pour les violations du langage? Voilà une de ces fantaisies ou de ces négligences d'écrivain, qui sont pour les langues ce qu'est l'insecte au cœur de l'arbre ; voilà quelque chose de plus dangereux que toutes les innovations possibles en fait de nomenclature historique, et vous êtes sous le poids de vos propres anathèmes. Cela dit, je sors de votre cercle de Popilius par une réponse d'enfant, digne de l'objection ; la voici : Quoi qu'il advienne de l'orthographe des noms écrits dans notre histoire, le mien est, et sera toujours, le nom sous lequel je suis inscrit dans les registres de ma ville natale, celui que j'ai reçu de mon père, qui l'avait reçu du sien, c'est-à-dire Thierry, lettre pour lettre. Quant au fils aîné du roi Chlodowig, né en Gaule, de parents germains, quatre siècles avant la naissance d'une nation et d'une langue françaises, quel nom doit lui donner l'histoire, suprême registre de l'état civil ? le nom que lui donnèrent ses parents, si elle le retrouve. Comme eux, elle l'appellera Theo-

derik, ce qui, dans leur langue, signifiait *puissant parmi le peuple* (1).

Contre cette fidélité naïve que le plus simple bon sens recommande à quiconque note ou rédige comme archiviste ou historien, vous alléguez, pour dernière raison, l'autorité des deux grands peuples de qui nous vient la tradition de nos arts et de nos lumières. « Les Grecs et les Latins, dites-vous, nos modèles » en toutes choses, avaient bien eu aussi quelques légères » communications avec les Barbares qu'ils soumièrent à leur » religion et à leurs lois; mais profondément respectueux » pour le goût, pour l'euphonie et pour la syntaxe, ils n'ac- » cueillirent l'onomatologie rude et grossière des peuples » vaincus que sous la condition de la soumettre aux règles et » aux flexions de leur admirable langage. » Entendons-nous, monsieur, sur ces mots : *règles et flexions*. Voulez-vous dire que les Grecs et les Latins déclinaient les noms étrangers, comme ceux de leur propre langue, au moyen d'une terminaison qui variait suivant le genre, le nombre et le cas? Je vous l'accorde; mais cela ne prouve absolument rien. Voulez-vous dire qu'en grec et en latin les noms étrangers à ces deux langues n'étaient point écrits tels que l'oreille les avait perçus; que l'usage était de les altérer d'une façon systématique? Je le nie. Dans l'antiquité comme à présent, l'oreille faisait de son mieux pour percevoir les noms étrangers, la bouche pour les rendre, la main pour les écrire; mais toutes les trois sont faillibles, la dernière peut manquer de signes convenables; de là vinrent, chez les anciens, d'excessives altérations des noms barbares, qu'il est

(1) Les noms germains étaient formés de deux mots dont la réunion offrait un sens de bon augure. Le poète Fortunat, s'adressant au roi Hilperik, rappelle, pour le flatter, que son nom veut dire *fort pour le secours*.

Chilperice potens, si interpres barbarus extet,  
 Adjutor fortis, hoc quoque nomen habes.  
 Non fuit in vanum sic te vocitare parentes,  
 Præsagium hoc totum laudis et omen erat.



d'autant plus ridicule de louer, qu'elles furent involontaires. Je ne disputerai point ce qui regarde les Grecs; quant aux Romains, nos maîtres immédiats, pour ne parler que de ce qu'ils firent à l'égard des noms germaniques, je soutiens qu'ils eurent l'intention sérieuse de reproduire exactement ces noms par l'écriture, et qu'ils y réussirent presque toujours. Chez les historiens latins, ces noms sont parfaitement articulés; ils laissent voir distinctement les racines tudesques, ils ne sont autres que le mot barbare lui-même, augmenté d'une syllabe finale pour marquer le genre et la déclinaison : *Ariovist-us*, *Inguiomer-us*, *Arbogast-es*, *Gunderic-us*, *Marcomer-es*, *Sigeric-us*, *Sigismund-us*, *Thorismod-us*, etc. Qu'on retranche la terminaison latine, et le nom original se montre intact. Nous, dont la langue ne décline point les mots par leurs désinences, nous n'avons pas besoin d'ajouter une seule lettre aux noms germaniques; mais nous pouvons nous attacher à les reproduire aussi nettement qu'un Romain les écrivait quand il avait bien entendu, et je ne demande pas autre chose.

En invoquant l'exemple des Grecs et des Latins, vous assimilez, je le vois, aux flexions grammaticales de la déclinaison antique les syncopes successives qu'ont subies les noms propres en passant de la langue latine ou de la prononciation romaine dans la langue romane du Nord, et de celle-ci dans le français moderne. Ce que vous voulez faire entendre, c'est que l'écrivain français doit obéir, dans ses transcriptions de noms historiques, aux lois qui ont fait sortir, par une corruption graduelle, le roman du latin et le français du roman; qu'entre diverses formes d'un même nom, il doit toujours choisir la plus française, celle qu'a élaborée et fixée l'usage populaire. Mais ce principe, que vous posez comme linguiste spéculatif, en avez-vous, comme littérateur, prévu et adopté les conséquences? Certes, il n'y a pas de noms propres en qui le travail de contraction qui a mis le sceau à notre idiome se fasse mieux voir que dans les noms de quatre saints de la période mérovingienne, saint Ouen, saint Cloud, saint Dié et saint Yrier; s'ensuit-il, selon vous, que l'historien qui raconte les faits du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle soit tenu d'avoir dans ses récits des personnages mélodieusement nommés Ouen, Cloud, Dié, Yrier, et

non pas Audowin, Chlodoald, Deodatus, Aridius ? Ici, monsieur, la question s'élargit ; elle embrasse, non-seulement la restauration des noms germaniques, mais encore la conservation des noms latins dans la période historique où ces deux classes de noms subsistèrent collatéralement. Or, ce que j'ai fait pour l'une, je l'ai aussi fait pour l'autre, et par des raisons identiques. Je n'ai point altéré les noms latins d'après les habitudes de notre langue, je n'ai point appelé Gilles, l'évêque de Rheims, *Ægidius* ; si vous êtes conséquent, vous m'en blâmez. Mais, cette fois, vous ne me taxerez pas de complaisance pour la barbarie ; il faudra que vous m'accusiez d'un respect hors de saison pour l'euphonie et pour le goût.

Mon crime est double, et, si je suis absous d'un côté, je le serai de l'autre. Y a-t-il dans notre langue des règles obligatoires pour la reproduction des noms latins ? S'il n'y en a pas, si l'on est parfaitement libre de les donner intacts avec leur désinence, ou de les tronquer à la française, il faudra bien que le même genre de liberté soit reconnu pour les noms germaniques. Je remonte à l'époque où l'Académie française reçut, comme vous le dites, monsieur, le mandat de *conserver* et de *fixer* la langue ; alors Corneille écrivait les noms suivants : Romule, Procule, Rutile, Icile, Pompone, Métel, Cosse, Tite, Brute, Cassie, Decie. Regrettez-vous que l'Académie n'ait pas sanctionné pour toujours ces noms devant lesquels, maintenant, vous reculerez vous-même, si l'on vous parlait d'en user ? Elle ne l'a pas fait ; elle n'a pris aucun parti entre la forme tronquée et la forme pure ; elle a laissé à l'historien et au poète leur libre arbitre à cet égard. Elle a sagement jugé que les noms propres, à moins qu'ils ne fussent formés d'un substantif ou d'un adjectif de la langue nationale, étaient hors des lois de cette langue, qu'ils relevaient, non de ses habitudes particulières, mais des seules convenances du goût et de la vérité historique. Lequel est le plus français d'écrire *Claude* ou *Claudius* ? Racine va répondre :

Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine...

Claudius à son fils les avait destinées...

Claude même lassé de ma plainte éternelle...

Cependant Claudius penchait vers son déclin...  
 Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux...  
 La cour de Claudius en esclaves fertile (1)...

Ces vers contiennent une leçon de liberté onomatologique ; ils montrent, par l'exemple de notre plus grand maître en fait de style et de goût, que le nom d'usage et le nom restauré peuvent, aussi bien l'un que l'autre, figurer dans une phrase française. Littérairement parlant, l'option est indifférente ; historiquement parlant, elle ne l'est pas. En histoire, la forme native, étrangère, barbare si l'on veut, celle qui étonne le lecteur et le transporte loin de son temps, a une valeur que n'a pas l'autre. En frappant la vue, elle prévient l'esprit ; elle nous met en garde contre le penchant que nous avons à nous figurer tout d'après nous-mêmes, nos habitudes et nos mœurs. Le nom francisé de Grégoire de Tours en dit moins sur ce personnage que ses noms romains Georgius Florentius Gregorius ; le nom de Clovis, analogue à celui d'Amadis, forme un véritable contre-sens avec les images rudes et sanglantes de la barbarie germanique.

Vous avez beau dire, monsieur, la nomenclature usuelle pour les premiers temps de l'histoire de France porte à l'esprit je ne sais quoi de louche qu'il est bon de secouer, ici par un changement de nom, là par un changement d'orthographe. J'en trouve chez vous-même une preuve que je vous signale en finissant. Vous avez lu quelque part que le roi Chilpéric (j'orthographie comme vous) eut la fantaisie d'ajouter quatre lettres à l'alphabet ; qu'il ordonna que les enfants fussent enseignés de cette manière, et que les livres fussent grattés à la pierre ponce et écrits de nouveau (2). Votre mémoire a brouillé ce

(1) Voyez *Britannicus*, acte Ier, scènes 1 et 2 ; acte II, scène 3 ; acte IV, scène 2. — J'ai compté dix fois le premier de ces noms, et sept fois le second.

(2) Addidit autem et litteras litteris nostris, id est Ω, sicut Græci habent, AE, THE, VUI, quorum characteres subscripsimus. Hi sunt Ω, Ψ, Z, Δ. Et misit epistolas in universas civitates regni sui, ut sic

trait avec d'autres lectures, et vous avez écrit sérieusement les lignes que voici : « Nous ne sommes plus, hélas ! au temps où » Chilpéric, et Auguste, et Denys de Syracuse, confessaient, » avec une noble simplicité, que les rois eux-mêmes ne sauraient, dans leur toute-puissance, donner le droit de cité à » un mot repoussé par l'usage. » Ce qu'il y a ici de plus étrange, ce n'est pas l'erreur de fait, l'inexactitude matérielle, c'est l'association de ces trois noms que vous glorifiez ensemble : Chilpéric, Auguste et Denys. Ou je me trompe fort, ou si comme moi vous écriviez Hilperik, vous n'auriez pas composé une pareille triade. Le *k*, cette lettre insolite que vous dépeignez si bien, *cette perpendiculaire maussade, armée de deux pointes obliques et divergentes*, se serait dressé à vos yeux comme une enseigne de barbarie, et vous aurait averti de réfléchir un peu avant de prêter au mari de Frédégonde le mérite d'une modestie de bon goût et d'une noble simplicité.

Dans vos plaisanteries, quelquefois piquantes, sur le système métrique et sur la nomenclature des sciences naturelles, vous n'avez nommé personne; vous auriez pu, sans me nommer, soutenir la même thèse en ce qui regarde l'histoire. Vous ne l'avez pas fait; vous avez préféré, sur ce point, la satire personnelle au simple combat des idées. Traduit par vous devant le tribunal des railleurs littéraires, attaqué d'une manière directe, j'ai répondu directement. J'aurais peut-être négligé ce droit de légitime défense, si votre diatribe ne m'eût donné l'occasion de rétablir dans ses véritables termes une question embrouillée à plaisir, mais tellement claire par elle-même, qu'il suffit de la bien poser pour qu'elle soit résolue. Je devais au public, notre juge à tous, de lui exposer avec détail les raisons d'une méthode qui, en beaucoup de points, choque l'habitude, qu'on ne trouble jamais impunément; vous m'y avez contraint, monsieur, et c'est un bon office dont je vous sais gré. J'ai dit tout ce que j'avais à dire, le débat est clos de mon côté; si, du vôtre, il ne l'était pas, vous parleriez seul, et je n'ajouterai plus un mot. Mes heures de travail sont rares et courtes, je

pueri decerentur ac libri antiquitus scripti, planati pumice, rescribereunt. (Grey. Turon., Hist. Franc., lib. V, cap. XLV.)

les dois à quelque chose de plus grave et de plus utile qu'une joute d'esprit, difficile d'ailleurs pour moi autant qu'elle est facile pour vous.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

AUGUSTIN THIERRY.

---

---

# MÉLANGES.

---

— M. Plougoum a montré dans les affaires de Toulouse qu'il n'avait pas un caractère trempé pour les grandes circonstances.

Mais c'est un homme d'un beau talent oratoire.

On a tort de ne pas le replacer dans une position où puisse briller l'éclat de sa parole.

Ce qu'on fait là rappelle l'apologue de cet individu qui trouva une pièce de 20 fr. rognée, sur laquelle il perdit 5 fr. en la changeant.

Le lendemain, il retrouva encore une pièce, mais refusa de la ramasser en disant : « J'ai perdu sur celle d'hier, je ne veux pas être attrapé sur celle d'aujourd'hui. »

---

— Voici le secret de la conduite actuelle de M. Molé, et de ses attentions successives pour les conservateurs et le tiers parti.

Tant que vivra M. Pasquier, M. Molé veut être, selon les chances de la politique, président du Conseil et succéder au chancelier de France, quand Dieu voudra le rappeler à lui.

De là donc son penchant momentané pour M. Thiers, qui n'a point de candidat à proposer pour la Chancellerie, et sa répugnance éternelle pour M. Guizot qui porterait M. de Broglie à cette dignité quand elle sera vacante.

Une raison de costume , très-peu supposable chez des hommes graves par le caractère et l'âge , se mêle pourtant aux prétentions de M. Molé : il porte encore assez bien ses uniformes de pair et de ministre ; mais la simarre de chancelier lui semble un imposant palliatif des dévotions séniles de la taille et de la courbure des épaules , et M. Molé craint , s'il n'obtient pas la simarre , d'avoir une vieillesse manquée.

---

### M. ODILON BARROT.

— M. Odilon Barrot est un homme important de l'époque ; qui peut le contester ?

Mais on ne peut observer sans surprise que le propre mérite de ce personnage n'est pas le premier et le plus considérable élément de cette importance. Au contraire , elle résulte d'une foule de conditions oiseuses et vagues , qu'il est plus facile de réunir que d'apprécier , vertus blafardes qui font la gloire des Turcs du siècle et le tourment de leurs peintres.

Ainsi M. Barrot est populaire ; ce qui n'a ni sens ni valeur définis , ce qui n'explique même pas l'honnêteté que tout le monde lui reconnaît , car si M. Barrot est honnête , c'est surabondamment et par goût , non pas parce qu'il est populaire , mais quoi qu'il le soit.

Ainsi , M. Barrot a la confiance de son parti , autre mot creux qui ne traduit pas une idée sérieuse et durable , car les partis ne s'en fient qu'aux gens qui se laissent entraîner par eux , n'ont par conséquent de confiance en personne , et demandent à tout le monde , au contraire , une abjuration absolue.

Ainsi , M. Barrot est entouré des sympathies de l'opinion.

Pauvre bagage que celui des sympathies d'école ! Triste destinée que celle d'étudier les capricieuses coquetteries de l'opinion , et de marcher dans la voie des affaires publiques avec l'inquiète application de perdre sa fugitive faveur !

C'est sous la dépendance de toutes ces misères que M. Barrot

a consumé les plus belles années d'une vie à laquelle n'a manqué ni le talent, ni la considération, mais la grandeur du caractère et le courage de la volonté.

M. Barrot a peu exercé le pouvoir, il ne l'a jamais exercé dans les grandes proportions. On ne doit donc point le ranger parmi ces chefs de cosaques parlementaires qui, dans leurs courses adroitement vagabondes, s'escamotent des portefeuilles à propos d'adresses, de budgets et de coalitions.

Il le faut classer, au contraire, parmi les combattants politiques qui, se trouvant au-dessous ou au-dessus du commandement et de l'avancement, se relèguent au rôle honorable et inactif de porte-drapeau. Jugé, par lui-même peut-être, incapable de gouverner, il n'en est que plus imposant sous le harnais des grands principes. Bon gérant d'opinion, il endosse tout ce qu'il ne fait pas, et se laisse souvent souffler ce qu'il fait.

Depuis qu'il a eu l'imprudence de s'accoupler à M. Thiers, c'est celui-ci qui couve tous les œufs pondus par la gauche dynastique.

Les hommes du caractère de M. Barrot sont curieux à observer, même dans leurs antécédents de jeunesse; parce que leur avenir y est marqué.

De tous temps M. Barrot s'est destiné à la gravité; il fut grave dès le berceau, et il a dû y têter gravement. Au collège, c'était un de ces *piocheurs* ayant de bonnes places, mais avec le civisme inné de n'être jamais les premiers.

Il n'eut pas de jeunesse, fit son droit pendant qu'il achevait sa rhétorique, et le finit en consciencieux élève qui n'a pas besoin d'y mettre quatre ans. La Restauration le trouva tout frais avocat.

Le père de M. Barrot, juge de première instance et membre du corps législatif pour le département de la Lozère, en 1814, avait été conventionnel pendant le procès de Louis XVI.

Ce qui surprendra peut-être grand nombre de gens, c'est que beaucoup de notables révolutionnaires acceptèrent la Restauration comme un affranchissement libéral, accueillirent les Bourbons qu'ils avaient combattus, et par haine de l'empire oppresseur de la pensée, affichèrent alors un ardent monarchisme : tels que Bournonville, ministre de 93, membre du



gouvernement provisoire, tels que Dupont de Nemours et autres grands esprits de l'Assemblée constituante, des généraux tels que Dessoles et Lecourbe, des sénateurs impériaux tels que Talleyrand, Garat, Lanjuinais, Boissy d'Anglas, Lambresch, et tant d'autres qui votèrent la déchéance de Napoléon.

M. Barrot père fut du nombre de ces conventionnels éléments qui pardonnaient aux Bourbons et ne leur gardaient pas rancune d'avoir voté leur expulsion; royaliste et membre de la majorité ministérielle, il se dévoua corps, âme et enfants à la Restauration: c'est sous l'inspiration domestique de ce monarchisme chevaleresque que le jeune Odilon s'enrôla dans les volontaires royaux, qu'on se rappelle encore avoir vus, coiffés du chapeau à la Henri IV, s'exercer au maniement des armes dans les cours des Menus-Plaisirs. Innocente milice dont M. Decazes et M. Gondouin, notaires, étaient officiers, et qu'il faut bien féliciter de n'avoir pas affronté les vieilles moustaches de l'ex-garde.

M. Barrot a cherché depuis à justifier cet antécédent, et il a eu tort. Les gouvernements passent vite en France, et à moins d'avoir été rejeté dans la foule comme incapable ou comme indigne, personne n'est sûr, dans une vie bien remplie, de n'avoir pas laissé derrière lui quelques contradictions.

Les Cent-Jours arrivent malgré le chapeau à plumes blanches et l'épée du jeune Odilon, malgré le dévouement bourbonnéen de son père, qui se décida même d'assez bonne grâce à signer l'acte additionnel, par lequel Bonaparte était proclamé et les Bourbons de nouveau bannis.

En 1815, au retour de *notre père de Gand*, suivant les chansons *ultra* de l'époque, la réaction fut si vive que M. Barrot père fut d'abord exclu de la magistrature; puis la fameuse loi d'amnistie chassa de France tous les conventionnels qui avaient, ainsi qu'on disait alors, rompu leur ban et signé l'acte additionnel.

Comme fils, comme citoyen, M. Barrot ressentit profondément la persécution dirigée contre son père, et les injures faites au pays. C'est cette constitutionnelle et filiale colère qui inspire ses premiers sentiments d'opposition, et qui le passionne pour les principes dont il deviendra plus tard l'apôtre.

Par une singulière bizarrerie de cette époque, M. Odilon Barrot, fils du conventionnel banni, fut amené à acheter une charge d'avocat aux conseils du roi proscripteur, qu'occupait le célèbre Maille, lequel avait aussi pris part au procès de Louis XVI, comme rapporteur ; et plus tard, par condescendance pour ses protecteurs, Merlin de Douai et Berlier, avait également signé le maudit acte additionnel.

Ce susdit Maille était un drôle de corps, un homme laborieux et simple, qui avait toujours conservé chez lui la minute, écrite de sa main, de son rapport à la Convention sur le procès du roi. Depuis il s'était blotti dans le silence et l'obscurité d'une vie de travail, enfermé en bénédictin dans la limite de son gagne-pain judiciaire. Très-poltron, et persuadé que la duchesse d'Angoulême mettait des sbires à ses trousses, il ne restait jamais plus d'une heure absent de chez lui, et chaque fois, avant de sortir, allait s'assurer que le rapport était toujours dans sa cachette.

Pendant vingt ans, tous les matins, en se levant, il visitait ce rapport, le relisait et disait avec un étouffement douloureux : « Voilà pourtant quelque chose qui me fera pendre. »

Cet homme singulier tremblait toujours, on ne sait pourquoi, que la duchesse d'Angoulême ne fit saisir son dangereux rapport ; il semble naturel qu'il eût dû le brûler.

Mais un amour-propre littéraire dominait cette maniaque terreur. Le rapport avait été fait dans une nuit, on n'y voyait pas une rature, et l'amour-propre de l'écrivain refusait toujours ainsi le sacrifice que semblait demander la sûreté du votant.

M. Odilon Barrot n'avait pas tout à fait l'âge légal pour occuper sa charge. Il lui manquait quelques mois ; mais on vainquit les scrupules de la chancellerie à l'aide des états de services du volontaire royal ; et c'est ce brevet de monarchiste qui lui permit de succéder au malheureux régicide que sans cela on eût dépouillé.

Titulaire d'une charge prospère dont ses lumières et sa probité accrurent l'importance, ayant tiré du royalisme les avantages d'une belle carrière, M. Odilon Barrot voulut donner à ses idées des satisfactions libérales, menant de front le soin de sa fortune privée et de sa renommée politique.

Il y avait alors , comme aujourd'hui , des procès d'opinion , des causes de liberté de presse , des questions de droits électoraux , des conflits avec le clergé. M. Odilon Barrot les recherchait comme tous les avocats de l'époque , comme les Mauguin , les Dupin , les Berryer , les Persil , les Barthe , les Mérilhou ; mais moins cupide que sa robe , il évita toujours les scandales d'honoraires.

Comme avocat , on lui trouvait plus d'ardeur que de talent ; mais pour l'époque , pour la popularité , ce puritanisme de conviction virginale valait mieux que des promesses d'éloquence. Il inspirait de la confiance , et c'était déjà son goût.

Dans sa manière , on aurait vainement cherché la chaleureuse sensibilité de Barthe avant qu'il ne fut obèse , la composition subtile de Mauguin , la boutade canine de Dupin ; mais on lui trouvait les qualités amoindries de chacun , et de plus , une heureuse et complète absence d'esprit , ce qui est la première vertu des hommes spéciaux.

C'est à cette époque , à l'aurore de sa renommée , qu'il contracta un mariage de parti et d'opinion. Il épousa la petite-fille de Labbey de Pompières , celui que les journaux anglais appelaient obstinément le vénérable ecclésiastique , et fille d'un brave officier de la garde impériale , M. Desfossés. M. Barrot trouvait tout dans ce mariage : fortune , inclination et surtout accords de principes ; car dans ce temps-là , on ne se mariait pas plus entre ultrà et libéraux qu'autrefois entre protestants et catholiques , entre nobles et roturiers.

Plein de respect pour la légalité , M. Barrot sympathisait au carbonarisme sans y être affilié. En attendant ses quarante ans pour entrer à la Chambre comme député de Paris , il ne prenait que d'innocents passe-temps d'opposition. Secrétaire et conseil de toutes les associations légales , il prêtait l'appui de sa parole à toutes leurs délibérations , et le concours de sa fourchette patriotique à tous leurs banquets ; croque-mort éloquent dans les enterrements politiques , il pérorait sur les tombes libérales , et fournissait des larmes à tous les grands deuils de la patrie.

Il n'en fallait pas davantage , il en fallait beaucoup moins pour que M. de Lafayette désirât presser contre son vieux cœur de patriote ce robuste enfant de la bonne cause. Aussi M. Barrot était avec le général dans des relations toutes filiales ,

quand 1830 amena la révolution de Juillet et la quarantième année du futur député.

La tribune l'appelait, les affaires, le gouvernement l'attendaient, l'avenir lui ouvrait ses portes à deux battants. M. Barrot était prêt; car, impatient de devenir grand orateur et tribun, il avait oublié d'être jurisconsulte profond, et plus d'une fois, dans ces chamailleries de Palais qu'on appelle des plaidoyers, M. Persil lui avait reproché d'ignorer les codes.

Après les trois jours, il s'installa à l'hôtel de ville, où on le vit agir, parler, écrire comme aide de camp, conseiller, orateur, secrétaire, comme une espèce de factotum d'urgence du général Lafayette, dont le patriotisme et le cheval étaient un peu fatigués.

Lafayette exigea que M. Barrot fût nommé membre de la commission chargée de reconduire Charles X, son ancien camarade le comte d'Artois, qu'il voulait courtoisement détrôner, mais ne pas laisser lâchement massacrer. Le vieux roi et le vieux général n'avaient pas cessé de se donner de temps à autre quelques souvenirs; on avait souvent entendu dire à Charles X : « J'estime assez M. de Lafayette; il n'y a en France » que lui et moi qui n'ayons jamais changé. »

M. Barrot se fit un peu tirer l'oreille pour remplir cette mission qui n'offrait que des périls et l'éloignement, pendant qu'à Paris on se partageait à l'aise le butin de la victoire. Il trouvait peu profitable d'escorter le convoi d'une royauté défunte tandis que de mieux avisés se précipitaient au-devant du char d'une royauté nouvelle.

Des trois commissaires, M. le maréchal Maison, M. de Schonen, et M. Barrot, ce dernier fut le seul que Charles X vit avec plaisir, le seul qui gagna sa confiance, avec lequel il voulût échanger quelques mots, parce qu'il était le plus inconnu, le plus jeune, le plus naïf, et qu'il ne l'avait jamais vu à la cour.

Ce fut l'influence des conseils de M. Barrot qui empêcha le vieux roi de lancer sur les bandes en désordres des volontaires parisiens ce qui lui restait de sa garde.

Fût-elle pour nous à peu près la substance historique de ce plaidoyer : « Sire, en supposant que la science militaire, à laquelle je suis étranger, démontre le succès de ce coup de mi-

traille, songez à l'enfant que vous emmenez, et par une effusion inutile du sang français, ne rendez à tout jamais son retour impossible. »

Arrivé au terme du voyage, devant le vaisseau qui allait emporter la branche déchue, M. Barrot, par une prudente prévision, ou comme satisfaction de conscience, lui demanda un certificat constatant les périls et les respectueux égards de la route.

Celui-ci n'hésita pas à donner ce témoignage. La conduite de M. Barrot avait été si convenable, qu'ayant rencontré dans une auberge, pendant le retour, M. de Polignac qui venait d'être arrêté, l'ex-ministre, avec cette naïveté de sottise et cette ignorance de l'état des esprits dont il n'a cessé de faire preuve, dit à M. Barrot : « J'espère, monsieur, que vous allez me tirer de là tout de suite. En tous cas, je vous prends pour mon avocat. Le roi m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous. »

Car c'est la destinée de M. Barrot d'inspirer cette universelle confiance.

Revenu à Paris avec le sentiment d'une bonne action, mais avec la crainte d'arriver trop tard, M. Barrot, qui n'avait pas de temps à perdre, chargea Lafayette de demander à la révolution une récompense pour celui qui venait d'enterrer la monarchie, et le gouvernement nouveau donna à M. Barrot, la préfecture de la Seine, pour laquelle il rencontra dans la petite cour du général la concurrence de M. Charles de Rémusat, qui l'occupait depuis plus longtemps.

M. de Lafayette, causeur très-aimable, un des derniers de notre pauvre société, trouvait M. de Rémusat plus spirituel, mais M. Barrot lui inspirait plus de confiance. Le soir, quand M. Odilon était parti (car M. de Rémusat est un de ces gens qui s'attardent dans les salons pour médire des absents), on raillait un peu la parole plombée de l'avocat, son esprit exclusivement municipal, et ses façons plus bourgeoises que consulaires.

Ces deux enfants de la maison se tutoyaient, mais il n'y avait peut-être dans cette amitié de sincère que les sentiments de M. Barrot, car M. de Rémusat n'épargnait, à ce second chambellan de Washington, ni mauvais tour, ni perfidies de mots, aucune, enfin, de ces malices marivaudées dont le tour lui est si

familier. Lafayette, bon juge de l'esprit, mais trop indulgent pour ces espiègleries, les encouragea plus d'une fois, et souvent il se délassait des accolades patriotiques par quelques gorges chaudes qu'il se permettait avec ceux de ses amis qui frisaient la gentilhommerie et l'Oeil-de-Bœuf.

On sait ce qu'a été M. Barrot comme préfet. Si le maniement des affaires n'exigeait que des paroles, personne ne les ferait mieux que lui, car il est toujours prêt à parler. Pour lui, administrer c'est haranguer, il bâtit par le son de la voix, et dédaigne de poser les premières pierres, comme M. de Rambuteau; au lieu de faire construire des trottoirs et planter des arbres, il les évoque. Pour tout dire, il déploya une telle incapacité, qu'un préfet, même sans orthographe, doit encore son reste de crédit au souvenir de cette magistrature bavarde et impuissante.

M. Barrot fut destitué, un peu par M. de Montalivet, et plus encore par le mot de M. de Royer-Collard, qui lui dit: « Voilà quarante ans que je vous connais; vous vous appelez Péthion. »

De tous ses méfaits, M. Barrot a composé sa couronne de chef de parti. Son impuissance pratique est devenue la base de son immuable éloquence et de sa capacité théorique et universelle.

Il a pourtant exercé pendant quelques années une royauté parlementaire sans partage, occupé sans contestation son trône électif; mais de l'agrandissement de sa puissance, de la discipline de son armée, de son ascendant dans le corps électoral et dans la presse, dont un des organes les plus considérés est à sa disposition, de tout cela il ne fait aucun usage, il n'a tiré aucun profit pour sa cause, préoccupé seulement de renverser ce qu'il ne servait pas, n'osant toucher au pouvoir de peur de perdre sa popularité et la confiance publique, combattant derrière et pour les autres, se laissant même entamer par la transaction des faits *accomplis* et le vote des fonds secrets, en donnant la main par-dessus la redouté de la gauche, aux niaiseries du 22 février, aux muscades de la coalition et de M. Thiers, protégeant la grande piperie nationale du 4<sup>er</sup> mars et des conservateurs renégats, au lieu de se mettre une

bonne fois lui et son parti au boulet des affaires et à l'épreuve du gouvernement.

Une fois introduit, entré dans sa place, pendant l'armistice, l'ennemi lui a escamoté tous ses programmes, l'adjonction des capacités, le langage olympien et fier à l'Europe, la réforme électorale, et jusqu'au refrain de la *Marseillaise*.

M. Thiers, qui entend si bien les tours de passe-passe, a prié M. Barrot de regarder en l'air, et, pendant ce temps il lui a pris sa gauche.

Au fond, nous croyons qu'après avoir voulu jouer au Romain ou à l'O'Connell, M. Barrot veut simplement être possible dans un cabinet, et si M. Thiers le permet. Dans son entourage de puritains on gémit de ces *liaisons dangereuses*, on dit souvent : Mais M. Thiers est un roué ! Comment pactisez-vous avec lui ? il vous dupera. A quoi répond M. Barrot, en *Orgon* qui veut faire le *don Juan* : Je sais à quoi m'en tenir sur M. Thiers. Je ne le prends pas pour femme, je le prends pour maîtresse.

Avant ses fréquentations adultères, nous aurions dit hardiment que M. Barrot était un honnête homme de parti, et qui serait au besoin un ministre candide ; mais on ne sait pas ce qu'il peut devenir en société, et, du moment que le goût des mauvaises relations de pouvoir lui est venu, il peut lui venir aussi la science des mauvais moyens par lesquels on veut le garder ou le reprendre.

M. Barrot n'est pas un orateur profond, incisif, riche de choses et d'idées ; il est grave, mais il est lourd ; il est long, mais il est creux ; c'est un parleur solennel, c'est l'homme propopée, c'est le vide avec son immensité, c'est le puits, la caverne, l'écho, mais ce n'est pas le son.

Il s'est tellement pénétré de son devoir de tribun ; les malheurs de la Pologne ou de l'Égypte, du globe entier que, suivant l'expression de Camille-Desmoulins, il voudrait *municipaliser*, l'ont rendu tellement lugubre, qu'on le voit depuis dix ans incliner la tête avec le même mouvement douloureux, rouler les yeux avec la même violence, animer tout son être du même souffle pythonique, quand on discute la loi des ventes à l'encan. Il est toujours solennel.

Une des choses qui ont le plus contribué à égarer M. Barrot sur son propre compte, c'est le préjugé du front.

M. Barrot se trouve un grand front, parce qu'il n'a pas de cheveux, et remercie la nature de lui avoir accordé une énorme boîte à idées pour le service de son parti.

M. Barrot partage une erreur trop répandue. Un front n'est grand et beau que par sa conformation osseuse et selon l'espace qu'il comprend entre les sourcils et le point de départ des cheveux. Et quand les cheveux tombent, il ne résulte nullement de cette infirmité la consolation d'un plus beau front. Il y a des cheveux de moins, voilà tout; mais le front ne s'accroît pas d'un millimètre : on ne fait que montrer à ses semblables une surface de cuir chevelu, qui deviendrait indûment un titre à leur estime.

On est chauve, comme M. Barrot est chauve, rien de plus, et cela ne doit donner aucun titre à la confiance publique.

Comme orateur, M. Barrot est grave; mais ce mot doit être pris dans son acception purement musicale, comme il se dit des basse-tailles qui sont souvent tellement graves que leur son se perd dans les régions gastriques. Beaucoup de gens n'ont entendu souvent de M. Barrot que la première note et la dernière, la première intonation et le dernier coup de poumons.

M. Barrot aime peu le gouvernement, mais il est un ennemi galant, et partage souvent avec M. Ganneron l'honneur de faire danser les princesses aux grandes solennités. C'est la seule analogie qu'il ait, du reste, avec le rustre marchand de chandelles; et, dans le monde, M. Barrot se distingue par de bonnes façons, par l'élégance un peu surannée de son pantalon collant et ses succès de valseur.

Il aime peu le gouvernement, parce qu'il avait à placer trois frères, l'un comme avocat du Trésor, l'autre, consul-général à Manille, le troisième, receveur de contributions; plus un beau-père, préfet, et que, s'il avait aimé assidûment le même gouvernement, il n'aurait pu placer qu'un seul de tous ses parents, parce que M. Barrot sait très-bien, comme tous les vieux routiers de l'opposition, qu'il n'y a de primes que pour l'hostilité, que le pouvoir n'a de tendresses que pour ceux qui l'étrillent, que les hommes d'Etat de l'époque n'ont pas assez



de dignité dans le cœur pour garder des rancunes, et que le plus sûr moyen de faire ses affaires et les affaires des siens, c'est de prendre une arme, un bâton, de parler ou d'écrire, et de faire au pouvoir, qui ne se sent jamais assez fort pour être haineux ou reconnaissant, autant de mauvais tours qu'on a de parents ou d'amis à placer.

Un ministre demandait un jour pourquoi un député fort repu semblait tourner. pour la quatrième fois, à l'opposition. Vous demandez ce qu'il a ? lui dit-on... parbleu ! il a marié sa sœur, et il a... un beau-frère.

---

— Le nom de M. Amédée Jaubert, professeur de persan au collège de France, figure dans la liste des pairs récemment nommés.

Ce ne peut être à cause du plus ou moins de persan que M. Jaubert porte dans son bissac de savant, que la pairie lui est tombée sur la tête.

Ce ne peut être, non plus, à cause des dangers qu'il a courus jadis sur les frontières du Kurdistan.

Dans la narration de son voyage, M. Jaubert raconte qu'il fut enfermé pendant huit mois dans une citerne. Les membres de l'ambassade envoyée en Perse, il y a deux ans, ont demandé en passant, à voir la citerne Jaubert.

Un Kurde obligeant les a pris par la main, les a conduit dans une maison assez confortable, et leur a montré au second étage cette mémorable citerne, autrement dit une bonne chambre avec une vue superbe.

Mais si cette citerne est située au second, et non dans les entrailles de la terre, en revanche, M. Jaubert a marié sa fille à M. Dufaure, qui vaut aujourd'hui toutes les citernes possibles.

Ce n'est donc ni par cause de persan, ni par cause de citerne, mais seulement par cause de gendre, que M. Jaubert est pair de France.

## AVARES DE PARIS.

— Un ami intime du marquis d'Al..., un des plus grands propriétaires fonciers de la France, conçut dernièrement le projet chimérique d'emprunter à ce dernier 25,000 francs.

« Écoute, lui dit le marquis, si je te prête cette somme, tu ne me la rendras pas; nous nous brouillerons, et je perdrai 25,000 fr. et un ami. Or, je ne veux perdre que l'une des deux choses. Je garde mon argent, et te prie de ne jamais remettre les pieds chez moi. »

---

— Le même avait prêté, pour la première fois de sa vie, 200 fr. à un parent qui les rendit et vint, quelques mois après, en emprunter 500.

« On ne me trompe pas deux fois, dit le marquis; vous m'avez singulièrement attrapé en me rendant mon argent; à présent, vous voudriez m'attraper en ne me le rendant pas. »

---

— Une petite demoiselle de la finance, mariée à un gentilhomme, et qui se fait déjà citer pour ses ingénuités, disait l'autre jour qu'elle avait rencontré une dame qu'elle croyait reconnaître, qui, de son côté, la prenait pour une autre :

« Quand nous nous sommes rapprochés, ajouta-t-elle, nous avons vu que ce n'était aucune de nous. »

---

Une actrice d'un petit théâtre, M<sup>lle</sup> Ozy, aussi connue par son esprit que par son désintéressement et son désordre finan-

cier, sacrifia, l'été dernier, à cette manie si commune chez les artistes, d'habiter une villa.

Elle loua dans les environs de Paris une petite maison dont elle oublia obstinément de payer le loyer.

Le propriétaire vendit la maison.

Le propriétaire nouveau s'aperçut, au bout de trois mois, qu'il n'était devenu acquéreur de bien fonds que pour l'agrément de M<sup>lle</sup> Ozy.

Au bout de six mois, et après des sommations polies, il alla trouver sa locataire :

« Écoutez, Mademoiselle, vous ne vouliez pas payer mon prédécesseur, vous ne me payez pas mieux ; quittez ma maison, je ne vous demande pas l'arriéré, je ne vous demande rien du tout.

» Ah ! Monsieur ! que dites-vous là ? Je suis habituée à cette délicieuse retraite, j'y ai pris mes aises, mes amis en connaissent le chemin ; je ne me déciderai pas à la quitter. Tenez., je consens plutôt à une augmentation.

---

## UN DÉMENTI DONNÉ A M. DE BUFFON.

Le style, c'est l'homme.

Par égard pour les manchettes de M. de Buffon, nous devons dire que cette sottise n'est pas de lui. Il l'a tout bonnement renouvelée des Romains, qui l'avaient, à leur tour, renouvelée des Grecs.

Après Sénèque, — pardon pour ceci, c'est de l'érudition, — après Sénèque, qui écrivit son *Traité de la pauvreté* sur des tablettes d'or, plusieurs esprits de l'ancienne Rome ont protesté hautement contre cette erreur du vulgaire. — Ovide s'est écrié quelque part :

Crede mihi, distant mores a carmine nostri :

Vita verècunda est, musa joconda mea est.

Et le poète Martial a ajouté :

*Lasciva est nobis pagina, vita proba.*

En français, cela signifie que le mot de M. de Buffon n'a pas le sens commun.

Ce qui est vrai pour les mœurs est également vrai pour le physique, les allures et le costume. On se représente nécessairement un guerrier avec un nez aquilin fortement prononcé, des cheveux noirs, un œil fauve. Or, le maréchal Soult a toujours ressemblé à une vieille femme, le maréchal Mac-Donald à un carlin, et le général Trézel à un petit médecin de campagne. Et il y a une foule de petits *tourlourous* blonds qui se battent très-bien sans ressembler au Romulus de David.

On cite l'étonnement d'une femme du monde qui, dînant en face de Béranger, parut scandalisée de la sobriété du poète.

« Eh quoi ! Monsieur, lui dit-elle, vous qui chantez l'ivresse, vous buvez de l'eau pure !

» Il le faut bien, Madame, répondit Béranger, puisque ma muse avale tout mon vin. »

M. de Bonald avait la prétention de continuer *Buffon*, lorsqu'il écrivit :

« La littérature est l'expression de la société. »

Que M. de Bonald et l'opinion publique nous excusent, mais cette idée déduite est encore une grosse sottise.

Cela est si vrai qu'en ce moment nous avons une foule d'écoles littéraires et que nous ne sommes pas bien sûrs d'avoir une société.

Pour les gens qui forment en ce moment la partie éclairée de notre population, la sensibilité de l'écrivain doit être dans sa vie ce qu'elle est dans ses œuvres.

Quelque chose de tangible, de permanent, de visible à l'œil nu,

Ils ont tort.

Et parce que Fénelon a dit :

« Malheur à celui qui regardera le ciel sans pleurer. »

Beaucoup de gens se figurent que l'existence de l'écrivain sensible est une suite non-interrompue de mouvements extatiques.

Il y a deux espèces de sensibilité.

La première, qui est la seule vraie, vit au-dedans de nous, bien loin de la surface, où elle ne se montre qu'à de rares intervalles.

La seconde, fausse et prétentieuse, agit à l'épiderme et siège à l'extérieur,—comme ces étalages de marchands dont la boutique est vide.—C'est la sensiblerie.

Celle-là s'écrit, elle se vend, on en fait marchandise et enseigne.

L'écrivain qui fait part au public de ce qu'il donne pour ses sentiments personnels, commet une grossièreté semblable à celle des mariés de village, qui s'embrassent en public le jour de leurs noces.

La sensibilité est le trésor de sentiments secrets et douloureux, qui ont besoin d'être intimes et dont le parfum s'évapore quand l'âme s'est ouverte.

Les écrivains sceptiques et railleurs ne le sont que pour le public.

Les écrivains sensibles gardent pour leur usage, pour leur vie, pour leur intérieur, toutes les mauvaises passions.

Ce qui revient à dire que personne ne consomme sa marchandise.

La sensibilité n'est pas l'expansion, elle l'exclut.

L'âme de l'homme qui s'épanche par des confidences ou par des livres, ressemble à une bouteille d'eau de Seltz.

Une fois qu'elle est ouverte, qu'elle a épanché son gaz, il ne reste plus rien au fond.

Les vins sérieux ne moussent pas.

— Quelques amis des prisonniers du Mont-Saint-Michel ont dans une lettre, reproduite par plusieurs journaux, dépeint, en termes énergiques, les souffrances des détenus soumis au système cellulaire.

Ce système fait partie d'un ensemble d'abominations philanthropiques rêvées par les idéologues de l'époque. C'est une in-

juste aggravation de peine introduite administrativement dans nos codes, qui ne la prévoyaient pas.

Les journaux qui ont accueilli cette plainte montrent tous de la compassion pour les prisonniers du Mont-Saint-Michel ; mais ils ont tort d'oublier qu'ils ont, pour la plupart, harcelé tous les pouvoirs pour les amener à l'application de la cellule ; qu'ils ont démontré la moralité de l'isolement, et que cette barbare niaiserie n'est enfin qu'une conception de l'humanitarisme moderne.

---

Le roi de Prusse vient de traverser la Belgique sous le nom de comte de Zollern. A son arrivée à Liège, Sa Majesté a trouvé un convoi spécial pour le transporter à Ostende, puis un discours du gouverneur de la province. De discours en discours, de gouverneur en gouverneur, le comte a mis trois heures de plus pour le parcours que par la diligence la plus médiocre. N'est-ce pas le cas d'appliquer le mot de Royer-Collard, et de dire : Comment se décider à écouter de telles harangues avec le chemin de fer pour y échapper.

---

---

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

|  | Pages. |
|--|--------|
| Diatribes du Docteur Néophobus contre les fabricateurs de mots. . . . .      | 5      |
| Fragments d'histoire; par M. A. Bazin. . . . .                               | 20     |
| De la Poésie populaire; par M. X. Marmier. . . . .                           | 48     |
| La Confession; par M. Barthélemy Maurice. . . . .                            | 57     |
| Poésie; par M. Arsène Houssaye. . . . .                                      | 79     |
| Un Moine méconnu; par M. Léon Gozlan. . . . .                                | 82     |
| Les Gloires perdues; par M. Philarète Chasles. . . . .                       | 160    |
| Le Théâtre sous l'Empire; par M. Alexandre Dufaï. . . . .                    | 175    |
| La duchesse de Mazarin; par M. Alexandre De Lavergne. . . . .                | 202    |
| Le jeune et le vieux Duché de Baden; par M. André Delrieu. . . . .           | 251    |
| Réponse à la Diatribe du Docteur Néophobus; par M. Augustin Thierry. . . . . | 275    |
| Mélanges. . . . .  | 294    |

FIN DE LA TABLE.

# THE HISTORY OF THE

—

The first part of the history of the

is

the second part of the history of the

is the third part of the history of the

is the fourth part of the history of the

is the fifth part of the history of the

is the sixth part of the history of the

is the seventh part of the history of the

is the eighth part of the history of the

is the ninth part of the history of the

is the tenth part of the history of the

is the eleventh part of the history of the

is the twelfth part of the history of the

is the thirteenth part of the history of the

is the fourteenth part of the history of the

is the fifteenth part of the history of the

is the sixteenth part of the history of the

is the seventeenth part of the history of the

is the eighteenth part of the history of the

is the nineteenth part of the history of the

is the twentieth part of the history of the

is the twenty-first part of the history of the

is the twenty-second part of the history of the

is the twenty-third part of the history of the

is the twenty-fourth part of the history of the

is the twenty-fifth part of the history of the





